EX SCIENTIA SPES
JULIUS S. HELD

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POËSIE ET SUR LA PEINTURE.

PAR M. L'ABBÉ DU BOS,
L'UN DES QUARANTE, ET SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.
TOME SECOND.

Vt Pictura Poësis. Hor. de Art. Poët.

A DRESDE, 1760.
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER,
LIBRAIRE DU ROI.
AVEC PRIVILÉGE.

TABLE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

Section 1. *Du génie en général.* Page 1
Section 2. *Du génie qui fait les Peintres & les Poëtes.* 13
Sect. 3. *Que l'impulsion du génie détermine à être Peintre ou Poëte ceux qui l'ont apporté en naissant.* 23
Sect. 4. *Objection contre la proposition précédente, réponse à l'objection.* 34
Sect. 5. *Des études & des progrès des Peintres & des Poëtes.* 42
Sect. 6. *Des Artisans sans génie.* 56
Sect. 7. *Que les génies sont limités.* 64
Sect. 8. *Des Plagiaires; en quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.* 75
Sect. 9. *Des obstacles qui retardent le progrès des jeunes Artisans.* 90
Sect. 10. *Du tems où les hommes de génie parviennent au mérite dont ils sont capables.* 107

Sect. 11. *Des ouvrages convenables aux gens de genie, & des Artisans qui contrefont la maniere des autres.* Page 118

Sect. 12. *Des siécles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des arts.* 124

Sect. 13. *Qu'il est probable que les causes physiques ont aussi leur part au progrès surprenans des Arts & des Lettres.* 140

Premiere Réflexion. Qu'il est des pays & des tems où les Lettres & les Arts ne fleurissent pas. 144

Seconde Réflexion. Que les Arts parviennent à leur élevation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sauroient soutenir sur le point de perfection, où ils semblent s'être élevés par leurs propres forces. 169

Troisiéme Réflexion. Que les grands Peintres furent toujours les contemporains des grands Poëtes leurs compatriotes. Qu'il paroit qu'il se répande alors sur les hommes un esprit de perfection proportionné aux qualités particulieres de chacun d'eux. Passage de Velleius Paterculus, où cette observation se trouve faite. 216

Sect. 14. *Comment il se peut faire que les causes physiques ayent part à la destinée des*

des siécles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain. Page 230

Sect. 15. *Le pouvoir de l'air sur le corps humain prouvé par le caractere des Nations.* 244

Sect. 16. *Objection tirée du caractere des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.* 268

Sect. 17. *De l'étendue des climats plus propres aux arts & aux sciences que les autres. Des changemens qui surviennent dans ces climats.* 281

Sect. 18. *Qu'il faut attribuer la différence qui est entre l'air de différens pays, à la nature des émanations de la terre, qui sont différentes en diverses régions.* 286

Sect. 19. *Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même pays, la différence qui s'y remarque entre le génie de ses habitans en des siécles différens.* 295

Sect. 20. *De la différence des mœurs & des inclinations du même peuple en des siécles différens.* 304

Sect. 21. *De la maniere dont la réputation des Poëtes & des Peintres s'établit.* 310

Sect. 22. *Que le public juge bien des Poëmes & des Tableaux en général Du sentiment*

ment qui eſt en nous pour connoître le mérite des ouvrages. Page 313

Sect. 23. *Que la voie de diſcuſſion n'eſt pas auſſi bonne pour connoître le mérite des vers & des tableaux, que celle du ſentiment.* 330

Sect. 24. *Objection contre la ſolidité des jugemens du public, & réponſe à l'objection.* 342

Sect. 25. *Du jugement des gens du métier.* 353

Sect. 26. *Que les jugemens du public l'emportent à la fin ſur les jugemens des gens du métier.* 362

Sect. 27. *Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux de Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.* 369

Sect. 28. *Du tems où les Poëmes & les Tableaux ſont appréciés à leur juſte valeur.* 376

Sect. 29. *Qu'il eſt des pays où les ouvrages ſont plutôt appréciés à leur valeur, qu'en d'autres.* 382

Sect 30. *Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru déſapprouver, comme*

me des mauvais qu'il a loués; & réponſe à l'objection. Page 396

Sect. 31. *Que le jugement du public ne ſe rétracte point, & qu'il ſe perfectionne toujours.* 408

Sect. 32. *Que malgré les Critiques, la réputation des Poëtes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.* 417

Sect. 33. *Que la vénération pour les bons Auteurs de l'antiquité, durera toujours. S'il eſt vrai que nous raiſonnions mieux que les Anciens.* 437

Que les découvertes qui ont le plus enrichi la Phyſique, ſont dues au haſard, & non pas à des recherches méthodiques. 444

Sect. 34. *Que la réputation d'un ſyſtême de Philoſophie peut être détruite. Que celle d'un Poëme ne ſauroit l'être.* 471

Sect. 35. *De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des Anciens dans les originaux, s'en doivent former.* 494

Sect. 36. *Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme ſur une traduction & ſur les remarques des Critiques.* 515

Sect. 37. *Des défauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens.* 517

Sect. 38. *Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs.* Page 535

Sect. 39. *Qu'il eſt des profeſſions où le ſuccès dépend plus du génie que du ſecours que l'art peut donner; & d'autres, où le ſuccès dépend plus du ſecours qu'on tire de l'art, que du génie. On ne doit pas inférer qu'un ſiécle ſurpaſſe un autre ſiécle, quant aux profeſſions du premier genre, parce qu'il le ſurpaſſe, quant aux profeſſions du ſecond genre.* 539

Fin de la Table.

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LA POËSIE ET SUR LA PEINTURE.

SECTION PREMIERE.

Du Génie en général.

Le ſublime de la Poëſie & de la Peinture eſt de toucher & de plaire, comme celui de l'éloquence eſt de perſuader. Il ne ſuffit pas que vos vers ſoient beaux, dit Horace en ſtyle de Législateur, pour donner plus de poids à ſa déciſion; il

faut encore que ces vers puiſſent remuer les cœurs, & qu'ils ſoient capables d'y faire naître les ſentimens qu'ils prétendent exciter.

Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata, dulcia ſunto,
Et quocumque volent animum auditoris agunto.

Horace auroit dit la même choſe aux Peintres.

Un poëme, ainſi qu'un tableau, ne ſauroit produire cet effet, s'il n'a pas d'autre mérite que la régularité & l'élégance de l'exécution. Le tableau le mieux peint, comme le poëme le mieux diſtribué & le plus exactement écrit, peuvent être des ouvrages froids & ennuyeux. Afin qu'un ouvrage nous touche, il faut que l'élégance du deſſein & la vérité du coloris, ſi c'eſt un tableau, il faut que la richeſſe de la verſification, ſi c'eſt un poëme, y ſervent à donner l'être à des objets capables par eux-mêmes de nous émouvoir & de nous plaire (*). *Ars enim cum à natura profecta ſit, niſi natura moveat & delectet, nihil ſane egiſſe videatur.*

Si les Héros du Poëte tragique ne m'intéreſſent point par leurs caracteres & par leurs aven-

(*) Cicero, lib. 3. de Orat.

aventures, ſa piece m'ennuye, quoiqu'elle ſoit écrite purement, & quoiqu'il n'y ait pas de fautes contre ce qu'on appelle les régles du Théâtre. Mais ſi le Poëte m'expoſe des aventures, s'il me fait voir des ſituations, des caracteres qui m'intéreſſent autant que ceux de Pyrrhus & de Pauline, ſa piece me fait pleurer; & je reconnois l'Artiſan qui ſe joue ainſi de mon cœur, pour un homme (*) qui ſait faire quelque choſe de divin.

Ille per extenſum funem mihi poſſe videtur
Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet.

La reſſemblance des idées que le Poëte tire de ſon génie, avec les idées que peuvent avoir des hommes qui ſe trouveroient être dans la même ſituation où ce Poëte place ſes perſonnages; le pathétique des images qu'il a conçues, avant que de prendre la plume ou le pinceau, font donc le plus grand mérite des poëmes, ainſi que le plus grand mérite des tableaux. C'eſt à l'intention du Peintre ou du Poëte; c'eſt à l'invention des idées & des images propres à nous émouvoir, & qu'il met en œuvre pour exécuter ſon intention, qu'on diſtingue le grand Artiſan du ſimple

 manœu-

(*) Horat. Ep. prim. lib. 2.

manœuvre, qui souvent est plus habile ouvrier que lui dans l'exécution. Les plus grands Versificateurs ne sont pas les plus grands Poëtes, comme les Dessinateurs les plus *réguliers* ne sont pas les plus grands Peintres.

On n'examine pas longtems les ouvrages des grands Maîtres, sans s'appercevoir qu'ils n'ont pas regardé la régularité & les beautés de l'exécution comme le dernier but de leur Art, mais bien comme les moyens de mettre en œuvre des beautés d'un ordre supérieur.

Ils ont observé les regles, afin de gagner notre esprit par une vraisemblance toujours soutenue, & capable de lui faire oublier que c'est sur une fiction que notre cœur s'attendrit. Ils ont mis en œuvre les beautés d'exécution, afin de nous prévenir en faveur de leurs personnages, par l'élégance de l'extérieur, ou par l'agrément du langage. Ils ont voulu arrêter nos sens sur les objets destinés à toucher notre ame. C'est le but de l'Orateur, quand il s'assujettit aux préceptes de la Grammaire & de la Rhétorique: Sa derniere fin n'est pas d'être loué sur la correction & sur le brillant de sa composition, deux choses qui ne persuadent point; mais de nous amener à son sentiment par la force de

de ſes raiſonnemens, ou par le pathétique des images que ſon invention lui fournit, & dont ſon art ne lui enſeigne que l'œconomie.

Or il faut être né avec du génie pour inventer, & l'on ne parvient même qu'à l'aide d'une longue étude à bien inventer. Un homme qui invente mal, qui produit ſans jugement, ne mérite pas le nom d'Inventeur. *Ego porro nec inveniſſe quidem credo eum, qui non judicavit,* dit Quintilien (*), en parlant de l'invention. Les regles qui ſont déja réduites en méthode, ſont des guides qui ne montrent le chemin que de loin; & ce n'eſt qu'avec le ſecours de l'expérience, que les génies les plus heureux apprennent d'elles comment il faut appliquer dans la pratique les maximes ſuccinctes de ces loix & leurs préceptes trop généraux. Soyez toujours pathétiques, diſent ces regles, & ne laiſſez jamais languir vos ſpectateurs, ni vos auditeurs. Voilà de grandes maximes, mais l'homme né ſans génie, n'entend rien au précepte qu'elles renferment, & le génie le plus heureux ne devient pas même capable en un jour de les bien appliquer. Il con-

(*) Inſt. Orat. lib. 3. ch. 3.

vient donc de traiter ici du génie & des études qui forment les Peintres & les Poëtes.

Si cet enthousiasme divin, qui rend les Peintres Poëtes, & les Poëtes Peintres, manque à nos Artisans, s'ils n'ont pas, comme le dit M. Perrault (*),

Ce feu, cette divine flamme,
L'esprit de notre esprit, & l'ame de notre ame.

les uns & les autres restent toute leur vie de vils ouvriers & des manœuvriers, dont il faut payer les journées, mais qui ne méritent pas la considération & les récompenses que les Nations polies doivent aux Artisans illustres. Ils sont de ces gens dont Ciceron dit: (**) *Quorum opera, non quorum artes emuntur.* Ce qu'ils savent de leur profession, n'est qu'une routine qui se peut apprendre, comme on apprend les autres métiers. Les esprits les plus communs sont capables d'être des Peintres & des Poëtes médiocres.

On appelle génie, l'aptitude qu'un homme a reçu de la nature, pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sauroient faire que très-mal, même en prenant

(*) Epître du génie à M. de Fontenelle.

(**) De Officiis, lib. prim.

prenant beaucoup de peine. Nous apprenons à faire les choſes pour leſquelles nous avons du génie, avec autant de facilité que nous en avons à parler notre langue naturelle.

Un homme né avec le génie du commandement à la guerre, & capable de devenir un grand Capitaine à l'aide de l'expérience, c'eſt un homme dont la conformation organique eſt telle que ſa valeur n'ôte rien à ſa préſence d'eſprit, & que ſa préſence d'eſprit n'ôte rien à ſa valeur. C'eſt un homme doué d'un jugement ſain, d'une imagination prompte, & qui conſerve le libre uſage de ces deux facultés dans ce bouillonnement de ſang qui vient à la ſuite du froid que la premiere vûe des grands dangers jette dans le cœur humain, comme la chaleur vient à la ſuite du froid dans les accès de fiévre. Dans cette ardeur qui fait oublier le péril, il voit, il délibere, & il prend ſon parti, comme s'il étoit tranquille ſous ſa tente. Auſſi découvre-t'il d'un coup d'œil le mauvais mouvement que fait ſon ennemi, & que des Officiers plus vieux que lui, regarderont longtems avant que d'en appercevoir le motif ou le défaut.

On n'acquiert point la disposition d'esprit dont je parle; on ne l'a jamais, si on ne l'a point apportée en naissant. La crainte de la mort intimide ceux qui ne s'animent point à la vue de l'ennemi; & ceux qui s'animent trop, perdent cette présence d'esprit, si nécessaire pour voir distinctement ce qui se passe, & pour découvrir ce qu'il conviendroit de faire. Quelque esprit qu'ait un homme, quand il est de sang froid, il ne sauroit être un bon Général, si l'aspect de l'ennemi le rend, ou fougueux, ou timide. Voilà pourquoi tant de gens qui raisonnent si bien sur la guerre dans leur cabinet, la font si mal en campagne. Voilà pourquoi tant de gens vont à la guerre toute leur vie, sans se rendre capables d'y commander.

Je sai bien que l'honneur & l'émulation font faire souvent à des hommes nés timides, les démarches & les démonstrations que font ceux qui sont nés braves. Les plus impétueux obéissent de même aux Officiers qui leur défendent de s'avancer où l'ardeur les porte. Mais les hommes n'ont pas le même empire sur leur imagination que sur leurs jambes. Ainsi la discipline militaire, quoiqu'elle puisse contenir le fougueux dans son rang, & retenir le timide dans son poste, ne

ne ſauroit empêcher que l'intérieur de l'un & de l'autre ne ſoit boulverſé, pour me ſervir d'une expreſſion de Montagne, & que l'ame de l'un n'avance, quand l'ame de l'autre recule. L'un & l'autre ne ſont plus capables d'avoir dans le danger cette liberté d'eſprit & d'imagination que les Romains même louoient dans Annibal. (*) *Plurimum conſilii inter ipſa pericula.* C'eſt ce que nous appellons être Général dans l'action.

Il en eſt de toutes les profeſſions, comme de celle de la guerre. La geſtion des grandes affaires, l'art d'appliquer les hommes aux emplois pour leſquels ils ſont nés, la médecine, le jeu même, tout a ſon génie. La nature a voulu répartir ſes talens entre les hommes, afin de les rendre néceſſaires les uns aux autres, parce que les beſoins des hommes ſont le premier lien de la ſocieté. La nature a donc choiſi les uns pour leur diſtribuer l'aptitude à bien faire certaines choſes impoſſibles à d'autres, & ces derniers ont pour des choſes différentes, une facilité qu'elle a refuſée aux premiers. Les uns ont un génie ſublime & étendu en une certaine ſphere; d'autres ont dans la même ſphere,

(*) Livius, lib. 21.

le talent de l'application & le don de l'attention, ſi propre à conduire les détails. Si les premiers ſont néceſſaires aux ſeconds pour les guider, les ſeconds ſont néceſſaires aux premiers pour opérer. La nature a fait un partage inégal de ſes biens entre ſes enfans, mais elle n'a voulu deshériter perſonne, & l'homme entierement dépourvu de toute eſpece de talent, eſt auſſi rare qu'un génie univerſel. Des hommes ſans aucun eſprit, ſont auſſi rares que les monſtres, dit celui de tous les hommes qui s'eſt fait la plus grande réputation dans la profeſſion d'inſtruire les enfans (*). *Hebetes vero & indociles non magis ſecundum naturam hominis eduntur, quam prodigioſa corpora & monſtris inſignia.*

Il ſemble même que la Providence n'ait voulu rendre certains talens & certaines inclinations plus communes parmi un certain peuple que parmi d'autres peuples, qu'afin de mettre entre les Nations la dépendance réciproque qu'elle a pris tant de ſoin d'établir entre les particuliers. Les beſoins qui engagent les particuliers d'entrer en ſociété les uns avec les autres, engagent auſſi les Nations à lier entre elles un ſociété. La Pro-

(*) Quint. lib. 1. cap. 2.

Providence a donc voulu que les Nations fuſſent obligées de faire les unes avec les autres, un échange de talens & d'induſtrie, comme elles font échange des fruits différens de leurs pays, afin qu'elles ſe recherchaſſent réciproquement, par le même motif qui fait que les particuliers ſe joignent enſemble pour compoſer un même peuple: le déſir d'être bien, ou l'envie d'être mieux.

De la différence des génies, naît la diverſité des inclinations des hommes, que la nature a pris la précaution de porter aux emplois, pour leſquels elle les deſtine, avec plus ou moins d'impétuoſité, ſuivant qu'ils doivent avoir plus ou moins d'obſtacles à ſurmonter, pour ſe rendre capables de remplir cette vocation. Les inclinations des hommes ne ſont ſi différentes que parce qu'ils ſuivent tous le même mobile, je veux dire l'impulſion de leur génie.

Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis, quos capitum vivunt totidem ſtudiorum
Millia (*)

D'où vient cettte différence? Demandez-le, dit le même Philoſophe, au génie d'un chacun, qui peut ſeul vous en rendre compte: cha-

(*) Horat. Sat. prim. l. 2.

chaque particulier a le ſien qui ne reſſemble pas à celui des autres; il en eſt même qui ſont auſſi différens que le blanc & le noir.

Scit genius natale comes qui tempèrat aſtrum
Naturæ Deus humanæ, mortalis in unum
Quodque caput, vultu mutabilis, albus & ater (*).

C'eſt ce qui fait qu'un Poëte plaît, ſans obſerver les regles, quand un autre déplaît en les obſervant (**). *In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant.* Le caractere que les hommes apportent en naiſſant, fait que les uns plaiſent par leurs défauts mêmes, quand les autres déplaiſent par leurs bonnes qualités.

Mon ſujet ne veut pas que je parle plus au long de la différence qui ſe rencontre entre le génie des hommes, & même entre le génie des Nations. Ceux qui voudroient s'en inſtruire & perfectionner par des lumieres acquiſes, l'inſtinct naturel qui nous fait faire le diſcernement des hommes, peuvent lire *l'Examen des eſprits par* Huarté, & *le Portrait du caractere des hommes, des ſiécles* &

(*) Ep. 2. l. 2.
(**) Quintil. Inſtit. l. 11. cap. 3.

& des nations, par Barclai. On peut profiter beaucoup dans la lecture de ces ouvrages, quoiqu'il ne méritent pas toute la confiance du lecteur; je ne dois parler ici que du génie qui fait le Peintre & le Poëte.

SECTION II.

Du génie qui fait les Peintres & les Poëtes.

Je conçois que le génie de leurs Arts conſiſte dans un arrangement heureux des organes du cerveau, dans la bonne conformation de chacun de ces organes, comme dans la qualité du ſang, laquelle le diſpoſe à fermenter durant le travail, de maniere qu'il fourniſſe en abondance des eſprits aux reſſorts qui ſervent aux fonctions de l'imagination. En effet, l'extrême laſſitude & l'épuiſement, qui ſuivent une longue contention d'eſprit, rendent ſenſible que les travaux d'imagination font une grande diſſipation des forces du corps. J'ai ſuppoſé que le ſang de celui qui compoſe, s'échauffât; car les Peintres & les Poëtes ne peuvent inventer de ſang-froid: on ſait bien qu'ils entrent en une eſpece d'enthouſiaſme, lorſqu'ils produiſent leurs idées.

idées. Ariſtote parle même d'un Poëte qui ne compoſoit jamais mieux, que lorſque ſa fureur poëtique alloit juſques à la frénéſie. Le Taſſe n'enfantoit ces peintures admirables, qu'il nous a faites d'Armide & de Clorinde, qu'au prix de la diſpoſition qu'il avoit à une démence véritable, dans laquelle il tombá avant la fin de ſa vie. Apollon a ſon yvreſſe, ainſi que Bacchus. Croyez-vous, dit Ciceron (*), que Pacuvius compoſât de ſang froid? Cela ne peut être. Il faut être inſpiré d'une eſpece de fureur, pour faire de beaux vers. *Pacuvium putatis in ſcribendo leni animo ac remiſſo fuiſſe? Fieri nullo modo potuit; ſæpe enim audivi Poëtam bonum neminem, ſine inflammatione animorum exiſtere poſſe, & ſine quodam afflatu quaſi furoris.*

Mais la fermentation du ſang la plus heureuſe ne produira que des chimeres biſarres dans un cerveau compoſé d'organes, ou vicieux ou mal diſpoſés, & par conſéquent incapable de repréſenter au Poëte la nature telle qu'elle paroit aux autres hommes. Les copies qu'il fait de la nature, ne reſſemblent point, parce que ſon miroir n'eſt pas fidele, pour ainſi dire. Tantôt rampant, & tantôt dans les nues, il n'eſt dans le vrai que durant

(*) De Orat. l. 3.

rant quelques inſtans, parce qu'il n'y eſt que par haſard. Tels ont été parmi nous l'Auteur du poëme de la Magdaleine, & celui du poëme de ſaint Louis, deux eſprits pleins de verves, mais qui n'ont jamais peint la nature, parce qu'ils l'ont copié d'après les vains fantômes que leur imagination brûlée en avoit formés: tous deux ſe ſont également éloignés du vrai, quoiqu'ils s'en ſoient écartés par des routes différentes.

D'un autre côté, ſi ce feu qui provient d'un ſang chaud & rempli d'eſprits, manque en un cerveau bien diſpoſé, ſes productions ſeront régulieres, mais elles ſeront froides.

Impetus ille jacet vatum qui pectora nutrit (*).

Si le feu poëtique l'anime quelquefois, il s'éteint bientôt, & il ne jette que des lueurs. Voilà pourquoi on dit que l'homme d'eſprit peut bien faire un couplet; mais qu'il faut être Poëte pour en faire trois. L'haleine manque à ceux qui ne ſont pas nés Poëtes, dès qu'il faut s'élever ſur le Parnaſſe. Ils entrevoyent ce qu'il faudroit faire dire à leurs perſonnages; mais ils ne peuvent le penſer diſtinctement, & encore moins l'exprimer. Ils

(*) Ovid. de Pont. lib. 4. Eleg. 2.

Ils demeurent froids, en s'efforçant d'être touchans. *Nervi deficiunt animique.*

Lorsque la qualité du sang est jointe avec l'heureuse disposition des organes, ce concours favorable forme, à ce que je m'imagine, le génie poëtique ou pittoresque; car je me défie des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science dans laquelle il faut presque toujours deviner. Mais les faits que j'explique sont certains; & ces faits, quoique nous n'en concevions pas bien la raison, suffisent pour appuyer mon système. J'imagine donc que cet assemblage heureux est, physiquement parlant, cette divinité que les Poëtes disent être dans leur sein pour les animer.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo,
Impetus hic sacræ semina mentis habet (*).

Voilà en quoi consiste cette fureur divine, dont les Anciens ont tant parlé, & sur laquelle un Moderne (**) composa un savant Traité, il y a cinquante-cinq ans. C'est ce qui fait dire à Montagne (***): *Les saillies poëtiques qui emportent leur Auteur, & le ravis-*

(*) Ovid. Fast. lib. 1.
(**) Petitus, de furore poët.
(***) Essais, liv. 1. chap. 23.

raviſſent hors de ſoi, pourquoi ne les attribuerions-nous à ſon bonheur, puiſqu'il confeſſe lui-même qu'elles ſurpaſſent ſes forces, & les reconnoît venir d'ailleurs que de ſoi, & ne les avoir aucunement en ſa puiſſance. Il en eſt de même de la peinture, où il échappe par fois des traits de la main du Peintre, ſurpaſſans ſa conception & ſa ſcience qui le tire lui-même en admiration, & qui l'étonne.

Ce bonheur eſt celui d'être né avec du génie. Le génie eſt ce feu qui éleve les Peintres au-deſſus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'ame dans leurs figures, & du mouvement dans leurs compoſitions. C'eſt l'enthouſiaſme qui poſſéde les Poëtes, quand ils voyent les graces danſer ſur une prairie, où le commun des hommes n'apperçoit que des troupeaux. Voilà pourquoi leur veine n'eſt pas toujours à leur diſpoſition. Voilà pourquoi leur eſprit ſemble les abandonner quelquefois, & quelquefois, *les tirer par l'oreille* ſuivant la phraſe d'Horace, pour les obliger d'écrire ou de peindre. Comme nous l'expoſerons plus au long dans le cours de ces réflexions, le génie doit ſe ſentir de toutes les altérations auſquelles notre machine eſt ſi ſujette par l'effet de pluſieurs cauſes qui nous

ſont comme inconnues. Heureux les Peintres & les Poëtes, qui ont plus d'empire ſur leur génie que les autres, qui ſortent de leur enthouſiaſme en quittant le travail, & qui n'apportent point dans la ſociété l'yvreſſe du Parnaſſe.

L'expérience prouve ſuffiſamment que tous les hommes ne naiſſent pas avec un génie propre à les rendre Peintres ou Poëtes : nous en voyons qu'un travail continué durant pluſieurs années, plutôt avec obſtination qu'avec perſévérance, n'a pû élever au-deſſus du rang de ſimples verſificateurs. Nous avons vu de même, des hommes d'eſprit, qui avoient copié pluſieurs fois ce que la peinture a produit de plus ſublime, vieillir le pinceau & la palette à la main, ſans s'élever au-deſſus du rang de Coloriſtes médiocres, & de ſerviles Deſſinateurs d'après les figures d'autrui.

Les hommes nés avec le génie qui forme les grands Généraux, ou ces Magiſtrats dignes de faire des Loix, meurent ſouvent, avant que leurs talens ſe ſoient fait connoître. L'homme dépoſitaire d'un pareil génie, ne le ſauroit mettre en évidence, ſans être appellé aux emplois auſquels ce génie le rend propre ; & il meurt ſouvent avant qu'on les lui

lui ait confiés. Suppoſant même que le haſard l'ait fait naître à une telle diſtance de ces emplois qu'il lui ſoit impoſſible de la franchir dans le cours d'une vie humaine, il manque ſouvent des talens qui peuvent les lui faire obtenir. Capable de les bien exercer, il eſt incapable de tenir la route par laquelle on y parvient de ſon tems. Le génie eſt preſque toujours accompagné de hauteur. Je ne parle point de celle qui conſiſte dans le ton de voix & dans l'air de tête: cette eſpece de hauteur n'eſt qu'une morgue qui marque un eſprit borné, & qui rend un homme plus mépriſable aux yeux des Philoſophes, que ne l'eſt aux yeux des Courtiſans, le laquais chargé de la livrée d'un Miniſtre diſgracié. Je parle de cette hauteur qui conſiſte dans la nobleſſe des ſentimens du cœur, & dans une élévation d'eſprit, & qui fait mettre un juſte prix aux *avancemens* où l'on peut aſpirer, comme à la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ſurtout quand il eſt queſtion de les ſolliciter auprès de perſonnes qu'on ne croit pas être des juges compétens du mérite. Enfin les vertus rendent bien capable des grandes places, mais il arrive ſouvent dans tous les ſiécles qu'on n'y puiſſe parvenir que par des baſſeſſes & par des vices. Il doit

donc arriver que plusieurs génies, nés propres aux grands emplois, meurent sans avoir manifesté leurs talens. On n'a pas voulu leur confier le commandement des Armées, ni des gouvernemens de Provinces. On n'a pas voulu donner à celui qui étoit né avec le génie de l'Architecture, la conduite d'un bâtiment où son talent pût se déployer.

Mais les hommes nés pour être de grands Peintres ou de grands Poëtes, ne sont point de ceux, s'il est permis de parler ainsi, qui ne sauroient se produire que sous le bon plaisir de la fortune. Elle ne sauroit les priver des secours nécessaires pour manifester leurs talens: c'est ce que nous allons discuter.

La méchanique de la Peinture est très-pénible, mais elle n'est pas rebutante pour ceux qui sont nés avec le génie de l'art. Ils sont soutenus contre le dégoût par l'attrait d'une profession à laquelle ils se sentent propres, & par le progrès sensible qu'ils font dans leurs études. Les Eleves trouvent encore partout des Maîtres qui leur abregent le chemin. Que ces Maîtres soient de grands hommes ou des ouvriers médiocres, il n'importe, l'Eleve qui aura du génie, profitera toujours de leurs enseignemens. Il lui suffit que ces Maîtres lui puis-

puiſſent enſeigner une pratique, qu'on ne ſauroit ignorer quand on a profeſſé cet art durant dix ou douze années. Un Eleve qui a du génie, apprend à bien faire, en voyant ſon Maître faire mal. La force du génie change en bonne nourriture les préceptes les plus mal digérés. Ce qu'un homme né avec du génie fait de mieux, eſt ce que perſonne ne lui a montré à faire. Il en eſt des leçons que les Maîtres donnent, dit Séneque, comme des graines. La qualité du fruit que les graines produiſent, dépend principalement de la qualité du terroir où elles ſont ſemées. La plus chétive donne un bon fruit dans une terre excellente. Ainſi quand les préceptes tombent en un eſprit bien diſpoſé, ils germent heureuſement; & cet eſprit, pour ainſi dire, rapporte une graine de meilleure qualité que la graine qui lui fut confiée. *Eadem* (*) *præceptorum ratio, quæ ſeminum: multum efficiunt, etſi anguſta ſint; tantum, ut dixi, idonea mens accipiat illa, & in ſe trahat, multa invicem generabit, & plus præſtet quam acceperit.* Combien d'hommes illuſtres en toutes ſortes de profeſſions, ont appris les premiers élémens des profeſſions qui les ont rendus ſi célébres, de Maî-

(*) Epiſt. 38.

tres qui n'acquirent jamais d'autre réputation que celle de les avoir eu pour Eleves.

Ainſi Raphaël inſtruit par un Peintre médiocre, mais ſoutenu par ſon génie, s'éleva fort au-deſſus de ſon Maître, après quelques années de travail. Il n'avoit eu beſoin des enſeignemens de Pierre Perugin, que pour apprendre comment il falloit étudier. Il en a été de même d'Annibal Carache, de Rubens, du Pouſſin, de le Brun, & des autres Peintres dont nous admirons le génie.

Quant aux Poëtes, les principes de la pratique de leur Art ſont ſi faciles à comprendre & à mettre en œuvre, qu'ils n'ont pas même beſoin d'un maître qui leur montre à les étudier. Un homme né avec du génie, peut s'inſtruire lui-même en deux mois de toutes les regles de la Poëſie Françoiſe. Il eſt même capable bientôt de remonter juſques à la ſource de ces regles, & de juger de l'importance de chacune d'elle par l'importance des principes qui l'ont fait établir. Auſſi le monde n'attache-t'il jamais aucune gloire au bonheur d'avoir enſeigné les élémens de la Poëſie à des Eleves qui auront remplis tous les ſiécles du bruit de leur réputation. On ne parla jamais du Maître en poëſie de Virgile, ni de celui d'Horace. Nous ignorons qui ſont

ſont ceux qui peuvent avoir enſeigné à Moliere & à Corneille, ſi voiſins de nous, la céſure & la meſure de nos vers. On n'a point cru que ces Maîtres euſſent aſſez de part à la gloire de leurs Eleves, pour mériter qu'on ſe donnât la peine de demander & de retenir leurs noms.

SECTION III.

Que l'impulſion du génie détermine à être Peintre ou Poëte, ceux qui l'ont apporté en naiſſant.

En effet, il n'y a pas un grand mérite à mettre la plume à la main d'un jeune Poëte: le premier venu, ſon génie ſeul la lui auroit fait prendre. Le génie ne ſe borne pas à une ſimple ſollicitation, pour obliger celui qui l'a reçu à ſe produire. Le génie ne ſe rebute point, parce que ſes premieres impulſions n'auroient pas eu d'effet: il preſſe avec perſévérance, & il ſait enfin ſe faire jour à travers l'inapplication & la diſſipation de la jeuneſſe.

Des emplois, ou trop élevés ou trop bas, une éducation qui ſemble éloigner l'homme

de génie de s'appliquer aux choſes pour leſquelles il eſt né, rien ne ſauroit l'empêcher de montrer du moins quelle étoit ſa deſtinée, quand même il ne la remplit pas. Ce qu'on lui propoſe pour être l'objet de ſon application, ne ſauroit le fixer, ſi cet objet n'eſt pas celui que la nature veut qu'il ſuive. Il ne s'en laiſſe jamais écarter pour longtems, & il y revient toujours malgré les autres, & quelquefois malgré lui-même. De toutes les impulſions, celle de la nature, dont il tient ſon penchant, eſt la plus forte.

Cuſtode & cura natura potentior omni (*).

Tout devient palettes & pinceaux entre les mains d'un enfant doué du génie de la Peinture. Il ſe fait connoître aux autres pour ce qu'il eſt, quand lui-même il ne le ſait pas encore.

Les Annaliſtes de la Peinture rapportent une infinité de faits qui confirment ce que j'avance. La plupart des grands Peintres ne ſont pas nés dans les atteliers. Très-peu ſont des fils de Peintres, qui, ſuivant l'uſage ordinaire, auroient été élevés dans la profeſſion de leurs peres. Parmi les Artiſans illuſtres qui font tant d'honneur aux deux derniers

(*) Juvenal, ſat. 10.

niers ſiécles, le ſeul Raphaël, autant qu'il m'en ſouvient, fut le fils d'un Peintre. Le pere du Georgeon & celui du Titien, ne manierent jamais ni pinceaux ni ciſeaux; Leonhard de Vinci & Paul Veroneſe, n'eurent point de Peintres pour peres. Les parens de Michel-Ange vivoient, comme on dit, noblement; c'eſt-à-dire, ſans exercer aucune profeſſion lucrative. André del Sarte étoit fils d'un Tailleur, & le Teintoret, d'un Teinturier. Le pere des Caraches n'étoit pas d'une profeſſion où l'on manie le crayon. Michel-Ange de Caravage étoit fils d'un Maſſon, & le Correge, fils d'un Laboureur. Le Guide étoit fils d'un Muſicien, le Dominiquain d'un Cordonnier, & l'Albane d'un Marchand de ſoye. Lanfranc étoit un enfant trouvé, à qui ſon génie enſeigna la Peinture, à peu près comme le génie de M. Paſcal lui enſeigna les Mathématiques. Le pere de Rubens, qui étoit dans la Magiſtrature d'Anvers, n'avoit ni attelier, ni boutique dans ſa maiſon. Le pere de Vandick n'étoit ni Peintre ni Sculpteur. Du Freſnoy, dont nous avons un poëme ſur la Peinture, qui a mérité d'être traduit & commenté par M. de Piles, & dont nous avons auſſi des tableaux au-deſſus du médiocre, avoit étudié pour être

Médecin. Les peres des quatre meilleurs Peintres François du dernier siécle, le Valentin, le Sueur, le Poussin & le Brun, n'étoient pas des Peintres. C'est le génie de ces grands hommes qui les a été chercher, pour ainsi dire, dans la maison de leurs parens, afin de les conduire sur le Parnasse. Les Peintres montent sur le Parnasse aussi-bien que les Poëtes.

Tous les Poëtes, dont le nom s'est rendu célebre, sont une preuve encore plus forte de ce que j'avance sur la force de l'impulsion du génie. Il n'y auroit point de Poëte, si l'ascendant du génie ne déterminoit pas de certains hommes à faire leur profession de la Poësie. Jamais pere ne destina son fils à faire la profession de Poëte. Il y a même quelque chose de plus: ceux qui prennent soin de l'éducation d'un enfant de seize ans, tâchent toujours, & l'on sait bien pourquoi, de le détourner de la Poësie, dès qu'il témoigne un peu trop de goût pour les vers. Le pere d'Ovide ne s'étoit pas même borné à des remontrances pour éteindre la verve de son fils. Mais telle est la force du génie, que le petit Ovide, dit on, promettoit en vers, de ne plus faire des vers, quand on le châtioit pour en avoir fait. La premiere profession

feſſion d'Horace, fut de porter les armes. Virgile étoit une eſpece de Maquignon. Du moins voyons-nous dans ſa vie que ce qui le fit connoître d'Auguſte, ce furent des ſecrets pour guérir les chevaux, à la faveur deſquels ce grand Poëte s'introduiſit dans l'écurie de l'Empereur. Mais ſans nous arrêter plus longtems ſur l'Hiſtoire ancienne, réfléchiſſons ſur la vocation des Poëtes de notre tems. Des exemples tirés de faits dont on ſait les circonſtances plus diſtinctement, frapperont mieux que les exemples tirés des ſiécles paſſés, & l'on croira facilement que ce qui eſt arrivé à nos Poëtes, eſt arrivé aux Poëtes de tous les tems.

Tous les grands Poëtes François, qui font l'honneur du ſiécle de Louis XIV, étoient éloignés par leur naiſſance & par leur éducation, de faire leur profeſſion de la Poëſie. Aucun d'eux n'étoit même engagé dans l'emploi d'inſtruire la jeuneſſe, ni dans les autres fonctions, qui conduiſent inſenſiblement un homme d'eſprit juſques ſur le Parnaſſe. Au contraire ils en paroiſſoient écartés, ou par la profeſſion qu'ils faiſoient déja, ou par les emplois auſquels leur naiſſance & leur éducation les deſtinoient. Le pere de Moliere avoit élevé ſon fils pour en faire

faire un bon Tapiſſier. Pierre Corneille portoit la robe d'Avocat, quand il fit ſes premieres piéces. Quinault travailloit chez un Avocat au Conſeil, quand il ſe jetta entre les bras de la Poëſie. Ce fut ſur des papiers à demi barbouillés du griffonnage de la chicane qu'il fit les brouillons de ſes premieres Comédies. Racine portoit encore l'habit de la plus ſérieuſe des profeſſions, quand il compoſa ſes trois premieres Tragédies. Le lecteur croira même ſans peine que les Solitaires qui éleverent l'enfance de Racine, & qui inſtruiſirent ſa jeuneſſe, ne l'avoient jamais excité à travailler pour le théâtre. Au contraire ils n'obmirent rien pour éteindre en lui l'ardeur de rimer. M. le Maître, auprès duquel il étoit particulierement attaché, lui cachoit les livres de Poëſie Françoiſe, dès qu'il ſe fût apperçu de ſon inclination, avec autant de ſoin, que le pere de M. Paſcal en avoit pour dérober à ſon fils la connoiſſance de tout ce qui peut faire penſer à la Géométrie. La Fontaine revêtu d'une charge dans les Eaux & Forêts, étoit deſtiné par ſon emploi à faire planter & couper des arbres, & non point à les faire parler. Si M. l'Huillier, le pere de Chapelle, eût été le maître des occupations de ſon

ſon fils, il l'auroit appliqué à toute autre choſe qu'à la Poëſie. Enfin le monde ſait par cœur les vers dans leſquels Deſpreaux fils, frere, oncle & couſin de Greffier, rend compte de la vocation qui l'appella de la poudre du Greffe au Parnaſſe. Tous ces grands hommes ont montré que c'eſt la nature, & non pas l'éducation, qui fait les Poëtes. *Poëtam* (*) *natura ipſa valere & mentis viribus excitari, & quaſi divino quodam ſpiritu afflari.*

Sans ſortir de notre tems, jettons un coup d'œil ſur l'hiſtoire des autres profeſſions qui demandent un génie particulier. Nous verrons que la plupart de ceux qui ſe ſont rendus illuſtres en exerçant ces profeſſions, n'y ont pas été engagés par les conſeils & par l'impulſion de leurs parens; mais par une inclination naturelle qui venoit de leur génie. Les parens de Nanteuil firent les mêmes efforts pour l'empêcher d'être Graveur, que les parens font ordinairement pour obliger les enfans à s'inſtruire dans quelque profeſſion. Nanteuil étoit obligé de monter ſur un arbre, & de s'y cacher pour deſſiner.

Le

(*) Cicer. pro Arch. Poët.

Le Févre, né pour être Algebriſte, & grand Aſtronome, commença de remplir ſa deſtinée, en faiſant le métier de Tiſſeran à Liſieux. Les fils de ſa toile furent pour lui l'occaſion de ſe former dans la ſcience des calculs. Roberval, en gardant des moutons, ne put échapper à ſon étoile, qui l'avoit deſtiné pour être un grand Géometre. Avant que de ſavoir qu'il y eût au monde une ſcience nommée Géométrie, il l'apprenoit. Il traçoit ſur la terre des figures avec ſa houlette, quand il ſe rencontra une perſonne qui fit attention ſur les amuſemens de cet enfant, & qui ſe chargea de lui procurer une éducation plus convenable à ſes talens que celle qu'il recevoit du Payſan qui le nourriſſoit. Tant de gens ont pris ſoin de publier l'aventure arrivée à M. Paſcal, qu'elle eſt ſue de toute l'Europe. Son pere, loin de le pouſſer à l'étude de la Géometrie, lui avoit caché avec une attention ſuivie, tout ce qui pouvoit lui donner l'idée de cette ſcience, dans la crainte qu'il ne ſe livrât avec trop d'affection à ſes attraits. Mais il ſe trouva que le génie ſeul de cet enfant n'avoit pas laiſſé de le mener juſques à l'intelligence de pluſieurs propoſitions d'Euclide. Dénué de guide & de maître, il avoit déja

fait

fait des progrès ſurprenans dans la Géométrie, ſans qu'il eût ſongé à étudier une ſcience.

Les parens de M. Tournefort avoient fait leur poſſible pour éteindre en lui le génie qui le portoit à l'étude de la Botanique. Il falloit, pour aller herboriſer, qu'il ſe cachât comme les autres enfans ſe cachent pour perder leur tems. M. Bernoulli, qui s'étoit acquis dès la jeuneſſe une ſi grande réputation, & qui mourut il y a trente-cinq ans, Profeſſeur en Mathématiques dans l'Univerſité de Baſle, s'étoit livré à cette ſcience, malgré les efforts que ſon pere avoit faits durant longtems pour l'en détourner. Il ſe cachoit pour étudier les Mathématiques; & c'eſt ce qui lui avoit fait prendre pour Deviſe un Phaëton avec ces mots: *Invito patre ſidera verſo.* C'eſt ainſi qu'elle eſt écrite au bas de ſon portrait, placé dans la Bibliotheque de la ville de Baſle. Que le lecteur ſe ſouvienne enfin de ce qu'il a lû, comme de ce qu'il a entendu dire à des témoins oculaires, ſur le ſujet dont il s'agit ici. Je l'ennuierois par les hiſtoires qui prouvent que rien ne fait un obſtacle inſurmontable à l'impulſion du génie, il les ſait déja. N'eſt-ce pas malgré ſes parens, que

l'Auteur

l'Auteur moderne de la vie de Philippe Auguſte & de Charles VII (*) s'eſt adonné à compoſer l'hiſtoire, pour laquelle il a reçu de grands talens de la nature? Hercules, Soliman, & pluſieurs autres piéces de Théâtre, auroient-elles été compoſées jamais, ſi le génie n'avoit fait violence à leurs véritables Auteurs, & s'il ne les avoit pas forcés de s'occuper à ſon gré, en dépit de l'éducation qu'ils avoient reçue, & de la profeſſion qu'ils avoient embraſſée? Que ſeroit-ce, ſi nous ſortions de la République des Lettres, pour parcourir l'hiſtoire des autres profeſſions, & principalement celle des Capitaines illuſtres? N'eſt-ce point ordinairement malgré les conſeils des parens, que ceux qui ne ſont point nés dans une famille, dont l'emploi eſt d'aller à la guerre, embraſſent la profeſſion des armes.

La naiſſance des hommes peut être conſidérée de deux côtés. On peut la conſidérer du côté de leur conformation phyſique, & des inclinations naturelles qui dépendent de cette conformation. On peut auſſi la conſidérer du côté de la fortune & de la condition

(*) M. Baudot de Julli, Receveur des Tailles à Sarlas.

tion dans laquelle il naiſſent comme membres d'une certaine ſociété. Or la naiſſance phyſique l'emporte toujours ſur la naiſſance morale. Je m'explique. L'éducation, qui ne ſauroit donner un certain génie, ni de certaines inclinations aux enfans qui ne les ont point, ne ſauroit auſſi priver de ce génie, ni dépouiller de ces inclinations les enfans qui les ont apportés en naiſſant. Les enfans ne ſont contraints, ils ne ſont gênés que durant un tems, par l'éducation qu'ils reçoivent en conſéquence de leur naiſſance morale; mais les inclinations qu'ils ont, en conſéquence de leur naiſſance phyſique, durent plus ou moins vives, auſſi longtems que l'homme même. Elles ſont l'effet de la conſtruction & de l'arrangement de ſes organes, & ſans ceſſe elle le pouſſent au penchant où eſt ſa pente,

Naturam expellas furca, tamen uſque recurret,

dit Horace. Il arrive encore que ces inclinations ſont dans toute leur impétuoſité, préciſément dans l'âge où ceſſe la contrainte de l'éducation.

* * *

SECTION IV.

Objection contre la proposition précédente, & réponse à l'Objection.

On me dira que je n'ai pas une idée juste de ce qui se passe dans la société, quand je suppose que tous les génies rempliſſent leur vocation. Vous ignorez, ajoutera-t'on, que les besoins de la vie asservissent, pour ainsi dire, la plupart des hommes à la condition dans laquelle ils ont été élevés dès l'enfance. Or la misere de ces conditions doit étouffer un grand nombre de génies, qui se feroient distingués, s'ils fussent nés dans des conditions plus relevées.

Ut sæpe summa ingenia in occulto latent!
Hic qualis Imperator, nunc privatus est. (*)

La plupart des hommes, appliqués dès l'enfance à de vils métiers, vieillissent donc sans avoir eu l'occasion d'apprendre ce qu'il étoit nécessaire qu'ils fussent, afin que leur génie pût prendre son essor. On me dira en style poëtique, que ce cocher couvert de haillons

(*) Plaut. Capt. Act. prim. Scen. 2.

haillons en lambeaux, qui gagne pauvrement ſa vie, en aſſommant de coups de fouet deux chevaux étiques, liés à un caroſſe prêt à s'écrouler, ſeroit peut-être devenu un Raphaël ou bien un Virgile, ſi né dans une famille honnête, il avoit reçu une éducation proportionnée à ſes talens naturels.

Je ſuis déja tombé d'accord que les hommes, qui naiſſent avec le génie du commandement des armées, ou bien avec le génie de tous les grands emplois, & même, ſi l'on veut, avec le génie de l'Architecture, ne peuvent ſe manifeſter qu'ils ne ſoient ſecondés par la fortune, & ſervis par les conjonctures. Ainſi j'avouë que la plûpart de ces hommes paſſant quelquefois comme les hommes vulgaires, & qu'ils meurent, ſans laiſſer un nom qui apprenne à la poſtérité qu'ils ont été. Leurs talens reſtent enfouis, parce que la fortune ne les déterre pas. Mais il n'en eſt pas de même des hommes qui naiſſent Peintres ou Poëtes, & c'eſt d'eux qu'il eſt ici queſtion uniquement. Par rapport à ces derniers, je regarde l'arrangement des conditions diverſes qui forment la ſociété, comme une mer. Les génies médiocres ſont ſubmergés, mais les génies puiſ-

sans trouvent enfin le moyen d'aborder au rivage.

Les hommes ne naissent pas ce qu'ils sont à l'âge de trente ans. Avant que d'être Massons, Laboureurs, ou Cordonniers, ils sont longtems des enfans. Ils sont durant longtems des adolescens, propres à faire encore l'apprentissage d'une profession, à laquelle ils seroient apellés par leur génie. Le tems que la nature a donné aux enfans destinés à être de grands Peintres, pour faire leur apprentissage, dure jusques à vingtcinq ans. Or le génie qui rend Peintre ou Poëte, prévient, dès l'enfance, l'asservissement de celui qui en est le dépositaire, aux emplois méchaniques, & il lui fait chercher de lui-même les voyes & les moyens de s'instruire. Supposé qu'un pere soit assez denué de toute protection, pour être hors d'état de procurer l'éducation convenable à son enfant, qui témoigne une inclination plus noble que celle de ses pareils, un autre en prend soin. Cet enfant la cherche de lui-même avec tant d'ardeur, qu'enfin le hasard la lui fournit. Quand je dis le hasard, j'entends chaque occasion prise en particulier: car ces occasions se présentent si fréquemment, qu'il faut que le hasard qui en fait profi-

profiter l'enfant dont je parle, arrive un peu plutôt ou un peu plus tard. Les enfans nés avec du génie, & ceux qui cherchent à inſtruire des enfans de ce caractere, ſe rencontrent à la fin.

On n'eſt pas en peine comment les enfans de génie, nés dans les Villes, tombent entre les mains des perſonnes capables de les inſtruire. Quant à la campagne, dans la meilleure partie de l'Europe, elle eſt parſemée de Convents, dont les Religieux ne manquent jamais de faire attention ſur un jeune payſan qui montre plus de curioſité & plus d'ouverture d'eſprit que ſes pareils. On l'y reçoit pour ſervir à la Meſſe, & le voilà à portée de faire les premieres études. Il ne lui en faut pas davantage. L'eſprit qu'elles lui donnent lieu de montrer, engage d'autres perſonnes à l'aider; & lui-même il court au-devant des ſecours qu'elles lui préſentent. On doit à ces aſyles de génies déplacés, une infinité d'excellens ſujets. M. Baillet, à qui nous avons l'obligation d'un grand nombre de livres, remplis d'une érudition très-recherchée, étoit tombé dans cette piſcine.

D'ailleurs le génie qui détermine un enfant aux Lettres, ou bien à la Peinture, lui donne une grande averſion pour les emplois méchaniques, auſquels on applique ſes égaux.

Il prend donc en haine les métiers vils, auſquels on voudroit rabaiſſer l'élévation de ſon eſprit. Cette contrainte pénible dès l'enfance lui devient inſupportable, à meſure que l'âge lui fait encore mieux ſentir & ſon talent & ſa miſere. Son inſtinct & le peu qu'il entend dire du monde lui donnent des lumieres confuſes de ſa vocation. Il ſent bien, qu'il eſt hors de ſa place. Enfin il ſe dérobe de la maiſon paternelle, comme fit Sixte-Quint, & comme ont fait encore tant d'autres, pour venir dans une ville voiſine. Si ſon génie le détermine à la Poëſie, & par conſéquent à l'amour des Lettres, ſon heureux naturel méritera qu'un honnnête homme le trouve digne de ſon attention. Il tombera dans les mains de quelqu'un qui le deſtinera aux emplois eccléſiaſtiques, & toutes les Communions Chrétiennes ſont remplies de perſonnes charitables qui ſe font un devoir de procurer l'éducation convenable à des étudians indigens, qui montrent quelque lueur de génie, & cela dans la vûe de procurer de bons ſujets à leurs Egliſes. Ces enfans devenus de jeunes gens, ne ſe tiennent pas toujours obligés de ſuivre les vues pieuſes de leurs bienfaiteurs. Si leur génie les pouſſe à la Poëſie, ils s'y livrent; & ils s'adon-

s'adonnent à une profeſſion pour laquelle ils n'avoient pas été deſtinés, mais dont leur éducation les a rendus capables. Comment croire qu'il reſte de bonnes graines ſur la terre, quand le monde recueille avec ſoin celle qui donne la moindre eſpérance?

Je dirai encore plus. Quand la malignité des conjonctures auroit aſſervi l'homme de génie à une profeſſion abjecte, avant qu'il eût appris à lire, voilà ce qu'on peut ſuppoſer de plus odieux contre la fortune, ſon génie ne laiſſeroit pas de ſe manifeſter. Il apprendra à lire à vingt ans, pour jouir, indépendamment de perſonne, du plaiſir ſenſible que font les vers à tout homme qui eſt né Poëte. Bien-tôt il fera lui-même des vers. N'avons-nous pas vu deux Poëtes ſe former dans les Boutiques de deux métiers, qui ne ſont pas certainement des plus nobles: le fameux Menuiſier de Nevers, & le Cordonnier, *Réparateur des Brodequins d'Apollon?* Aubry, Maître Paveur à Paris, n'a-t'il pas fait repréſenter depuis ſoixante ans des Tragédies de ſa façon? Nous avons même pu voir un cocher, qui ne ſavoit pas lire, faire des vers, très-mauvais à la vérité; mais qui ne laiſſent pas de prouver que la moindre étincelle du feu poëtique le plus groſſier, ne

ſauroît être ſi bien couverte, qu'elle ne jette quelque lueur. Enfin ce ne ſont pas les Lettres qu'on enſeigne à un homme qui le rendent Poëte; c'eſt le génie poëtique, que la nature lui donne en naiſſant, qui les lui fait apprendre, en le forçant de chercher des moyens d'acquérir les connoiſſances propres à perfectionner ſon talent.

L'enfant né avec le génie qui fait les Peintres, crayonne avec du charbon, dès l'âge de dix ans, les Saints qu'il voit dans ſon Egliſe: vingt années ſe paſſeront-elles avant qu'il trouve une occaſion de cultiver ſon talent? Ce talent ne frappera-t'il perſonne, qui le menera dans une Ville voiſine, où, ſous le Maitre le plus groſſier, il ſe rendra digne de l'attention d'un plus habile, qu'il ira bientôt chercher de Province en Province? Mais je veux bien que cet enfant reſte dans ſa bourgade: il y cultivera ſon génie naturel, juſques à ce que ſes tableaux ſurprennent quelque paſſant. Telle fut la deſtinée du Correge, qui ſe trouva être un grand Peintre, avant que le monde eût entendu dire, qu'il y avoit dans le bourg de Corregio un jeune homme d'une grande eſpérance, & qui montroit un talent nouveau dans ſon art. Si la choſe arrive rarement, c'eſt qu'il naît rare-

rarement des génies auſſi puiſſans que celui du Correge; & qu'il eſt encore plus rare que de tels génies ne ſe trouvent point en leur place dès l'âge de vingt ans. Les génies qui demeurent enſevelis toute leur vie, je l'ai déja dit, ſont des génies foibles: ce ſont de ces hommes qui n'auroient jamais ſongé à peindre ni à compoſer, ſi l'on ne leur avoit pas dit de travailler; de ces hommes qui d'eux-mêmes ne chercheroient jamais l'art, mais auſquels il faut l'indiquer. Leur perte n'eſt pas grande; ils n'étoient pas nés pour être d'illuſtres Artiſans.

L'hiſtoire des Peintres & des Poëtes & des autres Gens de lettres, eſt donc remplie de faits qui convaincront pleinement que rien ſauroit empêcher les enfans nés avec du génie, de franchir la plus grande diſtance que la naiſſance puiſſe mettre entr'eux & les Ecoles. En une pareille matiere, les faits ſont plus éloquens que le raiſonnement ne peut l'être. Que ceux qui ne voudront pas ſe donner la peine de lire cette hiſtoire, faſſent du moins réflexion ſur la vivacité de la jeuneſſe, ſur ſa docilité, ſur les voyes ſans nombre dont nous n'avons indiqué qu'une partie, & qui peuvent toutes en particulier conduire un enfant juſques à une ſituation où il puiſſe cul-

tiver ſes talens naturels. Ils ſeront convaincus qu'il eſt comme impoſſible, que de cent génies, un ſeul demeure toujours enſeveli, à moins que par une bizarrerie particuliere le haſard ne le fit naître parmi les Tartares Calmucs, ou qu'on ne l'eu tranſporté, dès ſon enfance, chez les Lappons.

SECTION V.

Des Etudes & des progrès des Peintres & des Poëtes.

Le génie eſt donc une plante, qui, pour ainſi dire, pouſſe d'elle-même; mais la qualité, comme la quantité de ſes fruits, dépendent beaucoup de la culture qu'elle reçoit. Le génie le plus heureux, ne peut être perfectionné qu'à l'aide d'une longue étude.

Natura fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt: ego nec ſtudium ſine divite vena,
Nec rude quid proſit video ingenium. Alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amice (*).

Quintilien, un autre grand maître dans les ouvrages d'eſprit, ne veut pas même qu'on agite

(*) Hor. de Arte. Poët.

agite la queſtion, ſi c'eſt le génie, ou ſi c'eſt l'étude qui forme l'Orateur excellent. Il n'eſt pas de grand Orateur, dit-il, ſans le concours de l'art & du génie (*). *Scio quæri, natura ne plus conferat ad eloquentiam quam doctrina? Quod ad propoſitum noſtri quidem operis non pertinet. Nec enim conſummatus artifex, niſi ex utraque fieri poteſt.*

Mais un homme né avec du génie, eſt bien-tôt capable d'étudier tout ſeul, & c'eſt l'étude qu'il fait par ſon choix, & déterminé par ſon goût, qui contribue le plus à le former. Cette étude conſiſte dans une attention continuelle ſur la nature. Elle conſiſte dans une réflexion ſérieuſe ſur les ouvrages des grands maîtres, ſuivie d'obſervations ſur ce qu'il convient d'imiter, & ſur ce qu'il faudroit tâcher de ſurpaſſer. Ces obſervations nous enſeignent beaucoup de choſes, que notre génie ne nous auroit jamais ſuggérées de lui-même, ou dont il ne ſe ſeroit aviſé que bien tard. On ſe rend propre en un jour des tours & des façons d'opérer, qui couterent aux Inventeurs des années de recherches & de travail. En ſuppoſant même que notre génie auroit eu la force de nous porter un jour juſques-là, quoique la route n'eût

(*) Quint. inſtit. l. XI.

n'eût pas été frayée, nous n'y ſerions parvenus du moins, avec le ſeul ſecours de ſes forces, qu'au prix d'une fatigue pareille à celle des Inventeurs.

Michel-Ange avoit apparemment travaillé durant longtems, avant que de parvenir à peindre la majeſté du Pere Eternel avec ce caractere de fierté divine qu'il a ſû lui donner. Peut-être que Raphaël, né avec un génie moins hardi que le Florentin, ne ſeroit jamais parvenu, en volant de ſes propres aîles, au ſublime de cette idée. Du moins n'y ſeroit-il arrivé qu'après une infinité de tentatives inutiles, & au prix de grands efforts réiterés pluſieurs fois. Mais Raphaël voit un moment le Pere Eternel peint par Michel-Ange: Frappé par la nobleſſe de l'idée de ce puiſſant génie, que nous pouvons appeller le Corneille de la Peinture, il la ſaiſit, & il ſe rend capable en un jour de mettre dans les figures qu'il fait pour repréſenter le Pere Eternel, le caractere de grandeur, de fierté & de divinité qu'il venoit d'admirer dans l'ouvrage de ſon concurrent. Racontons le fait hiſtoriquement, car il prouve mieux ce que j'avance, que de long raiſonnemens ne le pourroient faire.

Dans

Dans le tems dont je parle, Raphaël peignoit la voûte de la gallerie qui diſtribue aux appartemens du ſecond étage du Vatican. Cette gallerie s'appelle communément les Loges. La voûte de la gallerie n'eſt pas un berceau continu, mais ce berceau eſt partagé en autant de vouſſures quarrées, qu'il y a de fenêtres à la gallerie, & les vouſſures ont chacune leur centre particulier. Ainſi chaque vouſſure a quatre faces, & Raphaël peignoit, au tems dont je parle, une hiſtoire de l'ancien teſtament, ſur chacune des faces de la premiere vouſſure. Il avoit déja fini ſur trois de ces faces, trois journées de l'œuvre de la Création, lorſque l'aventure, dont je vais parler, arriva. La figure qui repréſente Dieu le Pere dans ces trois tableaux, eſt véritablemént noble & vénérable; mais il y a trop de douceur, & point aſſez de majeſté. Sa tête n'eſt que la tête d'un homme: Raphaël l'a traitée dans le goût des têtes que les Peintres font pour les Chriſts, & l'on n'y trouve d'autre différence que celle qu'il faut mettre, ſuivant les loix de l'art, entre deux têtes, dont l'une eſt deſtinée à repréſenter le Pere & l'autre à repréſenter le Fils. Tandis que Raphaël commençoit les freſques de la voûte des Loges, Michel-Ange peignoit la

voûte

voûte de celle des Chapelles du Vatican, qui fut bâtie par le Pape Sixte IV. Quoique Michel-Ange, jaloux de ſes idées, en fit fermer la porte à tout le monde, Raphaël eut l'adreſſe de s'y introduire. Frappé de la majeſté divine, & de la fierté noble que Michel-Ange faiſoit ſentir dans le caractere de tête du Pere éternel, qu'on voit en différens endroits de la Chapelle de Sixte, faiſant l'ouvrage de la Création, il condamna ſa maniere ſur ce point, & il prit celle de ſon concurrent. Raphaël a repréſenté le Pere Eternel dans le dernier tableau de la premiere Lôge, avec une majeſté au-deſſus de l'humain. Il n'inſpire pas une ſimple vénération, il imprime une terreur reſpectueuſe. Il eſt vrai que le Bellori (*) diſpute à Michel-Ange l'honneur d'avoir par ſes ouvrages *aggrandi la maniere* de Raphaël. Mais les raiſons de cet Auteur ne me paroiſſent pas détruire l'opinion commune fondée ſur la tradition de Rome, & ſur d'autres faits que ceux qu'il nie.

Raphaël colorioit encore foiblement, quand il vit un tableau du Georgeon. Il conçut en un moment, que l'art pouvoit tirer des cou-

(*) Deſcriptione delle imagini di Rafaello d'Urbino nelle Camere del Vaticano p. 86.

couleurs qu'il employe, bien d'autres beautés que celles que lui-même en avoit tirées juſques-là. Il comprit qu'il avoit ignoré l'art du coloris. Raphaël tenta de faire comme le Georgeon avoit fait, & devinant par la force de ſon génie, la façon d'opérer du Peintre qu'il admiroit, il approcha de ſon modéle. Raphaël fit ſon eſſai d'imitation (*), en peignant le tableau qui repréſente un miracle arrivé à Bolſéne, où le Prêtre qui diſoit la meſſe devant le Pape, & qui doutoit de la tranſubſtantiation, vit l'hoſtie conſacrée, devenir ſanglante entre ſes mains. Le tableau dont je parle s'appelle communément la meſſe du Pape Jules, & il eſt peint à freſque au-deſſus & aux cotés de la fenêtre, dans la ſeconde piece de l'appartement de la Signature au Vatican. Il ſuffit que le lecteur ſache que cette peinture eſt du bon tems de Raphaël, pour être perſuadé que la poëſie en eſt merveilleuſe. Le Prêtre qui doutoit de la préſence réelle, & qui a vu l'hoſtie qu'il avoit conſacrée, devenir ſanglante entre ſes mains durant l'élévation, paroît pénétré de terreur & de reſpect. Le Peintre a très-bien conſervé à chacun des aſſiſtans ſon caractere propre; mais ſurtout l'on voit avec plaiſir le

(*) Bellori, ibid.

le genre d'étonnement des Suiſſes du Pape, qui regardent le miracle du bas du tableau où Raphaël les a placés. C'eſt ainſi que ce grand Artiſan a ſû tirer une beauté poëtique de la néceſſité d'obſerver la coutume, en donnant au ſouverain Pontife ſa ſuite ordinaire. Par une liberté poëtique, Raphaël employe la tête de Jules II. pour repréſenter le Pape, devant qui le miracle arriva. Jules regarde bien le miracle avec attention, mais il n'en paroît pas beaucoup ému. Le Peintre ſuppoſe que le Souverain Pontife étoit trop perſuadé de la préſence réelle, pour être ſurpris des événemens les plus miraculeux qui puſſent arriver ſur une hoſtie conſacrée. On ne ſauroit caractériſer le chef viſible de l'Egliſe, introduit dans un ſemblable événement, par une expreſſion plus noble & plus convenable. Cette expreſſion laiſſe encore voir les traits du caractere particulier de Jules II. On reconnoît dans ſon portrait l'aſſiégeant obſtiné de la Mirandole. Mais le coloris de ce tableau, qui eſt cauſe que nous en avons parlé, eſt très-ſupérieur au coloris des autres tableaux de Raphaël. Le Titien n'a pas peint de chair où l'on voye mieux cette moleſſe qui doit être dans un corps compoſé de liqueurs & de ſolides. Les draperies paroiſ-

ſent

ſent de belles étoffes de laine & de ſoie que le Tailleur viendroit d'employer. Si Raphaël avoit fait pluſieurs tableaux d'un coloris auſſi vrai, & auſſi riche, il ſeroit cité entre les plus excellens Coloriſtes.

Il en eſt de même des jeunes gens qui ſont nés Poëtes; les beautés qui ſont dans les ouvrages faits avant eux, les frappent vivement. Ils ſe rendent propre, avec facilité, la façon de tourner les vers & la méchanique des Auteurs de ces ouvrages. Je voudrois que des mémoires fidéles nous appriſſent à quel point l'imagination de Virgile s'échauffa & s'enrichit, lorſqu'il lut l'Iliade pour la premiere fois.

Les ouvrages des grands Maîtres ont encore un autre attrait pour les jeunes gens qui ont du génie; c'eſt de flatter leur amour propre. Un jeune homme qui a du génie, découvre dans ces ouvrages des beautés & des graces, dont il avoit déja une idée confuſe, miſes dans toute la perfection dont elles ſont ſuſceptibles. Il croit reconnoître ſes idées propres dans les beautés d'un chef-d'œuvre conſacré par l'approbation publique. Il lui arrive l'aventure qui arriva au Correge, lorſqu'il vit pour la premiere fois, & quand il

étoit encore un ſimple Bourgeois du lieu de Corregio, un tableau de Raphaël; je dis un ſimple Bourgeois, quoiqu'une erreur établie rabaiſſe le Correge à la condition d'un payſan, & d'un pauvre payſan. M. Crozat a extrait des Regiſtres publics de Corregio pluſieurs preuves, qui font voir que le Vaſari ſe trompe dans l'idée qu'il donne de la fortune du Correge, & ſurtout dans le récit qu'il fait des circonſtances de ſa mort.

Le Correge qui n'étoit pas encore ſorti de ſon état, quoiqu'il fût déja un grand Peintre, étoit ſi rempli de ce qu'il entendoit dire de Raphaël, que les Princes combloient à l'envi de préſens & d'honneurs, qu'il s'étoit imaginé qu'il falloit que l'Artiſan, qui faiſoit une ſi grande figure dans le monde, fût d'un mérite bien ſupérieur au ſien qui ne l'avoit pas encore tiré de ſa médiocrité. En homme ſans expérience du monde, il jugeoit de la ſupériorité du mérite de Raphaël ſur le ſien, par la différence de leurs fortunes. Enfin le Correge parvint à voir un tableau de ce Peintre ſi célébre: après l'avoir examiné avec attention, après avoir penſé à ce qu'il auroit fait, s'il avoit eu à traiter le même ſujet que Raphaël avoit traité, il s'écria: *Je ſuis un Peintre auſſi-bien que lui.* La même choſe arriva

arriva peut-être à Racine, lorſqu'il lut le Cid pour la premiere fois.

Au contraire rien ne décele mieux l'homme né ſans génie, que de le voir examiner avec froideur, & diſcuter de ſens raſſis, le mérite des productions des hommes qui ont excellé dans l'art qu'il veut profeſſer. Un homme de génie ne ſauroit parler des fautes que les grands maîtres ont commiſes, qu'après pluſieurs éloges donnés aux beautés de leurs productions. Il n'en parle que comme un pere parle des défauts de ſon fils. Céſar, né avec le génie de la guerre, fut touché juſques aux larmes, en voyant une ſtatue d'Alexandre. La premiere idée qui lui vint à la vûe de la ſtatue de ce Héros Grec, dont la renommée avoit porté la gloire aux extrémités de la terre, ne fut point l'idée des fautes qu'Alexandre avoit faites dans ſes expéditions. Il ne les oppoſa point à ſes belles actions: Céſar fut ſaiſi.

Je ne dis point pour cela qu'il faille prendre à mauvais augure la critique d'un jeune Artiſan qui remarque des défauts dans les ouvrages des grands Maîtres: il y en a véritablement, car ils étoient des hommes. Le génie, loin d'empêcher qu'on ne voye ces fautes, les fait même appercevoir. Ce que

je regarde comme un mauvais préſage, c'eſt qu'un jeune homme ſoit peu touché de l'excellence des productions des grands Maîtres: c'eſt qu'il n'entre point dans une eſpece d'enthouſiaſme en les liſant: c'eſt qu'il ait beſoin, pour connoître s'il doit les eſtimer, de calculer les beautés & les défauts qu'il y compte, & qu'il ne forme ſon avis ſur leur mérite, qu'après avoir ſoudé ſon calcul. S'il avoit la vivacité & la délicateſſe de ſentiment, qui ſont inſéparables du génie, il ſeroit tellement ſaiſi par les beautés des ouvrages conſacrés, qu'il jetteroit ſa balance & ſon compas pour en juger, ainſi que les hommes en ont toujours jugé, je veux dire par l'impreſſion que ces ouvrages feroient ſur lui. La balance eſt peu propre à décider du prix des perles & des diamans. Une perle baroque & de vilaine eau, de quelque poids qu'elle ſoit, ne ſauroit valoir la fameuſe *pēregrine;* cette perle, dont un Marchand avoit oſé donner cent mille écus, en ſongeant, dit-il à Philippe IV. qu'il y avoit un Roi d'Eſpagne au monde. Cent mille beautés médiocres miſes enſemble, ne valent pas, ne peſent pas, pour ainſi dire, un de ces traits, qu'il faut bien que les Modernes, même ceux qui font des églogues, louent dans les Poëſies Bucoliques de Virgile.

Le

Le génie ſe fait ſentir bientôt dans les ouvrages des jeunes gens qui en ſont doués, ils donnent à connoître qu'ils ont du génie dans un tems où ils ne ſavent point encore la pratique de leur art. On voit dans leurs ouvrages des idées & des expreſſions qu'on n'a point vues encore. On y voit des penſées nouvelles. On y remarque à travers bien des défauts, un eſprit qui veut atteindre à de grandes beautés; & qui, pour y parvenir, fait des choſes que ſon maître n'a point été capable de lui enſeigner. Si ces jeunes gens ſont Poëtes, ils inventent de nouveaux caracteres, ils diſent ce qu'on n'a jamais lu, & leurs vers ſont remplis de tours & d'expreſſions qu'on n'a point vues ailleurs. Par exemple, les verſificateurs ſans génie qui compoſent des Opera, ne ſavent autre choſe que de retourner ces phraſes & ces expreſſions ſi ſouvent rebattues, *que Lulli réchauffoit des ſons de ſa muſique*, pour parler avec Deſpréaux. Comme Quinault étoit l'auteur & l'inventeur de ce ſtyle propre aux Opera, ce ſtyle montre que Quinault avoit un génie particulier; mais ceux qui ne peuvent faire autre choſe que de les répéter, en manquent. Au contraire, un Poëte capable par ſon génie de donner l'être à de nouvel-

les idées, eſt capable en même tems de produire des figures nouvelles, & de créer des tours nouveaux pour les exprimer. Il eſt bien rare qu'il nous faille emprunter d'autrui des expreſſions pour rendre ce que nous avons penſé. Il eſt même rare qu'il les faille chercher avec peine. La penſée & l'expreſſion naiſſent preſque toujours en même tems.

Le jeune Peintre qui a du génie, commence donc bientôt à s'écarter de ſon maître, dans les choſes où le maître s'écarte de la nature. Ses yeux, à peine entr'ouverts, la découvrent déja. Souvent il la voit mieux que ceux qui prétendent la lui montrer. Raphaël n'avoit que vingt ans, & il étoit encore Eleve de Pierre Perrugin, lorſqu'il peignoit à Sienne. Néanmoins Raphaël ſe diſtingua ſi bien qu'on lui diſtribua des tableaux dont il fit la compoſition. On y voit que Raphaël cherchoit déja comment il feroit pour varier les airs de tête; qu'il vouloit donner de l'ame à ſes figures; qu'il deſſinoit le nud ſous les drapperies; enfin qu'il faiſoit pluſieurs choſes que ſon maître ne lui enſeignoit point apparemment. Le maître devint même le diſciple. On voit par les tableaux que le Perrugin a faits à la Chapelle

le de Sixte au Vatican, qu'il avoit appris de Raphaël.

Un autre indice de génie dans les jeunes gens, c'eſt de faire des progrès très-lents dans les arts & dans les uſages, & les pratiques qui ſont l'occupation générale du commun des hommes durant l'adoleſcence, en même tems que ces jeunes gens s'avancent à pas de géant dans la profeſſion à laquelle la nature les a deſtinés entierement. Nés uniquement pour cette profeſſion, leur eſprit paroît au-deſſous du médiocre, quand ils veulent l'appliquer à d'autres choſes. Ils les apprennent avec peine, & ils les font de mauvaiſe grace. Ainſi le Peintre Eleve dont l'eſprit s'abandonne aux idées qui ont rapport à ſa profeſſion, qui ſe forme plus lentement pour le commerce du monde que les jeunes gens de ſon âge, que ſa vivacité fait paroître étourdi, & que la diſtraction, qui vient de ſon attention continuelle à ſes idées, rend gauche dans ſes manieres, devient ordinairement un Artiſan excellent. Ses défauts mêmes ſont une preuve de l'activité de ſon génie. Le monde n'eſt pour lui qu'un aſſemblage d'objets propres à être imités avec des couleurs. Ce qu'il trouve de plus héroïque dans la vie de Charles-Quint, c'eſt

que ce grand Empereur ait ramaſſé lui-même le pinceau du Titien. Ne déſabuſez pas ſi-tôt un jeune Artiſan, trop prévenu ſur la conſidération que ſont art mérite, & laiſſez-lui croire du moins durant les premieres années de ſon travail, que les hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences, tiennent encore aujourd'hui le même rang dans le monde qu'ils y tenoient autrefois en Grece. L'expérience ne le déſabuſera peut-être que trop tôt.

SECTION VI.

Des Artiſans ſans génie.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas d'hommes, généralement parlant, qui n'apportât, en naiſſant, quelque talent propre aux beſoins ou aux agrémens de la ſociété, mais tous ces talens ſont différens. Il eſt des hommes qui viennent au monde avec un talent déterminé pour une certaine profeſſion: d'autres naiſſent propres à différentes profeſſions. Ils ſont capables de réuſſir en pluſieurs, mais auſſi leurs ſuccès n'y ſauroient être

être que médiocres. La nature les met au monde pour ſuppléer à la diſette des hommes de génie, deſtinés à faire des prodiges dans une ſphere, hors de laquelle ils n'auront point d'activité.

Véritablement un homme propre à réuſſir dans pluſieurs profeſſions, eſt très rarement un homme propre à réuſſir éminemment dans aucune. C'eſt ainſi qu'une terre propre à porter pluſieurs eſpeces de plantes, ne ſauroit donner à aucune de ces plantes la même perfection, où elle parviendroit dans un terroir qui lui ſeroit propre ſi ſpécialement, qu'il ne conviendroit point aux autres eſpeces. Une terre auſſi propre à porter des raiſins qu'à porter du bled, ne rapporte ni du vin exquis, ni du bled excellent. Les mêmes qualités qui rendent une terre ſpécialement propre pour une certaine plante, font qu'elle ne vaut rien pour une autre plante.

Quand un de ces eſprits indéterminés, qui ne ſont propres à tout, que parce qu'ils ne ſont propres à rien, eſt conduit ſur le Parnaſſe par les conjonctures, il apprend les regles de la Poëſie aſſez-bien pour ne point faire des fautes groſſieres. Il s'attache ordinairement à quelque Auteur qu'il choiſi pour

ſon modéle. Il ſe nourrit l'eſprit des penſées de ſon original, & il charge ſa mémoire de ſes expreſſions. Comme les perſonnes, dont je parle, deſtinées pour être la pépiniere des Artiſans médiocres, n'ont pas les yeux ouverts par le génie, notre imitateur ne ſauroit appercevoir dans la nature même ce qu'il y faut choiſir pour l'imiter. Il ne peut les diſcerner que dans les copies de la nature, faites par des hommes de génie. Si cet Artiſan imitateur a du ſens, quoique né pauvre, pour ainſi dire, il ſubſiſte honorablement du butin qu'il fait dans le patrimoine d'autrui. Il verſifie ſi correctement, & ſurtout il rime ſi richement, que ſes ouvrages nouveaux ne laiſſent pas d'avoir un certain cours dans le monde. Si leur Auteur n'y paſſe pas pour un génie, il y paſſe du moins pour être bel eſprit. Il eſt impoſſible, dit-on, de compoſer de meilleurs vers, à moins que d'être Poëte. Qu'il évite ſeulement de ſe commettre avec le public attroupé, je veux dire de compoſer pour le théâtre. Les vers les mieux faits, mais vuides d'invention, ou riches uniquement d'une poëſie empruntée, ne veulent être produits qu'avec un grand ménagement. Il n'y a que certains réduits qui ſoient propres

pres à leur ſervir de berceaux. Il faut qu'ils ne voyent le jour d'abord que devant certaines perſonnes, & que les indifférens ne les entendent qu'après avoir été informés que tels & tels les ont approuvés. La prévention que ces applaudiſſemens inſpirent, en impoſe du moins durant quelque tems.

Si notre Artiſan imitateur manque de ſens, il employe hors de propos les traits & les expreſſions de ſon modéle, & ſes vers ne nous offrent que des réminiſcences mal placées: il ſe conduit dans la production de ſes ouvrages comme dans leur compoſition: il affronte le public raſſemblé avec plus d'intrépidité, que Racine & Quinault n'en avoient dans de pareilles aventures. Sifflé ſur un théâtre, il va ſe faire huer ſur l'autre. Plus mépriſé, à meſure qu'il eſt plus connu, ſon nom devient enfin l'appellation dont le public ſe ſert pour déſigner un méchant Poëte. Il eſt heureux, quand ſa honte ne lui ſurvit pas.

Ces eſprits médiocrement propres à beaucoup de choſes, ont la même deſtinée, quand on les applique à la Peinture. Un homme de cette trempe, que les conjonctures engagent à ſe faire Peintre, imite ſervilement, plûtôt qu'exactement, le goût de ſon maître dans les contours & dans le coloris. Il devient

vient un deſſinateur correct, s'il ne devient pas un deſſinateur élégant, & ſi l'on ne ſauroit louer l'excellence de ſon coloris, du moins n'y remarque-t-on pas de fautes groſſieres contre la vérité; il eſt des regles pour n'en point faire: mais comme les regles ne peuvent enſeigner qu'aux perſonnes de génie à réuſſir dans l'ordonnance & dans la compoſition poëtique, ſes tableaux ſont très-défectueux dans ces deux parties. Ses ouvrages ne ſont beaux que par endroits, parce que n'ayant pas imaginé tout ſon plan, mais l'ayant fait ſeulement piece à piece, rien n'y eſt enſemble.

Infelix operis ſumma, quia ponere totum
Neſciet (*).

C'eſt en vain qu'un pareil ſujet fait ſon apprentiſſage ſous le meilleur maître, il ne ſauroit faire dans une pareille école les mêmes progrès qu'un homme de génie fait dans l'école d'un maître médiocre. Celui qui enſeigne, comme le dit Quintilien, ne ſauroit communiquer à ſon diſciple le talent de produire & l'art d'inventer, qui ſont le plus grand mérite des Peintres & des Orateurs. *Ea quæ in oratore maxima ſunt, imitabilia non*

(*) Horat. de Arte Poët. V. 34.

non ſunt. Ingenium, inventio, vis, facilitas & quidquid arte non traditur. Le Peintre peut donc faire part des ſecrets de ſa pratique, mais il ne ſauroit faire part de ſes talens pour la compoſition & pour l'expreſſion. Souvent même l'Eleve dépourvu du génie ne peut atteindre la perfection où ſon maître eſt parvenu dans la méchanique de l'art. L'imitateur ſervile doit demeurer au-deſſous de ſon modéle, parce qu'il joint ſes propres défauts aux défauts de celui qu'il imite. D'ailleurs ſi le maître eſt homme de génie, il ſe dégoûte bientôt d'enſeigner un pareil ſujet. Il eſt au ſupplice, quand il voit que ſon Eleve n'entend qu'avec peine ce qu'il comprenoit d'abord, lorſque lui-même il étoit Eleve (*). *Quod enim ipſe celeriter arripuit, id cum tarde percipi videt, diſcruciatur.*

On ne trouve rien de nouveau dans les compoſitions des Peintres ſans génie, on ne voit rien de ſingulier dans leurs expreſſions. Ils ſont ſi ſtériles, qu'après avoir longtems copié les autres, ils en viennent enfin à ſe copier eux-mêmes; & quand on ſait le tableau qu'ils ont promis, on devine la plus grande partie des figures de l'ouvrage. L'habitude

(*) Cic. pro Roſcio.

bitude d'imiter les autres nous conduit à nous copier nous-mêmes. L'idée de ce que nous avons peint, est toujours plus présente à notre esprit que l'idée de ce qu'ont peint les autres. C'est la premiere qui s'offre aux Peintres qui cherchent la composition, & les figures des tableaux qu'ils ont entrepris plutôt dans leur mémoire que dans leur imagination. Les uns, comme le Bassan, se livrent de bonne foi à une répétition sincere de leurs ouvrages. Les autres, en voulant cacher les larcins qu'ils se font à eux-mêmes, reproduisent sur la Scène leurs personnages déguisés, mais non pas méconnoissables, & ils rendent ainsi leurs larcins encore plus odieux. Le public regarde un ouvrage dont il est en possession, comme un bien qui lui seroit devenu propre, & il trouve mauvais qu'on lui fasse acheter une seconde fois ce qu'il croit avoir déja payé par ses louanges.

Comme il est plus facile de marcher sur les pas d'un autre, que de se frayer de nouvelles routes; un Artisan sans génie parvient bientôt au dégré de perfection où il est capable de s'élever. Il atteint bientôt cette grandeur propre à chaque homme, & après laquelle il ne croît plus. Ses premiers essais se trouvent souvent aussi beaux que les ouvra-

ges

ges qu'il fait dans les tems de ſa maturité. Nous avons vu des Peintres ſans génie, mais devenus célébres pour un tems, par l'art de ſe faire valoir, travailler plus mal durant l'âge viril, qu'ils ne l'avoient fait durant la jeuneſſe. Leurs chefs-d'œuvres ſont dans les pays où ils avoient fait leurs études. Il ſemble qu'ils euſſent perdu la moitié de leur mérite en repaſſant les Alpes. En effet, ces Artiſans de retour à Paris, n'y trouvoient pas auſſi facilement qu'à Rome l'occaſion de dérober des parties & ſouvent des figures entieres pour enrichir leurs compoſitions. Leurs tableaux ſe ſont appauvris, dès qu'ils n'ont plus été à portée de rencontrer à point nommé dans les ouvrages des grands Maîtres, la tête, le pied, l'attitude, & quelquefois l'ordonnance dont ils avoient beſoin.

Je comparerois volontiers ce ſuperbe étalage de chefs-d'œuvres anciens & modernes, qui rendent Rome la plus auguſte Ville de l'Univers, à ces boutiques où l'on étale une grande quantité de pierreries. En quelque profuſion que les pierreries y ſoyent étalées, on n'en rapporte chez ſoi qu'à proportion de l'argent qu'on avoit porté pour faire ſon emplette. Ainſi l'on ne profite ſolidement de tous les chefs-d'œuvres de Rome, qu'à proportion

portion du génie avec lequel on les regarde. Le Sueur qui n'avoit jamais été à Rome, & qui n'avoit vu que de loin, c'eſt-à-dire, dans des copies, les richeſſes de cette Capitale des beaux Arts, en avoit mieux profité, que beaucoup de Peintres qui ſe glorifioient d'un ſéjour de pluſieurs années au pied du Capitole. De même un jeune Poëte ne profite de la lecture de Virgile & d'Horace qu'à proportion des lumieres de ſon génie, à la clarté deſquels il étudie les anciens, pour ainſi dire.

Que les hommes nés ſans un génie déterminé, que ces hommes propres à tout, s'appliquent donc aux Arts & aux Sciences, où les plus habiles ſont ceux qui ſavent davantage. Il eſt même des profeſſions où l'imagination, où l'art d'inventer eſt auſſi nuiſible, qu'il eſt néceſſaire dans la Poëſie & dans la Peinture.

SECTION VII.

Que les génies ſont limités.

Les hommes qui ſont nés avec un génie déterminé pour un certain art, ou pour une

une certaine profeſſion, ſont les ſeuls qui puiſſent y réuſſir éminemment; mais auſſi ces profeſſions & ces arts ſont les ſeuls où ils puiſſent réuſſir. Ils deviennent des hommes au-deſſous du médiocre, auſſi-tôt qu'ils ſortent de leur ſphére. On n'apperçoit plus alors en eux cette vigueur d'eſprit, ni cette intelligence qu'ils montrent, dès qu'ils s'agit des choſes pour leſquelles ils ſont nés.

Non ſeulement les hommes dont je parle, n'excellent que dans une profeſſion, mais ils ſont encore bornés ordinairement à n'exceller que dans quelques-uns des genres dans leſquels cette profeſſion ſe diviſe. *Il eſt comme impoſſible*, dit Platon (*), *que le même homme excelle en des ouvrages d'un genre différent. La Tragédie & la Comédie ſont, de toutes les imitations poëtiques, celles qui ſe reſſemblent davantage. Cependant le même Poëte n'y réuſſit pas également. Les Acteurs qui récitent les Tragédies ne ſont pas encore les mêmes que ceux qui jouent les Comédies.* Ceux des Peintres qui ont excellé à peindre l'ame des hommes, & à bien exprimer toutes les paſſions, ont été des Coloriſtes médiocres. D'autres ont fait circuler le ſang dans la

(*) Livre II. de la Republiq.

la chair de leurs figures; mais ils n'ont pas ſu l'art des expreſſions auſſi-bien que les Ouvriers médiocres de l'Ecole Romaine. Nous avons vu pluſieurs Peintres Hollandois doués de génie pour la mécanique de leur art, & ſurtout d'un talent merveilleux pour imiter les effets du clair-obſcur dans un petit eſpace renfermé; talent dont ils avoient l'obligation à une patience d'eſprit ſinguliere, laquelle leur permettoit de ſe clouer longtems ſur un même ouvrage, ſans être dégoûté par ce dépit qui s'excite dans les hommes d'un tempéramment plus vif, quand ils voyent leurs efforts avorter pluſieurs fois de ſuite. Ces Peintres flegmatiques ont donc eu la perſévérance de chercher par un nombre infini de tentatives, ſouvent réitérées ſans fruit, les teintes, les demi-teintes, enfin toutes les diminutions de couleurs néceſſaires pour dégrader la couleur des objets, & ils ſont ainſi parvenus à peindre la lumiere même. On eſt enchanté par la magie de leur clair-obſcur. Les nuances ne ſont pas mieux fondues dans la nature que dans leurs tableaux. Mais ce Peintres ont mal réuſſi dans les autres parties de l'art, qui ne ſont pas les moins importantes. Sans invention dans leurs expreſſions, incapables de s'élever audeſſus de la

la nature qu'ils avoient devant les yeux, ils n'ont peint que des paſſions baſſes ou bien une nature ignoble. La Scène de leurs tableaux eſt une boutique, un corps-de-garde, ou la cuiſine d'un payſan: leurs héros ſont des *faquins*. Ceux des Peintres Hollandois, dont je parle, qui ont oſé faire des tableaux d'hiſtoire, ont peint des ouvrages admirables pour le clair-obſcur, mais ridicules pour le reſte. Les vêtemens de leurs perſonnages ſont extravagans, & les expreſſions de ces perſonnages ſont encore baſſes & comiques. Ces Peintres peignent Ulyſſe ſans fineſſe, Suſanne ſans pudeur, & Scipion ſans aucun trait de nobleſſe ni de courage. Le pinceau de ces froids Artiſans fait perdre à toutes les têtes illuſtres leur caractere connu. Nos Hollandois, au nombre deſquels on voit bien que je ne comprends pas ici les Peintres de l'Ecole d'Anvers, ont bien connu la valeur des couleurs locales, mais ils n'en ont pas ſu tirer le même avantage que les Peintres de l'Ecole Vénitienne. Le talent de colorier, comme l'a fait le Titien, demande de l'invention, & il dépend plus d'une imagination fertile en expédiens pour le mêlange des couleurs, que d'une perſévérance opiniâtre à refaire dix fois la même choſe.

On peut mettre en quelque façon Teniers au nombre des Peintres dont je parle, quoiqu'il fût né en Brabant, parce que son génie l'a déterminé à travailler plutôt dans le goût des Peintres Hollandois, que dans le goût de Rubens & de Vandick ses compatriotes, & même ses contemporains. Aucun Peintre n'a mieux réussi que Teniers dans les sujets bas: son pinceau étoit excellent. Il entendoit très-bien le clair-obscur; & il a surpassé dans la couleur locale ses concurrens. Mais Teniers, lorsqu'il a voulu peindre l'histoire, est demeuré audessous du médiocre. On reconnoît d'abord les pastiches qu'il a faits en très-grand nombre, à la bassesse comme à la stupidité des airs de tête des principaux personnages de ces tableaux. On appelle communément des *pastiches* les tableaux que fait un Peintre imposteur, en imitant la main, la maniere de composer & le coloris d'un autre Peintre, sous le nom duquel il veut produire son propre ouvrage.

On voit à Bruxelles dans la galerie du Prince de la Tour de grands tableaux d'Histoire, fait pour servir des cartons à une tenture de tapisserie, qui représente l'histoire des Turriani de Lombardie, dont descend la maison de la Tour-Taxis. Les premiers table-

tableaux ſont de Teniers, qui fit achever les autres par ſon fils. Rien n'eſt plus médiocre pour la compoſition & pour l'expreſſion.

M. de la Fontaine étoit né certainement avec beaucoup de génie pour la Poëſie; mais ſon talent étoit pour les contes & encore plus pour les fables, qu'il a traitées avec une érudition enjouée, dont ce genre d'écrire ne paroiſſoit pas ſuſceptible. Quand la Fontaine voulut faire des Comédies, le ſifflet du parterre demeura toujours le plus fort. On ſait la deſtinée de ſes Opéra. Chaque genre de Poëſie demande un talent particulier, & la nature ne ſauroit gueres donner un talent éminent à un homme, que ce ne ſoit à l'excluſion des autres talens. Ainſi loin d'être ſurpris que M. de la Fontaine ait fait de mauvaiſes Comédies, il faudroit s'étonner s'il en avoit fait d'excellentes. Si le Pouſſin eût colorié auſſi-bien que le Baſſan, il ne ſeroit pas moins admirable parmi les Peintres, que Jules Céſar l'eſt parmi les Héros. C'eſt celui de tous les Romains qui feroit le plus d'honneur à l'humanité, s'il avoit été juſte.

Il eſt donc également important aux nobles Artiſans, dont je parle, de connoître à quel genre de Poëſie & de peinture leurs talens les deſtinent, & de ſe borner au genre

pour lequel ils ſont nés propres. L'art ne ſauroit faire autre choſe que de perfectionner l'*aptitude* ou le talent que nous avons apporté en naiſſant; mais l'art ne ſauroit nous donner le talent que la nature nous a refuſé. L'art ajoute beaucoup aux talens naturels, mais c'eſt quand on étudie un art pour lequel on eſt né. *Caput eſt artis decere quod facias. Ita neque ſine arte, neque totum arte tradi poteſt*, dit Quintilien (*). Tel Peintre demeure confondu dans la foule qui ſeroit au rang des Peintres illuſtres, s'il ne ſe fût point laiſſé entraîner par une émulation aveugle, qui lui a fait entreprendre de ſe rendre habile dans des genres de la Peinture, pour leſquels il n'étoit point né, & qui lui a fait négliger les genres de la Peinture auſquels il étoit propre. Les ouvrages qu'il a tenté de faire, ſont, ſi l'on veut, d'une claſſe ſupérieure. Mais ne vaut-il pas mieux être un des premiers parmi les Payſagiſtes, que le dernier des Peintres d'hiſtoire? Ne vaut-il pas mieux être cité pour un des premiers faiſeurs de portraits de ſon tems, que pour un miſérable arrangeur de figures ignobles & eſtropiées.

L'envie

(*) Inſtit. lib. 9.

L'envie d'être réputé un génie univerſel, dégrade bien des Artiſans. Quand il s'agit d'apprécier un Artiſan en général, on fait autant d'attention à ſes ouvrages médiocres qu'à ſes bons ouvrages. Il court le riſque d'être défini en qualité d'auteur des premiers. Que de gens ſeroient de grands auteurs, s'ils avoient moins écrit! Si Martial ne nous avoit laiſſé que les cent Epigrammes que les Gens de lettres de toutes Nations ſavent communément par cœur, ſi ſon livre n'en contenoit pas un plus grand nombre que le livre de Catulle, on ne trouveroit plus une ſi grande différence entre cet ingénieux Chevalier Romain & Martial. Du moins jamais bel eſprit n'eût été aſſez indigné de les voir comparer, pour bruler avec cérémonie toutes les années un exemplaire de Martial, afin d'appaiſer, par ce ſacrifice biſarre, les Manes poëtiques de Catulle.

Revenons aux bornes que la nature a preſcrites aux génies les plus étendus, & diſons que le génie le moins borné, c'eſt le génie dont les limites ſont moins reſſerrées que ceux des autres. *Optimus ille, qui minimis urgetur.* Or rien n'eſt plus propre à faire appercevoir les bornes du génie d'un Artiſan, que

des ouvrages d'un genre, dans lequel il n'eſt point né pour réuſſir.

L'émulation & l'étude ne ſauroient donner à un génie la force de franchir les limites que la nature a preſcrites à ſon activité. Le travail peut bien le perfectionner, mais je doute qu'il puiſſe lui donner réellement plus d'étendue qu'il n'en a. L'étendue que le travail ſemble donner aux génies, n'eſt qu'une étendue apparente. L'art leur enſeigne à cacher leurs bornes, mais il ne les recule pas. Il arrive donc aux hommes, dans toutes les profeſſions, ce qui leur arrive dans la ſcience des jeux. Un homme parvenu dans un certain jeu au point d'habileté dont il eſt capable, n'avance plus, & les leçons des meilleurs maîtres, ni la pratique même du jeu, continuée durant des années entieres, ne peuvent plus le perfectionner davantage. Ainſi le travail & l'expérience font bien faire aux Peintres, comme aux Poëtes, des ouvrages plus corrects; mais ils ne ſauroient leur en faire produire de plus ſublimes. Ils ne ſauroient leur faire enfanter des ouvrages d'un caractere élevé au-deſſus de leur portée naturelle. Un génie à qui la nature ne donna que des ailes de Tourterelle, n'apprendra jamais à s'élever d'un vol d'Aigle.

gle. Comme le dit Montagne, on n'acquiert gueres, en étudiant les ouvrages des autres, le talent qu'ils avoient pour l'invention (*). *L'imitation du parler ſuit incontinent. L'imitation de juger & de l'inventer ne va pas ſi vîte. La force & les nerfs ne s'empruntent point. Les atours & le manteau s'empruntent.*

Les leçons d'un maître de muſique habile développent nos organes, & nous apprennent à chanter méthodiquement; mais ces leçons ne peuvent changer que très-peu de choſe dans le ſon & dans l'étendue de notre voix naturelle, quoiqu'elles la faſſent paroître plus douce, & tant ſoit peu plus étendue.

Or ce qui fait la différence des eſprits, tant que l'ame demeure unie avec le corps, n'eſt pas moins réel que ce qui fait la différence des voix & des viſages. Tous les Philoſophes, de quelque ſecte qu'ils ſoient, tombent d'accord que le caractere des eſprits vient de la conformation de ceux des organes du cerveau qui ſervent à l'ame ſpirituelle à faire ſes fonctions. Or il ne dépend pas plus de nous de changer la conformation, ni la configuration des organes du cerveau, qu'il dépend

(*) Eſſais liv. 2. ch. 5.

pend de nous de changer la conformation & la configuration des muſcles & des cartilages de notre viſage & de notre goſier. S'il arrive quelqu'altération phyſique dans ces organes, elle n'y eſt pas produite par un effort de notre volonté; mais par un changement phyſique qui ſurvient dans notre conſtitution. Ces organes ne s'alterent que comme les autres parties de notre corps viennent à s'altérer. Les eſprits ne deviennent donc ſemblables, à force de ſe regarder les uns les autres, que comme les voix & les viſages peuvent devenir ſemblables. L'art n'augmente l'étendue phyſique de nôtre voix, il n'augmente notre génie qu'autant que l'exercice, dans lequel conſiſte la pratique de l'art, peut changer réellement quelque choſe dans la configuration & dans la conformation de nos organes. Ce que cet exercice y peut changer, eſt bien peu de choſe. L'art ne ſupprime pas plus les defauts d'organiſation, qu'il apprend à cacher, qu'il augmente l'étendue naturelle des talens phyſiques que ſes leçons perfectionnent.

* *
*

SECTI-

SECTION VIII.

Des Plagiaires. En quoi ils different de ceux qui mettent leurs études à profit.

Mais, me dira-t'on, un Artiſan ne peut-il pas ſuppléer au peu d'élévation & à la ſtérilité de ſon génie, en tranſplantant dans ſes ouvrages, les beautés qui ſont dans les ouvrages des grands Maîtres? Les conſeils de ſes amis ne peuvent-ils pas l'élever où les forces de ſon génie n'auroient pu le porter.

Je réponds, quant au premier point, qu'il fut toujours permis de s'aider de l'eſprit des autres, pourvu qu'on ne le faſſe point en Plagiaire.

Ce qui conſtitue le Plagiaire, c'eſt de donner l'ouvrage d'autrui comme ſon propre ouvrage. C'eſt de donner, comme étant de nous, des vers entiers que nous n'avons eu aucune peine ni aucun mérite à tranſplanter d'un poëme étranger dans le nôtre. Je dis que nous avons tranſplanté ſans peine dans notre ouvrage; car lorſque nous prenons les vers dans un Poëte qui a com-

compoſé dans une langue autre que la langue dans laquelle nous écrivons, nous ne faiſons pas un *plagiat*. Le vers devient nôtre en quelque façon, à cauſe que l'expreſſion nouvelle que nous avons prêtée à la penſée d'autrui, nous appartient. Il y a du mérite à faire un pareil larcin, parce qu'on ne ſauroit le faire bien ſans peine, & ſans avoir du moins le talent de l'expreſſion. Il faut autant d'induſtrie pour y réuſſir, qu'il en falloit à Lacédémone, pour faire un larcin en galant homme. Trouver en ſa langue les mots propres, & les expreſſions équivalentes à celles dont ſe ſert l'Auteur ancien ou moderne qu'on traduit: ſavoir leur donner le tour néceſſaire, pour qu'elles faſſent ſentir l'énergie de la penſée, & qu'elles préſentent la même image que l'original, ce n'eſt point la beſogne d'un Ecolier. Ces penſées tranſplantées d'une langue dans une autre, ne peuvent réuſſir qu'entre les mains de ceux qui du moins ont le don de l'invention des termes. Ainſi, lorſquelles réuſſiſſent, la moitié de leur beauté appartient à celui qui les a remiſes en œuvre.

On ne diminue donc gueres le mérite de Virgile, en faiſant voir qu'il avoit emprunté d'Homere une infinité de choſes. Fulvius

vius Urſinus auroit pris une peine fort inutile, s'il n'avoit recueilli tous les endroits que le Poëte Latin a imités du Poëte Grec, que pour diminuer la réputation du Poëte Latin. Virgile s'eſt, pour ainſi dire, acquis à bon titre la propriété de toutes les idées qu'il a priſes dans Homere. Elles lui appartiennent en Latin, à cauſe du tour élégant & de la préciſion avec laquelle il les a rendues en ſa langue, & à cauſe de l'art avec lequel il enchaſſe ces différens morceaux dans le bâtiment régulier dont il eſt l'Architecte. Ceux qui ſe ſeroient flatés de diminuer la réputation de M. Deſpréaux, en faiſant imprimer, par forme de commentaire mis au bas du texte de ſes ouvrages, les vers d'Horace & de Juvenal qu'il a enchaſſés dans les ſiens, ſe ſeroient bien abuſés. Les vers des Anciens, que ce Poëte a tournés en François avec tant d'adreſſe, & qu'il a ſi bïen rendus une partie homogene de l'ouvrage où il les inſere, que tout paroît penſer de ſuite par une même perſonne, font autant d'honneur à Deſpréaux que les vers qui ſont ſortis tout neufs de ſa veine. Le tour original qu'il donne à ſes traductions, la hardieſſe de ſes expreſſions, auſſi peu contraintes que ſi elles étoient nées avec

ſa

ſa penſée, montrent preſque autant d'invention, qu'en montre la production d'une penſée toute nouvelle. Voilà ce qui fit dire à la Bruyere (*) que Deſpréaux paroiſſoit créer les penſées d'autrui.

C'eſt même donner une grace à ſes ouvrages, que de les orner de fragmens antiques. Des vers d'Horace & de Virgile bien traduits, & mis en œuvre à propos dans un Poëme François, y font le même effet que les ſtatues antiques font dans la gallerie de Verſailles. Les lecteurs retrouvent avec plaiſir, ſous une nouvelle forme, la penſée qui leur plut autrefois en Latin. Ils ſont bien aiſes d'avoir l'occaſion de réciter les vers du Poëte ancien, pour les comparer avec les vers de l'imitateur moderne qui a voulu lutter contre ſon original. Il n'y a rien de ſi petit dont l'amour propre ne faſſe cas, quand il flatte notre vanité. Auſſi les Auteurs les plus vantés pour la fécondité de leur génie, n'ont-ils pas dédaigné d'ajouter quelquefois cette eſpece d'agrément à leurs ouvrages. Etoit-ce la ſtérilité d'imagination qui contraignoit Corneille & la Fontaine d'emprunter tant de choſes des Anciens? Moliere

(*) Harangue à l'Académie.

Moliere a fait ſouvent la même choſe, & riche de ſon propre fonds, il n'a pas laiſſé de traduire dix vers d'Ovide de ſuite dans le ſecond Acte du Miſantrope.

On peut s'aider des ouvrages des Poëtes qui ont écrit en des langues vivantes, comme on peut s'aider de ceux des Grecs & des Romains; mais je crois, que lorſqu'on ſe ſert des ouvrages des Poëtes modernes, il faut leur faire honneur de leur bien, ſurtout ſi l'on en fait beaucoup d'uſage. Je n'approuve point, par exemple, que M. de la Foſſe ait pris l'intrigue, les caracteres & les principaux incidens de la Tragédie de Manlius, (*) dans la Tragédie Angloiſe de M. Otwai, intitulée, *Veniſe préſervée*, (**) ſans citer l'ouvrage, dont il avoit tant profité. Tout ce qu'on peut alléguer pour la défenſe de M. de la Foſſe, c'eſt qu'il n'a fait qu'uſer de repréſailles en qualité de François, parce que M. Otwai avoit pris lui-même dans l'hiſtoire de la Conjuration de Veniſe par l'Abbé de Saint Réal (***) le ſujet, les caracteres principaux & les plus beaux

(*) Manlius fut jouée en 1697.

(**) Jouée en 1682.

(***) Imprimée en 1674.

beaux endroits de sa piece. Si M. de la Fosse a pris à M. Otwai quelque chose que l'Anglois n'eût pas emprunté de l'Abbé de Saint-Réal, comme l'Episode du mariage de Servilius, & la Catastrophe, c'est que celui qui reprend son vaisseau enlevé par l'ennemi, est censé le maître de la marchandise que l'ennemi peut avoir ajoutée à la charge de ce vaisseau.

Comme les Peintres parlent tous, pour ainsi dire, la même langue, ils ne peuvent pas employer les traits célebres, dont un autre Peintre s'est déja servi lorsque les ouvrages de ce Peintre subsistent encore. Le Poussin a pû se servir de l'idée du Peintre Grec qui avoit représenté Agamemnon la tête voilée au sacrifice d'Iphigénie, pour mieux donner à comprendre l'excès de la douleur du pere de la victime. Le Poussin a pu se servir de ce trait pour exprimer la même chose, en représentant Agrippine qui se cache le visage avec les mains dans le tableau de la mort de Germanicus. Le tableau du Peintre Grec ne subsistoit plus, quand le Peintre François fit le sien. Mais le Poussin auroit été blâmé d'avoir volé ce trait, s'il se fût trouvé dans un tableau, ou de Raphaël, ou du Carrache.

Comme

Comme il n'y a point de merite à dérober une tête à Raphaël ou une figure au Dominiquain; comme le larcin ſe fait ſans grand travail, il eſt défendu, ſous peine du mépris public. Mais comme il faut du talent & du travail pour animer le marbre d'une figure antique, & pour faire d'une ſtatue un perſonnage vivant, & qui concoure à une action avec d'autres perſonnages, on eſt loué de l'avoir fait. Qu'un Peintre ſe ſerve donc de l'Appollon de *Belveder* pour repréſenter Perſée ou quelqu'autre Héros de l'âge de Perſée, pourvu qu'il anime cette ſtatue, & qu'il ne ſe contente pas de la deſſiner correctement pour la placer dans un tableau telle qu'elle eſt dans ſa niche. Que les Peintres donnent donc la vie à ces ſtatues, avant que de les faire agir. Voilà ce qu'a fait Raphael, qui ſemble, nouveau Promethée, avoir dérobé le feu céleſte pour les animer. Je renvoye ceux qui voudroient avoir des éclairciſſemens ſur cette matiere, à l'écrit latin de Rubens, touchant l'imitation des ſtatues antiques. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que ce puiſſant génie eût toujours pratiqué dans ſes ouvrages les leçons qu'il donne dans cet écrit!

Les Peintres qui font de l'antique le même usage que Raphaël, Michel-Ange & quelques autres en ont fait, peuvent être comparés à Virgile, comme à Racine & à Despréaux. Ils se sont servis des Poësies anciennes par rapport au tems où ils composoient, comme les Peintres illustres que j'ai cités, se sont servis des statues antiques. Quant à ces Peintres sans verve, qui ne savent faire autre chose, en composant, que mettre, pour ainsi dire, à contribution les tableaux des grands maîtres, taxant l'un à deux têtes, imposant l'autre à un bras, & celui qui est plus riche à un groupe: brigands, qui ne fréquentent le Parnasse, que pour y détrousser les passans, je les compare aux coupeurs de centons les plus mépriſés de tous les faiseurs de vers. Qu'ils évitent de tomber entre les mains du Barigel que le Bocalin établit sur le double Mont. Il pourroit les faire flétrir.

Il y a bien de la différence entre emporter d'une gallerie l'art du Peintre, entre se rendre propre la maniere d'opérer de l'Artisan qu'on vient d'admirer, & remporter dans son portefeuille une partie de ses figures. Un homme sans génie n'est point capable de convertir en sa propre substance, comme

le

le fit Raphaël, ce qu'on y remarque de grand & de ſingulier. Sans ſaiſir les principes généraux, il ſe contente de copier ce qu'il a deſſous les yeux. Il emportera donc une des figures, mais il n'apprendra point à traiter dans le même goût une figure qui ſeroit de ſon invention. L'homme de génie devine comment l'ouvrier a fait. Il le voit travailler, pour ainſi dire, en regardant ſon ouvrage, & ſaiſiſſant ſa maniere, c'eſt dans l'imagination qu'il remporte ſon butin.

Quant aux avis des perſonnes intelligentes, il eſt vrai qu'ils peuvent empêcher les Peintres & les Poëtes de faire des fautes; mais comme ils ne ſuggerent pas les expreſſions ni la poëſie du ſtyle, ils ne ſauroient ſuppléer au génie. Ils peuvent bien redreſſer l'arbre, mais non pas le rendre fécond. Ces avis ne ſont bons que pour corriger les fautes, & principalement pour rectifier le plan d'un ouvrage de quelqu'étendue, ſuppoſant que les Auteurs faſſent voir leur plan en eſquiſſe, & que ceux qu'ils conſultent, le méditent, & ſe le rendent préſent, comme s'ils l'avoient fait eux mêmes. *Diligenter legendum eſt*, dit Quintilien, *ac pene ad ſcribendi ſollicitudinem. Nec per partes modo ſcrutanda ſunt omnia, ſed perfectus*

liber utique ex integro resumendus. C'est ainsi que Despréaux donnoit à Racine des avis qui lui furent tant de fois utiles. Que peut gagner en effet un Poëte qui lit un ouvrage, lequel a déja reçu sa derniere main, que d'être redressé sur quelque mot, ou tout auplus sur quelque sentiment? Supposé même qu'on pût, après une simple lecture, donner un bon avis à l'Artisan sur la conformation de son ouvrage, seroit-il assez docile pour s'y rendre? seroit-il assez patient, pour refondre un ouvrage déja terminé, & dont il se tient quitte?

Les génies les plus heureux ne naissent pas de grands Artisans. Ils naissent seulement capables de le devenir. Ce n'est qu'à force de travail qu'ils s'élevent au point de perfection qu'ils peuvent atteindre,

Doctrina sed vim promovet insitam,
Rectique cultus pectora roborant. (*)

dit Horace. Mais l'impatience de nous produire nous aiguillonne. Nous voulons déja faire un Poëme, quand nous sommes à peine capables de bien faire des vers. Au lieu de commencer à travailler pour nous-mêmes, nous voulons travailler pour le public.

(*) Ode 4, lib. 4.

blic. Telle eſt principalement la deſtinée des jeunes Poëtes. Mais comme leur génie ne ſe connoît pas bien lui-même, comme ils n'ont pas encore un ſtyle formé, qui ſoit propre au caractere de leur génie, & convenable pour exprimer les idées de leur imagination, ils s'égarent en choiſiſſant des ſujets qui ne conviennent pas à leurs talens, & en imitant dans leurs premieres productions, le ſtyle, le tour & la maniere de penſer des autres. Par exemple, Racine (*) compoſa ſa premiere Tragédie dans le goût de Corneille, quoique ſon talent ne fût pas pour traiter la Tragédie, comme Corneille l'avoit traitée. Racine n'auroit pu ſe ſoutenir, ſi, pour me ſervir de cette expreſſion, il eût continué de marcher avec les brodequins de ſon devancier. Il eſt donc naturel que les jeunes Poëtes, qui, au lieu d'imiter la nature du côté que le génie la leur montre, l'imitent du côté par lequel les autres l'ont imitée, qui forcent leur talent, & le veulent aſſujettir à tenir la même route qu'un autre tient avec ſuccès, ne faſſent d'abord que des ouvrages médiocres. Ce ſont des aînés indignes ordinairement de leurs cadets.

(*) Les Freres ennemis.

Il ſeroit inutile cependant de vouloir engager de jeunes gens, preſſés par l'émulation, excités par l'activité de l'âge, & entraînés par un génie impatient de s'annoncer au public, d'attendre à ſe produire, qu'ils euſſent connu l'eſpéce dont eſt leur talent, & qu'ils l'euſſent perfectionné. On leur repréſenteroit en vain qu'ils peuvent gagner beaucoup à ſurprendre le public: Que le public auroit bien plus de vénération pour eux, s'il ne les avoit jamais vu des apprentifs: Que des chefs-d'œuvres ineſperés, contre leſquels l'envie n'a point eu le tems de cabaler, font bien un autre progrès que des ouvrages attendus longtems, qui trouvent les rivaux ſur leurs gardes, & dont on peut définir l'auteur par un poëme ou par un tableau médiocre. Rien n'eſt capable de retenir la fougue d'un jeune homme, ſéduit encore par la vanité, dont l'excès ſeul eſt à blâmer dans la jeuneſſe. D'ailleurs, comme dit Ciceron (*), *Prudentia non cadit in hanc ætatem.*

Ces ouvrages précipités demeurent; mais il eſt injuſte de les reprocher à la mémoire des Artiſans illuſtres. Ne faut-il pas faire un apprentiſſage dans toutes les profeſſions? Or tout apprentiſſage conſiſte à faire des fautes,

(*) Pro Cœlio.

tes, afin de ſe rendre capable de n'en plus faire. S'aviſa-t'on jamais de reprocher à celui qui écrit bien en latin les barbariſmes & les ſoléciſmes dont ſes premiers thêmes ont été remplis certainement? Si les Peintres & les Poëtes ont le malheur de faire leur apprentiſſage ſous les yeux du public, il ne faut pas du moins que le public mette en ligne de compte les fautes qu'il leur a vu faire, lorſqu'il les définit, après qu'ils ſont devenus de grands Artiſans.

Au lieu que les Artiſans ſans génie, qui ſont auſſi propres à être les Eleves du Pouſſin que du Titien, demeurent durant toute leur vie dans la route où le haſard les peut avoir engagés, les Artiſans doués de génie, s'apperçoivent, quand le haſard les égare, que la route qu'ils ont priſe n'eſt point celle qui leur convient. Ils l'abandonnent pour en prendre une autre; ils quittent celle de leur maître pour s'en faire une nouvelle. Par maître, j'entends ici les ouvrages auſſi-bien que les perſonnes. Raphaël, mort depuis deux cens ans, peut encore faire des Eleves. Notre jeune Artiſan, doué de génie, ſe forme donc lui-même une pratique pour imiter la nature, & il forme cette pratique des maximes réſultantes de la réflexion qu'il fait ſur

ſon travail & ſur le travail des autres. Chaque jour ajoute ainſi de nouvelles lumieres à celles qu'il avoit acquiſes précédemment. Il ne fait pas une élégie ni un tableau, ſans devenir meilleur Peintre ou meilleur Poëte; & il ſurpaſſe enfin ceux qui peuvent avoir été plus heureux que lui en maîtres & en modeles. Tout eſt pour lui l'occaſion de quelque réflexion utile; & dans le milieu d'une plaine, il étudie avec autant de profit que s'il étoit dans ſon cabinet. Enfin, ſon mérite parvenu où il peut atteindre, ſe ſoutient toujours, juſques à ce que la vieilleſſe affoibliſſant les organes, ſa main tremblante ſe refuſe à l'imagination encore vigoureuſe. Le génie eſt dans les hommes, ce qui vieillit le dernier. Les vieillards les plus caducs ſe raniment, ils redeviennent de jeunes gens, dès qu'il s'agit des choſes qui ſont du reſſort de la profeſſion, dont la nature leur avoit donné le génie. Faites parler de guerre cet Officier décrépit, il s'échauffe comme par inſpiration; on diroit qu'il s'eſt aſſis ſur le trépied: il s'énonce comme un homme de quarante ans, & il trouve les choſes & les expreſſions avec la facilité que donne, pour penſer & pour parler, un ſang pétillant d'eſprits.

Plu-

Pluſieurs témoins oculaires m'ont raconté, que le Pouſſin avoit été juſques à la fin de ſa vie un jeune Peintre du côté de l'imagination. Son mérite avoit ſurvécu à la dextérité de ſa main, & il inventoit encore, quand il n'avoit plus les talens néceſſaires à l'exécution de ſes inventions. A cet égard, il n'en eſt pas tout-à-fait des Poëtes comme des Peintres. Le plan d'un long ouvrage, dont la diſpoſition, pour être bonne, veut être faite dans la tête de l'inventeur, ne peut être produite ſans le ſecours de la mémoire, ainſi ce plan doit ſe ſentir de l'affoibliſſement de cette faculté, ſuite trop ordinaire de la vieilleſſe. La mémoire des vieillards eſt infidéle pour les choſes nouvelles. Voilà d'où viennent les défauts qui ſont dans le plan des dernieres Tragédies du grand Corneille. Les événemens y ſont mal amenés, & ſouvent les perſonnages s'y trouvent dans des ſituations où ils n'ont naturellement rien de bon & de naturel à dire: mais on y reconnoît de tems en tems à la poëſie du ſtyle, l'élévation, & même la fertilité du génie de Corneille.

* * *

SECTION IX.

Des obſtacles qui retardent le progrès des jeunes Artiſans.

Tous les génies ſe manifeſtent bien, mais ils ne parviennent point tous au dégré de perfection où la nature les a rendus capables d'atteindre. Il en eſt dont le progrès eſt arrêté au milieu de la courſe. Un jeune homme ne ſauroit faire dans l'Art de la Peinture tout le progrès dont il eſt capable, ſi ſa main ne ſe perfectionne pas en même tems que ſon imagination. Il ne ſuffit pas aux Peintres de concevoir des idées nobles, d'imaginer les compoſitions les plus élégantes, & de trouver les expreſſions les plus pathétiques, il faut encore que leur main ait été rendue docile à ſe fléchir avec préciſion en cent manieres différentes, pour ſe trouver capable de tirer avec juſteſſe la ligne que l'imagination lui demande. Nous ne ſaurions faire rien de bien, dit du Freſnoi, dans ſon poëme de la Peinture, ſi notre main n'eſt pas capable de mettre ſur la toile les beautés que notre eſprit produit.

Sic

Sic nihil ars opera manuum privata ſupremum
Exequitur, ſed languet iners uti vincta lacertos;
Diſpoſitumque typum non lingua pinxit Apelles (*).

Le génie a, pour ainſi dire, les bras liés dans un Artiſan dont la main n'eſt pas dénouée. Il en eſt de l'œil comme de la main. Il faut que l'œil d'un Peintre ſoit accoutumé de bonne heure à juger par une opération ſure & facile en même tems, quel effet doit faire un certain mêlange, ou bien une certaine oppoſition de couleur; quel effet doit faire une figure d'une certaine hauteur dans un Grouppe; & quel effet un certain Grouppe fera dans le tableau, après que le tableau ſera colorié. Si l'imagination n'a pas à ſa diſpoſition une main & un œil capables de la ſeconder à ſon gré, il ne réſulte des plus belles idées qu'enfante l'imagination, qu'un tableau groſſier, & que dédaigne l'Artiſan même qui la peint, tant il trouve l'œuvre de ſa main au-deſſous de l'œuvre de ſon eſprit.

L'étude néceſſaire pour perfectionner l'œil & la main, ne ſe fait point en donnant quelques heures diſtraites à un travail interrompu. Cette étude demande une attention entiere & une

(*) De Arte Graph. verſ. 56.

une persévérance continuée durant plusieurs années. On sait la maxime qui défend aux Peintres de laisser écouler un jour entier sans donner quelque coup de pinceau; maxime qu'on applique communément à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse. *Nulla dies sine linea.*

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquérir leur perfection à l'œil & à la main, est le tems où nos organes, tant intérieurs qu'extérieurs, achevent de se former. C'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusques à l'âge de trente ans. Les organes contractent sans peine durant ces années, toutes les habitudes dont leur premiere conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si l'on les laisse écouler, sans les mettre à profit, la docilité des organes se passe, sans que tous nos efforts puissent jamais la rappeller. Quoique notre langue soit un organe bien plus souple que notre main; cependant nous prononçons toujours mal une langue étrangere, que nous apprenons après trente ans.

Malheureusement pour nous, ces années si précieuses sont celles où nous sommes distraits le plus facilement de toutes les applications sérieuses. C'est le tems où nous com-

commençons à prendre confiance en nos lumieres, qui ne ſont encore que le premier crépuſcule de la prudence. Nous avons déja perdu cette docilité pour les conſeils des autres, qui tient lieu pour les enfans de bien des vertus; & notre perſévérance auſſi foible que notre raiſon, n'eſt point à l'épreuve des dégoûts. Horace (*) définit un Adoleſcent

Monitoribns aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis cupiduſque, & armata relinquere
pernix.

D'ailleurs tout eſt pour cet âge l'occaſion d'un plaiſir plein d'attraits. Les goûts d'un jeune homme ſont des paſſions, & ſes paſſions ſont des fureurs. Le feu de l'âge en donne pluſieurs à la fois, & c'eſt beaucoup, ſi la raiſon encore naiſſante, peut être la maîtreſſe durant quelques momens.

Je dois encore ajouter une réflexion; c'eſt que le génie de la Poëſie, & celui de la Peinture n'habitent point dans un homme d'un tempérament froid & d'une humeur indolente. La même conſtitution qui fait le Peintre ou le Poëte, le diſpoſe aux paſſions les plus vives. L'hiſtoire des grands Artiſans, ſoit

(*) De Arte Poët. v. 163.

ſoit en Poëſie, ſoit en Peinture, qui n'ont pas fait naufrage ſur les écueils dont je parle, eſt remplie du moins des dangers qu'ils y ont courus: quelques-uns s'y ſont briſés, mais tous y ont échoué.

J'ignore quel ſujet peut avoir été cauſe que l'Evêque d'Alba ſe ſoit ſurpaſſé lui-même dans la peinture qu'il nous donne des inquiétudes & des tranſports d'un jeune Poëte tyranniſé par une foibleſſe qui lutte contre ſon génie, & qui le diſtrait, malgré lui-même, des occupations pour leſquelles il eſt né.

Sæpe etenim tectos immitit in oſſibus ignes
Verſat amor, molliſque & intus flamma medullas;
Nec miſerum patitur Vatum meminiſſe, nec undæ
Caſtaliæ, tantum ſuſpirat vulnere cœco,
Ante oculos ſimulachra volant noctesque dieſque
Nuncia virginei vultus quem perditus ardet.
Nec potis eſt alio fixam traducere mentem
Saucius (*).

La nature des eaux de l'Hippocrene ne les rend pas encore bien propre à éteindre de pareils incendies.

La paſſion du vin eſt encore plus dangereuſe que l'autre. Elle fait perdre beaucoup de tems, & met encore un jeune Artiſan hors

(*) Vida Poët. lib. prim.

hors d'état de faire un bon uſage de celui qu'elle lui laiſſe. L'excès du vin n'eſt pas même un de ces vices dont l'âge corrige les hommes. Cependant en quelques années, il ôte à l'eſprit ſa vigueur, & au corps une partie de ſes forces. Un homme trop adonné au vin, eſt morne, quand il n'eſt pas à table, & il n'a plus d'eſprit, qu'autant que lui en donnent les digeſtions d'un eſtomach, qui s'uſe enfin avant le tems.

Quand Horace parle ſérieuſement, il dit que le jeune homme qui veut ſe rendre habile, doit être tempérant. *Abſtinuit* (*) *venere & vino.* Pétrone, le moins auſtere des Ecrivains, exige d'un jeune homme qui veut réuſſir dans ſes études, d'être ſobre. *Frugalitatis lege palleat exacta.* Juvenal (**), en parlant des Poëtes de ſon tems qui compoſoient de grands ouvrages, dit qu'ils s'abſtenoient du vin, même dans les jours que la coutume établie deſtinoit aux plaiſirs de la table.

Fuit utile multis
Pallere & vinum toto neſcire Decembri.

On

(*) De Arte Poët.
(**) Juven. Sat. 7.

On ne m'accusera pas du moins de citer les jeunes gens, à qui je veux faire le procès, devant des Juges trop séveres.

Enfin, comme le succès ne sauroit répondre toujours à la précipitation d'un jeune Peintre, il peut bien se dégouter de tems en tems d'un travail laborieux, dont il ne voit pas naître un fruit qui le satisfasse. L'impatience naturelle à cet âge, fait qu'on voudroit moissonner un instant après avoir semé. L'attrait qu'un travail où nous pousse notre génie, a pour nous, aide beaucoup à vaincre ces dégoûts, comme à résister aux distractions: mais il est bon encore que le desir de faire fortune, vienne au secours de l'impulsion de notre génie. Il est donc à souhaiter qu'un jeune homme, que son génie détermine à être Peintre, se trouve dans une situation telle qu'il lui faille regarder son art comme son établissement, & qu'il attende sa considération dans le monde, de la capacité qu'il acquerrera dans cet art. Si la fortune d'un jeune homme, loin de le porter à un travail assidu, concourt avec la légereté de son âge pour le distraire du travail; qu'augurer de lui, sinon qu'il laissera passer le tems de former ses organes, sans les former? Un travail souvent interrompu, & distrait

encore

encore le plus ſouvent, ne ſuffit pas à perfectionner un Artiſan. En effet, le ſuccès de notre travail dépend preſque autant de la diſpoſition dans laquelle nous ſommes, lorſque nous nous appliquons, il dépend preſque autant de ce que nous faiſions, avant que de commencer notre travail, & de ce que nous avons projetté de faire, après que nous l'aurons quitté, que de la durée même de ce travail. Quand la force du génie ramenera notre jeune Peintre à une étude plus ſérieuſe de ſon art, parce que l'yvreſſe de la jeuneſſe ſera paſſée, ſa main & ſes yeux ne ſeront plus capables d'en bien profiter. S'il veut faire de bons tableaux, qu'après les avoir imaginés, ils les faſſe peindre par un autre.

Les Poëtes, dont l'apprentiſſage n'eſt pas auſſi difficile que celui de Peintres, ſe rendent toujours capables de remplir leur deſtinée. La premiere ardeur que donne le génie, ſuffit pour apprendre les regles de la Poëſie; ce n'eſt point par ignorance des regles, que tant de gens péchent contre les regles. La plupart de ceux qui manquent à les obſerver, les connoiſſent bien, mais ils n'ont point aſſez de talent pour mettre leurs préceptes en pratique.

Il eſt vrai qu'un Poëte peut être dégoûté de nous donner de grands ouvrages par la peine que coûte la diſpoſition de leur plan. La perſévérance n'eſt pas la vertu des jeunes gens. S'il n'eſt point de travail ſi pénible & ſi difficile, qu'ils ne s'y portent avec ardeur, c'eſt à condition que ce travail ne durera point longtems. Il eſt donc heureux pour la ſociété, que les jeunes Poëtes ſoient déterminés par leur fortune à un travail aſſidu.

Je n'entends point par néceſſité de faire fortune, la néceſſité de ſubſiſter. Cette extrême indigence qui force à travailler pour avoir du pain, n'eſt propre qu'à égarer un homme de génie, qui, ſans conſulter ſes talens, s'attache, preſſé par le beſoin, aux genres de poëſie qui ſont plus lucratifs que les autres. Au lieu de compoſer des allégories ingénieuſes & des ſatyres excellentes, il fera de mauvaiſes piéces de théâtre: le théâtre eſt en France le Pérou des Poëtes.

L'enthouſiaſme poëtique n'eſt pas un de ces talens, que la crainte de mourir de faim fait donner. Si, comme le dit Perſe, qui nomme le ventre le pere de l'induſtrie, *Ingenii largitor venter*, les entrailles à jeun, font croître l'eſprit, ce n'eſt pas aux Ecrivains,

Hora-

Horace a bu ſon ſaoul quand il voit les Menades.

dit Deſpréaux après Juvenal. En effet, comme ce Poëte Latin l'expoſe très-bien, mettre le pied dans l'Olympe, entrer dans les projets des Dieux, & donner des fêtes aux Déeſſes; ce n'eſt point la beſogne d'un mal-vêtu, qui ne ſait point où il pourra ſouper. Si Virgile, ajoute Juvenal, n'avoit pas eu les commodités de la vie, ces hydres, dont il ſait faire des monſtres ſi terribles, n'auroient été que des couleuvres ordinaires. La furie qui porte la rage dans le ſein de Turnus & d'Amata, n'auroit été, pour parler à notre maniere, qu'une Furie pareille à la tranquille Eumenide de l'Opera d'Iſis.

Magnæ mentis opus, nec de lodice paranda
Attonitæ, currus & equos faciesque Deorum
Aſpicere & qualis Rutulum confundat Erinnis.
Nam ſi Virgilio puer & tolerabile deſit
Hoſpitium, caderent omnes a crinibus hydri (*).

L'extrême beſoin dégrade l'eſprit, & le génie réduit par la miſere à compoſer, perd la moitié de ſa vigueur.

D'un autre côté, les plaiſirs détournent les Poëtes du travail, auſſi-bien que le beſoin.

(*) Juven. Sat. 7.

Il eſt vrai que Lucain compoſa ſa Pharſale, malgré toutes les diſtractions qui viennent à la ſuite de l'opulence. Il reçut les complimens de ſes amis ſur le ſuccès de ſon Poëme, dans ſes jardins enrichis de marbre; mais un ſeul exemple ne conclut pas. De tous les Poëtes qui ſe ſont acquis un grand nom, Lucain eſt le ſeul, autant qu'il m'en ſouvient, qui dès ſa jeuneſſe ait pu vivre dans l'abondance. Tout le monde ſera de mon avis, quand j'avancerai que Moliere n'auroit jamais pris la peine néceſſaire pour ſe rendre capable de produire les Femmes ſavantes, ni celle de compoſer cette Comédie, après s'être rendu capable de la faire, s'il ſe fût trouvé un homme de condition, en poſſeſſion de cent mille livres de rente, dès l'âge de vingt ans. Je crois rencontrer quelle eſt la ſituation où l'on peut ſouhaiter que ſoit un jeune Poëte, dans un bon mot de notre Roi Charles IX. Il faut, diſoit ce Prince, en ſe ſervant de la Langue Latine, dont le bel uſage permettoit alors aux perſonnes polies, de mêler quelques mots dans la converſation: Que les chevaux & les Poëtes ſoient bien nourris, mais non pas engraiſſés. *Equi & Poëtæ alendi ſunt, non ſaginandi.* On doit pardonner la comparaiſon à la paſſion démeſurée

des

des Seigneurs de ce tems-là pour leurs écuries : la mode l'autoriſoit. L'envie d'augmenter ſa fortune excite un Poëte qui ſe trouve dans cette ſituation, ſans que le beſoin lui rabaiſſe l'eſprit, ni l'oblige à courir après un vil ſalaire, comme ont fait les ouvriers mercenaires de tant de Poëmes dramatiques, qui ne ſe ſoucioient gueres de la deſtinée de leurs piéces, attentifs uniquement à toucher l'argent qui devoit leur en revenir.

Geſtit enim nummum in loculos dimittere, poſt hoc Securus, cadat an recto ſtet fabula talo. (*)

Comme la mécanique de notre Poëſie, ſi difficile pour ceux qui ne veulent faire que des vers excellens, eſt facile pour ceux qui ſe contentent d'en faire de médiocres, il eſt parmi nous bien plus de mauvais Poëtes, que de mauvais Peintres. Toutes les perſonnes qui ont quelque lueur d'eſprit, ou quelque teinture des lettres, veulent ſe mêler de faire des vers ; & pour le malheur des Poëtes, elles deviennent ainſi des Juges qui prononcent ſur tous les Poëmes nouveaux, avec la ſévérité d'un concurrent. C'eſt depuis longtems que les Poëtes ſe plaignent du

 grand

(*) Horat. Ep. prim. l. 2.

grand nombre de rivaux, que la facilité de la méchanique de la Poësie leur procure. Celui qui n'est pas Pilote, dit Horace, n'ose s'asseoir au gouvernail. On ne se mêle point de composer des remedes, quand on n'a pas étudié la vertu des Simples. Il n'y a que les Médecins qui ordonnent la saignée aux malades. Ce n'est même qu'après un apprentissage qu'on exerce les plus vils métiers, mais tout le monde capable ou non, veut faire des vers.

Navem agere ignarus navis timet: Abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare; quod Medicorum est
Promittunt Medici; tractant fabrilia fabri,
Scribimus indocti doctique Poemata. (*)

Les Versificateurs les plus ineptes, sont même ceux qui composent le plus couramment. De-là naissent tant d'ouvrages ennuieux, qui font prendre en mauvaise part le nom de Poëte, & qui empêchent que personne veuille s'honorer d'un si beau titre.

Il me souvient de ce que dit M. Despréaux à M. Racine, concernant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner

(*) Horat. Ep. prim. l. 2.

donner ſa Tragédie d'Alexandre, lorſqu'il ſe lia d'amitié avec l'Auteur de l'Art poëtique. Racine lui dit, en parlant de ſon travail, qu'il trouvoit une facilité ſurprenante à faire ſes vers. Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, répondit Deſpréaux, & vous avez aſſez de talent pour le ſavoir bientôt. Racine diſoit que Deſpréaux lui avoit tenu parole.

Mais ces peines & ces contradictions ne ſont point capables de dégoûter de la poëſie un jeune homme qui tient ſa vocation d'Apollon même, & qu'excite encore le déſir de ſe faire un nom & une fortune. Il parviendra, ſoit un peu plutôt, ſoit un peu plus tard, au degré du Parnaſſe où il eſt capable de monter: mais l'uſage qu'il fera de ſa capacité, dépendra beaucoup du tems où ſon étoile l'aura fait naître. S'il vient en des tems malheureux, ſans Auguſte & ſans Mécene, ſes productions ne ſeront ni ſi fréquentes, ni de ſi longue haleine que s'il étoit né dans un ſiécle plus fortuné pour les arts & pour les ſciences. Virgile encouragé par l'attention qu'Auguſte donnoit à ſes vers: Virgile excité par l'émulation a produit l'Enéïde: il a employé une infinité de veilles à compoſer un Poëme de longue haleine,

qui, malgré le goût que son génie devoit lui donner pour ce travail, doit l'avoir fatigué souvent jusques à la lassitude. Si Virgile avoit vécu dans un tems où il n'y eût eu ni Auguste, ni Mécene, ni concurrens, Virgile auroit bien été déterminé par l'impulsion du génie, & par le désir de se distinguer, à cultiver son talent. Il se seroit bien rendu capable de composer une Enéïde, mais on peut croire qu'il n'auroit pas eu la persévérance nécessaire pour terminer un si long ouvrage. Peut-être n'aurions-nous de Virgile que quelques Eglogues qui auroient coulé sans peine d'une veine abondante, & l'esquisse de l'Enéïde dont il auroit terminé un livre ou deux.

Les grands Artisans ne sont pas ceux à qui leurs productions coutent le moins. Leur inaction vient souvent de la crainte qu'ils ont des peines que leur coutent des ouvrages dignes d'eux, quand il semble que c'est la paresse qui les tient dans l'oisiveté. Comme des Matelots qui viennent de mettre pied à terre, après avoir vu, pour me servir de l'expression d'un Ancien, la mort dans chaque flot qui s'approchoit d'eux, sont dégoûtés pour un tems de s'exposer aux périls de la mer; de même un bon Poëte qui fait com-

combien il lui en a couté pour terminer ſa Tragédie, n'entreprend pas ſi volontiers d'en faire une autre. Il faut qu'il ſe repoſe durant un tems. Après s'être ennuié du travail, il faut, avant que de ſe remettre au travail, qu'il ſe ſoit ennuié de l'oiſiveté.

Un Poëte ne diſpoſe pas ſans un travail pénible & ſans une attention laborieuſe, l'eſquiſſe d'un long ouvrage. Le travail de limer & de polir ſes propres vers, eſt encore ennuyeux. Il eſt impoſſible que l'attention ſérieuſe ſur des minuties que ce travail exige, ne fatigue pas bientôt. Cependant il faut la continuer durant longtems. J'en appelle à témoins les Poëtes à qui la perſévérance dans ce labeur a manqué. Il eſt vrai que les Poëtes trouvent un plaiſir ſenſible dans l'enthouſiaſme de la compoſition. L'ame livrée toute entiere aux idées qui s'excitent dans l'imagination échauffée, ne ſent pas les efforts qu'elle fait pour les produire: elle ne s'apperçoit de ſa peine que par cette laſſitude & par cet épuiſement qui ſuivent la compoſition.

Neque idem unquam
Æque eſt beatus ac Poëma cum ſcribit,
Tam gaudet in ſe (*)

(*) Catull. Epigr. 20.

Ceux qui compoſent des vers, ſans être Poëtes, ſont contens de ce qu'ils ont produit, plutôt dans un délire que dans un véritable enthouſiaſme. La plupart, comme Pigmalion, deviennent amoureux de leurs productions informes ou languiſſantes, & ils ne les retouchent plus; car qui dit amoureux, dit aveugle ſur les défauts de ce qu'il aime. Auſſi aucun tyran de la Grece n'entendit-il jamais autant de flaterie qu'un Poëte médiocre s'en dit à lui-même, quand il encenſe les prétendues divinités qui viennent de naître ſous ſa plume. C'eſt des mauvais Poëtes principalement qu'il faut entendre ce que dit Ciceron. (*) *In hoc enim genere neſcio quo pacto magis quam in aliis ſuum cuique pulcherrimum eſt. Adhuc neminem cognovi Poetam, qui ſibi non optimus videretur.* Mais un bon Poëte n'eſt pas ſi facile à ſe contenter de ce qu'il a mis ſur le papier. Il n'eſt pas encore ſatisfait de ſes vers, quand ils ſont déja aſſez bons pour plaire aux autres, & la peine qu'il ne ſauroit s'empêcher de prendre pour les perfectionner à ſon gré, l'impatiente ſouvent contre lui-même.

(*) Tuſcul. lib. 5.

* * *

SECTI-

SECTION X.

Du tems où les hommes de génie parviennent au mérite dont ils ſont capables.

Le tems où les génies parviennent au mérite dont ils ſont capables, eſt différent. En premier lieu, les génies nés pour ces profeſſions qui demandent beaucoup d'expérience & de la maturité d'eſprit, ſon formés plus tard que ceux qui ſont nés pour ces profeſſions, où l'on réuſſit avec un peu de prudence & beaucoup d'imagination. Par exemple, un grand Miniſtre, un Grand Général, un grand Magiſtrat, ne deviennent ce qu'ils ſont capables d'être, que dans un âge plus avancé que l'âge où les Peintres & les Poëtes atteignent le dégré d'excellence où leur étoile leur permet d'atteindre. Les premiers ne ſauroient être formés ſans des connoiſſances & ſans des lumieres qu'on n'acquiert que par l'expérience, & même par ſa propre expérience. L'étendue de l'eſprit, la ſubtilité de l'imagination, l'application même ne ſauroient y ſuppléer. Enfin ces profeſſions demandent un jugement mûr, & ſurtout de la fermeté ſans opiniâtreté. On naît bien avec

une

une disposition à ces qualités; mais on ne naît point avec ces qualités toutes formées. On ne peut même les avoir acquises de si bonne heure.

Comme l'imagination a plutôt acquis ses forces, que le jugement ne peut avoir acquis les siennes, les Peintres, les Poëtes, les Musiciens, & ceux dont le talent consiste principalement dans l'invention, ne sont pas si longtems à se former. Je crois donc que l'âge de trente ans est l'âge, où communément parlant, les Peintres & les Poëtes se trouvent être parvenus au plus haut dégré du Parnasse, où leur génie leur permette de monter. Ils deviennent bien plus corrects dans la suite, ils deviennent bien plus sages dans leurs productions; mais ils ne deviennent pas ni plus fertiles, ni plus pathétiques, ni plus sublimes.

Comme les génies sont plus tardifs les uns que les autres (c'est ce que j'avois à dire en second lieu), comme leurs progrès peuvent être retardés par tous les obstacles dont on vient de parler, nous n'avons pas prétendu marquer l'âge de trente ans, comme une année fatale, avant laquelle & après laquelle on ne dût rien attendre. Il peut se trouver cinq ou six années de différence, dans l'âge auquel

auquel deux grands Peintres, ou deux grands Poëtes, ſeront parvenus à leur perfection. L'un y peut être arrivé à vingt-huit ans, & l'autre à trente-trois. Racine fut formé dès vingt-huit ans. La Fontaine étoit bien plus âgé quand il fit les premiers de ſes excellens ouvrages. Le genre de poëſie auquel s'applique un Artiſan, paroît même retarder encore cette année heureuſe. Moliere avoit quarante ans, lorſqu'il fit les premieres de ſes Comédies, dignes d'être comptées au nombre des pièces qui lui ont acquis ſa réputation. Mais il ne ſuffiſoit pas à Moliere d'être grand Poëte pour être capable de les compoſer: il falloit encore qu'il eût acquis une connoiſſance des hommes & du monde, qu'on n'a pas de ſi bonne heure, & ſans laquelle le meilleur Poëte ne ſauroit faire que des Comédies médiocres. Le Poëte tragique doit atteindre le dégré de perfection où il eſt capable de monter, de meilleure heure que le Poëte comique: le génie & une connoiſſance générale du cœur humain, telle que la donnent les premieres études, ſuffiſent pour faire une Tragédie excellente. Il faut, pour faire une Comédie de même genre, du génie, de l'étude, & de plus avoir vécu longtems avec le monde. En effet, pour compoſer une excel-

excellente Comédie, il faut savoir en quoi consiste la différence que l'âge, l'éducation & la profession mettent entre des personnes, dont le caractere naturel est le même. Il faut savoir quelle forme le caractere d'esprit particulier à certains hommes, donne aux sentimens communs à tous les hommes. En un mot, il faut connoître à fond le genre humain, & savoir la langue de toutes les passions, de tous les âges & de toutes les conditions. Dix ans ne sont point trop pour apprendre tant de choses.

Il est naturel que les grands génies atteignent le point de leur perfection un peu plus tard que les génies moins élevés & moins étendus. Les grands génies ont plus de choses à faire que les autres; ils sont comme ces arbres qui portent des fruits excellens, & qui dans le Printems poussent à peine quelques feuilles, lorsque les autres arbres sont déja tous couverts de leur feuillage. Quintilien, que sa profession obligeoit d'étudier le caractere des enfans, parle avec un sens merveilleux sur ce qu'on appelle comunément *des esprits tardifs*, *des esprits précoces*. Si le corps, dit-il, n'est pas chargé de chairs dans l'enfance, il ne sauroit être bien fait dans l'âge viril. Les enfans, dont les membres

bres ſont formés de trop bonne heure, deviennent infirmes & maigres dès l'adoleſcence: ainſi de tous les enfans, ceux qui me donnent le moins d'eſpérance, ajoute Quintilien, ce ſont ceux-là même à qui le monde trouve plus d'eſprit qu'aux autres, parce que leur jugement eſt avancé. Mais cette raiſon prématurée, ne vient que du peu de vigueur de leur eſprit: ils ſe portent bien, plutôt parce qu'ils n'ont pas de mauvaiſes humeurs, que parce qu'ils ont un corps robuſte: *Erit illud plenius interim corpus, quod mox adulta ætas aſtringat. Hinc ſpes roboris, maciem namque & infirmitatem in poſterum minari ſolet protinus omnibus membris expreſſus infans . . . . . Illa mihi in pueris natura minimum ſpei dabit, in qua ingenium judicio præſumitur . . . Macies illis pro ſanitate & judicii loco infirmitas eſt* (*). Ce paſſage, dont j'ai ſeulement ramaſſé quelques traits, mérite d'être lu en entier.

Voilà cependant le caractere que les Maîtres trouvent de meilleure augure. Je parle des Maîtres ordinaires, car ſi le Maître lui-même a du génie, il diſcernera l'Eléve de dix-huit ans qui en aura. Il le reconnoîtra d'abord à la maniere dont il lui verra diriger ſes

(*) Quintil. lib. 2. cap. 4.

ſes leçons, & aux objections qu'il formera. Enfin il le reconnoîtra, parce qu'il lui verra faire tout ce qu'il faiſoit lui-même, quand il étoit Eléve. C'eſt ainſi que Scipion l'Emilien avoit reconnu le génie de Marius, quand il répondit à ceux qui lui demandoient quel homme ſeroit capable de commander les armées de la République, ſi l'on venoit à le perdre: Que c'étoit Marius. Cependant Marius, à peine Officier ſubalterne, n'avoit encore fait aucun exploit, il n'avoit mis encore en évidence aucune qualité qui le rendît digne dès-lors aux yeux des hommes ordinaires, d'être le ſucceſſeur de Scipion.

Dès que les jeunes gens ſont arrivés au tems où il faut penſer de ſoi-même, & tirer de ſon propre fonds, la différence qui eſt entre l'homme de génie & celui qui n'en a pas, ſe manifeſte & devient ſenſible à tout le monde. L'homme de génie invente beaucoup, quoiqu'il invente encore mal, & l'autre n'invente rien. Mais, *Facile eſt remedium ubertatis; ſterilia nullo labore vincuntur* (*). L'art qui ne ſauroit trouver de l'eau où il n'y en a point, ſait reſſerrer dans leurs lits les fleuves qui ſe débordent. Plus l'homme de génie & celui qui n'en a point, s'avan-

(*) Quint. Inſtit. lib. 2. cap. 4.

s'avancent vers l'âge viril, plus la différence qui eſt entre eux, devient ſenſible. Il n'arrive à cet égard dans la Peinture & dans la Poëſie, que la même choſe qu'on voit arriver dans toutes les conditions de la vie. L'art d'un Gouverneur & les leçons d'un Précepteur, changent un enfant en un jeune homme; elles lui donnent plus d'eſprit qu'on n'en peut avoir naturellement à ſon âge. Mais cet enfant, dès qu'il eſt parvenu dans l'âge où il faut penſer, parler & agir de ſoi-même, décheoit tout-à-coup de ce mérite précoce. Son été dément toutes les eſpérances de ſon printems. L'éducation trop ſoigneuſe qu'il a reçue, lui devient même nuiſible, parce qu'elle lui a été l'occaſion de prendre l'habitude dangereuſe de laiſſer penſer d'autres pour lui. Son eſprit a contracté une fainéantiſe intérieure qui lui laiſſe attendre des impulſions extérieures pour ſe déterminer & pour agir. L'eſprit contracte auſſi facilement une habitude de pareſſe que les jambes & les pieds. Un homme qui ne va jamais qu'une voiture ne le mene, eſt bientôt hors d'état de ſe ſervir de ſes jambes, auſſi-bien qu'un homme qui ſe tient dans l'habitude de marcher. Comme il faut donner la main au premier, quand il marche, de même il

faut aider l'autre à penſer, & même à vouloir. Dans l'enfant élevé ſans tant de ſoins, l'intérieur s'évertue de lui-même, & l'eſprit devient actif. Il apprend à raiſonner & à décider lui-même, comme on apprend les autres choſes. Il parvient enfin à bien raiſonner & à bien prendre ſon parti, à force de raiſonner & de réfléchir ſur ce qui l'a trompé, lorſque les événemens lui ont fait voir qu'il avoit mal conclu.

Plus un Artiſan doué de génie, met de tems à ſe former, plus il lui faut d'expérience pour devenir modéré dans ſes ſaillies, retenu dans ſes inventions, & ſage dans ſes productions, plus il va loin ordinairement. Le Midi des jours d'Eté eſt plus éloigné du Levant que le Midi des jours d'Hyver. Les Ceriſes parviennent à leur maturité dès les premieres chaleurs, mais les Raiſins n'y parviennent qu'avec le ſecours des ardeurs de l'Eté & de la tiédeur de l'Automne. La nature n'a pas voulu, dit Quintilien, que rien de conſidérable fût achevé en peu de tems. Plus le genre d'un ouvrage eſt excellent, plus il faut ſurmonter de difficultés pour le terminer. C'eſt le ſentiment de l'Auteur que je viens de citer, qui certainement s'y connoiſſoit, quoiqu'il n'eût pas lû Deſcartes.

tes (*). *Nihil enim rerum ipſa natura voluit magnum effici cito, præpoſuitque pulcherrimo cuique operi difficultatem, quæ naſcendi quoque hanc fecerit legem, ut majora animalia diutiùs viſceribus parentum continerentur.* Ainſi plus les fibres d'un cerveau doivent avoir de reſſorts, plus ces fibres ſont en grand nombre, plus il leur faut de tems pour acquérir toutes les qualités dont ils ſont capables.

Les grands Maîtres ſont donc des études plus longues que les Artiſans ordinaires. Ils ſont, ſi l'on veut apprentifs durant un plus longtems, parce qu'ils apprennent encore à un âge où les Artiſans ordinaires ſavent déja le peu qu'ils ſont capables de ſavoir. Que le titre d'apprentif n'épouvante perſonne, car il eſt des apprentifs qui valent déja mieux que des maîtres, bien que ces maîtres faſſent moins de fautes qu'eux (**). *Sed & his non labentibus nulla laus, illis nonnulla laus etiam ſi labantur.*

Quand le Guide & le Dominiquin eurent fait chacun leur tableau dans une petite Egliſe dédiée à ſaint André, & bâtie dans le jardin du Monaſtere de ſaint Grégoire au *Mont-*

(*) Quint. inſt. lib. 10. cap. 2.
(**) Plin. Epiſt.

Cœlius, Annibal Carache leur maître fut pressé de prononcer qui de ces deux Eleves méritoit le prix. Le tableau de Guide représente saint André à genoux devant la Croix, & celui du Dominiquin représente la flagellation de cet (*) Apôtre. Ce sont de grands morceaux, où nos deux Antagonistes avoient eu le champ libre pour mettre en évidence tout leur génie, & ils les avoient exécutés avec d'autant plus de soin, qu'étant peints à fresque vis-à-vis lun de l'autre, ils devoient être perpétuellement rivaux, &, pour ainsi dire, éterniser la concurrence de leurs Artisans. Le Guide, dit le Carache, a fait en maître, & le Dominiquin en apprentif; mais ajouta-t'il, l'apprentif vaut mieux que le maître. Véritablement on voit des fautes dans le tableau du Dominiquin, que le Guide n'a pas faites dans le sien; mais on y voit aussi des traits qui ne sont pas dans celui de son rival. On y remarque un génie qui tendoit à des beautés où le génie doux & paisible du Guide n'aspiroit point.

Plus les hommes sont capables de s'élever, plus ils ont de dégrés à monter pour arriver au faîte de leur élévation. Horace devoit être un

(*) Le Dominiquin a répété ce sujet à Saint André de la Valle.

un homme fait, quand il ſe fit connoître pour Poëte. Virgile avoit près de trente ans, quand il fit ſa premiere Eglogue. Monſieur Racine avoit à peu près cet âge, au dire de M. Deſpréaux, quand il fit jouer Andromaque, qu'on peut regarder comme la premiere Tragédie de ce grand Poëte. Corneille avoit plus de trente ans, quand il fit le Cid. Moliere n'avoit point encore fait à cet âge aucune des Comédies qui lui ont acquis la réputation qu'il a laiſſée. Deſpréaux avoit trente ans, quand il donna ſes Satyres telles que nous les avons. Il eſt vrai que les dates de ſes pieces qu'on a miſes dans une édition poſthume de ſes ouvrages diſent le contraire; mais ces dates ſouvent démenties, même par la piéce de poëſie, à la tête de laquelle on les a placées, ne me paroiſſent d'aucun poids. Raphaël avoit près de trente ans, lorſqu'il fit connoître la nobleſſe & la ſublimité de ſon génie dans le Vatican. C'eſt-là qu'on voit les premiers ouvrages, dignes du grand nom qu'il a préſentement.

* *
*

SECTION XI.

Des ouvrages convenables aux gens de génie, & des Artisans qui contrefont la maniere des autres.

Les hommes de génie qui sont jaloux de leur réputation, ne devroient du moins mettre au jour que de grands ouvrages, puisqu'il ne leur a pas été possible de dérober leur apprentissage aux yeux du public. Ils éviteroient par cette précaution de donner lieu à des comparaisons mortifiantes. Quand les Poëtes & les Peintres les mieux inspirés donnent, ou des Poëmes composés d'un petit nombre de vers, ou des tableaux qui ne contiennent qu'une figure sans expression, & posée dans une attitude commune, ces productions sont exposées à des paralleles odieux. Comme on peut sans génie faire quatre ou cinq vers heureux, ou peindre assez bien une Vierge avec l'enfant sur ses genoux, sans être grand Peintre, la différence du simple Ouvrier & de l'Artisan divin ne se fait pas sentir dans des ouvrages si bornés, de la même maniere qu'elle se fait sentir dans des ouvrages plus composés, & qui sont susceptibles d'un

d'un plus grand nombre de beautés. C'eſt dans les dernieres que cette différence paroît dans toute ſon étendue.

Il eſt quelques Vierges de Carle Maratte, que les amis de ce Peintre ſoutiennent approcher aſſez de la beauté de celles de Raphaël, ſans qu'on puiſſe les accuſer d'une exagération outrée. Quelle différence entre les grandes compoſitions de ces deux Peintres, & qui s'aviſa jamais de les mettre en parallele! Quoique la préſomption ſoit familiere aux Peintres preſqu'autant qu'aux Poëtes, Carle Maratte lui-même ne s'eſt pas cru digne de mêler ſon pinceau avec celui de Raphaël. Peu de tems avant l'Année Sainte de 1700. on voulut faire raccommoder le plafond de la gallerie de ce Palais, qu'on appelle à Rome, le petit Farneſe. C'eſt la maiſon bâtie par Auguſtin Chigi, qui vivoit ſous le Pontificat de Leon X. Les peintures que ce Chigi fit faire dans cette maiſon par Raphaël, ont rendu le nom de Chigi auſſi célébre dans l'Europe que le Pontificat d'Alexandre VII. Carle Maratte ayant été choiſi comme le premier Peintre de Rome, pour mettre la main au plafond dont je parle, & ſur lequel Raphaël a repréſenté l'hiſtoire de Pſyché, ce galant homme n'y voulut rien retoucher qu'au

Paſtel, afin, dit-il, que s'il ſe trouve un jour quelqu'un plus digne que moi, d'aſſocier ſon pinceau avec celui de Raphaël, il puiſſe effacer mon ouvrage pour y ſubſtituer le ſien.

Van der Meulen auroit peint un cheval auſſi-bien que le Brun, & Baptiſte auroit fait un pannier de fleurs mieux que le Pouſſin. Pour parler de la Poëſie, Deſpréaux a fait des Epigrammes très-inférieures à celles de deux ou trois Poëtes, qui ne voudroient pas eux-mêmes s'égaler à lui. On connoît mal la ſupériorité d'un courſier ſur un autre courſier, quand ils fourniſſent une carriere trop courte. Elle ſe fait bien mieux voir quand la carriere eſt de longue haleine. Il ſeroit ſuperflu d'expliquer ici en quel ſens je prends le mot de petit ouvrage, car un tableau de trois pieds peut être quelquefois un grand ouvrage. Un Poëme de trois cens vers peut être un grand Poëme.

J'ajouterai encore une conſidération touchant les ouvrages qui ne demandent pas beaucoup d'invention, c'eſt que les fauſſaires en peinture les contrefont bien plus aiſément qu'ils ne peuvent contrefaire les ouvrages où toute l'imagination de l'Artiſan a eu lieu de

ſe

ſe déployer. Les faiſeurs de Paſtiches, ce ſont ces tableaux peints dans la maniere d'un grand Artiſan, & qu'on expoſe ſous ſon nom, bien qu'il ne les ait jamais vus; les faiſeurs de Paſtiches, dis-je, ne ſauroient contrefaire l'ordonnance, ni le coloris, ni l'expreſſion des grands Maîtres. On imite la main d'un autre, mais on n'imite pas de même, pour parler ainſi, ſon eſprit, & l'on n'apprend point à penſer comme un autre, ainſi qu'on peut apprendre à prononcer comme lui.

Le Peintre médiocre qui voudroit contrefaire une grande compoſition du Dominiquin ou de Rubens, ne ſauroit nous en impoſer plus que celui qui voudroit faire un Paſtiche ſous le nom du Georgeon ou du Titien. Il faudroit avoir un génie preſque égal à celui du Peintre qu'on veut contrefaire, pour réuſſir à faire prendre notre ouvrage pour être de ce Peintre. On ne ſauroit donc contrefaire le génie des grands hommes; mais on réuſſit quelquefois à contrefaire leur main, c'eſt-à-dire, leur maniere de coucher la couleur & de tirer les traits, les airs de tête qu'ils répétoient, & ce qui pouvoit être de vicieux dans leur pratique. Il eſt plus facile d'imiter les défauts des hommes que leurs perfections. Par exemple, on reproche au Gui-

de d'avoir fait ſes têtes trop plates. Elles manquent ſouvent de rondeur, parce que leurs parties ne ſe détachent point, & ne s'élevent pas aſſez l'une ſur l'autre. Il ſuffit donc, pour lui reſſembler en cela, de ſe négliger & de ne point ſe donner la peine de pratiquer ce que l'art enſeigne à faire pour donner de la rondeur à ſes têtes.

Jordane le Napolitain, que ſes compatriotes appelloient *il fà preſto*, ou *le dépêche beſogne*, étoit après Teniers un des grands faiſeurs de Paſtiches, qui jamais ait tendu des piéges aux curieux. Fier d'avoir contrefait avec ſuccès quelques têtes du Guide, il entreprit de faire de grandes compoſitions dans le goût de cet aimable Artiſan, & dans le goût des autres Eleves du Carache. Tous ces tableaux qui repréſentent différens événemens de l'hiſtoire de Perſée, ſont à Gennes dans le Palais du Marquis Grillo, qui paya le fauſſaire mieux que les grands Maîtres, dont il ſe faiſoit le ſinge, n'avoient été payés dans leur tems. On eſt ſurpris en voyant ces tableaux; mais c'eſt qu'un Peintre qui ne manquoit pas de talens, ait ſi mal employé ſes veilles, & qu'un Seigneur Genois ait fait un ſi mauvais uſage de ſon argent.

La

La même choſe eſt véritable en Poëſie. Un homme ſans génie, mais qui a lu beaucoup de vers, peut bien, en arrangeant ſes réminiſcences avec diſcernement, compoſer une Epigramme qui reſſemblera ſi bien à celles de Martial, qu'on pourra la prendre pour être de ce Poëte. Mais un Poëte, qui après s'être diverti à compoſer un treiziéme livre de l'Enéïde, ſeroit aſſez hardi pour l'attribuer à Virgile, n'en impoſeroit à perſonne. Muret a bien pu faire prendre ſix vers qu'il avoit compoſés lui-même pour ſix vers de Trabea, Poëte comique Latin, qui vivoit ſix cens après la fondation de Rome.

Here, ſi querelis, ejulatu, fletibus
Medicina fieret miſeriis mortalium;
Auro parandæ lacrimæ contra forent.
Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent;
Quam nenia Præficæ ad excitandos mortuos.
Res turbidæ conſilium, non fletum expetunt.

Ces vers ont pu éblouir Joſeph Scaliger au point qu'il les ait cités dans ſon Commentaire ſur Varron (*) comme un fragment de Trabea trouvé dans un ancien manuſcrit. Si Muret avoit voulu ſuppoſer une comédie entiere à Térence, Muret n'en auroit pas impoſé

(*) Pag. 212. Edit. ann. 1573.

imposé à Scaliger. Or les hommes soigneux de leur réputation, ne doivent pas donner lieu aux faussaires à venir, d'imputer à leur mémoire des ouvrages qu'ils n'auront pas faits. C'est assez que d'avoir à répondre de ses propres fautes à la postérité.

SECTION XII.

Des siécles illustres & de la part que les causes morales ont au progrès des Arts.

Tous les siécles ne sont pas également fertiles en grands Artisans. Les personnes les moins spéculatives ont fait plusieurs fois réflexion, qu'il étoit des siécles où les Arts languissoient, comme il en étoit d'autres où les Arts & les Sciences donnoient des fleurs & des fruits en abondance. Quelle comparaison entre les productions de la Poësie dans le siécle d'Auguste, & les productions du même art dans le siécle de Gallien! La Peinture étoit-elle le même art, pour ainsi dire, dans les deux siécles qui précéderent le siécle de Leon X, que dans le siécle de ce Pape? Mais la supériorité de certains

certains ſiécles ſur les autres ſiécles, eſt trop connue pour qu'il ſoit beſoin que nous nous arrêtions à la prouver. Il s'agit uniquement de remonter, s'il eſt poſſible, aux cauſes qui donnent tant de ſupériorité à un certain ſiécle ſur les autres ſiécles.

Avant que d'entrer en matiere, je dois demander à mon lecteur qu'il me ſoit permis de prendre ici le mot de ſiécle dans une ſignification un peu différente de celle qu'il doit avoir à la rigueur. Le mot de ſiécle pris dans ſon ſens précis, ſignifie une durée de cent années, & quelquefois je l'employerai pour ſignifier une durée de ſoixante ou de ſoixante & dix ans. J'ai cru pouvoir employer le mot de ſiécle dans cette ſignification avec d'autant plus de liberté, que la durée d'un ſiécle eſt arbitraire eſſentiellement, & qu'on eſt convenu de donner cent années à chaque ſiécle uniquement pour faciliter en Chronologie les calculs & les citations. Il ne s'acheve point aucune révolution phyſique dans la nature en l'eſpace de cent ans, ainſi qu'il ſe fait une révolution phyſique dans la nature dans le terme d'une année, qui eſt cette révolution du Soleil qu'on nomme annuelle. Le mot d'âge ſignifie un tems trop court pour m'en ſervir

ici

ici, & d'ailleurs le monde eſt dans l'habitude de ſe ſervir du mot de ſiécle, quand il parle de ces tems heureux, où les Arts & les Sciences ont fleuri extraordinairement. On eſt dans l'habitude de dire & d'entendre dire dans cette occaſion, le ſiécle d'Auguſte, le ſiécle d'Alexandre, & le ſiécle de Louis le Grand.

On trouve d'abord que les cauſes morales ont beaucoup de part à la différence ſenſible qui eſt entre les ſiécles. J'appelle ici cauſes morales, celles qui operent en faveur des Arts, ſans donner réellement plus d'eſprit aux Artiſans; & en un mot, ſans faire dans la nature aucun changement phyſique, mais qui ſont ſeulement pour les Artiſans une occaſion de perfectionner leur génie, parce que ces cauſes leur rendent le travail plus facile, & parce qu'elles les excitent par l'émulation & par les récompenſes, à l'étude & à l'application. J'appelle donc des cauſes morales de la perfection des Arts, l'état heureux où ſe trouve la patrie des Peintres & des Poëtes, lorſqu'ils fourniſſent leur carriere; l'inclination de leur Souverain & de leurs concitoyens pour les beaux arts; enfin les excellens Maîtres qui vivent de leur tems, dont les enſeignemens abrégent les études,

&

& en aſſurent le fruit. Qui doute que Raphaël n'eût été formé quatre ans plutôt, s'il eût été l'Eleve d'un autre Raphaël? Croit-on qu'un Peintre François, qui auroit pris ſon eſſor au commencement des trente-cinq années de guerre qui déſolerent la France juſqu'à la Paix de Vervins, (*) eût eu les mêmes occaſions de ſe perfectionner, qu'il eût reçu les mêmes *encouragemens* qu'il auroit reçus, s'il eût pris ſon eſſor en mil ſix cens ſoixante?

Les compatriotes des grands Artiſans, peuvent-ils donner aux beaux Arts cette attention qui les encourage avec tant de ſuccès, s'ils ne vivent pas dans un tems où il ſoit permis aux hommes d'être plus attentifs à leurs plaiſirs qu'à leurs beſoins? Or cette attention générale aux plaiſirs, ſuppoſe une ſuite de pluſieurs années exemptes des inquiétudes & des craintes qu'amenent les guerres, du moins celles qui peuvent faire perdre aux particuliers leur état, parce qu'elles mettent en danger la conſtitution de la ſociété, dont nous ſommes des membres. Le goût pour les beaux arts ne vint pas aux Romains, tandis qu'ils faiſoient dans leur propre pays une guerre, dont tous les évene-

mens

(*) En. 1598.

mens pouvoient être mortels à la République: puiſque l'ennemi pouvoit, s'il gagnoit une bataille, venir camper ſur les bords du Téveron. Les Romains ne commencerent d'aimer les vers & les tableaux qu'après avoir tranſporté le ſiége de leurs guerres en Grece, en Afrique, en Aſie & en Eſpagne, & quand les batailles que donnoient leurs Généraux, ne décidoient plus du ſalut de la République, mais ſeulement de ſa gloire & de l'étendue de ſa domination. Le peuple Romain, comme dit Horace,

Et poſt Punica bella quietus quærere cœpit,
Quid Sophocles & Theſpis & Æſchilus utile ferrent.

Les récompenſes du Souverain viennent à la ſuite de l'attention des contemporains. S'il diſtribue ſes faveurs avec équité, elles ſont un grand *encouragement* pour les Artiſans; car elles ceſſent de l'être, lorſqu'elles ſont mal placées. Il vaudroit mieux même que le Souverain ne répandit pas de graces, que de les diſtribuer ſans diſcernement. Un habile homme peut ſe conſoler d'un mépris qui tombe ſur ſon art. Un Poëte peut même pardonner de ne point aimer les vers; mais il eſt outré de dépit, lorſqu'il voit couronner

ronner des ouvrages qui ne valent pas les ſiens. Il eſt déſeſperé d'une injuſtice qui l'humilie perſonnellement, & il renonce à la Poëſie autant qu'il lui eſt poſſible de le faire.

Les hommes ne ſe flattent point intérieurement autant qu'on le croit communément. Ils ont du moins quelque lueur de ce qu'ils peuvent valoir au juſte, & ils s'apprécient eux-mêmes dans le fond de leur cœur, à peu près à la valeur qu'ils ont dans le monde. Les hommes qui ne ſont ni Souverains, ni Miniſtres, ni trop proches parens des uns & des autres, ont des occaſions ſi fréquentes de connoître ce qu'ils valent véritablement, qu'il faut bien qu'ils s'en doutent à la fin, à moins qu'ils ne ſoient pleinement ſtupides. On ne s'applaudit pas ſeul durant longtems, & Cotin ne pouvoit pas ignorer que ſes vers ne fuſſent hués du public. Cette hauteur de bonne opinion que montrent les Poëtes médiocres, eſt donc ſouvent affectée. Ils ne penſent pas tout le bien qu'ils diſent de leur ouvrage. Peut-on douter que les Poëtes ne parlent ſouvent de mauvaiſe foi ſur le mérite de leurs vers? N'eſt-ce pas contre leur propre conſcience qu'ils proteſtent que le meilleur de leurs ouvrages eſt préci-

ſément celui que le public eſtime le moins. Mais ils veulent ſoutenir le poëme dont la foibleſſe a beſoin d'appui, en montrant une prédilection affectée pour lui, quand ils abandonnent à leur deſtinée ceux de leurs ouvrages, qui peuvent ſe ſoutenir avec leurs propres aîles. Corneille a dit ſouvent, qu'Attila étoit ſa meilleure piéce, & Racine donnoit à entendre qu'il aimoit mieux Bérénice qu'aucune de ſes autres Tragédies profanes.

Il faut donc que non-ſeulement les grands maîtres ſoient récompenſés, mais il faut encore qu'ils le ſoient avec diſtinction. Sans cette diſtinction, les dons ceſſent d'être des récompenſes, & ils deviennent un ſimple ſalaire commun aux mauvais & aux bons Artiſans. Perſonne ne s'en tient plus honoré. Le ſoldat Romain n'auroit plus fait de cas de cette couronne de chêne, pour laquelle il s'expoſoit aux plus grands dangers, ſi la faveur l'eût fait donner quatre fois de ſuite à des perſonnes qui ne l'auroient pas méritée.

On trouve que les cauſes morales ont beaucoup favoriſé les Arts dans les ſiécles où la Poëſie & la Peinture ont fleuri. Les Annales du genre humain font mention de quatre

quatre ſiécles dont les productions ont été admirées par tous les ſiécles ſuivans. Ces ſiécles heureux où les Arts ont atteint une perfection à laquelle ils ne ſont point parvenus dans les autres, ſont celui qui commença dix années avant le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, celui de Jules Céſar & d'Auguſte, celui de Jules II & de Leon X, enfin celui de notre Roi Louis XIV.

La Grece ne craignoit plus d'être envahie par les Barbares du tems de Philippe. Les guerres que les Grecs ſe faiſoient entr'eux, n'étoient point de ces guerres deſtructives de la ſociété, où le particulier eſt chaſſé de ſes foyers, & fait eſclave par un ennemi étranger, telles que furent les guerres que ces Conquérans brutaux, ſortis de deſſous les neiges du Nord, firent quelquefois à l'Empire Romain. Les guerres qui ſe faiſoient alors en Grece, reſſembloient à celles qui ſe ſont faites ſi ſouvent ſur les frontieres du Pays-Bas Eſpagnol; c'eſt-à-dire, à des guerres où le peuple court le riſque d'être conquis, mais non pas d'être fait eſclave & de perdre la propriété de ſes biens, & où il n'eſt pas expoſé aux malheurs qui lui arrivent dans les guerres qui ſe font encore entre

les Turcs & les Chrétiens. Les guerres que les Grecs se faisoient entre eux, étoient donc ce qu'on appelle proprement des guerres réglées où l'humanité se pratiquoit souvent avec courtoisie. Une loi du droit des gens de ce tems-là portoit, qu'on ne pouvoit point abattre le Trophée que l'ennemi avoit élevé pour éterniser sa gloire & notre honte. Or toutes les loix du droit des gens, qui distinguent les combats des hommes des combats des bêtes féroces, s'observoient alors si religieusement, que les Rhodiens aimerent mieux élever un bâtiment pour renfermer & pour cacher le Trophée qu'Artemise avoit dressé dans leur ville, après l'avoir prise, que de le renverser, s'il est permis de parler ainsi, d'un coup de pied. Toute la Grece étoit encore pleine d'asyles également respectés des deux partis. Une neutralité parfaite régnoit toujours dans ces sanctuaires, & l'ennemi le plus aigri n'osoit pas y attaquer le plus foible. On peut se faire une idée du peu d'acharnement des combats qui se donnoient entre les Grecs par la surprise où Tite-Live nous dit qu'ils tomberent, quand ils virent les armes meurtrieres des Romains & leur acharnement dans la mêlée. Cette surprise fut égale à l'étonnement que les Italiens con-

conçurent, quand ils virent la maniere dont les François faiſoient la guerre, lors de l'expédition de notre Roi Charles VIII au Royaume de Naples.

L'aiſance devoit être naturellement très-grande pour les citoyens de toute condition durant les jours heureux de la Grece. La ſociété étoit alors partagée en maîtres & en eſclaves, qui la ſervoient bien mieux qu'elle ne peut être ſervie par un menu peuple mal élevé, qui ne travaille que par néceſſité, & qui ſe trouve encore dépourvu des choſes dont il auroit beſoin pour travailler avec utilité, lorſqu'il eſt réduit à travailler. Les guêpes & les frélons étoient encore alors en plus petit nombre, par rapport aux abeilles, qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Les Grecs, par exemple, n'élevoient pas une partie de leurs citoyens pour être ineptes à tout, hors à faire la guerre; genre d'éducation, qui fait depuis longtems un des plus grands fleaux de l'Europe. Le commun de la nation faiſoit donc alors ſa principale occupation de ſon plaiſir, ainſi que ceux de nos citoyens qui naiſſent avec cent mille livres de rente, & le climat heureux de leur patrie les rendoit très-ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit, dont la Poëſie & la Peinture ſont le charme le plus deceant.

vant. Ainſi la plupart des Grecs devenoient des connoiſſeurs, du moins en acquérant un goût de comparaiſon. Un ouvrier étoit donc en Grece un Artiſan célébre, auſſi-tôt qu'il méritoit de l'être, & rien n'y annobliſſoit plus que le titre d'homme illuſtre dans les Arts & dans les Sciences. Ce genre de mérite faiſoit d'un homme du commun un perſonnage, & il l'égaloit à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans un Etat.

Les Grecs étoient ſi fort prévenus en faveur de tous les talens qui mettent de l'agrément dans la ſociété, que leurs Rois ne dédaignoient pas de choiſir des Miniſtres parmi des Comédiens (*). *In ſcenam vero prodire & populo eſſe ſpectaculo nemini in eiſdem gentibus fuit turpitudini, quæ omnia apud nos partim infamia, partim humilia, partim ab honeſtate remota ponuntur*, dit Cornelius Nepos (**), en parlant des Grecs.

Les occaſions de recevoir des applaudiſſemens & des diſtinctions devant un grand peuple, étoient encore très-fréquentes dans la Grece. Comme nous voyons préſentement qu'il ſe forme de tems en tems des Congrés où les repréſentans des Rois & des peuples

(*) Livius Hiſtor. lib. 24. Quint. Dial. de Orat.
(**) In Proëmio.

ples qui compoſent la ſociété des nations, s'aſſemblent pour terminer des guerres & pour régler la deſtinée des Etats; de même il ſe formoit alors de tems en tems des aſſemblées, où ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Grece, ſe rendoit pour juger quel étoit le plus grand Peintre, le Poëte le plus touchant & le meilleur Athlete. C'étoit-là le véritable motif qui attiroit tant de monde aux jeux qui ſe célébroient en différentes Villes. Les Portiques publics où les Poëtes venoient lire leurs vers, où les Peintres expoſoient leurs tableaux, étoient les lieux où ce qui s'appelle le monde ſe raſſembloit. Enfin les ouvrages des grands Maîtres n'étoient point regardés, dans le tems dont je parle, comme des meubles ordinaires deſtinés pour embellir les appartemens d'un particulier. On les réputoit les joyaux d'un Etat & un tréſor du public, dont la jouiſſance étoit due à tous les citoyens (*). *Non enim parietes excolebant dominis tantum, nec domos uno in loco manſuras, quæ ex incendio rapi non poſſent. Omnis eorum ars urbibus excubabat, pictorque res communis terrarum erat.* Qu'on juge donc de l'ardeur que les Peintres & les Poëtes avoient alors pour perfectionner

(*) Plin. hiſt. lib. 35.

leurs talens, par l'ardeur que nous voyons dans nos contemporains, pour amaſſer du bien, & pour parvenir aux grands emplois d'un Etat. Auſſi, comme le dit Horace, c'eſt aux Grecs que les Muſes ont fait préſent de l'eſprit & du talent de la parole, pour les récompenſer de s'être attachés à leur faire la cour, & d'avoir été déſintéreſſés ſur tout, hors ſur les louanges.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris (*).

Si l'on conſidere quelle étoit la ſituation de Rome, quand Virgile, Pollion, Varius, Horace, Tibulle & leurs contemporains firent tant d'honneur à la Poëſie, on verra que de leur tems cette ville étoit la capitale floriſſante du plus grand & du plus heureux Empire qui fût jamais. Rome tranquille goûtoit, après pluſieurs années de troubles & de guerres civiles, les douceurs d'un repos inconnu depuis longtems, & cela ſous le gouvernement d'un Prince qui aimoit véritablement le mérite, parce que lui-même il en avoit beaucoup. D'ailleurs, Auguſte étoit tenu de faire un bon uſage de ſon autorité naiſſante pour la mieux établir, & par conſéquent

(*) Horat. de Arte.

séquent de ne la confier qu'à des Ministres amis de la justice, & qui se servissent de leur pouvoir avec pudeur. Ainsi les richesses, les honneurs & les distinctions couroient au-devant du mérite. Comme une Cour étoit à Rome une chose nouvelle & odieuse, Auguste vouloit du moins qu'on ne pût pas reprocher à la sienne rien de plus, que d'être une Cour.

Si nous descendons au siécle de Leon X, où les lettres & les arts qui avoient été ensevelis durant dix siécles, sortirent du tombeau, nous verrons que sous son Pontificat, l'Italie étoit dans la plus grande opulence où elle ait été depuis l'Empire des Césars. Ces petits tyrans, *nichés* avec leurs Satellites dans une infinité de fortereſſes, & dont la bonne intelligence & les querelles étoient également un fleau terrible pour la société, venoient d'être exterminés par la prudence & par le courage du Pape Alexandre VI. Les séditions venoient d'être bannies des villes, qui généralement parlant, avoient enfin su se former à la fin du siécle précédent un gouvernement stable & réglé. On peut dire que les guerres étrangeres qui commencerent alors en Italie par l'expédition de Charles VIII à Naples, ne tourmenterent pas la société autant

que la crainte perpétuelle d'être enlevé, quand on alloità la campagne, par les bandits du scélérat qui s'étoit établi, & comme on le disoit alors, *qui s'étoit fait fort* dans un Château, ou l'appréhenſion de voir le feu mis à ſa maiſon dans une émeute populaire. Les guerres qui ſe faiſoient alors, ſemblables à la grêle, ne venoient que par bouffées; & comme ce fleau, elles ne ravageoient qu'une langue de pays. L'art d'épuiſer les Provinces pour faire ſubſiſter les armées ſur une frontiere; cet art pernicieux qui éterniſe les querelles des Souverains, & qui fait durer les calamités de la guerre longtems encore après les Traités, de maniere que la paix ne peut recommencer que pluſieurs années après que la guerre eſt finie, n'étoit pas encore inventé. On vit ſucceſſivement ſur le trône deux Papes, deſireux de laiſſer des Monumens illuſtres de leur Pontificat, & conſéquemment obligés à rechercher l'attachement de tous les Artiſans & de tous les gens de lettres qui pouvoient les immortaliſer, en s'immortaliſant eux-mêmes. François I, Charles-Quint, & Henri VIII devinrent rivaux de réputation, & ils favoriſerent à l'envi les Lettres & les Sciences. Les Lettres & les Arts firent donc des progrès merveilleux.

veilleux. La Peinture ſe perfectionna dans peu d'années. *Cum expeteretur à regibus populiſque, illos nobilitante quos dignata eſſet poſteris tradere* (*).

Le regne du feu Roi fut un tems de proſpérité pour les Arts & pour les Lettres. Dès que ce Prince eut commencé de régner par lui-même, il fit des établiſſemens les plus favorables aux perſonnes de génie, qui jamais ayent été faits par aucun Souverain. Le Miniſtre qu'il employa pour ces détails étoit capable de le ſervir. La protection de M. Colbert ne fut jamais le prix d'une aſſiduité ſervile à lui faire la cour, ni d'un dévouement feint ou véritable pour ſes volontés. Il n'avoit d'autre volonté, que de faire ſervir ſon Prince par les perſonnes les plus capables. Seul auteur de ſes déciſions & maître de ſa faveur il alloit chercher ceux qui avoient cette capacité, & il leur offroit ſa protection & ſon amitié, quand ils n'oſoient encore la demander. Par la magnificence du Prince & par la conduite du Miniſtre, le mérite devint alors un patrimoine.

(*) Plin. lib. 35.

SECTI-

SECTION XIII.

Qu'il eſt probable que les cauſes phyſiques ont auſſi leur part aux progrès ſurprenans des Arts & des Lettres.

Enfin on ne ſauroit douter que les cauſes morales ne contribuent aux progrès ſurprenans que la Poëſie & la Peinture font en certains ſiécles. Mais les cauſes phyſiques n'auroient-elles pas auſſi leur influence dans ces progrès? Ne contribuent-elles pas à la différence prodigieuſe qui ſe remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux ſiécles voiſins? Ne ſont-ce pas les cauſes phyſiques qui mettent les cauſes morales en mouvement? Sont-ce les libéralités des Souverains & les applaudiſſemens des contemporains qui forment des Peintres & des Poëtes illuſtres? Ne ſont-ce pas plutôt les grands Artiſans qui provoquent ces libéralités, & qui, par les merveilles qu'ils enfantent, attirent ſur leurs arts une attention que le monde n'y faiſoit pas, quand ces arts étoient encore groſſiers. Tacite remarque que les tems féconds en hommes illuſtres, ſont auſſi des tems fertiles en hommes capables de leur rendre juſtice (*). *Vir-*

(*) Vit. Agric.

Virtutes iisdem temporibus optime æſtimantur, quibus facillime gignuntur. Ne ſauroit-on croire donc qu'il eſt des tems où dans le même pays, les hommes naiſſent avec plus d'eſprit que dans les tems ordinaires? Peut-on penſer, par exemple, qu'Auguſte, quand il auroit été ſervi par deux Mécenes, auroit pû, s'il eût regné aux tems où regna Conſtantin, changer par ſes libéralités les Ecrivains du quatriéme ſiécle en des Tites-Lives & en des Cicérons? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur *munificence* eût formé dans les climats hiperborées, des Raphaëls, des Bembes & des Machiavels? Tous ces pays ſont-ils propres à produire de grands Poëtes & de grands Peintres? N'eſt-il point des ſiécles ſtériles dans les pays capables d'en produire?

En méditant ſur ce ſujet, il m'eſt ſouvent venu dans l'eſprit pluſieurs idées que je reconnois moi-même pour être plutôt de ſimples lueurs que de véritables lumieres. J'ignore donc encore après toutes mes réflexions, s'il eſt bien vrai que les hommes qui naiſſent durant certaines années, ſurpaſſent autant leurs ancêtres & leurs neveux en étendue & en vigueur d'eſprit, que ces premiers hommes dont parle l'Hiſtoire ſainte & l'Hiſtoire

ſtoire profane, & qui ont vécu pluſieurs ſiécles, ſurpaſſoient certainement leurs deſcendans en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il ſe trouve aſſez de vraiſemblance dans mes idées pour en diſcourir avec le lecteur.

Les hommes attribuent ſouvent aux cauſes morales, des effets qui appartiennent aux cauſes phyſiques. Souvent nous imputons aux contre-tems, des chagrins dont la ſource eſt uniquement dans l'intempérie de nos humeurs, ou dans une diſpoſition de l'air qui afflige notre machine. Si l'air avoit été plus ſérein, peut-être aurions-nous vu avec indifférence une choſe qui vient de nous déſeſpérer. Je vais donc expoſer ici mes réflexions d'autant plus volontiers, qu'en fait de probabilité & de conjectures, on ſe voit réfuter avec plaiſir, quand on apprend dans une réponſe des choſes plus ſolides que celles qu'on avoit imaginées. Comme dit Cicéron (*): *Nos, qui ſequimur probabilia, nec ultra id, quod veriſimile occurrerit, progredi poſſumus, & refellere ſine pertinacia & refelli ſine iracundia parati ſumus.*

Ma premiere réflexion, c'eſt qu'il eſt des pays & des tems où les Arts & les Lettres ne fleu-

(*) Tuſcul. qu. lib. 2.

fleuriſſent pas, quoique les cauſes morales y travaillent à leur avancement avec activité. Les Achilles qui paroiſſent dans ces tems-là, ne trouvent point un Homere digne de *chanter* leurs belles actions. „Tout ce qu'ils font, „c'eſt de fournir aux Poëtes à venir, des „ſujets propres à les exciter & à les ſoute„nir".

La ſeconde réflexion, c'eſt que les Arts & les Lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent & proportionné avec le tems qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrès ſubit. Ils y parviennent, quand les cauſes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fiſſent déja depuis longtems, ſans qu'on apperçût cependant aucun fruit bien ſenſible de leur activité. Les Arts & les Lettres retombent encore, quand les cauſes morales font des efforts redoublés pour les ſoutenir dans le point d'élévation où ils étoient montés comme d'eux-mêmes.

Enfin les grands Peintres furent toujours contemporains des grands Poëtes, & les uns & les autres vécurent toujours dans le même tems que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que, de leurs jours, je ne ſai quel eſprit de perfection ſe répandoit

ſur

sur le genre humain, dans leur patrie. Les professions qui avoient fleuri en même tems que la Poësie & que la Peinture, sont encore déchues avec elles.

PREMIERE RÉFLEXION.

Il seroit inutile de prouver fort au long, qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands Peintres, ni de grands Poëtes. Par exemple, tout le monde sait qu'il n'est sorti des extrêmités du Nord que des Poëtes sauvages, des Versificateurs grossiers & de froids Coloristes. La Peinture & la Poësie ne se sont point approchées du pole plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a guéres vu même dans cette Province qu'une peinture morfondue. Les Poëtes Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs compatriotes. Il semble que la Poësie ne craigne pas le froid autant que la Peinture.

On s'est apperçu dans tous les tems que la gloire de l'esprit étoit tellement réservée à de certaines contrées, que les pays limitrophes ne la partageoient guéres avec elles. Paterculus dit (*), qu'il ne faut pas plus s'étonner

(*) Patercul. lib. hist. prim.

tonner de voir tant d'Athéniens illuſtres par leur éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacédémone & dans Argos, un homme célébre en qualité de grand Orateur. L'expérience avoit accoutumé à voir ſans ſurpriſe cette diſtribution inégale de l'eſprit entre des contrées ſi voiſines. *Les différentes idées*, dit un Auteur moderne (*), *ſont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers: & ſans aller ſi loin, peut-être que les Orangers qui ne viennent pas ici auſſi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toujours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui ſe font ſentir dans les plantes, doivent s'étendre juſques aux cerveaux, & y faire quelque effet.* Il ſeroit à déſirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de développ-

(*) M de Fontenelle, Diſgreſſ. ſur les Anciens.

velopper lui-même ce principe. Il auroit éclairci bien mieux que moi les vérités que je tâche de développer, lui qui poſſede en un dégré éminent le talent le plus précieux dont un homme de lettre puiſſe être revêtu, je veux dire le don de mettre les connoiſſances les plus abſtraites à la portée de tout le monde, & de faire concevoir, moyennant une attention médiocre, les vérités les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais que dans ſes ouvrages, les ſciences dont elles font une partie.

Il ne faut point alléguer que la raiſon pour laquelle les Arts n'ont pas fleuri au-delà du cinquante-deuxiéme dégré de latitude Boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquiéme dégré, c'eſt qu'ils n'ont pas été tranſportés ſous la Zone ardente, ni ſous les Zones glacées. Les Arts naiſſent d'eux-mêmes ſous les climats qui leur ſont propres. Avant que les Arts ayent pu être tranſportés, il faut que les Arts ayent été nés. Il faut bien qu'ils ayent eu un berceau, & des premiers inventeurs. Qui avoit tranſporté les Arts en Egypte? perſonne. Mais les Egyptiens, favoriſés par le climat du pays, leur y donnerent la naiſſance. Les Arts naîtroient d'eux-mêmes dans les pays qui leur ſeroient propres,

pres, ſi l'on ne les y tranſportoit pas. Ils y paroîtroient un peu plus tard, mais ils y paroîtroient enfin. Les peuples chez qui les Arts n'ont pas fleuri, ſont les peuples qui habitent un climat qui n'eſt point propre aux Arts. Ils y ſeroient nés d'eux-mêmes ſans cela, ou du moins ils y ſeroient paſſés à la faveur du commerce.

Les Grecs, par exemple, ne fréquentoient pas plus communément en Egypte, que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois fréquentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt tranſplanté d'Egypte en Grece l'art de la Peinture, ſans que ces Souverains & ces Républiques encore groſſieres, ſe fuſſent fait une affaire importante de l'acquiſition de cet art. C'eſt ainſi qu'un champ qu'on laiſſe en friche auprès d'une forêt, ſe ſeme de lui-même, & devient bientôt un taillis, quand ſon terroir eſt propre à porter des arbres.

Depuis deux ſiécles que les Anglois aiment la Peinture autant qu'aucune autre nation, ſi l'on en excepte l'Italienne, il ne s'eſt point établi de Peintre étranger en Angleterre, qui n'ait gagné trois fois plus qu'il n'auroit pu gagner ailleurs. On ſait le cas qu'Henri VIII. faiſoit des tableaux, & avec quelle magnifi-

cence il récompenſoit Holbeins. La *munificence* de la Reine Eliſabeth ſe répandit ſur toutes ſortes de *vertus* durant un regne de près de cinquante années. Charles I. qui vécut dans une grande abondance les quinze premieres années de ſon regne, porta l'amour de la Peinture juſqu'à une paſſion qui avoit tous les caracteres des plus vives. Sa jalouſie fit monter les tableaux au prix où ils ſont aujourd'hui. Comme il en faiſoit acheter partout avec profuſion dans le même tems que Philippe IV. Roi d'Eſpagne en faiſoit acheter partout avec prodigalité, la concurrence de ces deux Souverains fit tripler dans toute l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les tréſors de l'art devinrent des tréſors réels dans le commerce (*). Juſqu'ici cependant aucun Anglois n'a mérité d'avoir un rang parmi les Peintres de la premiere, & même parmi ceux de la ſeconde claſſe. Le climat d'Angleterre a bien pouſſé ſa chaleur juſqu'à produire de grands ſujets dans toutes les ſciences & dans toutes les profeſſions. Il a même donné de bons Muſiciens & d'excellens Poëtes, mais il n'a point produit des Peintres qui tiennent parmi les Peintres célébres le même rang que les Philoſo-

(*) Dryden, Catal. des Peintres.

loſophes, les Savans, les Poëtes & les autres Anglois illuſtres tiennent parmi ceux des autres nations qui ſe ſont diſtingués dans la même profeſſion qu'eux. Les Peintres Anglois (*) ſe réduiſent à trois faiſeurs de portrait.

Les Peintres qui fleurirent en Angleterre ſous Henri VIII & ſous Charles I étoient des Peintres étrangers qui apporterent dans cette Isle un art que les naturels du pays ne ſurent point y fixer. Holbeins & Lely étoient Allemans. Vandick étoit Flamand. Ceux mêmes qui de nos jours ont paſſé en Anglettere pour les premiers Peintres du pays, n'étoient pas Anglois. Vario étoit Napolitain, & Kneller étoit Allemand. Les monnoies qui furent fabriquées en Angleterre du tems de Cromwel, & les Médailles qui y furent faites ſous Charles II & ſous Jaques II ſont d'aſſez beaux ouvrages, mais celui qui les fit, étoit un étranger. C'étoit Roëttiers d'Anvers, le compatriote de Guibbons, qui durant longtems a été le premier Sculpteur de Londres.

Nous voyons même que le goût du deſſeins eſt mauvais communément dans les ou-

 vrages

(*) Cooper. d'Opſon. Riley.

vrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils ſont admirables, c'eſt par l'exécution, c'eſt par la main de l'Ouvrier, & non par le deſſein de l'Artiſan. Veritablement il n'eſt point d'Ouvriers qui ayent plus de propreté dans l'exécution, ni qui ſachent mieux ſe prévaloir des outils, que les Ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas ſu juſques ici ſe rendre propre le goût de deſſein que quelques Ouvriers étrangers qui ſe ſont établis à Londres, y ont porté. Ce goût n'eſt point ſorti de la boutique de ces Ouvriers.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les pays exceſſivement froids ou humides, que les Arts ne ſauroient fleurir. Il eſt des climats tempérés où ils ne font que languir. Quoique les Eſpagnols ayent eu pluſieurs Souverains magnifiques, & auſſi épris des charmes de la Peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été; cependant cette nation ſi fertile en grands perſonnages, & même en grands Poëtes tant en vers qu'en proſe, n'a point eu de Peintre de la premiere claſſe; à peine compte-t'on deux Eſpagnols de la ſeconde. Charles-Quint, Philippe II, Philippe IV & Charles II ont été obligés d'employer, pour travailler à l'Eſcurial & ailleurs, des Peintres étrangers.

Les

Les Arts libéraux ne ſont jamais ſortis de l'Europe que pour ſe promener, s'il eſt permis de parler ainſi, ſur les côtes de l'Aſie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nés en Europe & ſur les côtes voiſines de l'Europe, ont toujours été plus propres que les autres peuples, aux arts, aux ſciences & au gouvernement politique. Par tout où les Européans ont porté leurs armes, ils ont aſſujetti les naturels du pays. Les Européans les ont toujours battus, quand ils ont pu être dix contre trente. Souvent les Européans les ont défaits, quoiqu'ils ne fuſſent que dix contre cent. Sans citer ici le grand Alexandre & les Romains, qu'on ſe ſouvienne de la facilité avec laquelle des poignées d'Eſpagnols & de Portugais, aidés par leur induſtrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe, aſſujettirent les deux Indes. Alléguer que les Indiens ne ſe ſeroient pas laiſſés ſubjuguer ſi facilement, s'ils avoient eu les mêmes machines de guerre, les mêmes armes & la même diſcipline que leurs conquérans, c'eſt prouver la ſupériorité de génie de notre Europe, qui avoit inventé toutes ces choſes, ſans que les Aſiatiques & les Amériquains euſſent encore rien trouvé d'équivalent, quoiqu'ils fiſſent continuelle-

ment la guerre les uns contre les autres. S'il eſt véritable que le haſard ait fait trouver aux Chinois plutôt qu'à nous, la poudre à canon & l'Imprimerie, nous avons ſi bien perfectionné ces deux arts, dès qu'ils nous ont été connus, que nous autres Européans, nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce ſont nos Miſſionnaires qui dirigent préſentement la fonte de leur canon, & nous leur avons porté des livres imprimés avec des caracteres ſéparés. Tout le monde ſait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées, & qui ne pouvoient ſervir que pour imprimer une ſeule choſe; au lieu que les caracteres ſéparés, ſans compter les autres commodités qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir ſervir à l'impreſſion de pluſieurs feuilles différentes. Nous imprimons l'Enéïde de Virgile avec les mêmes caracteres qui ont ſervi à imprimer le nouveau Teſtament. Lorſque les Européans entrerent à la Chine, les Aſtronomes du pays, qui depuis pluſieurs ſiécles étoient très-bien payés, ne ſavoient pas encore prédire les éclipſes avec juſteſſe. Il y a plus de deux mille ans que les Aſtronomes Européans les ſavent prédire avec préciſion.

Les

Les Arts paroiſſent même ſouffrir, dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vue. Quoique les Egyptiens ſoient des premiers inventeurs de la Peinture & de la Sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens, à la gloire de ces deux arts. Les Sculptures qui ſont conſtamment des Egyptiens, c'eſt-à-dire, celles qui ſont attachées aux bâtimens antiques de l'Egypte, celles qui ſont ſur leurs Obéliſques & ſur leurs Mumies, n'approchent pas des Sculptures faites en Grece & dans l'Italie. S'il ſe rencontre quelque Sphinx d'une beauté merveilleuſe, on peut croire qu'il ſoit l'ouvrage de quelque Sculpteur Grec qui ſe ſera diverti à faire des figures Egyptiennes, comme nos Peintres ſe divertiſſent quelquefois à imiter dans leurs ouvrages, les figures des bas-reliefs & des tableaux des Indes & de la Chine. Nous-mêmes n'avons-nous pas eu des Ouvriers qui ſe ſont divertis à faire des Sphinx? On en compte pluſieurs dans les Jardins de Verſailles, qui ſont des orginaux de nos Sculpteurs modernes. Pline ne nous vante pas dans ſon livre aucun chef-d'œuvre de Peinture ou de Sculpture fait par un Ouvrier Egyptien, lui qui nous fait de ſi longues énumérations

des ouvrages des Artisans célébres. Nous voyons (*) même que les Sculpteurs Grecs alloient travailler en Egypte. Pour revenir au silence de Pline, cet Auteur vivoit dans un tems où les ouvrages des Egyptiens subsistoient encore. Pétrone écrit que les Egyptiens ne formoient que de mauvais Peintres. Il dit que les Egyptiens avoient nui beaucoup à cet art, en inventant des regles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

Il y a trente ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces dessseins que les Rois de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres. Les Ouvriers Grecs n'alloient point apparemment chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les soldats Grecs. Quoiqu'il en soit, on n'est plus aussi surpris, après avoir vu ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers, en comparaison de ce qu'il avoit vu dans la Grece. Les Perses étoient sous Darius, ce que sont aujourd'hui les

(*) Diod. Sicul. lib. prim.

les Perſans qui habitent le même pays qu'eux, c'eſt-à-dire, des Ouvriers très-patiens & très-habiles, quant au travail de la main, mais ſans génie pour inventer, & ſans talent pour imiter les plus grandes beautés de la nature.

L'Europe n'eſt que trop remplie aujourd'hui d'étoffes, de porcelaine, & des autres curioſités de la Chine & de l'Aſie Orientale. Rien n'eſt moins pittoreſque que le goût de deſſein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a traduit pluſieurs compoſitions poëtiques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en ſa place, ou bien une avanture vraiſemblable, on l'admire : c'eſt en dire aſſez. Auſſi toutes ces traductions qui ne ſe réimpriment gueres, n'ont qu'une vogue paſſagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original, & à l'amour inconſidéré que bien des gens ont pour les choſes ſingulieres. La même curioſité qui fait courir après les compatriotes des Auteurs de ces écrits, lorſqu'ils paroiſſent en France vêtus à la mode de leur pays, fait lire avec empreſſement ces traductions, quand elles ſont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perſes avoient eu quelques Poëtes du mérite d'Homere, il eſt à croire que les Grecs qui voyageoient pour enrichir leurs Bibliothéques, comme

comme d'autres peuples naviguent aujourd'hui pour fournir leurs magasins, se le seroient approprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en Grec, ainsi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoique ce Prince payen ne la regardât que comme un livre que des hommes auroient été capables de composer.

Quand les Espagnols découvrirent le Continent de l'Amérique, ils y trouverent deux grands Empires fleurissans depuis plusieurs années, celui du Mexique & celui du Pérou. Depuis longtems on y cultivoit l'art de la Peinture. Les peuples d'une patience & d'une subtilité de main inconcevable, avoient même créé l'art de faire une espece de Mosaïque avec les plumes des Oiseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & pour réduire en forme des figures coloriées, tant de filets différens. Mais comme le génie manquoit à ces peuples, ils étoient, malgré leur dextérité, des Artisans grossiers. Ils n'avoient ni les regles du dessein les plus simples, ni les premiers principes de sa composition, de la perspective & du clair-obscur. Ils ne savoient pas même peindre avec les minéraux & les autres couleurs naturelles qui viennent de

de leur pays. Dans la ſuite ils ont vu des meilleurs tableaux d'Italie, dont les Eſpagnols ont tranſporté un grand nombre dans le nouveau monde. Ces Maîtres leur ont encore enſeigné comme il falloit ſe ſervir des pinceaux & des couleurs, mais ſans pouvoir en faire des Peintres intelligens. Les Indiens qui ont ſi bien appris les autres arts que les Eſpagnols leur ont enſeignés, qu'ils ſont devenus, par exemple, meilleurs Maçons que leurs maîtres, n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur portée, que la vivacité des couleurs brillantes. C'eſt ce qu'ils ont imité avec ſuccès. Ils y ſurpaſſent même leurs originaux, à ce que j'ai ouï dire à des perſonnes qui ont vu dans le Mexique pluſieurs coupoles peintes par des Artiſans Indiens.

Les Chinois ſi curieux des peintures de leur pays, ont peu de goût pour les tableaux d'Europe, où, diſent-ils, on voit trop de taches noires. C'eſt ainſi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait réflexion ſur toutes les choſes que je viens d'alléguer, & ſur pluſieurs autres connues généralement, & qui prouvent notre propoſition, on ne ſauroit s'empêcher d'être de l'opinion de M. de Fontenelle, qui dit, en parlant des lumieres

&

& du tour d'esprit des Orientaux (*): *En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a pas encore été hors de notre Europe, ou du moins qui ne s'en est pas beaucoup éloigné.*

Non-seulement il est des pays où les causes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres, ni de grands Poëtes; mais ce qui prouve encore davantage, il y a eu des tems où les causes morales n'ont pas pû former de grands Artisans, même dans les pays, qui en d'autres tems en ont produit avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans, que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes libéraux envers les Peintres & les gens de lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'essort à aucun Artisan, & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenu les hommes de sa profession qui se manifesterent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant longtems Laurent de Médicis avoit fait à Florence cette dépense royale qui obligea le monde à lui donner le surnom de *Magnifique*, & la plus grande partie

(*) Pluralité des mondes. Sixiéme soir.

partie de ſes profuſions étoient des libéralités qu'il diſtribuoit avec diſcernement à toutes ſortes de *vertus*. Les Bentivoles avoient fait la même choſe à Boulogne, & les Seigneurs de la Maiſon d'Eſt à Ferrare. Les Viſcomti & les Sforces avoient été les bienfaiteurs des beaux Arts à Milan. Perſonne ne parut alors dont les ouvrages puiſſent tenir un rang parmi ceux qui ſe ſont faits dans la ſuite, & lorſque les ſciences & les arts eurent été, pour ainſi dire, renouvellés. Il ſemble que les grands hommes en tout mérite, & qui, ſelon le ſentiment ordinaire, auroient dû être diſtribués dans pluſieurs ſiécles, attendiſſent le Pontificat de Jules II pour paroître.

Tournons les yeux préſentement ſur tout ce qui s'eſt paſſé en France, par rapport à la Poëſie comme à la Peinture. Les cauſes morales ont-elles attendu, pour favoriſer la Poëſie & la Peinture, que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine ſe produiſiſſent? Peut-on dire qu'on ait vu les effets ſuivre ſi promtement l'action des cauſes morales dans notre patrie, qu'il faille attribuer à ces cauſes les ſuccès ſurprenans des grands Artiſans. Avant François premier, nous avons eu des Rois libéraux envers tous les gens de mérite, ſans que leurs largeſſes ayent pro-

procuré à leurs regnes, l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François, dont les ouvrages fussent mis en parallele par la postérité avec ceux qui ont été faits sous Louis XIII & Louis XIV. A peine nous demeure-t'il de ces tems-là quelque fragmens de vers ou de prose que nous lisions avec plaisir. Le Chancelier de l'Hôpital dit dans la harangue qu'il prononça aux Etats généraux assemblés à Orléans (*): *Que le bon Roi Louis XII prenoit plaisir à ouir les Farces & Comédies, même celles qui étoient jouées en grande liberté, disant, que par-là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Royaume, & qu'autrement il n'eût su.* De toutes ces farces composées sous Louis XII ou bien auparavant, celle de Patelin est la seule qui ait conservé une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On sait quelle faveur, ou pour parler plus exactement, quelle amitié il montroit à maître Roux, à André del Sarte, comme à tous les hommes illustres par quelque talent, ou par quelque mérite. Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On sait avec quelle

(*) En 1561.

quelle profusion il payoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses libéralités & son accueil attirerent les Peintres en France; mais bien que continuées durant un regne de trente-trois ans, elles ne purent former de grands Peintres parmi ses sujets. Les Peintres qui s'établirent alors en France, y moururent sans Eleves, du moins qui fussent dignes d'eux, ainsi que ces animaux qu'on transporte sous un climat trop différent du leur, meurent sans laisser race.

Ce Roi généreux n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, & lui-même il faisoit des vers. Sa sœur Marguerite de Valois, la premiere des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses Poësies, sous le nom de *Marguerites Françoises.* Aussi le regne de François premier produisit-il une grande quantité de poësies, mais celles de Clément Marot & de Saint Gelais, sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'hui. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Bibliothéques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans notre langue, ne nous empêchent pas de lire encore avec plaisir les

morceaux que Marot a composé dans la sphere de son génie, qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages, ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses contemporains, si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautés que les Poëtes du siécle de Louis XIV ont mises dans les leurs.

Henri II & Diane de Valentinois se plaisoient beaucoup avec les Muses. Charles IX les honoroit jusqu'à leur sacrifier lui-même, pour ainsi dire, & les vers qu'il composa pour Ronsart, valent bien les meilleurs qu'ait fait ce Poëte illustre.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont je n'ai que le corps,
Le maître elle t'en rend, & te fait introduire,
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Ce Prince fit le célébre Jacques Amiot, fils d'un Boucher de Melun, grand Aumônier de France. On sait à quels excès Henri III porta ses profusions envers la Pléïade Françoise, ou la société des sept Astres les plus illustres de la Poësie Françoise sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX, que nous avons déja citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux Poëtes. Tous les beaux

beaux eſprits qui vêquirent ſous Henri III, & même ceux qui ſouvent abuſoient de leur talent pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ſes prodigalités. Dans le tems dont je parle, les Poëtes & les Savans étoient admis par nos Rois à une eſpéce de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient auſſi-bien accueillis que *les mieux huppés* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point aſſez d'haleine à perſonne pour s'élever au haut du Parnaſſe. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruits dans un pays où un regard affable du Souverain ſuffit pour envoyer vingt perſonnes de condition affronter gaiement ſur une bréche la mort la moins évitable.

Il eſt de l'eſſence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ſes Maîtres; & celle de France épouſa toujours le goût des ſiens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainſi je laiſſe à penſer ſi ce fut par la faute des cauſes morales qu'il ne ſe forma point un Moliere, ni un Corneille à la Cour des Valois. Térence, Plaute, Horace, Virgile, & les autres bons Auteurs de l'antiquité, qui ont tant contribué à former les Poëtes du dix-ſeptiéme ſiécle,

n'étoient-ils pas entre les mains des beaux esprits de la Cour de François premier & de Henri III. Est-ce parce que Ronsard & ses contemporains ne savoient pas les langues anciennes, qu'ils ont fait des ouvrages dont le gout ressemble si peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains? Au contraire, le plus grand de leurs défauts est de les avoir imités trop servilement; c'est d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établissemens aussi judicieux & aussi magnifiques que les Romains les auroient pu faire en faveur des Arts qui relevent du dessein. Afin de donner aux jeunes gens nés avec le génie de la Peinture, toutes les facilités imaginables, pour perfectionner leurs talens, il a fondé pour eux une Académie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux Arts. Les Eleves qui jettent quelque lueur de génie, y sont entretenus assez longtems pour avoir le loisir d'apprendre ce qu'ils sont capables de savoir. Les recompenses & la considération attendent les ouvriers habiles: nous les avons vu même prévenir quelquefois le mérite. Cependant cinquante années de soins & de dépenses ont à peine

peine produit trois ou quatre Peintres, dont les ouvrages ſoient bien marqués au coin de l'immortalité.

On obſervera même que les trois Peintres François, qui firent un ſi grand honneur à notre nation ſous le regne de Louis XIV. ne devoient rien à ces établiſſemens. Ils étoient formés avant que ces établiſſemens fuſſent faits. En 1661. ce fut l'année où le Roi Louis XIV. prit lui-même les rênes du gouvernement, & où il commença ſon ſiécle, le Pouſſin avoit ſoixante & ſept ans, & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déja quarante ans, & ſi la magnificence du Prince l'a excité à travailler, ce n'eſt point elle qui l'a rendu capable d'exceller. Enfin la nature que Louis le Grand força tant de fois à plier ſous ſes volontés, a refuſé conſtamment de lui obéïr ſur ce point-là. Elle n'a pas voulu produire dans ſon ſiécle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produiſit d'elle-même dans le ſiécle de Leon X. Les cauſes phyſiques dénioient leur concours aux cauſes morales. Ainſi ce Prince n'a pu voir en France une Ecole comme celles qui ſe ſont formées ſubitement en d'autres tems, à Rome, à Veniſe & à Boulogne.

Les dépenſes ſomptueuſes de Louis XIV. ne réuſſirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellens. Comme on eſt bon Sculpteur, quand on ſait faire de belles ſtatues; comme il n'eſt pas néceſſaire pour mériter ce titre, d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la premiere partie de nos réflexions, l'on peut dire que la Sculpture ne demande point autant de génie que la Peinture. Le Souverain qui ne ſauroit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puiſſent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent, avec ſon ſecours, devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas été formée en des tems où les cauſes phyſiques voulusſent bien concourir avec les cauſes morales, enfante ainſi des hommes excellens dans la Sculpture & dans la Gravure, au lieu de produire des Peintres du premier ordre. C'eſt préciſément ce que nous avons vu arriver en France. Depuis le renouvellement des Arts, on n'a jamais vu en quelque lieu que ce ſoit, le grand nombre de Sculpteurs excellens, & de bons Graveurs en tout genre & en toute eſpéce, qu'on a vu en France ſous le regne du feu Roi.

Les

Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la Sculpture, ſont réduits depuis longtems à ſe ſervir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marſeille (*), fut choiſi préférablement à pluſieurs Sculpteurs Italiens, pour tailler deux des quatre ſtatues dont on vouloit orner les niches des pilaſtres qui portent le Dôme de la magnifique Egliſe de Sainte Marie de Carignan, à Genes. Le Saint Sébaſtien & le Saint Alexandre Sauli ſont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'ouvrier qui fit le Saint Barthelemi; mais les Génois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre ſtatues. Quand les Jéſuites de Rome firent élever, il y a quarante-cinq ans, l'autel de Saint Ignace dans l'Egliſe du Jeſus, ils mirent au concours deux grouppes de cinq figures de marbre blanc, qui devoient être placés aux côtés de ce ſuperbe monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fuſſent en Italie, préſenterent chacun ſon modéle, & ces modéles ayant été expoſés, il fut décidé ſur la voix publique, que celui de Theodon, alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre, & celui de le

(*) Mort à Marſeille en 1695. âgé de 72 ans.

Gros, tous deux François, étoient les meilleurs. Ils firent les deux grouppes qui sont cités aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de la *Rome moderne.* La baluſtrade de bronze qui renferme cet Autel, laquelle eſt compoſée d'Anges qui ſe jouent dans des ſeps de vigne mêlés d'épis de bleds, eſt encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs en taille douce que nous ayons vus, étoient François par leur naiſſance ou par leur éducation. Il en eſt de même des Graveurs ſur métaux. L'Orfévrerie en grand & en petit, enfin tous les arts qui relevent du deſſein, ſont plus parfaits en France que partout ailleurs. Mais comme la Peinture ne dépend pas autant des cauſes morales, que les arts dont je viens de parler, elle n'y a point fait de progrès proportionnés aux ſecours qu'elle a reçus quatre-vingt ans depuis.

* *
*

SECON-

SECONDE RÉFLEXION.

Que les Arts parviennent à leur élévation par un progrès ſubit, & que les effets des cauſes morales ne les ſauroient ſoutenir ſur le point de perfection où ils ſemblent s'être élevés par leurs propres forces.

Voilà ma premiere raiſon pour montrer que les hommes ne naiſſent pas avec autant de génie dans un pays que dans un autre, & que dans le même pays ils ne naiſſent pas avec autant de génie dans un tems que dans un autre tems. La ſeconde ne me paroît pas moins forte que la premiere. C'eſt qu'il arrive des tems où les hommes portent en peu d'années juſqu'à un point de perfection ſurprenant, les arts & les profeſſions qu'ils cultivoient preſque ſans aucun fruit depuis pluſieurs ſiécles. Ce prodige ſurvient, ſans que les cauſes morales faſſent rien de nouveau, à quoi l'on puiſſe attribuer un progrès ſi miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences retombent, quand les cauſes morales font des efforts redoublés pour les ſoutenir ſur le point d'élévation, où il ſemble qu'une influence ſecrette les eût portés.

Le Lecteur voit déja quels faits je vais employer pour montrer que le progrès des beaux Arts vers la perfection, devient ſubit tout-à-coup, & que ces Arts franchiſſant en peu de tems un long eſpace, ſautent de leur levant à leur midi. Dès le treiziéme ſiécle, la Peinture renaquit en Italie ſous le pinceau de Cimabué (*). Il arriva bien que pluſieurs Peintres ſe rendirent Illuſtres dans les deux ſiécles ſuivans, mais aucun ne ſe rendit excellent. Les ouvrage de ces Peintres, ſi vantés de leur tems, ont eu en Italie le ſort que les poëſies de Ronſard ont eu en France: on ne les recherche plus.

En mil quatre cens quatrevingt, la Peinture étoit encore un art groſſier en Italie, où depuis deux cens ans on ne ceſſoit de la cultiver. On deſſinoit alors ſcrupuleuſement la nature, mais ſans l'annoblir. On finiſſoit les têtes avec tant de ſoin, qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient des couleurs très-brillantes & rehauſſées d'or. Enfin la main des ouvriers avoit bien acquis quelque capacité, mais les ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre éteincelle de génie. Les beautés qu'on tire du nud dans

(*) Né en 1240.

dans les corps repréſentés en action, n'avoient point été imaginées de perſonne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair-obſcur, ni dans la perſpective aërienne, non plus que dans l'élégance des concours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres ſavoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit ſans ſavoir les diſpoſer ſuivant les regles de la compoſition pittoreſque aujourd'hui ſi connues. Avant Raphaël & ſes contemporains, le martyre d'un Saint n'émouvoit aucun des ſpectateurs. Les aſſiſtans que le Peintre introduiſoit à cette action tragique, n'étoient-là que pour remplir l'eſpace de la toile que le Saint & les bourreaux laiſſoient vuide.

A la fin du quinziéme ſiécle, la Peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas ſi tardifs, que ſa progreſſion étoit comme imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La Peinture encore Gothique a commencé les ornemens de pluſieurs édifices, dont les derniers embelliſſemens ſont les chefs-d'œuvres de Raphaël & de ſes contemporains. Le Cardinal (*) Jean de Médicis, qui ne vieillit point ſous le chapeau, puiſqu'il

(*) Leon X.

qu'il fut fait Pape à trente-sept ans, renouvella la décoration de l'Eglise de S. Pierre in Montorio, & il commença d'y faire travailler peu de tems après qu'il eut reçu la pourpre. Les Chappelles qui sont à main gauche en entrant, & qui furent faites les premieres, sont ornées d'ouvrages de peinture & de sculpture d'un goût médiocre, & qui tient encore du Gothique. Mais les Chapelles qui sont vis-à-vis, furent ornées par des ouvriers qu'on compte parmi les Artisans de la premiere classe. La premiere en entrant dans l'Eglise, est peinte par *Fra Sébastien del Piombo.* Une autre est enrichie de statues faites par Daniel de Voltere. Enfin on voit au-dessus du maître-autel la Transfiguration de Raphaël, tableau presque aussi connu des nations que l'Enéïde de Virgile.

La destinée de la Sculpture fut la même que celle de la Peinture. Il sembloit que les yeux des Artisans, jusques-là fermés, se fussent ouverts par quelque miracle. Un Poëte diroit que chaque nouvel ouvrage de Raphaël faisoit un Peintre. Cependant les causes morales ne faisoient rien alors en faveur des Artisans, que ce qu'elles avoient fait sans fruit depuis deux siécles. Les statues

tues & les bas-reliefs antiques, dont Raphaël & ſes contemporains ſavoient ſi bien profiter, avoient été devant les yeux de leurs devanciers, qui n'en avoient ſu faire uſage. Si l'on déterroit quelques ouvrages antiques que ces devanciers n'euſſent pas vus, combien en avoient-ils vus qui périrent, avant que Raphaël pût les voir? Pourquoi ces devanciers ne faiſoient-ils pas fouiller dans les ruines de l'ancienne Rome, comme le firent Raphaël & ſes contemporains? C'eſt qu'ils n'avoient point de génie. C'eſt qu'ils ne reconnoiſſoient pas leur propre goût dans le Marc-Aurele & dans tous les ouvrages de Sculpture & d'Architecture qui étoient hors de terre longtems avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome, arrivoit en même-tems à Veniſe, à Florence & dans d'autres villes d'Italie. Il y ſortoit de deſſous terre, pour ainſi dire, des hommes illuſtres à jamais dans leurs profeſſions, & qui tous valoient mieux que les maîtres qui les avoient enſeignés; des hommes ſans précurſeur, & qui étoient les Eleves de leur propre génie. Veniſe ſe vit riche tout-à-coup en Peintres excellens, ſans que la République eût fondé depuis peu de nouvelles Académies, ni propoſé aux Peintres de nouveaux

veaux prix. Les influences heureuſes qui ſe répandoient alors ſur la Peinture, furent chercher le Corrége dans ſon village pour en faire un grand Peintre d'un caractere particulier. Il oſa le premier mettre des figures véritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme diſent les Peintres. Raphaël, en peignant les Nôces de Pſyché ſur la voûte du ſallon du petit Farneſe, a traité ſon ſujet, comme s'il étoit peint ſur une tapiſſerie attachée à ce plafond. Le Corrége met des figures en l'air dans l'Aſſomption de la Vierge, qu'il peignit dans la coupole de la Cathédrale de Parme, & dans l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt qu'il peignit dans la coupole de l'Abbaye de Saint Jean de la même ville. C'eſt une choſe qui ſeule pourroit faire reconnoître l'action des cauſes phyſiques dans le renouvellement des Arts. Toutes les Ecoles qui ſe formoient alors, alloient au beau par des routes différentes. Leur maniere ne ſe reſſembloit pas, quoiqu'elles fuſſent ſi bonnes qu'on ſeroit fâché que chaque Ecole n'eût pas ſuivi la ſienne. (*) *Omnes inter ſe diſſimiles, ita tamen, ut neminem velis eſſe ſui diſſimilem.*

Le

(*) Cic. de Orat. lib. 3.

Le Nord reçut auſſi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur pays. On conſerve dans le cabinet de la Bibliotheque de Baſle, pluſieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrès ſurprenant que la Peinture faiſoit par tout où il y avoit des ſujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inſcription miſe au bas apprend avoir été fait en 1516, repréſente un Maître d'école qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochés aux ouvrages de peinture faits avant Raphaël. Le ſecond tableau que ſon inſcription apprend avoir été fait en 1521, & qui repréſente une Deſcente de Croix, eſt dans le bon goût. Holbeins avoit vu de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainſi que Raphaël profita en voyant l'ouvrage de Michel-Ange. Le retable d'Autel, qui repréſente en huit tableaux ſéparés les principaux événemens de la Paſſion, & qu'on conſerve à l'Hôtel de-Ville de Baſle, doit avoir été peint par Holbeins avant l'abolition du culte de la Religion Catholique à Basle, où la prétendue Réforme fut introduite,

duite, & les tableaux ôtés des Egliſes en 1527. Ces huit tableaux peuvent être comparés aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la poëſie, & leur être préferés pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair-obſcur, que les autres Peintres n'en avoient en ces tems-là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui repréſente J. C. arrêté priſonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos peres virent arriver en France, en faveur de la Poëſie ſous le regne de Louis XIII, le même événement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la Peinture ſous le regne de Jules II. On vit reluire ſubitement un jour lumineux, qui n'avoit été précedé que par un foible crépuſcule. Notre poëſie s'éleva tout-à-coup, & les Nations étrangeres, qui juſques alors la dédaignoit, en devinrent épriſes. Autant que je puis m'en ſouvenir, Pierre Corneille eſt le premier des Poëtes François profanes, dont un ouvrage de quelque étendue ait été traduit dans la langue de nos voiſins.

On trouve des ſtances admirables dans les œuvres de pluſieurs Poëtes François qui ont écrit

écrit avant le tems que je marque, comme l'époque où commence la ſplendeur de la Poëſie Françoiſe. Malherbe eſt inimitable dans le nombre & dans la cadence de ſes vers; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de génie, la plupart des ſtrophes de ſes ouvrages, ne ſont recommandables que par la mécanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'exigeoit pas même alors que les poëſies ne fuſſent compoſées, pour ainſi dire, que de *beautés contigues*, Quelques endrois brillans ſuffiſoient pour faire admirer toute une piéce. On excuſoit la foibleſſe des autres vers, qu'on regardoit ſeulement comme étant faits pour ſervir de liaiſon aux premiers, & on les appelloit, ainſi que nous l'apprenons des Mémoires de l'Abbé de Marolles, *des vers de paſſages.*

Il eſt des ſtrophes dans les œuvres de Deſportes & de Bertaut, comparables à tout ce qui peut avoir été fait de meilleur depuis Corneille; mais ceux qui entreprennent la lecture entiere des ouvrages de ces deux Poëtes ſur la foi de quelques fragmens qu'ils ont entendu réciter, l'abandonnent bientôt, Les livres dont je parle, ſont ſembla-

bles à ces chaînes de montagnes, où il faut traverser bien des pays sauvages, pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avions en France une Scene tragique depuis deux cens ans, quand Corneille fit le Cid. Quel progrès avoit fait parmi nous la Poësie dramatique? Aucun. Corneille trouva notre théâtre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir été sous Louis XII. La Poësie dramatique fit plus de progrès depuis 1635 jusques en 1665, elle se perfectionna plus en ces trente années-là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siécles précédens. Rotrou parut en même tems que Corneille: Racine, Moliere & Quinault, vinrent bientôt après. Voyoit-on dans Garnier & dans Mairet une Poësie dramatique qui se perfectionnât assez pour faire espérer qu'il parût bientôt des Poëtes du mérite de Corneille & de Moliere? Quels sont, pour parler ainsi, les ancêtres poëtiques de la Fontaine? Pour dire quelque chose de nos Peintres, Freminet & Vouet, qui travailloient sous Louis XIII, étoient-ils des précurseurs dignes du Poussin, de le Sueur & de le Brun?

Les grands hommes, qui composent ce qu'on appelle le siécle d'Auguste, ne se formerent point durant les jours heureux du regne

regne de cet Empereur. Ils avoient acquis le mérite, ils étoient formés avant que ces jours heureux commençaſſent. Perſonne n'ignore que les premieres années du ſiécle d'Auguſte furent un ſiécle de fer & de ſang. Ces jours bénis de tout l'Univers, ne commencerent leur cours qu'après la bataille d'Actium, où le démon tutelaire de Rome terraſſa d'un ſeul coup Antoine, la Diſcorde & Cléopatre. Virgile avoit quarante ans, lorſque cet événement arriva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des tems durant leſquels ils s'étoit formé, & qu'il dit avec tant d'élégance, avoir été le regne de Mars & de la Fureur. (*)

Quippe ubi fas verſum atque nefas; tot bella per orbem,
Tam multæ ſcelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor; ſquallent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in enſem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum.
Vicinæ, ruptis inter ſe legibus, urbes
Arma ferunt; ſævit toto Mars impius orbe.

(*) Georg. lib. prim.

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué étoient même plus exposés que les autres, dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premieres années du regne d'Auguste. Cicéron, qui fut égorgé dans les tems malhereux dont parle Virgile, mourut la victime de ses talens.

Largus & exundans lætho dedit ingenii fons
Ingenio manus est & cervix cæsa. (*)

Horace avoit trente-cinq ans, lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poëtes à travailler, mais ils étoient devenus déja de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrès surprenant que les Arts & les Lettres font en certains siécles, c'est que les Arts & les Lettres retombent, quand les causes morales font les derniers efforts pour les soutenir sur le point d'élévation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui, pour ainsi dire, se font

(*) Juven. Sat. decim.

ſont formés de leurs propres mains, ne ſauroient former par leurs leçons, ni par leurs exemples, des Eleves qui ſoient leurs égaux. Ces ſucceſſeurs, qui reçoivent des enſeignemens donnés par des maîtres excellens; ces ſucceſſeurs qui, par cette raiſon & par bien d'autres, devroient ſurpaſſer leurs maîtres, s'ils avoient autant de génie que ces maîtres, occupent leur place ſans la remplir. Les premiers ſucceſſeurs des grands maîtres, ſont encore remplacés par des ſujets moindres qu'eux. Enfin le génie des Arts & des ſciences diſparoît, juſqu'à ce que la révolution des ſiécles le vienne encore tirer une autrefois du tombeau, où il ſemble qu'il s'enſeveliſſe pour pluſieurs ſiécles, après s'être montré durant quelques années.

Dans le même pays où la nature avoit produit libéralement, & ſans ſecours extraordinaire, les Peintres fameux du ſiécle de Leon X, les récompenſes, les ſoins de l'Académie de S. Luc, établie par Grégoire XIII & par Sixte-Quint, l'attention des Souverains, enfin tous les efforts des cauſes morales n'ont pu donner une poſtérité à ces grands Artiſans nés ſans ancêtres. L'Ecole de Veniſe & celle de Florence dégénererent & s'anéantirent en ſoixante ans. Il eſt vrai que la

Peinture ſe maintint à Rome en ſplendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du ſiécle dernier on y voyoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que le Pouſſin, les Eleves des Carraches qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'Ecole de Boulogne, & quelques autres. Comme cette Ecole avoit fleuri plus tard que celle de Rome, elle a ſurvécu à la premiere. Qu'on me permette l'expreſſion, il ne vint point de taillis à côté de ces grands chênes. Le Pouſſin en trente années de travail aſſidu dans un attelier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui ſe ſoit acquis un grand nom dans la Peinture, quoique ce grand homme fût auſſi capable d'enſeigner ſon art, qu'aucun maître qui jamais l'ait profeſſé. Dans la même ville, mais en d'autres tems, Raphaël mort auſſi jeune que l'étoient ſes Eleves, avoit formé dans le cours de dix ou douze années une Ecole de cinq ou ſix Peintres, dont les ouvrages ſont encore une partie de la gloire du maître. Enfin toutes les Ecoles d'Italie, celles de Veniſe, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands ſujets ſe multiplioient ſi facilement dans les bons tems, en ſont aujourd'hui dénuées.

Cette

Cette décadence eſt arrivée préciſément en des tems où l'Italie jouiſſoit des jours les plus heureux dont elle ait joui depuis la deſtruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui décideroient de la deſtinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette deſtinée dépendit uniquement des cauſes morales, concouroient à les faire fleurir, quand ils y ſont tombés en décadence. Ce fut depuis l'expédition de notre Roi Charles VIII à Naples (*), juſqu'à la paix faite à Cambrai 1529, entre Charles-Quint & François premier, laquelle fut bientôt ſuivie de la derniere révolution de l'Etat de Florence, que les guerres déſolerent l'Italie. Durant trente-quatre ans, l'Italie, pour me ſervir de l'expreſſion familiere à ſes Hiſtoriens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Royaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par différens Princes, & l'Etat de Milan changea de maître encore plus ſouvent. On vit pluſieurs fois, des clochers de Veniſe, les armées ennemies; & Florence fut preſque toujours en guerre, ou contre les Médicis qui la vouloient aſſujettir, ou contre les Piſans qu'elle vouloit remettre ſous le joug. Rome vit plus d'une

(*) En 1494.

fois des troupes ennemies ou ſuſpectes dans ſes murailles, & cette Capitale des beaux arts, fut ſaccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint, avec autant de barbarie que le ſeroit une ville priſe d'aſſaut par les Turcs. Ce fut préciſément durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrès qui ſemblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la derniere révolution de l'Etat de Florence juſqu'à la fin du ſeiziéme ſiécle, le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontiere ou de courte durée. Aucune de ſes grandes villes ne fut ſaccagée, & il n'arriva plus de révolutions violentes dans les cinq Etats principaux qui la partagent preſque entr'eux. Les Allemans ni les François n'y firent plus d'invaſion, ſi l'on en excepte l'expédition du Duc de Guiſe à Naples ſous Paul IV, laquelle fut plutôt une courſe qu'une guerre. Le dix-ſeptiéme ſiécle a été pour l'Italie un tems de repos & d'abondance juſqu'à ſa derniere année. Ce fut durant tous les tems dont j'ai parlé que les Vénitiens amaſſerent des ſommes immenſes en argent monnoyé, & qu'ils firent faire leur fameuſe chaine d'or à laquelle on ajoutoit tous les ans de noveaux anneaux. Ce

fut

fut alors que Sixte-Quint mit dans le tréſor Apoſtolique cinq millions d'écus d'or; que la banque de Genes ſe remplit, que les grands Ducs mirent enſemble de ſi groſſes ſommes; que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres; en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Vicerois de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient, après les dépenſes courantes & les dépenſes faites par précaution, un ſuperflu dans le revenu de chaque année lequel on pouvoit épargner; voilà le ſymptôme le plus certain d'un Etat floriſſant. Néanmoins ce fut durant ces années de proſpérité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Veniſe, & ſucceſſivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent dénuées de bons ſujets. Comme leur midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur couchant ne ſe trouva pas bien éloigné de leur midi, Je ne veux point prévoir la décadence de notre ſiécle, quoiqu'un homme (*) qui a beaucoup d'eſprit, ait écrit, il y a déja plus de quarante ans, en parlant des beaux ouvrages que ce ſiécle a produit. *Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce*

(*) M. de Fontenelle, Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

bon tems eſt paſſé. M. Deſpréaux, avant que de mourir, vit prendre l'eſſor à un Poëte Lyrique né avec les talens de ces anciens Poëtes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Eliſées, pour avoir enſeigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poëtes qui furent un des premiers liens de la ſociété, & qui donnerent lieu à la fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus ſages que les Odes de l'Auteur dont je parle, à qui la nature ne ſembloit avoir donné du génie que pour parer la morale, & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore, mériteroient que je fiſſe une mention honorable de leurs ouvrages; mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *vivorum cenſura difficilis.* Il eſt trop délicat d'entreprendre le *recenſement* des Poëtes vivans.

Si nous remontons au ſiécle d'Auguſte, nous verrons que les Lettres, les Arts, & principalement la Poëſie, tomberent en décadence, quand tout conſpiroit à les ſoutenir. Ils dégénérerent durant les plus belles années de l'Empire Romain. Bien des gens penſent que les Lettres & les Arts périrent enſevelis ſous les ruines de cette Monarchie ren-

renverſée & dévaſtée par les peuples Septentrionaux. On ſuppoſe donc que les inondations des barbares, ſuivies du bouleverſement entier de la ſociété dans la plupart des lieux où ils s'établirent, ôterent aux peuples conquis les commodités néceſſaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent ſubſiſter en un pays dont les villes ſont changées en campagnes, & les campagnes en déſerts.

Tanti cauſa mali Latio gens aſpera aperto
Sæpius irrumpens, ſunt juſſi vertere morem
Auſonida victi (*).

Cette opinion, pour être communément reçue, n'en eſt pas moins fauſſe. Les opinions fauſſes, en hiſtoires, s'établiſſent auſſi facilement que les opinions fauſſes en philoſophie. Les Lettres, & les Arts étoient déja tombés en décadence, ils avoient déja dégénéré, quoiqu'on ne laiſſât pas de les cultiver avec ſoin, quand ces nations, le fleau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buſte de Caracalla comme le dernier ſoupir de la Sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe qui

(*) Vida Poët. lib. prim.

qui furent élevés à Severe ſon pere, les chapiteaux des colonnes qui étoient au Septizonne, qu'on a tranſportées en différentes Egliſes, lorſqu'il fut abbattu, & les ſtatues connues pour être faites dans ce tems-là, & qui nous ſont demeurées, montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déja déchues ſous le regne de ce Prince & de ſes enfans. Tout le monde ſait que les bas-reliefs du plus grand de ces deux Arcs de triomphe, ſont de mauvaiſe main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles y furent employés, quand ce n'auroit été que par égard pour le lieu où l'on l'élevoit. C'étoit dans le quartier le plus conſidérable de la ville au bout du *Forum Romanum* & comme on a ſujet de le croire, au bas de celui des eſcaliers deſtinés à monter au Capitole, qui s'appelloit *les cent dégrés*. Or Severe régnoit plus de deux cens ans avant la premiere priſe de Rome par Alaric. Depuis cet Empereur les Arts allerent toujours en dégénérant.

Les monumens qui nous reſtent des ſucceſſeurs de Severe, font encore moins d'honneur à la Sculpture, que ne lui en font les bas-reliefs du plus grand des deux Arcs de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince.

Les

Les Médailles Romaines, frappées après le regne de Caracalla, & après celui de Macrin ſon ſucceſſeur, qui ne lui ſurvéquit que deux ans, ſont très-inférieures à celles qui furent frappées ſous les trente premiers Empereurs. Après Gordien Pie, elles dégénérerent encore plus ſenſiblement, & ſous Gallien qui regnoit cinquante ans après Caracalla, elles n'étoient plus qu'une vilaine monnoie. Il n'y a plus ni goût, ni deſſein dans leur gravure, ni entente dans leur fabrication. Comme ces Médailles étoient une monnoie deſtinée autant pour inſtruire la poſtérité des vertus & des belles actions du Prince ſous le regne de qui l'on les frappoit, qu'à ſervir dans le commerce, on peut bien croire que les Romains, auſſi jaloux de leur mémoire, qu'aucun autre peuple, employoient à les faire les ouvriers les plus habiles qu'ils puſſent trouver. Il eſt donc raiſonnable de juger par la beauté des Médailles, de l'état où étoit la gravure ſous chaque Empereur, & la gravure eſt un art qui ſuit la Sculpture pas à pas. Les obſervations qu'on fait par le moyen des Médailles, ſont confirmées par ce qu'on remarque dans les ouvrages de Sculpture dont on connoit le tems & qui ſubſiſtent encore. Par exemple, les Médailles

du

du grand Conſtantin, qui regnoit cinquante ans après Gallien, ſont très-mal gravées: elles ſont d'un mauvais goût, & nous voyons auſſi par l'Arc de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince, qui ſubſiſte encore à Rome aujourd'hui, que ſous ſon regne & cent ans avant que les Barbares priſſent Rome, la Sculpture y étoit redevenue un art auſſi groſſier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la premiere guerre Punique.

Quand le Sénat & le peuple Romain voulurent ériger à l'honneur de Conſtantin cet Arc de triomphe, il ne ſe trouva point apparemment dans la Capitale de l'Empire un Sculpteur capable d'entreprendre l'ouvrage. Malgré le reſpect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de Trajan, on dépouilla l'Arc élevé autrefois à ſon honneur de ſes ornemens, & ſans égard à la convenance, on les employa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Conſtantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas, comme les nôtres, des monumens imaginés à plaiſir, ni leurs ornemens, des embelliſſemens arbitraires qui n'euſſent pour regles que les idées de l'Architecte. Comme nous ne faiſons pas de triomphe réels, & qu'après nos victoires, on ne conduit pas en pompe le Triomphateur

ſur

ſur un char précédé de captifs, les Sculpteurs modernes peuvent ſe ſervir, pour embellir leurs Arcs allégoriques, des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos Arcs triomphaux peuvent ainſi convenir la plûpart à un autre Arc. Mais comme les Arcs triomphaux des Romains ne ſe dreſſoient que pour éterniſer la mémoire d'un triomphe réel, les ornemens tirés des dépouilles qui avoient paru dans un triomphe, & qui étoient propres pour orner l'Arc qu'on dreſſoit, afin d'en perpétuer la mémoire, n'étoient point propres pour embellir l'Arc qu'on élevoit en mémoire d'un autre triomphe, principalement ſi la victoire avoit été remportée ſur un autre peuple que celui ſur qui avoit été remportée la victoire, laquelle avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier Arc. Chaque nation avoit alors ſes armes & ſes vêtemens particuliers très-connus dans Rome. Tout le monde y ſavoit diſtinguer le Dace, le Parthe & le Germain; ainſi qu'on ſavoit diſtinguer les François des Eſpagnols, il y a cent ans, & quand ces deux nations portoient encore chacune des habits faits à la mode de ſon pays. Les Arcs triomphaux des Anciens étoient donc des monumens hiſtoriques, &

qui

qui exigeoient une vérité hiſtorique, à laquelle il étoit contre la bienſéance de manquer.

Néanmoins on embellit l'Arc de Conſtantin, des captifs Parthes, & des trophées compoſées de leurs armes & de leurs dépouilles, ornemens enlevés de l'Arc de Trajan. C'étoit ſur les Parthes que Trajan avoit pris nos dépouilles; mais Conſtantin n'avoit encore rien eu à démêler avec cette nation. Enfin on orna l'Arc avec des bas-reliefs, où tout le monde reconnoiſſoit, & où tout le monde reconnoit encore la tête de Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plutôt fait qu'on ſacrifia le monument de Trajan pour élever l'Arc de Conſtantin. Comme on ne pouvoit pas le compoſer entierement de morceaux rapportés, il fallut qu'un Sculpteur de ce tems-là fit quelques bas-reliefs qui ſerviſſent à remplir les vuides. Tels ſont les bas-reliefs qui ſe voyent ſous l'arcade principale, les Divinités qui ſont en dehors de l'Arc, poſées ſur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainſi que les bas-reliefs écraſés, placés ſur les clefs de voute de ces arcades. Toute cette Sculpture qu'on diſtingue d'avec l'autre, en approchant de l'Arc, eſt fort au-deſſous du bon Gothique, quoique,

que, ſuivant les apparences, le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Conſtantin voulut embellir ſa nouvelle Capitale, Conſtantinople, il ne ſût mieux faire que d'y tranſporter quelques-uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la Sculpture dépend plus des cauſes morales que la Peinture & la Poëſie; comme les cauſes phyſiques n'ont point ſur la Sculpture le même empire qu'elles ont ſur les deux autres arts, la Sculpture doit décheoir plus lentement qu'eux, & même plus lentement que l'éloquence. Auſſi voyons-nous, par ce que Pétrone nous dit de la Peinture, que cet art baiſſoit déja dès le tems de l'Empereur Néron.

Quant à la Poëſie, Lucain fut le ſucceſſeur de Virgile, & il y a déja bien des dégrés en deſcendant de l'Enéïde à la Pharſale. Après Lucain parut Stace, dont les Poëſies ſont réputées très-inférieures à celles de Lucain. Stace, qui vivoit ſous Domitien, ne laiſſa point de ſucceſſeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal ſoutint la Satyre juſques ſous l'empire d'Adrien, mais ſes poëſies peuvent être regardées comme le dernier ſoupir des Muſes Romaines.

Auſonne & Claudien, qui voulurent ranimer la Poëſie Latine, ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui reſſembloit. Leurs vers n'ont ni le nombre, ni la force de ceux qui furent faits ſous le regne d'Auguſte. Tacite, qui écrivoit ſous Trajan, eſt le dernier Hiſtorien Latin. C'eſt être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre ſucceſſeur que l'abbréviateur de Trogue Pompée. Quoique les Savans paroiſſent incertains du tems où Quinte-Curce (*) écrivoit ſon hiſtoire d'Alexandre, & que quelques-uns l'ayent cru un Ecrivain poſtérieur à Tacite; il me paroît déciſif par un paſſage de ſon livre que cet Auteur la compoſa ſous l'Empire de Claudius, & par conſéquent qu'il l'écrivoit environ quatrevingt ans avant que Tacite écrivît. Quinte-Curce dit (**) à l'occaſion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut ſuivie, parce que les Macédoniens prirent pluſieurs Chefs à la place d'un ſeul: Que Rome avoit penſé périr depuis peu par le projet de rétablir la République. Or on reconnoît dans le récit magnifique qu'il fait de cet événement, toutes les principales circonſtances du tumulte qui arriva dans Rome, quand le Sénat

(*) Juſtin.

(**) Quint-Curt. lib. 10. ſect. 9.

nat voulut après la mort de Caligula, rétablir le gouvernement Républiquain, & quand ſes partiſans ſe cantonnerent contre les cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un Empereur. Quinte-Curce caractériſe ſi bien toutes les circonſtances de l'avénement de Claudius à l'Empire qui calma le tumulte; il parle ſi nettement de la famille de Claudius, qu'on ne ſauroit héſiter ſur l'application de ce paſſage, d'autant plus que l'expoſé qu'on y trouve ne peut être appliqué à l'avénement à l'Empire d'aucun des trente ſucceſſeurs immédiats de Claudius. On ne ſauroit entendre ce paſſage de Quinte-Curce, que de l'avénement de Claudius à l'Empire, ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguſte, Quintilien écrivoit déja ſur les cauſes de la décadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit ſous Gallien, a fait un chapitre ſur *les cauſes de la décadence des eſprits* à la fin de ſon traité du Sublime. Il ne reſtoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient diſparu. La décadence des Lettres & des Arts étoit déja un objet ſenſible. Il frappoit aſſez les perſonnes capables de faire des réflexions pour les obliger d'en rechercher les cauſes. C'étoit longtems avant que les Barbares déva-

ſtaſſent l'Italie, qu'elles faiſoient cette obſervation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décheoir ſous des Empereurs magnifiques, & qui les cultivoient eux-mêmes. La plupart de ces Princes ſe piquoient d'être Orateurs, & pluſieurs d'entr'eux vouloient être Poëtes. Néron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe ſavoient peindre. Croit-on que les arts fuſſent ſans conſidération ſous leur regne? Enfin dans les quatre ſiécles qui ſe ſont écoulés depuis Jules Céſar juſqu'à l'inondation des Barbares, il y eut de ſuite pluſieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le ſiécle d'or réel & hiſtorique. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin Pie & Marc-Aurele qui ſe ſuccéderent immédiatement, & dont l'avénement à l'Empire fut auſſi paiſible que celui d'un fils qui ſuccéde à ſon pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes. Leurs regnes contigus compoſent preſque un ſiécle de cent ans.

Il eſt vrai que pluſieurs Empereurs furent des tyrans, & que les guerres civiles, par le moyen deſquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire, ou le perdit, furent très-fréquentes. Mais la mauvaiſe humeur

meur de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit guéres ſur les gens de Lettres, & tomboit encore moins ſur les Artiſans. Lucain, le ſeul homme de Lettres diſtingué, qui ait été mis à mort dans ces tems-là, fut condamné comme conſpirateur, & non pas comme Poëte. La mort de Lucain dégoûta-t'elle ceux qui avoient du génie de faire des vers? Stace, Juvenal, Martial & pluſieurs autres qui ont pu le voir mourir, n'ont pas laiſſé de compoſer. La mauvaiſe humeur des Empereurs, n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, & qui les obligeoit à rechercher ſa faveur, en lui donnant toutes ſortes de fêtes & de ſpectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plupart ſe firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années des trois cens années qu'on compte depuis Auguſte juſqu'à Galien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, & celle de Vitellius contre Veſpaſien, qui ne durerent pas,

miſes enſemble, l'eſpace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux Lettres & aux beaux Arts, autant que les guerre civiles du grand Pompée & de ſes enfans contre Céſar, autant que la guerre civile de Modene, & que les autres guerres civiles que fit Auguſte contre les meurtriers de Céſar, & contre Marc-Antoine. Cependant les guerres civiles où Céſar & Auguſte eurent part, n'arrêterent pas le progrès des Lettres & des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvragre d'un complot de Valets; & le lendemain de ſa mort, Nerva regnoit déja paiſiblement. Les choſes ſe paſſerent à peu près de même à la mort de Commode, & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tués & dépoſés après Domitien. Severe dépoſſeda Didius Julianus ſans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Peſcennius Niger, & celle qu'il fit enſuite dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artiſans & les Savans de Rome de travailler, non plus que les révolutions ſubites qui ſe paſſerent en Aſie, & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il eſt vrai que ces révolutions tumultueuſes arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles ſe ter-

terminoient en un jour ou deux, & ſans être ſuivies de ces accidens qui peuvent retarder le progrès des Arts & des Sciences.

Néron fut dépoſé dans Rome, ſans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba, & l'avénement d'Othon au trône fut l'ouvrage d'une matinée, & le tumulte ne coûta point la vie à cent perſonnes. Le peuple regarda les combats que les troupes de Veſpaſien & celles de Vitellius ſe donnerent dans Rome durant un jour, ſans y prendre plus d'intérêt qu'il avoit coutume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut dépoſé, & les Gordiens Afriquains mis en ſa place, ſans qu'il ſe fit à Rome d'autre mouvement que s'il ſe fût agi de l'exécution d'un arrêt rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique, Puppien & Balbin leur ſuccéderent ſans tumulte, & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le peuple & les cohortes Prétoriennes, quand ces deux Empereurs furent aſſaſſinés, & Gordien Pie mis en leur place. Les autres révolutions furent promptes, & nous avons déja dit qu'elles arriverent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains, ſous

leurs cinquante premiers Empereurs, étoient des guerres que les armées faiſoient, les unes contre les autres, pour ſe diſputer l'avantage de donner un maître à l'Empire, & les deux partis ménageoient les Provinces avec autant de ſoin qu'on ménage dans les guerres que nos Princes Chrétiens ne ſe ſont que trop ſouvent, les pays qu'on eſpere de conquérir & de garder. Il y arrive bien des déſordres, mais ils ne ſont pas tels qu'ils enſeveliſſent les arts & les ſciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrès. Celles-là ſeulement peuvent être citées comme une des cauſes de leur décadence, qui mettent l'état des particuliers en danger; celles dans leſquels il devient eſclave, de citoyen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la propriété de ſes biens.

Telles étoient les guerres des Perſes contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles ſont les guerres entre les Turcs & les Chrétiens, où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les ſoldats ſont expoſés dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres anéantiſſent certainement les Arts & les Sciences dans les pays qu'elles déſolent: mais les guerres réglées, où le peuple ne

court

court d'autre riſque que celui de changer de Maître & d'appartenir à un Prince Chrétien plutôt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus anéantir les Arts & les Sciences que dans une ville qui ſeroit aſſez malheureuſe pour être priſe d'aſſaut & ſaccagée. La terreur que ces guerres répandent, peut tout au plus retarder leurs progrès durant quelques années, & il paroît même qu'elle ne les retarde pas. Je ne ſai par quelle fatalité les Arts & les Sciences ne fleuriſſent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en eſſuya pluſieurs dans le ſiécle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le tems des guerres civiles qui affligerent l'Empire Romain ſous Céſar & ſous Auguſte, que les Sciences & les beaux Arts firent à Rome de ſi grands progrès. Depuis 1494 juſques en 1529, l'Italie fut preſque toujours en proye à des armées compoſées en grande partie de ſoldats étrangers. Les Pays-Bas des Eſpagnols étoient attaqués par la France & par la Hollande, lorſque l'Ecole d'Anvers fleurit. N'eſt-ce pas durant la guerre que les Lettres & les Arts ont fait en France leurs progrès les plus grands?

On ne trouve donc point, quand on y veut faire ſérieuſement réflexion, que durant

les trois siécles qui suivirent le meurtre de César, l'Empire Romain ait essuyé aucune de ces guerres affreuses, qui sont capables de faire tomber en décadence les Lettres & les beaux Arts. Ce ne fut que sous Gallien que les Barbares commencerent d'avoir quelques établissemens permanens sur les terres de l'Empire, & que les Tyrans se cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains, pouvoient bien donner lieu à la dévastation de quelques pays par les guerres qu'ils faisoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu longtems au même maître; mais ces dévastations n'étoient pas capables de faire tomber les Lettres & les Arts dans la décadence où ils tomberent. La capitale de l'Etat fut toujours dans un Etat contigu, le séjour des Arts. Ainsi tous les bons Ouvriers de l'Empire Romain devoient se rassembler à Rome. Il n'y a donc que les dévastations de la ville de Rome qu'on puisse alléguer comme une des causes de l'anéantissement des Arts & des Lettres. Or, la ville de Rome jusqu'à sa prise par Alaric, événement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans après la mort de

de Céſar, fut toujours la capitale d'un grand Empire, où l'on élevoit chaque jour des bâtimens ſuperbes. Les tumultes des cohortes Prétoriennes n'ont pas empêché qu'il n'y eût de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poëtes, puiſqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvât un peuple entier d'Artiſans médiocres. Quand les Arts ſont aſſez cultivés pour former un grand nombre d'Artiſans médiocres, ils en formeroient d'excellens, ſi le génie ne manquoit pas aux Ouvriers.

Rome eſt encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de ſtatues qu'on reconnoît certainement par les inſcriptions ou par les coëffures de femmes, pour avoir été fait depuis l'Empire de Trajan juſques à l'Empire de Conſtantin. Comme les Romaines changeoient leurs coëffures auſſi ſouvent que les Françoiſes changent la leur, on peut connoître à peu près par la forme des coëffures, qui ſe trouvent dans les monumens Romains, ſous quel Empereur ils ont été faits; & cela, parce que nous ſavons par les médailles des femmes & des parentes des Empereurs, en quel tems une certaine mode a eu cours. C'eſt ainſi qu'on pourroit, à l'aide du recueil des modes en uſage en France depuis trois cens

ans,

ans, & que Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du tems où la figure d'une Dame Françoise en habit de Ville, auroit été faite.

Il y avoit, disent des Auteurs du quatriéme siécle, plus de statues à Rome que d'hommes vivans. Les plus belles statues de la Grece, dont les restes nous sont si précieux, étoient de ce nombre. Depuis Caracalla, ces statues ne formerent plus de grands Sculpteurs. Leur vertu demeura suspendue jusques au tems du Pape Jules II. Cependant on continuoit encore sous Constantin de faire élever à Rome des bâtimens somptueux, & par conséquent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut-être jamais une plus grande quantité d'Ouvriers à Rome, que lorsqu'il n'y en avoit plus de bons. Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie, firent-ils élever de bâtimens superbes? On ne peut voir les ruines des Thermes de Caracalla, sans être surpris de l'immensité de cet édifice. Auguste n'en bâtit pas d'aussi vaste. Il n'y eut jamais un édifice plus somptuex, plus chargé d'ornemens & d'incrustations, ni qui fit plus d'honneur par sa masse à un Souverain, que les Thermes de Diocletien, l'un des successeurs de Gallien.

Une

Une Salle de cet édifice fait aujourd'hui l'Egliſe des Chartreux de Rome. Une des loges des Portiers fait une autre Egliſe. Celle des Eueillans à *Termini*.

Aujoutons encore une remarque à ces conſidérations. La plupart des Sculpteurs Romains faiſoient leur apprentiſſage dans l'état d'eſclaves. On peut donc croire que les Marchands, dont la profeſſion étoit de négocier en eſclaves, examinoient avec ſoin & avec capacité, ſi parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fût propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer auſſi avec quel ſoin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la Sculpture, l'éducation propre à perfectionner leur talent. Un eſclave, bon ouvrier, étoit alors un tréſor pour ſon maître, ſoit qu'il voulut vendre la perſonne ou les ouvrages de cet eſclave. Or les voies qu'on peut employer pour obliger un jeune eſclave à s'appliquer au travail, ſont tout autrement efficaces que celles qu'on peut employer pour y porter des perſonnes libres. Quel aiguillon d'ailleurs pour un eſclave, que l'eſpérance de ſa liberté! Les chefs-d'œuvres, dont nous admirons les veſtiges, étoient encore dans les places publiques,

ques, & l'on ne sauroit imputer qu'aux causes morales la grossiereté des Artisans, qui ne sont venus qu'après le sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les Lettres & les Arts ne se sont-ils pas soutenus dans la Grece au même point d'élévation où ils y étoient sous le pere d'Alexandre, & sous les premiers successeurs de ce conquérant? Pourquoi furent-ils toujours *retrogrades*, de maniere que sous Constantin, les ouvriers Grecs étoient redevenus aussi grossiers qu'ils pouvoient l'avoir été deux cens ans avant Philippe. Les Lettres & les Arts sont tombés sensiblement dans la Grece depuis le tems de Persée, le Roi de Macédoine qui fut défait & pris prisonnier par Paul Emille. Mais la Peinture ne s'étoit pas soutenue jusqu'à lui. Elle avoit dégénéré dès le tems des successeurs d'Alexandre (*). *Floruit autem circa Philippum & usque ad successores Alexandri præcipue Pictura.* Lucien peut passer pour le seul Poëte qu'ayent produit les tems suivans quoiqu'il n'ait écrit qu'en prose. Plutarque & Dion qui approche plus du tems de Plutarque que de son mérite, sont réputés les meilleurs Auteurs qui ayent écrit depuis que la Grece fut devenue

(*) Quint. Inst. lib. 11. cap. x.

venue une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec vénération les Ecrits de ces deux Grecs. Ils ſont l'ouvrage d'Hiſtoriens judicieux qui nous racontent avec ſens beaucoup de faits importans & curieux, que nous ne tenons que de leurs récits. Les livres de Plutarque ſurtout, ſont le reſte le plus précieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque choſe d'approchant de Dion & d'Hérodien, qui écrivirent ſous Alexandre Severe & ſous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces Hiſtoriens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands événemens à Thucidide & à Herodote. Nous avons parlé de l'uſage qu'on pouvoit faire des médailles pour connoître l'état où les Arts ſe trouvoient dans le tems qu'elles ont été frappées. Or les médailles frappées en très-grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les pays de l'Empire Romain, où l'on parloit Grec, ſont mal gravées en comparaiſon de celles qui ſe frappoient à Rome en même tems ſous l'autorité du Sénat, dont elles portent la marque. Par exemple, les médailles de Severe frappées à Corfou, & que la découverte d'un

tréſor

tréſor qui fut faite dans cette Iſle il y a environ ſoixante ans, a renduës très-communes, ne ſont point comparables aux médailles latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les médailles de Corfou ſont des médailles grecques les mieux frappées. La regle générale ne ſouffre point d'exception.

La Grece, depuis la mort d'Alexandre juſqu'à ſon aſſujettiſſement aux Romains, n'eſſuya point cependant de ces guerres qui ſont capables de faire oublier durant des ſiécles entiers les Lettres & les Arts. Le tumulte que cauſa l'irruption des Gaulois dans la Grece, environ cent ans après la mort d'Alexandre, ne dura point longtems. Mais ſuppoſons que les Lettres & les Arts ayent pu ſouffrir par les guerres qui ſe firent entre les ſucceſſeurs d'Alexandre, & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macédoine & contre les Etoliens, les Lettres & les Arts auroient dû remonter vers la perfection, dès que la tranquilité de la Grece eut été rendue ſtable & permanente par ſa ſoumiſſion aux Romains. L'étude des Artiſans ne fut interrompue que par la guerre de Mithridate, & par les guerres civiles des Romains qui donnerent, à différentes repriſes, quatre ou cinq

cinq ans d'inquiétudes à diverſes Provinces. Au plus tard les Lettres & les Arts auroient dû ſe relever ſous le regne d'Auguſte qui les fit fleurir à Rome. La Grece, après la bataille d'Actium, jouit durant trois ſiécles, de ſes jours les plus tranquilles. Sous la plupart des Empereurs Romains, la ſoumiſſion de la Grece à l'Empire, fut plutôt une mouvance qui aſſuroit la tranquillité publique qu'un aſſerviſſement à charge aux particuliers & préjudiciable à la ſociété. Les Romains ne tenoient pas un corps de troupes dans la Grece, comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plupart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangeres aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples ſoumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernail plutôt qu'un joug. Enfin les guerres que les Athéniens, les Thébains & les Lacédémoniens s'étoient faites, celles de Philippe contre les autres Grecs, avoient été bien plus funeſtes par leur durée & par leurs événemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ſes ſucceſſeurs ou les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premieres guerres n'avoient pas empêché les Arts & les Sciences d'y faire ces

progrès qui font encore tant d'honneur à l'esprit humain.

Tout ce que vous venez d'alléguer, me répondra-t'on, ne prouve point que sous les Antonins & sous leur successeurs, les Grecs n'eussent pas autant de génie qu'en avoient Phidias & Praxitele: mais leurs Artisans avoient dégénéré, parce que les Romains avoient transporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & qu'ils avoient ainsi dépouillé la Grece des objets les plus capables de former le goût, & d'exciter l'émulation des jeunes Ouvriers. La seconde guerre Punique duroit encore quand Marcellus (*) fit transporter à Rome les dépouilles des Portiques de Syracuse, lesquelles donnerent à quelques citoyens Romains un goût pour les Arts, qui devint bientôt à Rome un goût universel, & qui fût cause dans la suite de tant de dépravations. Ceux-là mêmes qui ne connoissent pas le mérite des statues, des vases & des autres curiosités, ne laissoient pas dans l'occasion de les emporter à Rome où ils voyoient qu'on en faisoit tant de cas. On conçoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépouilles de Corinthe, ne s'y connoissoit gueres, par la menace ridicule qu'il

(*) Livius, hist. lib. 25.

qu'il fit aux maîtres des Navires qui les y devoient tranſporter (*). Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, compoſé des chef-d'œuvres de ces Artiſans rares, qui contribuent autant que les grands Capitaines, à rendre leur ſiécle reſpectable aux autres ſiécles. Cependant Mummius, en recommandant le ſoin de cet amas précieux à ceux auſquels il le confioit, les menaça très-ſérieuſement, que ſi les ſtatues, les tableaux & les choſes dont il les chargeoit de répondre, venoient à ſe perdre, ils en feroit faire d'autres à leurs dépens. Mais bientôt continuera-t'on, tous les Romains ſortirent de cette ignorance, & bientôt le ſimple ſoldat ne briſa plus les vaſes précieux, en ſaccageant les villes priſes. L'armée de Silla rapporta de l'Aſie à Rome, où pour parler avec plus de préciſion, elle y rendit commun tous les goûts des Grecs (**). *Ibi primum inſuevit exercitus Populi Romani amare, potare, ſignaque, tabulas pictas, vaſa cælata mirari, ea privatim ac publice rapere, delubra ſpoliare, ſacra profanaque omnia polluere.*

(*) Vell. Paterc. lib. 2.
(**) Salluſt. de Bell. Catilin.

Dès le tems de la République il y eût plus d'un Verrès plus d'un Romain avoit exercé des droits de conquête sur des Provinces obéissantes. Qu'on voye dans la quatriéme Oraison de Ciceron contre ce brigand, la description de ces excès. La licence, loin de finir à Rome avec le gouvernement Républicain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On sait avec combien d'impudence Caligula pilla les provinces. Neron envoya Carinas & Acratus, deux *connoisseurs*, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de Sculpture qui pouvoient y être restés, & dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'à leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum,
Si quis in edicula Deus unicus (*).

Tous ces faits son véritables, mais il étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de Sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modeles. Il y avoit encore assez d'objets capables

(*) Juv. Sat. 8.

bles d'exciter leur émulation. Les belles ſtatues qu'on a trouvées dans la Grece, depuis deux ou trois ſiécles, prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées. Le Ganimede qui ſe voit dans la Bibliotheque de S. Marc à Veniſe, fut trouvé en Grece il y a trois cens ans. L'Andromede qui eſt chez le Duc de Modene, fut trouvée dans Athenes, quand cette ville fut priſe par les Vénitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les rélations des Voyageurs modernes ſont remplies de deſcriptions des ſtatues & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Aſie Mineure. Les Romains avoient-ils enlevé les bas-reliefs du temple de la Minerve dans Athenes ? Pour parler des Lettres, avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere, de Sophocle & des autres Ecrivains du bon tems? Non, mais ces jours heureux étoient paſſés. L'induſtrie des Grecs avoit dégénéré en artifice, comme leur ſagacité en eſprit de fineſſe. Les Grecs, au talent de s'entrenuire près, étoient redevenus groſſiers. Durant les ſix derniers ſiécles de l'Empire de Conſtantinople, ils étoient moins habiles, principalement dans

les Arts, qu'ils ne l'avoient été au tems d'Amintas Roi de Macédoine. Il eſt vrai que le ſiécle heureux de la Grece a duré plus longtems que le ſiécle d'Auguſte & que le ſiécle de Leon X. Les Lettres s'y ſont même ſoutenues longtems après la chûte des beaux Arts; parce que, généralement parlant, les Grecs dans tous les tems ſont nés avec plus d'eſprit que les autres hommes. Il ſemble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées, & qu'elle y donne plus de ſubſtance aux alimens, & plus de malignité aux poiſons. Les Grecs ont pouſſé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes.

La ville d'Anvers a été durant un tems l'Athenes des pays en deçà les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre ſon Ecole fameuſe, les cauſes morales n'y faiſoient rien d'extraordinaire en faveur des Arts. Si c'étoit l'état floriſſant des Villes & des Royaumes, qui ſeul amenât la perfection des beaux Arts, la Peinture devoit être en ſa ſplendeur dans Anvers ſoixante ans plutôt. Quand Rubens parut, Anvers avoit déja perdu la moitié de ſa ſplendeur, parce que la République de Hollande nouvellement

ment établie, avoit attiré chez elle la moitié du commerce d'Anvers. La guerre étoit aux environs de cette ville, ſur laquelle ſes ennemis faiſoient tous les jours des entrepriſes qui mettoient en danger l'état des Marchands, des Eccleſiaſtiques & de tous les principaux Citoyens. Rubens laiſſa des Eleves, comme Jordaens & Vandick, qui font honneur à ſa réputation, mais ces Eleves ſont morts ſans diſciples qui les ayent remplacés. L'Ecole de Rubens a eu le ſort des autres Ecoles, je veux dire qu'elle eſt tombée quand tout paroiſſoit concourir à la ſoutenir. Il ſemble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme ſon dernier Peintre, doive mourir ſans Eleves digne de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a guéres d'apparences qu'il en faſſe dans la retraite où il s'eſt confiné.

Après tout ce que je viens d'expoſer, il eſt clair que les Arts & les Lettres arrivent au plus haut point de leur ſplendeur par un progrès ſubit, qu'on ne ſauroit attribuer aux cauſes morales, & il paroit encore que les Arts & les Lettres retombent, quand ces cauſes font les derniers efforts pour les ſoutenir.

TROISIEME RÉFLEXION.

Que les grands Peintres furent toujours les contemporains des grands Poëtes leurs compatriotes.

Enfin les grands Artisans d'un pays, ont presque tous été contemporains. Non-seulement les plus grands Peintres, de toutes les Ecoles ont vécu dans le même tems, mais ils ont été les contemporains des grands Poëtes leurs compatriotes. Les tems où les Arts ont fleuri, se sont encore trouvés féconds en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les professions. Il semble qu'il arrive des tems où je ne sai quel esprit de perfection se répand sur tous les hommes d'un certain pays. Il semble que cet esprit s'en retire, après avoir rendu deux ou trois générations plus parfaites que les générations précédentes & que les générations suivantes.

Dans le tems où la Grece étoit féconde en Appelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lysippes. C'étoit alors que vivoient ses plus grands Poëtes, ses plus grands Orateurs & ses plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demosthene, Isocrate,

crate, Thucydide, Xenophon, Eſchile, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Menandre & pluſieurs autres, ont vécu dans le même ſiécle. Quels hommes que les Généraux Grecs de ces tems-là! Quels grands exploits ne faiſoient-ils pas avec de petites armées! Quels Princes que Philippe Roi de Macédoine & ſon fils! Qu'on ramaſſe tout ce que la Grece a produit d'hommes illuſtres dans les ſiécles qui ſe ſont écoulés depuis Perſée Roi de Macédoine, juſqu'à la priſe de Conſtantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-ſept ſiécles de quoi compoſer un eſſain de grands hommes en toutes ſortes de profeſſions, qui ſoit auſſi nombreux que celui qu'on peut ramaſſer ſans ſortir du ſiécle de Platon. Toutes les profeſſions dégénererent en Grece en même tems que les Lettres & les Arts. Tite-Live appelle Philopemen, un des Préteurs des Achéens durant le regne de Perſée Roi de Macédoine, le dernier des Grecs.

Le ſiécle d'Auguſte eût la même deſtinée qu'avoit eu le ſiécle de Platon. Parmi les monumens de la Sculpture Romaine, nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le tems d'Auguſte. Tels ſont le Buſte d'Agrippa ſon gendre, qui ſe voit dans la gallerie du Grand Duc, le Ciceron de la

Vigne Mathei, comme les chapiteaux des colonnes du Temple de Jules Cesar, qui sont encore debout au milieu du *Campo Vaccino*, & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modeles, quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les médailles Romaines commencerent à devenir belles, & la Gravure est un art qui suit ordinairement la Sculpture dans toutes ses destinées. Nous reconnoissons le tems où plusieurs pierres gravées ont été faites, par les sujets & par les têtes qu'elles représentent. Les plus belles pierres Romaines sont celles que nous reconnoissons pour avoir été faites, du tems d'Auguste. Tel est le Ciceron sur une agathe qui étoit à Charles II. Roi d'Angleterre, & la pierre du Cabinet du Roi qui représente Auguste & Livie. Telle est la pierre donnée au feu Roi par M. Fesch de Basle, où l'on voit Appollon jouant de la Lyre sur un rocher. C'est l'attitude qui caractérise l'Appollon *Actiaque* dans les médailles d'Auguste, sous qui cette nouvelle dignité parut au monde, après qu'il eut gagné la bataille d'Actium. On a même une autre raison de croire que ces pierres ont été gravées du tems d'Auguste. C'est le nom des Graveurs qu'on y lit dans la place où le nom de l'Ouvrier

vrier ſe trouve gravé quelquefois dans ces ſortes d'ouvrages. Or Pline & d'autres nous apprennent que ces (*) excellens Graveurs ſur les pierres, travailloient ſous cet Empereur. On peut encore citer l'agathe en relief qui ſe voit à Vienne dans le cabinet de l'Empereur, laquelle repréſente Auguſte & Livie, ainſi que celle dont le P. de Montfaucon nous a donné le deſſein dans ſon voyage d'Italie, & qui repréſente Marc-Antoine (**) & Cleopatre. Enfin le plus précieux des joyaux antiques, l'agathe de la Sainte Chapelle de Paris, dont l'explication a exercé le ſavoir de cinq Antiquaires des plus illuſtres, fut faite ſous Auguſte ou ſous ſes deux premiers ſucceſſeurs. Peireſc, Triſtan, Albert Rubens, M. le Roi & le P. Hardouin ſont d'accord ſur ce point-là.

On peut dire de l'Architecture Romaine ce que nous venons de dire de la Sculpture. Le théâtre de Marcellus, le portique & les décorations intérieurs de la Rotonde, le temple de Jules Céſar dans le *Campo Vaccino*, le temple du Jupiter Augur à Tarracine, qu'on ſait par une inſcription gravée ſur un des marbres du gros mur, être l'ouvrage

(*) Plin. hiſt. lib. 37.

(**) Pag. 242.

vrage de l'Architecte Pollion (*), & le temple de Castor & Pollux, construit à Naples aux dépens d'un affranchi d'Auguste, sont réputés les monumens de la magnificence Romaine, les plus honorables pour leurs architectures.

Tout le monde sait dès le college que les plus grands Poëtes Romains, ou, pour parler plus juste, que tous les grands Poëtes Latins, à l'exception de deux ou trois, fleurirent dans le siécle d'Auguste. Ce Prince a vu, ou du moins il a pu voir Virgile, Horace, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, Phedre, Cornelius Gallus, & plusieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages; mais qui furent autant admirés de leur tems que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pu voir Lucrece qui mourut l'an de Rome 699, & le jour même que Virgile prit la robe virile, suivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. M. Créech (**), le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'est trompé dans la vie qu'il nous a donnée de son Auteur, en le faisant mourir

(*) C'est apparemment Vitruve qui s'appelloit VITRVVIVS POLLIO, & qui vivoit sous Auguste.

(**) Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.

rir le même jour que Virgile étoit né. Mon intérêt m'oblige de le reprendre ici de cette faute. Voici ce que dit Horace du mérite de Fundanus, de Pollion & de Varius, trois autres Poëtes contemporains d'Auguſte.

Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta
Eludente ſenem, comis garrire libellos,
Unus vivorum, Fundani. Pollio Regum
Facta canit, pede ter percuſſo. Fortè epos acer
Ut nemo Varius ducit. Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ. (*)

C'eſt un grand préjugé en faveur de ces Poëtes, qu'un Ecrivain auſſi judicieux qu'Horace, les mette dans la même claſſe que Virgile.

La plupart des Poëtes que j'ai cités ont pu voir Cicéron, Hortenſius & les autres Orateurs Romains les plus célébres. Ils ont vu Jules Céſar citoyen auſſi diſtingué par ſon éloquence & par pluſieurs vertus civiles, que Capitaine fameux par ſes exploits & par ſon intelligence dans l'art militaire. Tite-Live, le premier des Romains dans l'art d'écrire l'Hiſtoire (**), Salluſte l'Hiſtorien, que Pater-

(*) Horat. Sat. I, 10, v. 40.

(**) Vell. Part. lib. 2. Quint. Inſt. lib. 10. cap. 1.

Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucydide, ont vécu du tems d'Auguste. Ils furent contemporains de Vitruve le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déja né, quand Æsopus & Roscius les plus célébres Comédiens dont les antiquités Romaines fassent mention, moururent. Quels hommes que Caton d'Utique, Brutus & la plupart des meurtriers de César! Quel homme devoit être Agrippa qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du mérite que l'étoit Auguste. Comme le dit Séneque le pere: (*) *Quidquid Romana facundia habet, quod insolenti Græciæ aut opponat aut præferat, circa Ciceronem efflоruit. Omnia ingenia, quæ lucem studiis nostris attulerunt, tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie data res est.*

Les Pontificats de Jules II, & de Leon X & de Clément VII, si fertiles en grands Peintres, produisirent aussi les meilleurs Architectes & les plus grands Sculpteurs dont l'Italie puisse se vanter. Il parut en même tems des Graveurs excellens dans tous les genres que cet art renferme. L'art naissant des Estampes se perfectionna entre leurs mains au sortir du berceau, autant que la Pein-

(*) M. Ann. Senec. Controv. lib. prim.

Peinture ſe perfectionna dans les tableaux de Raphaël. Tout le monde connoit le mérite de l'Arioſte & du Taſſe, qui du moins naquirent dans le même âge. Fracaſtor, Sannazar & Vida, firent alors les meilleurs vers Latins qui aient été compoſés, depuis que les Lettres Romains ont jetté de nouvelles fleurs. Quels hommes, chacun en ſon genre, que Leon X, Paul III, les Cardinaux Bembo & Sadolet, André Doria, le Marquis de Peſcaire, Philippe Strozzi, Coſme de Médicis dit le Grand, Machiavel & Guichardin l'Hiſtorien? Mais à meſure que les arts ſont déchus en Italie, les places & les profeſſions de ces grands hommes ont ceſſé d'être remplies & d'être exercées par des ſujets d'un auſſi grand mérite.

Les plus grands Sculpteurs François, Sarraſin, les Anguiers, le Hongre, les Marcy, Girardon, Desjardins, Coizevox, le Gros, Theodon, Puget & pluſieurs autres qui travaillent encore, ont vêcu ſous le regne du feu Roi, ainſi que le Pouſſin, le Sueur, le Brun, Coypel, Jouvenet, les Boulognes, Foreſt, Rigault & d'autres qui font honneur à notre Nation? N'eſt-ce pas ſous ſon regne que les Manſard ont travaillé? Vermeule, Mellan, Edelink, Simonneau, Nanteuil, les

les Poilly, Maſſon, Piteau, Van-Schupen, Mademoiſelle Stella, Gerard Audran, le Clerc, Picard & tant d'autres Graveurs, dont les uns ſont morts, & les autres vivent encore, ont excellé dans toutes les eſpeces des gravures. Nous avons encore eu dans le même tems des Orfévres & des Graveurs de médaille comme Varin, qui méritent que leur réputation dure auſſi longtems que celle de Dioſcoride & d'Alcimedon. Sarrazin, les Corneilles, Moliere, Racine, la Fontaine, Deſpréaux, Quinault & Chapelle, ont été ſucceſſivement les contemporains de tous ces illuſtres. Ils ont vécu en même tems que Le Nôtre, ſi célébre pour avoir perfectionné & même créé en quelque façon l'art des Jardins, en uſage aujourd'hui dans la plus grande partie de l'Europe. Lulli qui vint en France ſi jeune qu'on peut le regarder comme François, bien qu'il fût né en Italie, a tellement excellé dans la muſique, qu'il a fait des jaloux parmi toutes les Nations. Il a vêcu de ſon tems des hommes rares par leur talent à toucher toutes ſortes d'inſtrumens.

Tous les genres d'éloquence & de littérature ont été cultivés ſous le regne du Roi par des perſonnes qui ſeront citées pour modéles

déles aux Savans, & qui dans l'avenir s'appliqueront aux mêmes études qu'eux. Le Pere Petau, le Pere Sirmond, Monſieur du Cange, Monſieur de Launoi, Meſſieurs de Valois, & du Cheſne, Monſieur d'Herbelot, Monſieur Vaillant, le Pere Rapin, le Pere Commire, le Pere Mabillon, le Pere d'Acheri, le Pere Thomaſſin, Monſieur Arnaud, Monſieur Paſchal, Monſieur Nicole, le Pere le Boſſu, Monſieur le Maître, Monſieur de la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Monſieur Bochard, Monſieur Saumaiſe, le Pere Malbranche, Monſieur Claude, Monſieur Deſcartes, Monſieur Gaſſendi, Monſieur Rohault, l'Abbé Regnier, Monſieur Patru, Monſieur Huet, Monſieur de la Bruyere, Monſieur Fléchier, Monſieur de Fenelon Archevêque de Cambray, Monſieur Boſſuet Evêque de Meaux, le Pere Bourdaloue, le Pere Maſcaron, le Pere Deſmares, Monſieur de Vaugelas, Monſieur d'Ablancourt, l'Abbé de Saint Réal, Monſieur Peliſſon, Monſieur Regis, Meſſieurs Perrault & tant d'autres ont vu naître les chefs-d'œuvres de Poëſie, de Peinture & de Sculpture qui rendront notre ſiécle célébre à jamais.

On trouve dans les deux générations qui ont donné à la France les Savans illuſtres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toutes ſortes de profeſſions. Combien ce ſiécle fécond en génies, a-t'il produit de grands Magiſtrats? Le nom de Condé & le nom de Turenne ſeront l'appellation dont on ſe ſervira pour déſigner un grand Capitaine, tant que le peuple François ſubſiſtera. Quel homme eût été le Maréchal de Guébriant ſans la mort prématurée qui l'enleva dans la force de ſon âge? Tous les talens néceſſaires dans les armes, ont été exercés par des ſujets d'un mérite diſtingué. Le Maréchal de Vauban eſt regardé non-ſeulement par les Militaires François, mais encore par tous ceux de l'Europe, comme le premier des Ingénieurs. Quelle réputation n'ont pas encore aujourd'hui dans toute l'Europe pluſieurs Miniſtres dont le feu Roi s'eſt ſervi: Souhaitons des ſucceſſeurs à tous les illuſtres qui ſont morts ſans avoir encore été remplacés, & que les Raphaëls en tout genre de profeſſions, qui vivent encore, laiſſent du moins des Jules Romains qui nous conſolent un jour de leur perte.

Velleïus

Velleïus Paterculus qui compoſa ſon hiſtoire vers la quinziéme année de l'Empire de Tibere, a fait ſur la deſtinée des ſiécles illuſtres qui l'avoient précédé, les mêmes réflexions que je viens de faire ſur ces ſiécles-là, & ſur les autres ſiécles illuſtres qui ſont venus depuis que cet Hiſtorien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de ſon dernier livre. *Je ne ſaurois m'empêcher de mettre ici ſur le papier des idées qui me viennent ſouvent dans l'eſprit, ſans que je puiſſe le réduire en forme d'un ſyſtême évident & ſuivi. N'eſt-on pas frappé quand on remarque, en faiſant réflexion ſur les événemens des ſiécles paſſés, que les perſonnages éminens en toutes ſortes de profeſſions, ont toujours été contemporains; qu'ils ſe ſont tous rencontrés dans un même âge, dont la durée n'a pas été longue. En peu d'années Eſchile, Sophocle & Euripide porterent la Tragédie à ſa perfection. Ariſtophane, Eupolis & Cratinus mirent ſur pied en un tems fort court, le ſpectacle que nous appellons l'ancienne Comédie. Menandre avec Philemon & Diphile ſes contemporains, s'ils ne furent pas ſes égaux, perfectionnerent en peu d'années, ce qu'on appelle la nouvelle Comédie. Inventeurs d'un nouveau genre de poëſie, ils*

laissèrent des ouvrages qui ne devoient pas être imités. Les Philosophes illustres de l'Ecole de Socrate finirent avec ses disciples, Platon & Aristote. On remarquera qu'ils avoient vêcu dans le même tems que les grands Poëtes dont j'ai parlé. A-t'on vu de grands Orateurs après Isocrates? En a-t'on vu après ses disciples, ou du moins après les Eleves de ses disciples? Le siécle qui produisit ces grands hommes, fut si court, que tous ils ont pû converser les uns avec les autres.

La même chose qui étoit arrivée dans la Grece, est encore arrivée à Rome. Si vous remontez plus haut qu'Attius & ses contemporains, vous ne trouvez que de la rudesse, & même de la grossiereté dans la Tragédie Latine. On ne sauroit louer les devanciers de cet Auteur que d'une seule chose: d'avoir été les premiers à travailler. Le véritable sel de notre scène comique ne se fait sentir que dans les piéces d'Afranius, dans celle de Cecilius & dans celles de Térence, trois Poëtes contemporains. On trouve dans l'espace de quatrevingt ans tous les bons Historiens Romains & même Tite-Live. Nous ne voyons parmi les Historiens des siécles précédens que des Auteurs tels que Caton; c'est-à-dire, des Annalistes obscurs & grossiers.

Le

Le tems fécond en bons Poëtes, n'a guere été plus durable que le tems fertile en bons Hiſtoriens. L'art Oratoire, l'éloquence Romaine, en un mot, la perfection de la proſe Latine, ne ſe voit que dans Ciceron & dans ſes contemporains. Parmi les Orateurs venus avant lui, il en eſt peu qui nous ayent laiſſé des ouvrages capables de plaire. Aucun d'eux n'en a laiſſé que nous admirions. On pourroit au plus faire quelque exception en faveur de Caton. Mais vous me pardonnerez, Publius Craſſus, Publius Scipion, Lælius Fannius, Sergius Galba; & vous les freres Gracques, je ne dois pas vous excepter de la loi commune.

Ceux qui feront attention ſur les tems où les Grammairiens, les Peintres, les Statuaires & les Sculpteurs fameux ont vécu, trouveront qu'ils furent toujours les contemporains des Poëtes, des Hiſtoriens & des Orateurs illuſtres leurs compatriotes, & que la durée des beaux ſiécles fut toujours bornée à un petit nombre d'années. Lorſqu'il m'arrive donc de comparer notre ſiécle avec les ſiécles précédens, & de faire réflexion que c'eſt vainement que nous voulons imiter nos devanciers qui n'étoient que des hommes comme nous, je ne ſaurois me rendre à moi-même

une raison de la différence sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres, laquelle me satisfasse.

Le sentiment de Paterculus est ici d'une autorité d'autant plus grande, que ses contemporains avoient entre les mains, lorsqu'il écrivoit, une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plupart sont perdus aujourd'hui, & nous ne saurions, pour ainsi dire, juger le procès aussi bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs l'expérience de ce qui s'est passé depuis Paterculus, donne encore un nouveau poids à ses réflexions. Nous avons vu que la destinée du siécle de Leon X, avoit été la même que celle du siécle de Platon & celle du siécle d'Auguste.

SECTION XIV.

Comment il se peut faire que les causes physiques ayent part à la destinée des siécles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

Ne peut-on pas soutenir, pour donner l'explication des propositions que nous avons avancées, & que nous avons établies sur des faits

faits conſtans, qu'il eſt des pays où les hommes n'apportent point en naiſſant les diſpoſitions néceſſaires pour exceller en certaines profeſſions, ainſi qu'il eſt des pays où certaines plantes ne peuvent réuſſir? Ne pourroit-on pas ſoutenir enſuite que comme les graines qu'on ſeme, & les arbres qui ſont dans leur force, ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les pays où ils ſe plaiſent davantage, de même les enfans élevés ſous des climats les plus heureux, ne deviennent pas dans tous les tems des hommes également parfaits? Certaines années ne peuvent-elles pas être plus favorables à l'éducation phyſique des enfans, que d'autres années, ainſi qu'il eſt des années plus favorables que d'autres années à la végétation des arbres & des plantes? En effet la machine humaine n'eſt gueres moins dépendante des qualités de l'air d'un pays, des variations qui ſurviennent dans ces qualités; en un mot, de tous les changemens qui peuvent embarraſſer ou favoriſer, ce qu'on appelle les opérations de la nature, que le ſont les fruits mêmes.

Comme deux graines venues ſur la même plante, donnent un fruit dont les qualités ſont différentes, quand ces graines ſont ſe-

mées en des terroirs différens, ou bien quand elles ſont ſemées dans le même terroir en des années différentes: ainſi deux enfans qui ſeront nés avec leurs cerveaux compoſés préciſément de la même maniere, deviendront deux hommes différens pour l'eſprit & pour les inclinations, ſi l'un de ces enfans eſt élevé en Suéde, & l'autre en Andalouſie. Ils deviendront même différens, bien qu'éleves dans le même pays, s'ils y ſont élevés en des années dont la température ſoit différente.

Durant la vie de l'homme & tant que l'ame ſpirituelle demeure unie avec le corps, le caractere de notre eſprit & nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de notre ſang qui nourrit encore nos organes, & qui leur fournit la matiere de leur accroiſſement durant l'enfance & durant la jeuneſſe. Or les qualités de ce ſang dépendent beaucoup de l'air que nous reſpirons. Elles dépendent encore beaucoup des qualités de l'air où nous avons été élevés, parce qu'il a décidé des qualités de notre ſang durant notre enfance. Ces qualités ont contribué alors à la conformation de nos organes, qui par un enchaînement néceſſaire, contribuent enſuite dans l'âge viril aux qualités de notre ſang. Voilà pour-

pourquoi les Nations qui habitent ſous des climats différens, ſont ſi différentes par l'eſprit comme par les inclinations.

Mais les qualités de l'air dépendent elles-mêmes de la qualité des émanations de la terre que l'air enveloppe. Suivant que la terre eſt compoſée, l'air qui l'enſerre, eſt différent. Or les émanations de la terre qui eſt un corps mixte dans lequel il ſe fait des fermentations continuelles, ne ſauroient être toujours préciſément de la même nature dans une certaine contrée. Ces émanations cependant ne peuvent varier ſans changer la température de l'air, & ſans altérer en quelque choſe ſes qualités. Il doit donc, en vertu de cette viciſſitude, ſurvenir quelquefois des changemens dans l'eſprit & dans l'humeur des hommes d'un certain pays, parce qu'il doit y avoir des ſiécles plus favorables que d'autres à l'éducation phyſique des enfans. Ainſi certaines générations ſeront plus ſpirituelles en France que d'autres générations, & cela par une raiſon de même nature que la raiſon qui fait que les hommes ont plus d'eſprit en certains pays qu'en d'autres pays. Cette différence entre deux générations des habitans du même pays arrivera par l'action de la même cauſe qui fait que les années n'y ſont pas

également temperées, & que les fruits d'une récolte valent mieux que les fruits d'une autre récolte.

Diſcutons les raiſons dont on peut ſe ſervir pour appuyer ce paradoxe, après avoir averti le lecteur de mettre une grande différence entre les faits que j'ai rapportés, & les explications de ces faits que je vais haſarder. Quand les explications phyſiques de ces faits ne ſeroient point bonnes, mon erreur ſur ce point-là, n'empêcheroit pas que les faits ne fuſſent véritables, & qu'ils ne prouvaſſent toujours que les cauſes morales ne décident pas ſeules de la deſtinée des Lettres & des Arts. L'effet n'en ſeroit pas moins certain, parce qu'on en auroit mal expliqué la cauſe.

L'air que nous reſpirons, communique au ſang dans notre poulmon les qualités dont il eſt empreint. L'air dépoſe encore ſur la ſurface de la terre la matiere qui contribue le plus à ſa fécondité, & le ſoin qu'on prend de la remuer & de la labourer, vient de ce qu'on a reconnu que la terre en étoit plus féconde, quand un plus grand nombre de ſes parties avoit eu lieu de s'imbiber de cette matiere aërienne. Les hommes mangent une partie des fruits que la terre produit, & ils abandonnent l'autre aux animaux, dont ils con-

convertiſſent enſuite la chair en leur propre ſubſtance. Les qualités de l'air ſe communiquent encore aux eaux des ſources & des rivieres par le moyen des neiges & des pluies qui ſe chargent toujours d'une partie des corpuſcules ſuſpendus dans l'air.

Or l'air qui doit avoir un ſi grand pouvoir ſur notre machine, eſt un corps mixte compoſé de l'air élémentaire & des émanations qui s'échappent de tous les corps qu'il inſere, ou que ſon action continuelle peut en détacher. Les Phyſiciens prouvent auſſi que l'air eſt encore rempli d'une infinité de petits animaux & de leur ſemence. En voilà ſuffiſamment pour concevoir ſans peine que l'air doit être ſujet à une infinité d'altérations réſultantes du mêlange des corpuſcules qui entrent dans ſa compoſition, qui ne ſauroient être toujours les mêmes, & qui ne peuvent encore y être toujours en une même quantité. On conçoit auſſi avec facilité que des altérations différentes, auſquelles l'air eſt expoſé ſucceſſivement, les unes doivent durer plus longtems que les autres, & que les unes doivent favoriſer plus que les autres, les productions de la nature.

L'air eſt encore expoſé à pluſieurs viciſſitudes qui proviennent des cauſes étrangeres, com-

comme ſont l'action du Soleil diverſifiée par ſa hauteur, par ſa proximité & par l'expoſition, comme par la nature du terrein ſur lequel ſes rayons tombent. Il en eſt de même de l'action du vent qui ſouffle des pays voiſins. Ces cauſes que j'appelle étrangeres, rendent l'air ſujet à des viciſſitudes de froid & de chaud, de ſéchereſſe & d'humidité. Quelquefois les altérations de l'air cauſent ces viciſſitudes, comme il arrive auſſi que les viciſſitudes de l'air y cauſent des altérations. Mais cette diſcuſſion n'eſt pas eſſentiellement de notre ſujet, & nous ne le ſaurions trop débarraſſer des choſes qui ne ſont point abſolument néceſſaires pour l'éclaircir.

Rien n'eſt plus propre à nous donner une juſte idée du pouvoir que doivent avoir ſur tous les hommes, & principalement ſur les enfans, les qualités qui ſont propres à l'air d'un certain pays en vertu de ſa compoſition, leſquelles on pourroit appeller ſes qualités permanentes, que de rappeller la connoiſſance que nous avons du pouvoir que les ſimples viciſſitudes, ou les altérations paſſageres de l'air ont même ſur les hommes dont les organes ont acquis la conſiſtance dont ils ſont capables. Les qualités de l'air réſultantes de

ſa

ſa compoſition, ſont bien plus durables que ces viciſſitudes.

Cependant l'humeur, & même l'eſprit des hommes faits, dépendent beaucoup des viciſſitudes de l'air. Suivant que l'air eſt ſec ou humide, ſuivant qu'il eſt chaud, froid ou tempéré, nous ſommes gais ou triſtes machinalement, nous ſommes contens ou chagrins ſans ſujet: nous trouvons enfin plus de facilité à faire de notre eſprit l'uſage que nous voulons en faire. Si les viciſſitudes de l'air vont juſqu'à cauſer une altération dans l'air, l'effet de ces viciſſitudes eſt encore plus ſenſible. Non-ſeulement la fermentation qui prépare un orage, agit ſur notre eſprit, de maniere qu'il devient peſant, & qu'il nous eſt impoſſible de penſer avec la liberté d'imagination qui nous eſt ordinaire, mais cette fermentation corrompt même les viandes. Elle ſuffit pour changer l'état d'une maladie, ou d'une bleſſure. Elle eſt ſouvent mortelle pour ceux qui ont été taillés de la pierre.

Vida qui étoit Poëte, avoit éprouvé lui-même pluſieurs fois ces momens où le travail d'imagination devient ingrat, & il les attribue à l'action de l'air ſur notre machine; on peut dire en effet que notre eſprit marque

que l'état préſent de l'air avec une exactitude approchante de celle des Barometres & des Thermometres.

Quod cœli mutatur in horas
Temperies, hominumque ſimul quoque pectora
mutant (*).

On remarque même dans les animaux les effets différens de l'action de l'air. Suivant qu'il eſt ſerein ou qu'il eſt agité, ſuivant qu'il eſt vif ou qu'il eſt peſant, il inſpire aux animaux une gaieté, où il les jette dans une langueur que la moindre attention rend ſenſible,

Vertuntur ſpecies animorum, & pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris;
Hinc lætæ pecudes & ovantes gutture corvi (**).

Il eſt même des tempéramens que l'excès de la chaleur irrite, & qu'elle rend preſque furieux. Si dans le cours d'une année il ſe commet à Rome vingt mauvaiſes actions, il s'en commet quinze dans les deux mois de la grande chaleur. Il eſt en Europe un pays où les hommes qui ſe défont d'eux-mêmes, ſont

(*) Poëtices l. 2.
(**) Virg. Georg. lib. prim.

ſont moins rares qu'ils ne le ſont ailleurs. On a obſervé dans la Capitale de ce Royaume, où l'on tien un *Regiſtre mortuaire*, qui fait mention du genre de mort d'un chacun, que de ſoixante perſonnes qui ſe défont elles-mêmes dans le cours d'une année, cinquante ſe ſont portées à cet excès de fureur vers le commencement ou bien à la fin de l'hyver. Il regne alors dans cette contrée un vent de Nord-Oſt qui rend le ciel noir, & qui afflige ſenſiblement les corps les plus robuſtes. Les Magiſtrats des Cours Souveraines ſont en France une autre obſervation qui prouve la même choſe. Ils remarquent qu'il eſt des années bien plus fertiles en grands crimes, que d'autres, ſans qu'on puiſſe attribuer la malignité de ces années à une diſette extraordinaire, à une réforme dans les troupes, ni à d'autres cauſes ſenſibles.

Le grand froid glace l'imagination d'une infinité de perſonnes. Il en eſt d'autres dont il change abſolument l'humeur. Hommes doux & débonnaires dans les autres ſaiſons, ils deviennent preſques féroces dans les fortes gelées. Je n'alléguerai qu'un exemple, mais ce ſera celui d'un Roi de France, de Henri III. Monſieur de Thou, dont je ne ferai que traduire le récit, étoit un homme revêtu

revêtu d'une grande dignité, qui donnoit lui-même au public l'hiſtoire d'un Prince mort depuis un petit nombre d'années, & dont il avoit approché avec familiarité.

Dès que Henri III. eut commencé à vivre de régime, on le vit rarement malade. Il eſſuyoit ſeulement durant les grands froids quelque accès de mélancolie dont ſes Domeſtiques s'appercevoient; parce qu'ils le trouvoient alors facheux & difficile à ſervir, au lieu que dans les autres tems ce Prince étoit toujours un maître indulgent & débonnaire. On le voyoit donc dégoûté de ſes plaiſirs durant les gelées; il dormoit peu, & ſe levant de meilleure heure qu'à ſon ordinaire, il travailloit ſans relâche, & il décidoit les affaires en homme qui ſe laiſſe dominer à un humeur auſtere. C'étoit alors que ce Prince vouloit réformer tout les abus, & il fatiguoit ſon Chancelier & ſes quatre Sécrétaitaires d'Etat, à force de les faire écrire. Le Chancelier de Chiverni, attaché auprès du Roi dont je parle, dès l'enfance de ce Prince, s'étoit apperçu depuis longtems de l'altération que le froid cauſoit dans le tempérament de Henri III. Je me ſouviens d'une confidence que ce Magiſtrat me fit à ce ſujet, lorſque

je

je paſſai par Eſclimont, un Château qu'il avoit dans le pays Chartrain, pour me rendre à Blois où la Cour étoit alors. Le Chancelier me prédit donc dans la converſation, peu de jours avant que Meſſieurs de Guiſe fuſſent tués, que ſi le Duc de Guiſe continuoit à faire de la peine au Roi durant le tems qu'il faiſoit, ce Prince le feroit expédier entre quatre murailles ſans forme de procès. L'eſprit du Roi, ajouta-t'il, *s'irrite facilement durant une gelée telle que celle que nous eſſuyons. Ce tems le rend preſque furieux.* Le Duc de Guiſe fut tué à Blois la ſurveille de Noël, & peu de jours après la converſation du Chancelier de Chiverni & du Préſident de Thou.

Comme les qualités de l'air que nous avons appellées permanentes, doivent avoir plus de pouvoir ſur nous que ſes viciſſitudes, il doit arriver dans notre machine, lorſque ces qualités s'alterent, des changemens plus ſenſibles & plus durables, que ne ſont les changemens cauſés par les viciſſitudes de l'air. Auſſi ces altérations produiſent quelquefois des maladies épidémiques qui tuent en trois mois ſix mille perſonnes dans une Ville, où il ne meurt que deux mille perſonnes dans une année commune.

Une autre preuve sensible du pouvoir que les qualités de l'air ont sur nous, est ce qui nous arrive en voyageant. Comme nous changeons d'air en voyageant, à peu près comme nous en changerions, si l'air du pays où nous vivons, s'altéroit, l'air d'une contrée nous ôte une partie de notre appétit ordinaire, & l'air d'une autre contrée l'augmente. Un François refugié en Hollande, se plaint du moins trois fois par jour, que sa gaieté & son feu d'esprit l'ont abandonné. L'air natal est un remede pour nous. Cette maladie qu'on appelle le *Hemvé* en quelque pays, & qui donne au malade un violent desir de retourner chez lui, *cum notos tristis desiderat hædos* (*), est un instinct qui nous avertit que l'air où nous nous trouvons, n'est pas aussi convenable à notre constitution que celui pour lequel un secret instinct nous fait soupirer. Le *Hemvé* ne devient une peine de l'esprit que parce qu'il est réellement une peine du corps. Un air trop différent de celui auquel on est habitué est une source d'indisposition & de maladies.

(*) Juven. Sat. 13.

Nonne

Nonne vides etiam cœli novitate & aquarum
Tentari procul a patria quicumque domoque
Adveniunt, ideo quia longe diſcrepat aër (*).

Cet air, quoique très-ſain pour les naturels du pays, eſt un poiſon lent pour certains étrangers. Qui n'a point entendu parler du *Tabardillo* qui eſt une fiévre accompagnée des ſymptômes les plus fâcheux, & qui attaque preſque tous les Européans quelques ſemaines après leur arrivée dans l'Amérique Eſpagnole? La maſſe du ſang formée de l'air & de nourritures d'Europe, ne pouvant pas s'allier avec l'air d'Amérique, ni avec le chile formé des nourritures de ce pays, elle ſe diſſout. On ne guérit ceux qui ſont attaqués de cette maladie, très-ſouvent mortelle, qu'en les ſaignant exceſſivement, & en les ſoutenant peu à peu avec les nourritures du pays. Le même mal attaque les Eſpagnols nés en Amérique à leur arrivée en Europe. L'air natal du pere eſt pour le fils une eſpéce de poiſon.

Cette différence qui eſt entre l'air de deux contrées, ne tombe point ſous aucun de nos ſens, & elle n'eſt pas encore à la portée d'aucun de nos inſtrumens. Nous ne la ſentons

(*) Lucretius, lib. ſexto.

que par ſes effets. Mais il eſt des animaux qui paroiſſent la connoître par ſentiment. Ils ne paſſent pas du pays qu'ils habitent dans les contrées voiſines où l'air nous ſemble être le même que l'air auquel ils ſont ſi fort attachés. On ne voit pas ſur les bords de la Seine une eſpece de grands oiſeaux dont la Loire eſt couverte.

SECTION XV.

Le pouvoir de l'air ſur le corps humain prouvé par le caractere des Nations.

Pourquoi toutes les Nations ſont-elles ſi différentes entr'elles de corſage, de ſtature, d'inclinations & d'eſprit, quoiqu'elles deſcendent d'un même pere? Pourquoi les nouveaux habitans d'un pays deviennent-ils ſemblables, après quelques générations, à ceux qui habitoient le même pays avant eux, mais dont ils ne deſcendent pas? Pourquoi des peuples qui demeurent à une même diſtance de la ligne, ſont-ils ſi différens l'un de l'autre? Une montagne ſépare un peuple d'une conſtitution robuſte, d'avec un peuple d'une conſtitution foible, un peuple naturellement courageux d'avec un peuple naturellement timide.

Tite-

Tite-Live dit (*), que dans la guerre des Latins, on diſtinguoit leurs troupes d'avec les troupes Romaines au premier coup d'œil. Les Romains étoient petits & foibles, au lieu que les Latins étoient grands & robuſtes. Cependant le *Latium* & l'ancien territoire de Rome étoient des pays de petite étendue & limitrophes. Le corps des Payſans Andalous eſt-il conformé naturellement comme le corps des payſans de la Vieille Caſtille? Les voiſins des Baſques ſont-ils auſſi agiles qu'eux? Les belles voix ſont-elles auſſi communes en Auvergne qu'en Languedoc? Quintilien dit qu'on reconnoît la patrie d'un homme au ſon de ſa voix, comme on connoît l'alliage d'un cuivre au ſon qu'il rend. *Non enim ſine cauſa dicitur Barbarum Græcumve: nam ſonis homines, ut æra tinnitu, dignoſcimus.* (**) La différence devient encore plus ſenſible, en examinant la nature dans des Pays fort éloignés l'un de l'autre. Elle eſt prodigieuſe entre un Négre & un Moſcovite. Cependant cette différence ne peut venir que de la différence de l'air dans les pays où les ancêtres des Négres & des Moſcovites d'aujourd'hui, leſquels deſcendoient

(*) Liv. hiſt. l. 6.

(**) Inſt. Orat. l. 2. c. 5.

tous d'Adam, ſont allés s'habituer. Les premiers hommes qui auront été s'établir vers la Ligne, auront laiſſé une poſtérité qui n'étoit preſque pas différente de la poſtérité de leurs parens qui s'étoient allés établir du côté du Pole arctique. Les petits enfans nés les uns plus près du Pole, & les autres plus près de la Ligne, ſuivant la progreſſion des habitations des hommes ſur la terre, ſe feront moins reſſemblés. Enfin cette reſſemblance diminuant toujours à chaque génération & à proportion que des habitations des hommes, les unes s'avoiſinoient de la Ligne, & les autres s'approchoient du Pole arctique, les races des hommes ſe ſont trouvées être auſſi différentes qu'elles le ſont aujourd'hui. Dix ſiécles ont pu ſuffire pour rendre les deſcendans du même pere & de la même mere, auſſi différens que le ſont aujourd'hui les Négres & les Suédois.

Il n'y a que trois cens ans que les Portugais ont planté ſur la côte occidentale de l'Afrique les colonies qu'ils y poſſedent encore aujourd'hui, & déja les deſcendans des premiers Colons ne reſſemblent plus aux Portugais nés dans le Royaume de Portugal. Les cheveux des Portugais Afriquains ſe ſont friſés & racourcis, leurs nés ſe ſont écraſés,

&

& leurs lévres ſe ſont groſſies comme celles des Négres dont ils habitent le pays. Il y a déja longtems qu'ils ont le teint des Négres, bien qu'ils s'honorent toujours du titre d'*hommes blancs*. D'un autre côté les Négres ne conſervent pas dans les pays froids la noirceur qu'on leur voit en Afrique. Leur peau y devient blanchâtre, & l'on peut croire qu'une colonie de Négres établie en Angleterre, y perdroit enfin la couleur naturelle aux Négres, comme les Portugais du Cap-Verd ont perdu la leur dans les pays voiſins de la Ligne.

Or ſi la diverſité des climats peut mettre tant de variété & tant de différence dans le teint, dans la ſtature, dans le corſage des hommes, & même dans le ſon de leur voix, elle doit mettre une différence encore plus grande entre le génie, les inclinations & les mœurs des nations. Les organes du cerveau, ou les parties du corps humain qui décident, en parlant phyſiquement, de l'eſprit & des inclinations des hommes, ſont ſans comparaiſon plus compoſées & plus délicates que les os & les autres parties qui décident de leur ſtature & de leur force. Elles ſont plus compoſées que celles qui décident du ſon de la voix & de l'agileté du corps.

Ainſi deux hommes qui auront le ſang d'une qualité aſſez différente pour être *diſſemblables* à l'extérieur, ſeront encore plus *diſſemblables* par l'eſprit. Ils ſeront encore plus différens d'inclinations que de teint & de corſage.

L'expérience confirme ce raiſonnement. Tous les peuples ſont encore plus différens par les inclinations & par l'eſprit, que par le teint & par le corſage. Comme le dit un Ambaſſadeur de Rhodes dans le Sénat de Rome, chaque peuple a ſon caractere, ainſi que chaque particulier a le ſien. (*) *Tam civitatum quam ſingulorum hominum mores ſunt. Gentes quoque aliæ iracundæ, aliæ audaces, quædam timidæ, in vinum, in venerem proniores aliæ ſunt.* Quintilien, après avoir rapporté les raiſons morales qu'on donnoit de la différence qui étoit entre l'éloquence des Athéniens & l'éloquence des Grecs Aſiatiques, dit qu'il faut la chercher dans le caractere naturel des uns & des autres (**). *Mihi autem orationis differentiam feciſſe & dicentium naturæ videntur, quod Attici limati quidem & emuncti, nihil inane aut redundans ferebant. Aſiana gens tumidior alioqui & jactantior vaniore etiam dicendi gloria*

(*) Liv. hiſt. l. 45.
(**) Quint. Inſt. lib. 12. cap. 10.

gloria inflata est. En effet, l'ivrognerie & les autres vices sont plus communs chez un peuple que chez un autre peuple. Il en est de même des vertus morales. La conformation des organes & le tempérammment donnent une pente vers certains vices, ou bien vers certaines vertus qui entrainent le gros de chaque Nation. Le luxe est toujours assujetti, partout où il s'introduit, à l'inclination dominante de la nation qui fait la dépense. Suivant le goût de sa nation, on se ruine, ou bien à bâtir avec magnificence, ou bien à lever des équipages somptueux, ou bien à tenir une table délicate, ou bien enfin à manger & à boire avec excès. Un Grand d'Espagne dépense en galanterie. Un Palatin de Pologne dépense en vin & en eau-de-vie.

La Religion Catholique est essentiellement la même pour le culte comme pour les dogmes, dans tous les pays de la Communion Romaine. Chaque nation néanmoins met beaucoup de son caractere particulier dans la pratique de ce culte. Suivant le génie de chaque nation, il s'exerce avec plus ou moins de pompe, plus ou moins de dignité, comme avec des démonstrations ex-

térieures de pénitence ou d'allégreſſe plus ou moins ſenſibles.

Il eſt peu de cerveaux qui ſoient aſſez mal conformés pour ne pas faire un homme d'eſprit, ou du moins un homme d'imagination ſous un certain ciel: c'eſt le contraire ſous un autre climat.

Quoique les Béotiens & les Athéniens ne fuſſent ſéparés que par le Mont Cithéron, les premiers étoient ſi connus comme un peuple groſſier, que pour exprimer la ſtupidité d'un homme, on diſoit qu'il paroiſſoit né en Béotie, au lieu que les Athéniens paſſoient pour le peuple le plus ſpirituel de l'Univers. Je ne veux pas citer les éloges que les Ecrivains Grecs ont fait du goût & de l'eſprit des Athéniens. La plupart, diroit-on, avoient Athenes pour patrie ou par naiſſance, ou par élection. Mais Cicéron qui connoiſſoit les Athéniens pour avoir longtems demeuré avec eux, & qu'on ne ſauroit ſoupçonner d'avoir voulu flater ſervilement des hommes qui étoient ſujets de ſa République, rend le même témoignage que les Grecs en leur faveur. (*) *Athenienſes quorum ſemper fuit ſincerum prudenſque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire,*

(*) de Oratore.

audire, & elegans. Ce que dit Monſieur Racine dans la Préface des Plaideurs, que les Athéniens étoient bien ſurs, quand ils avoient ri d'une choſe, qu'ils n'avoient pas ri d'une ſotiſe, n'eſt que la traduction du Latin que nous venons de citer, & ceux qui ont repris l'Auteur François de l'avoir écrit, lui ont donné, pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne, un ſoufflet ſur la joue de Cicéron, témoin qu'on ne peut reprocher dans le fait dont il s'agit.

La même raiſon qui mettoit tant de différence entre les Athéniens & les Béotiens, fait que les Florentins ont des voiſins qui leur reſſemblent ſi peu, & que nous trouvons en France tant de ſens & tant d'ouverture d'eſprit dans les payſans d'une Province limitrophe d'une autre où leurs pareils ſont preſque ſtupides. Quoique la différence de l'air ne ſoit pas aſſez grande dans ces Provinces pour rendre les corps différens extérieurement, elle y ſuffit néanmoins pour rendre très-différens ceux de nos organes qui ſervent immédiatement aux fonctions de l'ame ſpirituelle.

Auſſi trouvons-nous des eſprits qui ne paroiſſent preſque point de la même eſpéce, quand nous venons à réfléchir ſur le génie des peuples qui ſont aſſez différens les uns

des

des autres, pour qu'on puisse remarquer cette différence dans le corsage & dans le teint. Un Payſan de Nord-Hollande, & un Payſan Andalous; penſent-ils de même? Ont-ils les mêmes paſſions? Sentent-ils de même les paſſions qui leur ſont communes? Veulent-ils être gouvernés de la même maniere? Dès que cette différence extérieure s'augmente, la difference des eſprits devient immenſe. Les Chinois n'ont point un eſprit qui reſſemble à celui des Européans. *Voyez*, dit l'Auteur de la Pluralité des mondes (*), *combien la face de la nature eſt changée d'ici à la Chine. D'autres viſages, d'autres figures; d'autres mœurs, & preſque d'autres principes de raiſonnemens.*

Je n'entrerai point ici dans le détail du caractere de chaque nation, ni du génie particulier à chaque ſiécle, j'aime mieux renvoyer mon lecteur à l'*Euphormion* de Barclai qui traite cette matiere dans celui des livres de cette Satyre, qu'on diſtingue ordinairement par le titre d'*Icon animorum.* Mais j'ajouterai encore à ce que j'ai dit une réflexion, pour montrer combien il eſt probable que l'eſprit & les inclinations des hommes dépendent de l'air

(*) M. de Fontenelle, Plur. des mondes. Second ſoir.

l'air qu'ils reſpirent, & de la terre ſur laquelle ils ſont élevés. C'eſt que les étrangers qui ſe ſont habitués dans quelque pays que ce ſoit, y ſont toujours devenus ſemblables après un certain nombre de générations aux anciens habitans du pays où ils ſe ſont établis. Les nations principales de l'Europe ont aujourd'hui le caractere particulier aux anciens peuples qui habitoient la terre qu'elles habitent aujourd'hui, quoique ces nations ne deſcendent pas de ces anciens peuples. Je m'explique par des exemples.

Les Catalans d'aujourd'hui deſcendent la plupart des Goths & d'autres peuples étrangers qui apporterent en Catalogne, quand ils vinrent s'y établir, des langues & des mœurs différentes de celles du peuple qui l'habitoient au tems des Scipions. Il eſt vrai que ces peuples étrangers ont aboli l'ancienne langue. Elle a fait place à une langue compoſée des idiômes divers qu'ils parloient. C'eſt l'uſage ſeul & non pas la nature qui en a décidé. Mais la nature a fait revivre dans les Catalans d'aujourd'hui les mœurs & les inclinations des Catalans du tems des Scipions. Tite-Live a dit des anciens Catalans, qu'il étoit auſſi facile de les détruire que de les déſarmer. *Ferox gens nullam eſſe vitam ſine armis*

armis putat. Toute l'Europe ſait ſi les Catalans d'aujourd'hui leur reſſemblent. Ne reconnoît-on pas les Caſtillans dans le portrait que Juſtin fait des Ibériens? *Corpora hominum ad inediam laboremque, animi ad mortem parati. Dura omnibus & adſtricta parcimonia. Illis fortior taciturnitatis cura quam vitæ.* Leurs corps peuvent ſouffrir la faim & ſoutenir de grandes fatigues. La mort ne leur fait point peur. Ils ſavent vivre de peu, & ils craignent autant de perdre la gravité que les autres hommes de perdre la vie. Les Ibériens avoient un caractere d'eſprit auſſi différent de celui des Gaulois, que le caractere d'eſprit des Caſtillans l'eſt aujourd'hui du caractere d'eſprit des François.

Quoique les François deſcendent la plupart des Germains & des autres Barbares établis dans les Gaules, ils ont les mêmes inclinations & le même caractere d'eſprit que les anciens Gaulois. On reconnoît encore en nous la plupart des traits que Céſar, Florus & les anciens Hiſtoriens leur attribuent. Un talent particulier aux François, & dont toute l'Europe les loue comme d'un talent qui leur eſt propre ſpécialement; c'eſt une induſtrie merveilleuſe, pour imiter facilement & bien les inventions des étrangers.

Cé-

Céſar (*) donne ce talent aux Gaulois, qu'il appelle, *Genus ſummæ ſolertiæ atque ad omnia imitanda atque efficienda, quæ ab quoque traduntur, aptiſſimum.* Céſar avoit été ſurpris de voir que les Gaulois qu'il aſſiégeoit, euſſent très-bien imité les machines de guerre des Romains les plus compoſées, quoiqu'elles fuſſent nouvelles pour les aſſiégés. Voilà ce qui le fait parler. Un autre trait fort marqué du caractere des François, c'eſt la pente inſurmontable à une gaieté ſouvent hors de ſaiſon qui leur fait terminer quelquefois par un Vaudeville les réflexions les plus ſérieuſes. Nous retrouvons les Gaulois dépeints avec ce caractere dans l'Hiſtoire Romaine, & principalement dans un récit de Tite-Live (**). Annibal à la tête de cent mille ſoldats, demandoit paſſage aux peuples qui habitoient le pays qu'on appelle aujourd'hui le Languedoc, pour aller en Italie, & il s'offroit à payer tout ce que ces troupes prendroient, menaçant en même tems de déſoler le pays par le fer & par le feu, ſi l'on traverſoit ſa marche. Dans le tems qu'on délibéroit ſur la propoſition d'Annibal, des Ambaſſadeurs de la République Romaine, qui n'avoient avec

(*) De Bello Gall. lib. 7.
(**) Liv. hiſt. 20.

avec eux que leur suite, demandoient audience. Après avoir fait sonner bien haut devant l'assemblée qui leur donna cette audience, les grands noms du peuple & du Sénat Romain, dont nos Gaulois n'avoient entendu parler que comme des ennemis de ceux de leurs compatriotes qui s'étoient établis en Italie, ils proposerent de fermer le passage aux Cartaginois. C'étoit demander à ces Gaulois de faire de leur pays le théâtre de la guerre pour empêcher Annibal de la porter sur les bords du Tibre. Véritablement la proposition étoit de nature à n'être faite qu'avec précaution même à d'anciens alliés. Aussi, dit Tite-Live, se fit-il dans l'assemblée qui donnoit audience, un si grand éclat de rire, que les Magistrats eurent peine à faire faire silence, afin de pouvoir rendre une réponse sérieuse aux Ambassadeurs. *Tanto cum fremitu risus dicitur ortus, ut vix a Magistratibus Majoribusque natu juventus sedaretur.*

Davila raconte dans l'histoire de nos guerres civiles (*), qu'il arriva une avanture semblable dans les conférences qui se tenoient pour la paix durant le siége de Paris par Henri IV (**). Le Cardinal de Gondy y ayant dit

(*) Davila, lib. xi. (**) En 1590.

dit que c'étoit moins la faim que l'amour des Parisiens pour le Roi qui les obligeoit à traiter, la présence du Roi ne put empêcher les jeunes Seigneurs, présens à la conférence, d'éclater de rire sur le discours du Cardinal, qui devenoit véritablement comique par sa hardiesse. Les deux partis savoient positivement le contraire. Toute l'Europe reproche encore aux François l'inquiétude & la légéreté qui les fait sortir de leur pays, pour chercher ailleurs de l'emploi, & pour s'enrôler sous toutes sortes d'enseignes. Florus disoit des Gaulois, qu'il n'y avoit pas d'armées sans soldats Gaulois : *Nullum bellum sine milite Gallo.* Si dans le tems de César nous trouvons des Gaulois dans le service des Rois de Judée, de Mauritanie & d'Egypte, ne voit-on pas aujourd'hui des François dans toutes les troupes de l'Europe, & même dans celles du Roi de Perse & du grand Mogol?

Les Anglois d'aujourd'hui ne descendent pas, généralement parlant, des Bretons qui habitoient l'Angleterre, quand les Romains la conquirent. Néanmoins les traits dont César & Tacite se servent pour caractériser les Bretons conviennent aux Anglois. Les uns ne furent pas plus sujets à la jalousie que

ne le ſont les autres. Tacite écrit qu'Agricola ne trouva rien de mieux pour engager les anciens Bretons à faire apprendre à leurs enfans le Latin, la Rhétorique & les autres Arts que les Romains enſeignoient aux leurs, que de les piquer d'émulation, en leur faiſant honte de ce qu'ils ſe laiſſoient ſurpaſſer par les Gaulois. L'eſprit des Bretons, diſoit Agricola, étoit de meilleure trempe que celui des Gaulois, & il ne tenoit qu'à eux, s'ils vouloient s'appliquer, de réuſſir mieux que ces voiſins. *Jam vero Principum filios liberalibus artibus erudire & ingenia Britannorum ſtudiis Gallorum anteferre, ut qui modo linguam Romanam abnuebant, eloquentiam concupiſcerent.* L'artifice d'Agricola réuſſit, & les Bretons qui dédaignoient de ſavoir parler latin, voulurent ſe rendre capables de haranguer en cette langue. Que les Anglois jugent eux-mêmes ſi l'on n'employeroit pas encore aujourd'hui chez eux avec ſuccès, l'adreſſe dont Agricola ſe ſervit.

Quoique l'Allemagne ſoit aujourd'hui dans un état bien différent de celui où elle étoit, quand Tacite la décrivit; quoiqu'elle ſoit remplie de Villes, au lieu qu'il n'y avoit que des Villages dans l'ancienne Germanie; quoique les marais & la plupart des forêts de

la

la Germanie, ayent été changés en prairies & en terres labourables, enfin quoique la maniere de vivre & de s'habiller des Germains ſoit différente par cette raiſon en bien des choſes de la maniere de vivre & de s'habiller des Allemands; on reconnoît néanmoins le génie & le caractere d'eſprit des anciens Germains dans les Allemands d'aujourd'hui. Les femmes Allemandes, comme le faiſoient celles des Germains, ſuivent encore les camps en bien plus grand nombre que les femmes des autres peuples ne les ſuivent. Ce que Tacite dit des repas des Germains, eſt vrai des repas du commun des Allemands d'aujourd'hui. Comme les Germains, ils raiſonnent bien entr'eux ſur leurs affaires dans la chaleur du repas; mais ils ne les concluent que de ſang froid. *Deliberant, dum fingere neſciunt; conſtituunt, dum errare non poſſunt.* On trouve de même partout l'ancien peuple dans le nouveau, quoiqu'il profeſſe une autre religion que l'ancien, & bien qu'il ſoit gouverné par d'autres maximes.

C'eſt de tout tems qu'on a remarqué que le climat étoit plus puiſſant que le ſang & l'origine. Les Gallogrecs deſcendus des Gaulois qui s'établirent en Aſie, devinrent en cinq ou ſix générations auſſi mous & auſſi

efféminés que les Asiatiques, quoiqu'ils descendissent d'ancêtres belliqueux, qui s'étoient établis dans un pays où ils ne pouvoient attendre du secours que de leur valeur & de leurs armes. Tite-Live, en parlant d'un événement arrivé dans un tems presque également distant de l'établissement de la colonie des Gallogrecs, & de sa conquête par les Romains, dit de ces Gaulois Asiatiques. *Gallogræci ea tempestate bellicosiores erant, Gallicos adhuc nondum exoleta stirpe gentis gestantes animos.*

Tous les peuples illustres par les armes sont devenus mous & pusillanimes, dès qu'ils ont été transplantés en des contrées où le climat amollissoit les naturels du pays. Les Macédoniens établis en Syrie & en Egypte, y devinrent au bout de quelques années des Syriens & des Egyptiens ; & dégénérant de leurs ancêtres, ils n'en conservèrent que la langue & les étendarts. Au contraire les Grecs établis à Marseille, contractèrent avec le tems l'audace & le mépris de la mort particulier aux Gaulois. Mais, comme dit Tite-Live, en racontant les faits que je viens de rapporter, il en est des hommes comme des plantes & des animaux. Or les qualités des plantes ne dépendent pas autant du lieu d'où l'on a tiré la graine, que du terroir où l'on

l'a

l'a ſemée: les qualités des animaux dépendent moins de leur origine que du pays où ils naiſſent & où ils deviennent grands. *Sicut in frugibus pecudibuſque, non tantum ſemina ad ſervandam indolem valent, quantum terræ proprietas, cœlique, ſub quo aluntur, mutat. Macedones, qui Alexandriam in Egypto, qui Seleuciam ac Babiloniam, quique alias ſparſas per orbem terrarum colonias habent, in Syros, Partos, Egyptios degenerarunt. Maſſilia inter Gallos ſita, traxit aliquantulum ab accolis animorum. Tarentinis quid ex Spartana dura illa & horrida libertate manſit? Generoſius in ſua quidquid ſede gignitur. Inſitum alienæ terræ, natura vertente, ſe degenerat* (*).

Ainſi les graines qui réuſſiſſent excellemment dans un certain pays, dégénerent, quand on les ſeme dans un autre. La graine de lin venue de Livonie, & ſemée en Flandre, y produit une très-belle plante; mais la graine du lin crû en Flandre, & ſemée dans le même terroir, ne donne plus qu'une plante déja dégénerée. Il en eſt de même de la graine de melon, de rave & de pluſieurs légumes qu'il faut renouveller pour les avoir bonnes,

(*) Liv. hiſt. lib. 28.

du moins après un certain nombre de générations, en faiſant venir de nouvelles graines du pays où elles atteignent leur perfection. Comme les arbres croiſſent, & comme ils produiſent plus lentement que les plantes, le même arbre donne des fruits différens, ſuivant le terroir où il étoit, & celui où il eſt tranſplanté. Le ſep de vigne tranſplanté de Champage en Brie, y donne bientôt un vin où l'on ne reconnoît plus les qualités de la liqueur qu'il donnoit dans ſon premier terroir. Il eſt vrai que les animaux ne tiennent point au ſol de la terre, comme les arbres & comme les plantes, mais d'autant que c'eſt l'air qui fait vivre les animaux, & que c'eſt la terre qui les nourrit, leurs qualités ne ſont guéres moins dépendantes des lieux où ils ſont élevés, que les qualités des arbres & des plantes ſont dépendantes du pays où ils croiſſent. Continuons de conſulter l'expérience.

Il eſt arrivé depuis les tems où Tite-Live écrivoit ſon hiſtoire, que pluſieurs peuples de l'Europe ont envoyé des Colonies en des climats plus éloignés & plus différens du climat de leur pays natal, que le climat des Gaulois n'étoit différent du climat de la Gallogréce. Auſſi le changement de mœurs, d'inclination & d'eſprit, inévitable à ceux qui

qui changent de patrie, a-t'il été plus ſubit & plus ſenſible dans les nouvelles Colonies que dans les anciennes.

Les Francs qui s'établirent dans la Terre-Sainte, après qu'elle eût été conquiſe par la premiere Croiſade, y devinrent après quelques générations, auſſi puſillanimes & auſſi enclins à mal faire que les naturels du pays. L'Hiſtoire des dernieres Croiſades eſt remplie de plaintes ameres contre la déloyauté & contre la molleſſe des Francs Orientaux. Les Soudans du Caire n'avoient pas trouvé d'autres moyens de conſerver la valeur & la diſcipline dans leurs troupes, que d'envoyer faire les recrues en Circaſſie, dont leurs Mamelus étoient originaires. L'expérience leur avoit enſeigné que les enfans de ces Circaſſiens nés & élevés en Egypte, n'avoient que les inclinations & le courage des Egyptiens. Les Ptolomées & les autres Souverains de l'Egypte qui ont été ſoigneux d'avoir de bonnes troupes, y ont toujours entretenu des corps d'étrangers. Les naturels du pays, qu'on prétend avoir fait de ſi grands exploits de guerre ſous Seſoſtris & ſous leurs premiers Rois, étoient déja bien dégénérés dès le tems d'Alexandre le Grand. L'Egypte depuis ſa conquête par les Perſes, a toujours été le

jouet d'une poignée de soldats étrangers. Depuis Cambyse, les Egyptiens d'origine n'ont jamais, pour ainsi dire, porté l'épée de l'Egypte. Encore aujourd'hui on ne reçoit pas les Egyptiens naturels dans les troupes entretenues par le Grand Seigneur pour la garde de cette Province. Elles doivent toutes être composées de soldats nés hors de l'Egypte.

Les Portugais établis dans les Indes Orientales, y sont devenus aussi mous & aussi timides que les naturels du pays. Ces Portugais invincibles en Flandres, où ils faisoient la moitié de la célèbre Infanterie Espagnole détruite à Rocroi (*), avoient des cousins dans les Indes qui se laissoient battre comme des moutons. Ceux qui se souviennent des événemens de guerre arrivés durant les troubles du Pays-Bas, qui ont donné naissance à la République de Hollande, savent bien que l'Infanterie composée de Flamands, ne tenoit pas contre l'Infanterie composée d'Espagnols naturels. Mais ceux qui ont lû l'histoire des conquêtes des Hollandois dans les Indes Orientales, savent bien d'un autre côté que les Hollandois en petit nombre y faisoient fuir des armées entieres de Portugais

(*) En 1643.

gais Indiens. Je ne veux pas citer des livres odieux, mais qu'on s'informe des Hollandois mêmes ſi leurs compatriotes établis dans les Indes Orientales, y conſervent les mœurs & les bonnes qualités qu'ils avoient en Europe.

La Cour de Madrid qui fit toujours une attention ſérieuſe ſur le caractere & ſur le génie particulier des diverſes Nations qu'elle gouvernoit, témoignoit beaucoup plus de confiance aux enfans des Eſpagnols nés en Flandres, qu'aux enfans des Eſpagnols nés dans le Royaume de Naples. Les derniers n'étoient pas égalés en toutes choſes aux Eſpagnols nés en Eſpagne, ainſi que les autres. Cette Cour circonſpecte a toujours eu pour maxime de ne point confier en Amérique aucun emploi d'importance aux Eſpagnols Criols, ou nés en Amérique. Cependant ces Criols ſont les habitans qui ſont nés d'une mere & d'un pere Eſpagnols, ſans aucun mêlange de ſang Amériquain ou Afriquain. Ceux qui ſont nés d'un Eſpagnol & d'une Amériquaine, s'appellent Meſtiſes, & ils ſe nomment Mulâtres, quand la mere eſt Négreſſe.

L'incapacité des ſujets a eu autant de part à cette politique, que la crainte qu'ils ne ſe

ſoulevaſſent contre l'Eſpagne. Véritablement on a peine à concevoir à quel point le ſang Eſpagnol, ſi brave & ſi courageux en Europe, a dégénéré dans pluſieurs contrées de l'Amérique. On ne le croiroit pas, ſi douze ou quinze Relations différentes des expéditions des Flibuſtiers dans le nouveau monde, ne s'accordoient pas toutes à le dire, & à en rapporter des circonſtances convaincantes.

Ainſi que les hommes, les animaux prennent une taille & une conformation différentes, ſuivant le pays où ils ſont nés, & où ils deviennent grands. Il n'y avoit point de chevaux en Amérique, quand les Eſpagnols découvrirent cette partie du monde. On peut bien croire que les premiers qu'ils y tranſporterent pour faire race, étoient des plus beaux de l'Andalouſie où ſe faiſoit l'embarquement. Comme les frais du transport ſe montoient à plus de deux cens écus par cheval, on n'épargnoit pas apparemment l'argent de l'achat, & les chevaux étoient alors à grand marché dans cette Province. Il eſt des Pays en Amérique où la race de ces chevaux a dégénéré. Les chevaux de Saint Dominique & des Antilles ſont petits, malfaits, & ils n'ont que le courage des nobles animaux dont

dont ils deſcendent, s'il eſt permis de s'expliquer ainſi. Véritablement il eſt en Amérique d'autres pays où la race des chevaux Andalous s'eſt encore annoblie. Les chevaux du Chili ſont auſſi ſupérieurs en beauté & en bonté aux chevaux d'Andalouſie, que ceux-ci ſurpaſſent les chevaux de Picardie. Les moutons de Caſtille & d'Andalouſie tranſportés en d'autres pâturages, ne donnent plus de laine auſſi *précieuſe* que celles *quas Bæticus adjuvat aër.* Quand les chévres d'Ancyre ont perdu le pâturage de leurs montagnes, elles ne ſe couvrent plus de ce poil ſi priſé dans l'Orient, & connu même en Europe (*). Il eſt des pays où le cheval eſt communément un animal doux qui ſe laiſſe conduire à des enfans. En d'autres pays, comme dans Royaume de Naples, il eſt preſque un animal féroce duquel il faut ſe garder avec attention. Les chevaux changent même de naturel, en changeant d'air & de nourriture. Ceux d'Andalouſie ſont bien plus doux dans leur pays qu'ils ne le ſont dans le nôtre. Enfin la plupart des animaux n'engendrent plus, dès qu'ils ſont tranſportés ſous un climat trop différent du leur. Les tigres, les ſinges, les chameaux, les

(*) Busbequius, Epiſt. prim.

les éléphans & plusieurs especes d'oiseaux ne multiplient point dans nos régions.

SECTION XVI.

Objection tirée du caractere des Romains & des Hollandois. Réponse à l'objection.

On m'objectera peut-être que nous connoissons aujourd'hui deux peuples à qui le caractere que les anciens Ecrivains donnent à leurs devanciers, ne convient plus présentement. Les Romains ne ressemblent plus, continuera-t'on, aux anciens Romains, si fameux par leurs vertus militaires, & que Tacite définit, des gens ennemis de toutes ces vaines démonstrations de respect qui ne sont que des cérémonies. Des gens qui ne se soucioient que de l'autorité (*). *Apud quod jus imperii valet, inania transmittuntur.* Le frere du Roi des Parthes, Tiridate qui venoit à Rome faire hommage, pour parler suivant nos usages, de la Couronne d'Arménie, auroit eu moins de peur du cérémonial des Romains, ajoute l'Auteur que j'ai

(*) Tacit. Annal. lib. 15.

j'ai cité, s'il les avoit mieux connus. Les Bataves & les anciens Friſons, objectera-t'on encore, étoient deux peuples compoſés de ſoldats, & qui ſe ſoulevoient, dès que les Romains vouloient exiger d'eux d'autres tributs que des ſervices militaires. Aujourd'hui les habitans de la Province de Hollande, laquelle comprend l'Iſle des Bataves & une partie du pays des anciens Friſons, ſont portés au commerce & aux arts. Ils ſurpaſſent tous les autres peuples dans le talent de policer les villes & dans le gouvernement *Municipal.* Le peuple y paye plus volontiers les plus grands impôts qui ſe levent préſentement en Europe, qu'il ne fait le métier de ſoldat. *Ad terreſtrem militiam parum idonei ſunt Belgæ, & equo inſidens Batavus ludibrium omnibus debet*, dit Puffendorff (*), en parlant des Hollandois d'aujourd'hui, qui ſe ſervent de troupes étrangeres auſſi volontiers que les Bataves faiſoient la guerre pour les étrangers.

Quant aux Romains, je répondrai, que lorſque le reſte de l'Europe voudra ſe guérir de la maladie du cérémonial, ils ne ſeront pas les derniers à s'en défaire. Le cérémoniel eſt aujourd'hui à la mode, & ils tâchent d'être

(*) Introd. ad hiſt. Europ.

d'être supérieurs dans sa pratique, aux autres peuples, comme ils le furent autrefois dans la discipline militaire. Peut-être que les Romains nos contemporains montreroient encore cette modestie après les succès, & cette hauteur dans le danger qui faisoient le caractere des anciens Romains, si leurs Maîtres n'étoient pas d'une profession qui défend d'aspirer à la gloire militaire. Va-t'on se faire tuer à la guerre, dès qu'on a du courage, comme on fait des vers dès qu'on est né Poëte? Si les Romains ont réellement dégéneré, ce n'est point certainement dans toutes les vertus. Personne ne sait mieux qu'eux, tenir ferme ou se relâcher à propos dans les affaires, & l'on remarque encore jusques dans la populace de Rome, cet art d'insinuer de l'estime pour ses concitoyens, qui fut toujours une des premieres causes de la grande renommée d'une nation.

Enfin il est arrivé de si grands changemens dans l'air de Rome & dans l'air des environs de cette ville, depuis les Césars, qu'il n'est pas étonnant que les habitans y soient à présent différens de ce qu'ils étoient autrefois. Au contraire, suivant notre système, il falloit que la chose arrivât ainsi,

ainſi, & que l'altération de la cauſe altérât l'effet.

Premiérement, l'air de la ville de Rome, à l'exception du quartier de la Trinité du Mont & de celui du Quirinal, eſt ſi mal ſain durant le grand été, qu'il ne ſauroit être ſupporté que par ceux qui s'y ſont habitués peu à peu, & comme Mithridate s'étoit accoutumé au poiſon. Il faut même renouveller toutes les années l'habitude de ſupporter la corruption de l'air, en commençant à le reſpirer dès les premiers jours de ſon altération. Il eſt mortel pour ceux qui le reſpirent pour la premiere fois, quand il eſt déja corrompu. On eſt auſſi peu ſurpris de voir mourir celui qui, en arrivant de la campagne, loge dans les endroits où l'air eſt corrompu, & même ceux qui dans ce tems-là y viendroient habiter des endroits de la ville où l'air demeure ſain, que de voir mourir l'homme qu'un boulet de canon a touché. La cauſe de cette corruption de l'air nous eſt même connue. Rome étoit percée autrefois ſous terre, comme ſur terre, & chaque rue y avoit une cloaque ſous le pavé. Ces égoûts aboutiſſoient tous au Tibre par différens canaux qui étoient balayés perpétuellement des eaux de quinze Aqueducs,

ducs, qui voituroient des fleuves entiers à Rome ; & ces fleuves se jettoient enfin dans le Tibre par les bouches des cloaques. Les bâtimens de cette Ville si vaste ayant été renversés par les Gots, par les Normands de Naples & par les tems, les décombres des édifices bâtis sur les sept colines ont comblé les vallées subjacentes, de maniere que dans ces vallées l'ancien rez-de-chaussée est souvent enterré de quarante pieds. Un pareil bouleversement a bouché plusieurs ramaux par lesquels beaucoup de cloaques médiocres communiquoient avec les grands cloaques qui aboutissoient au Tibre. Les voûtes écrasées par la chute des bâtimens voisins, ou tombées par vétusté, ont ainsi fermé plusieurs canaux, & intercepté l'ecoulement des eaux. Cependant la plupart des égoûts par lesquels les eaux de pluye & les eaux de ceux des anciens aqueducs qui subsistent encore, tombent dans les cloaques, sont demeurés ouverts. L'eau a donc continué d'entrer dans ces canaux sans issue. Elle y croupit, & elle y devient tellement infectée, que lorsqu'il arrive aux *Fouilleurs*, d'ouvrir, en creusant, un des ces canaux, la puanteur & l'infection qui s'en exhalent, leur donnent souvent des maladies mortelles.

les. Ceux qui ont oſé manger des poiſſons qu'on y trouve quelquefois, ont preſque tous payé de leur vie une curioſité téméraire. Or ces canaux ne ſont pas ſi avant ſous terre, que la chaleur qui eſt très-grande à Rome durant la Canicule, n'en tire des exhalaiſons empeſtées, qui s'échappent d'autant plus librement, que les crevaſſes des voûtes ne ſont bouchées qu'avec des décombres & des gravas qui ſont un tamis bien moins ſerré que celui d'un terrain naturel, ou d'un ſol ordinaire.

Secondement, l'air de la plaine de Rome, qui s'étend juſqu'à douze lieues dans les endroits où l'Appenin ſe recule le plus de cette Ville, réduit durant les trois mois de la grande chaleur les naturels mêmes du pays qui doivent y être accoutumés dès l'enfance, en un état de langueur incroyable à ceux qui ne l'ont pas vu. En pluſieurs cantons les Religieux ſont obligés à ſortir de leurs Couvents pour aller paſſer ailleurs la ſaiſon de la Canicule. Enfin l'air de la campagne de Rome tue alors auſſi promptement que le fer l'étranger, qui oſe s'expoſer à ſon activité durant le ſommeil. L'air y eſt toujours pernicieux, de quelque côté que le vent ſouffle, ce qui met en évidence que la terre

eſt la cauſe de l'altération de l'air. Cette infection prouve donc qu'il eſt ſurvenu dans la terre un changement conſidérable, ſoit qu'il vienne de ce que la terre n'eſt plus cultivée comme du tems des Céſars, ſoit qu'on veuille l'attribuer aux marais d'Oſtie & à ceux de l'Ofanté (*), qui ne ſont plus deſſechés comme autrefois, ſoit enfin que cette altération procéde des mines d'alun, de ſoufre & d'arſenic, qui depuis quelques ſiécles, auront achevé de ſe former ſous la ſuperficie de la terre, & qui préſentement envoyent dans l'air, principalement durant l'été, des exhalaiſons plus malignes que celles qui s'en échappoient, lorſqu'elles n'avoient pas encore atteint le dégré de maturité où elles ſont parvenues aujourd'hui. On voit fréquemment dans la campagne de Rome un phénoméne qui doit obliger de penſer que l'altération de l'air y vient d'une cauſe nouvelle; c'eſt-à-dire, des mines qui ſe ſeront perfectionnées ſous la ſuperficie de la terre. Durant les chaleurs il en ſort des exhalaiſons qui s'allument d'elles-mêmes, & qui forment de longs ſillons de feu ou des colonnes de flamme, dont la terre eſt la baſe. Tite-Live ſeroit rempli du récit des ſacrifices faits

(*) Pomptinæ Paludes.

faits pour l'expiation de ces prodiges, ſi l'on avoit vu ces phénoménes dans la campagne de Rome au tems dont il a écrit l'hiſtoire.

Ce qui prouve encore qu'il eſt ſurvenu une altération phyſique dans l'air de Rome & des environs, c'eſt que le climat y eſt moins froid aujourd'hui qu'il ne l'étoit au tems des premiers Céſars, quoique le pays fût alors plus habité & mieux cultivé qu'il ne l'eſt à préſent. Les Annales de Rome nous apprennent qu'en l'année 480 de ſa fondation, l'hiver y fut ſi violent que les arbres moururent. Le Tibre prit dans Rome, & la neige y demeura ſur terre durant quarante jours. Lorſque Juvenal fait le portrait de la femme ſuperſtitieuſe, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ſes ablutions.

Hibernum fracta glacie deſcendet in amnem
Ter matutino Tyberi mergetur, & ipſis
Verticibus timidum caput abluet; inde ſuperbi
Totum Regis agrum nuda & tremebunda cruentis
Erepet genibus. (*)

(*) Juven. Sat. 6.

Il parle du Tibre pris dans Rome, comme d'un événement ordinaire. Plusieurs passages d'Horace supposent les rues de Rome pleines de neiges & de glaces. Nous serions mieux informés, si les anciens avoient eu des Thermométres; mais leurs Ecrivains, quoiqu'ils n'ayent pas songé à nous instruire la-dessus, nous en disent encore assez pour nous convaincre que les hivers étoient autrefois plus rigoureux à Rome qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le Tibre n'y gele guéres plus que le Nil au Caire. On trouve à Rome l'hiver bien rigoureux, quand la neige s'y conserve durant deux jours, & quand on y voit durant deux fois vingt-quatre heures quelques larmes de glace à une fontaine exposée au Nord.

Quant aux Hollandois, je puis répondre qu'ils n'habitent pas sur la même terre qu'habitoient les Bataves & les anciens Frisons, bien qu'ils demeurent dans le même pays. L'Isle des Bataves étoit bien un pays bas, mais il étoit couvert de bois. Pour la partie du pays des anciens Frisons, qui fait aujourd'hui la plus grande portion de la Province de Hollande: savoir, celle qui est comprise entre l'Océan, le Zuiderzée & l'ancien lit du Rhin qui passe à Leyde, elle étoit alors semée de collines

collines creuſes en dedans, & c'eſt ce qu'on a voulu exprimer par le mot de *Holland* introduit dans le moyen âge. Il ſignifie une terre vuide en langue du pays. Tacite (*) nous apprend que le bras du Rhin dont je parle, celui qui ſéparoit alors la Friſe de l'Iſle des Bataves, conſervoit la rapidité que ce fleuve a dans ſon cours, & c'eſt une preuve que le pays étoit montueux. La mer s'étant introduite dans ces cavités elle a fait abîmer la terre, qui ne s'eſt relevée au-deſſus de la ſurface des eaux qui la couvrirent après ſa dépreſſion, qu'à l'aide des ſables que les flots de la mer y ont apportés, & du limon que les fleuves y ont laiſſé, en l'inondant fréquemment, avant qu'on les eût contenu par des digues.

Une autre preuve de ce que je viens d'avancer, c'eſt que dans la partie de la Province de Hollande qui a fait une portion du pays des anciens Friſons, on trouve ſouvent, en faiſant les fondations, des arbres qui tiennent encore au ſol par les racines, quinze pieds au-deſſous du niveau du pays. Cependant ce pays qui eſt uni comme un parquet, eſt déja plus bas que les hautes marées. Il eſt de niveau avec les plus baſſes, & c'eſt ce

(*) Tacit. Annal. lib. 2.

qui montre bien que le sol auquel tiennent par les racines les arbres dont j'ai parlé, est un terrein qui s'est abîmé. Ceux qui voudront être instruits plus au long sur le tems & sur les autres circonstances de ces inondations, peuvent lire les deux premiers volumes de l'Ouvrage de Monsieur Menson Alting, intitulé, *Descriptio Agri Batavi.* Ils ne le liront pas sans profit, & sans regretter que cet Auteur soit mort il y a trente ans, avant que de nous avoir donné le troisiéme. La Hollande ayant été desséchée & repeuplée dans les tems suivans, elle est aujourd'hui une prairie de niveau, coupée par une infinité de canaux, & semée de quelques lacs & flaques d'eau (*). Le terrein y a si bien changé de nature, que les bœufs & les vaches de ce pays sont plus grands qu'ailleurs, au lieu qu'autrefois ils étoient très-petits. Enfin le quart de sa superficie est aujourd'hui couvert d'eau, au lieu que l'eau n'en couvroit peut-être pas autrefois la douziéme partie. Le peuple, par des événemens qui ne sont pas de notre sujet, s'y étant encore multiplié plus qu'il ne l'a fait en aucun autre endroit de l'Europe, le besoin & la facilité d'avoir des légumes & du laitage dans une prairie continuelle,

(*) Tacit. Annal. lib. 4.

nuelle, la facilité d'avoir du poiſſon au milieu de tant d'eaux douces & ſalées, ont accoutumé les habitans à ſe ſuſtenter avec ces alimens flegmatiques, au lieu que leurs anciens prédéceſſeurs ſe nourriſſoient de la chair de leurs troupeaux, & de celles des animaux domeſtiques devenus ſauvages, dont on voit, par Tacite & par d'autres Ecrivains de l'antiquité, que leurs bois étoient remplis.

Le Chevalier Temple qui a été frapé de la différence du caractere des Bataves & des Hollandois, & qui a voulu en rendre raiſon, attribue cette différence au changement de nourriture (*). De pareilles révolutions ſur la ſurface de la terre, qui cauſent toujours beaucoup d'altération dans les qualités de l'air, & qui ont encore été ſuivies d'un ſi grand changement dans les alimens ordinaires, que les nouveaux habitans ſe nourriſſent en Pêcheurs & en Jardiniers, au lieu que les anciens habitans ſe nourriſſoient en Chaſſeurs; de pareilles révolutions, dis-je, ne ſauroient arriver, ſans que le caractere des habitans d'un pays ceſſe d'être le même.

Après tout ce que je viens d'expoſer, il eſt plus que vraiſemblable que le génie particu-

(*) Etat des Provinces-Unies, ch. 4.

ticulier à chaque peuple, dépend des qualités de l'air qu'il reſpire. On a donc raiſon d'accuſer le climat de la diſette de génies & d'eſprits propres à certaines choſes, laquelle ſe fait remarquer chez certaines nations *La température des climats chauds*, dit le Chevalier Chardin (*), *énerve l'eſprit comme le corps, & diſſipe ce feu d'imagination néceſſaire pour l'invention. On n'eſt pas capable en ces climats-là de longues veilles & de cette forte application qui enfante les ouvrages des Arts libéraux & des Arts mécaniques. C'eſt ſeulement vers le Septentrion qu'il faut chercher les Arts & les Métiers dans leurs plus hautes perfections.* Notre Auteur parle d'Hiſpahan, & Rome & Athenes ſont des villes ſeptentrionales par rapport à la Capitale de la Perſe. C'eſt le ſentiment que donne l'experience. Tout le monde ne convient-il pas d'attribuer à l'excès du froid comme à l'excès du chaud, la ſtupidité des Négres & celle des Lapons?

(*) Deſcrip. de la Perſe, ch. 7.

* * *

SECTI-

SECTION XVII.

De l'étendue des climats plus propres aux Arts & aux Sciences que les autres. Des changemens qui ſurviennent dans ces climats.

On m'objectera que les Arts & les Sciences ont fleuri ſous des climats bien différens. Memphis, ajoutera-t'on, eſt plus près du Soleil que Paris, de dix-huit dégrés, & cependant les Arts & les Sciences ont fleuri dans ces deux Villes.

Je réponds que tout excès de chaleur, & que tout excès de froid ne ſont pas contraires à une heureuſe nourriture des enfans, mais ſeulement les excès outrés, ſoit du froid, ſoit du chaud. Loin de borner à quatre ou cinq dégrés la température convenable à la culture des Sciences & des beaux Arts, je crois que cette température peut comprendre vingt ou vingt-cinq dégrés de latitude. Ce climat fortuné peut même s'étendre & gagner du terrein, à la faveur de pluſieurs événemens.

Par exemple, l'étendue du commerce donne aujourd'hui aux Nations Hyperborées le moyen qu'elles n'avoient point autrefois de

faire une partie de leur nourriture ordinaire, des vins comme des autres alimens qui viennent dans les pays chauds. Le commerce qui s'eſt infiniment accru dans les deux derniers ſiécles, a fait connoître ces choſes où l'on ne les connoiſſoit pas. Il les a rendues très-communes en des lieux où elles étoient fort rares auparavant. L'accroiſſement du commerce a rendu le vin une boiſſon d'un uſage auſſi commun dans pluſieurs pays où il n'en vient point, que dans les contrées où l'on fait des vendanges. Il a mis dans les pays du Nord le ſucre & les épiceries au nombre de ces denrées, que tout le monde conſomme. Depuis un tems les eaux-de vie ſimples & compoſées, le tabac, le caffé, le chocolat & d'autres denrées qui ne croiſſent que ſous le ſoleil le plus ardent, ſont en uſage, même parmi le bas peuple, en Hollande, en Angleterre, en Pologne, en Allemagne & dans le Nord. Les ſels & les ſucs ſpiritueux de ces denrées jettent dans le ſang des nations Septentrionales une ame, ou, pour parler avec les Phyſiciens, une huile éthéré, laquelle ne ſe trouve point dans les alimens de leur patrie. Ces ſucs rempliſſent le ſang d'un homme du Nord d'eſprits animaux formés en Eſpagne, & ſous les climats les plus ardens. Une portion de

l'air

l'air & de la ſéve de la terre des Canaries, paſſe en Angleterre dans les vins de ces Isles qu'on y tranſporte en ſi grande quantité. L'uſage fréquent & habituel des denrées des pays chauds rapproche donc, pour ainſi dire, le ſoleil des pays du Nord, & il doit mettre dans le ſang & dans l'imagination des habitans de ces pays une vigueur & une délicateſſe que n'avoient pas leurs ayeux, dont la ſimplicité ſe contentoit des productions de la terre qui les avoit vu naître. Comme on reſſent aujourd'hui dans ces contrées des maladies qu'on n'y connoiſſoit pas, avant qu'on y fit un uſage auſſi fréquent d'alimens étrangers, & qui ne ſont peut-être pas aſſez en proportion avec l'air du pays, on y doit avoir pour cela même plus de chaleur & plus de ſubtilité dans le ſang. Il eſt certain qu'en même tems qu'on y a connu de nouvelles maladies, ou que certaines infirmités y ſont devenues plus frequentes qu'autrefois, d'autres maladies ou ſont diſparues, ou ſont devenues plus rares. J'ai oui dire à M. Regis, célébre Médecin d'Amſterdam que depuis que l'uſage des denrées dont je viens de parler, s'étois introduit dans cette ville parmi les gens de toute condition, on n'y voyoit plus la vingtiéme partie des maladies

dies ſcorbutiques qu'on y voyoit auparavant.

Il ne ſuffit pas qu'un pays ſoit à une certaine diſtance de la Ligne pour que le climat en ſoit propre à la nourriture des hommes d'eſprit & de talent. L'air y peut être contraire par ſes qualités permanentes, à l'éducation phyſique des enfans que la délicateſſe de leurs organes deſtineroit à être un jour des hommes d'un grand eſprit. Le mêlange des corpuſcules qui entrent dans la compoſition de l'air dont je parle, peut être mauvais par quelques excès d'un de ſes bons principes. Il ſe peut faire qu'en un certain pays les émanations de la terre ſoient trop groſſieres. Tous ces défauts qu'on conçoit pouvoir être infinis, doivent faire que l'air d'une contrée, dont la temperature paroît la même que celle d'une contrée voiſine, ne ſoit pas auſſi favorable à l'éducation phyſique des enfans, que l'air qu'on reſpire dans cette derniere. Deux régions qui ſont à la même diſtance du Pole, peuvent avoir un climat phyſiquement différent. Puiſque la différence de l'air d'une contrée limitrophe d'une autre contrée où les hommes ſont grands, rend dans la premiere les habitans petits, pourquoi ne les rendra-t'elle pas plusſpirituels dans un pays que dans

daans un autre ? La taille des hommes doit varier plus difficilement que la qualité & le reſſort des organes du cerveau. Plus une organe eſt délié, plus le ſang qui le nourrit, le change facilement. Or de tous les organes du corps humain, les plus délicats ſont ceux qui ſervent à l'ame ſpirituelle à faire ſes fonctions. Ce que je dis ici, n'eſt que l'explication de l'opinion générale, qui a toujours attribué aux différentes qualités de l'air, la différence qui ſe remarque entre les peuples. *Le climat de chaque peuple eſt toujours, à ce que je crois, la principale cauſe des inclinations & des coutumes des hommes, qui ne ſont pas plus diverſes entre elles que la conſtitution de l'air eſt différente d'un lieu à un autre*, dit un homme (*) à qui l'on pouvoit appliquer l'éloge qu'Homere fait d'Uliſſe.

Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

(*) Chardin. tome 2. p. 4.

* *
*

SECTI-

SECTION XVIII.

Qu'il faut attribuer la différence qui eſt entre l'air de différens pays, à la nature des émanations de la terre qui ſont différentes en diverſes régions.

Les émanations de la terre ſont la ſeule cauſe apparente à laquelle on puiſſe attribuer la différence ſenſible entre les qualités de l'air, en diverſes régions également diſtantes de la Ligne. Cette opinion s'accommode très-bien avec l'expérience. Les émanations, dont dépendent les qualités de l'air, dépendent elles-mêmes de la nature des corps dont elles s'échappent. Or, quand on vient à examiner quelle eſt la compoſition du globe terreſtre dans deux pays dont l'air eſt différent, on trouve cette compoſition différente. Il y a plus d'eau, par exemple, en Hollande dans un quarré donné, qu'il n'y en a dans la Comté de Kent. Le ſein de la terre ne renferme pas les mêmes corps en France qu'il renferme communément en Italie. Dans pluſieurs endroits de l'Italie la terre eſt pleine d'alun, de ſouffre, de bitume & d'autres minéraux. Ces corps dans les lieux de

France

France où on en trouve, n'y ſont pas en même quantité par proportion aux autres corps qu'en Italie. On trouve preſque par toute la France que le tuf eſt de marne ou d'une eſpèce de pierre graſſe, blanchâtre & tendre, & dans laquelle il y a beaucoup de ſels volatils. Le ſel domine dans la terre de la Pologne, & l'on en trouve des mines toutes formées dans pluſieurs endroits de ce Royaume. Elles ſuffiſent à la conſommation du pays, & même à celle de pluſieurs Provinces voiſines. C'eſt à ce ſel dominant dans la terre de Pologne, que les Philoſophes attribuent la fertilité prodigieuſe de la plupart de ſes contrées, auſſi-bien que la groſſeur extraordinaire des fruits; & s'il eſt permis de s'expliquer ainſi, le grand volume du corps des hommes nés & nourris dans ce pays-là. En Angleterre, le tuf eſt compoſé principalement de plomb, d'étain, de charbon de mine, & d'autres minéraux qui végetent, & qui ſe perfectionnent ſans ceſſe.

On peut même dire que la différence de ces émanations tombe en quelque maniere ſous nos ſens. La couleur du vague de l'air, celles des nuages qui donnent un horiſon colorié au coucher comme au lever du ſoleil, dépendent de la nature des exhalaiſons qui rem-

rempliſſent l'air, & qui ſe mêlent avec les vapeurs dont ces nuages ſont formés. Or tout le monde peut obſerver que le vague de l'air & les nuages qui brillent à l'horiſon ne ſont pas de la même couleur dans tous les pays. En Italie, par exemple, le vague de l'air eſt d'un bleu verdatre, & les nuages de l'horiſon y ſont d'un jaune & d'un rouge très-foncés. Dans les Pays-Bas le vague de l'air eſt d'un bleu pâle, & les nuages de l'horiſon n'y ſont teints que de couleurs blanchâtres. On peut même remarquer cette différence dans les *Ciels* des tableaux du Titien & des tableaux de Rubens, ces deux Peintres ayant repréſenté la nature telle qu'elle ſe voit en Italie & dans les Pays-Bas où ils la copioient. Je conclus de ce que j'ai expoſé, qu'ainſi que les qualités de la terre décident de la ſaveur particuliere aux fruits dans pluſieurs contrées, de même ces qualités de la terre décident de la nature de l'air de chaque pays. Les qualités & les propriétés de la terre ſont également la cauſe de la différence qui eſt entre l'air de deux contrées, ainſi qu'elle eſt la cauſe de la différente ſaveur des vins qui ſont crus dans deux contrées limitrophes.

Or

Or cette cauſe eſt ſujette par ſa nature à bien des viciſſitudes comme à une infinité d'altérations. Dès que la terre eſt un mixte compoſé de ſolides & de liquides de divers genres & de différentes eſpéces, il faut qu'ils agiſſent ſans ceſſe l'un & l'autre, & qu'il s'y faſſe ainſi des fermentations continuelles, d'autant plus que l'air & le feu central mettent encore les matieres en mouvement. Comme les levains, comme le mélange & la proportion de ces levains ne ſont pas toujours les mêmes, les fermentations ne ſauroient aboutir toujours à la même production. Ainſi les émanations de la même terre ne ſauroient être toujours les mêmes dans la même contrée. Elles y doivent être ſujettes à divers changemens.

L'expérience donne un grand poids à ce raiſonnement. La même terre envoye-t'elle toutes les années dans l'air la même quantité de ces exhalaiſons qui ſont la matiere des foudres & des éclairs? Comme il eſt des pays plus ſujets au tonnere que d'autres, il eſt auſſi des années où il tonne dix fois plus ſouvent dans le même pays qu'en d'autres années.* A peine entendit-on deux coups de tonnere à Paris l'été de 1716. Il y a tonné trente fois & plus, l'été de 1717. La même

chose arrive par rapport aux tremblemens de terre. Les années sont-elles également pluvieuses dans le même pays ? Qu'on voye dans les almanachs de l'Observatoire la différence qui se trouve entre la quantité de pluie qui tombe à Paris dans le cours d'une année, & la quantité qui en tombe dans une autre année. Cette différence va quelquefois à près des deux tiers. On ne sauroit encore attribuer l'inégalité qui se remarque dans les éruptions des Volcans, à une autre cause qu'à la variété des fermentations qui se font continuellement dans le sein de la terre. On sait que ces montagnes redoutables jettent plus de feu en certaines années que dans d'autres, & qu'elles sont quelquefois un tems considérable sans en vômir. Toutes les années sont-elles enfin également saines & également pluvieuses, venteuses, froides & chaudes dans la même contrée ?

Le soleil & les émanations de la terre décident en France, comme ailleurs, de la température des années, & l'on n'y sauroit faire intervenir aucune autre cause, à moins que de vouloir faire agir les influences des astres. Or de ces deux causes, il y en a une qui ne varie pas dans son action, je veux dire le soleil. Il faut donc attribuer la différence

rence immenſe qui s'obſerve en France entre la température de deux années à la variation ſurvenue dans les émanations de la terre.

Je dis que l'action du ſoleil ne varie point. Il monte & il deſcend à Paris toutes les années à une même hauteur. S'il y a quelque différence dans ſon élévation, elle n'eſt ſenſible qu'aux Aſtronomes modernes, & elle ne pourroit mettre d'autre différence entre l'été de deux années, que celle qui ſe trouve entre un été de Senlis & un été de Paris. La diſtance qui eſt entre Paris & Senlis du Sud au Nord, revient à la hauteur que le ſoleil peut avoir de plus à Paris en une année que dans une autre année.

La différence qui eſt entre la température des années, eſt bien une autre variation. Il eſt à Paris des étés d'une chaleur inſupportable. D'autres à peine ne ſont pas un tems froid. Souvent il fait plus froid le jour du ſolſtice d'été qu'il ne faiſoit ſix ſemaines auparavant. L'hiver y eſt quelquefois très-rigoureux, & la gelée y dure quarante jours de ſuite. En d'autres années l'hiver ſe paſſe ſans trois jours de gelée conſécutive. Il eſt des années durant leſquelles il tombe à Paris vingt-deux pouces d'eau de pluie (*). En

(*) Voyez les Almanachs de l'Obſervatoire.

d'autres années il n'en tombe pas huit. Il eſt auſſi des années où les vents ſont plus fréquens & plus furieux qu'en d'autres. On peut dire la même choſe de tous les pays. La température des années y varie toujours. Il eſt ſeulement vrai que dans les pays Méridionaux, le tems de la pluie & des chaleurs n'eſt pas auſſi déréglé que dans notre pays. Ces chaleurs & ces pluies, plus ou moins grandes, y viennent à-peu près dans les mêmes jours. La cauſe y varie bien, mais elle n'y eſt pas auſſi capricieuſe qu'en France.

Mais, dira-t'on, quoique le ſoleil monte toutes les années à la même hauteur, ne peut-il point arriver quelque obſtacle, comme ſeroit une macule, qui rallentiſſe ſon action en certaines années, plus que dans d'autres années. Il auroit ainſi la plus grande part aux variations dont vous allez chercher la cauſe dans le ſein de la terre.

Je réponds que l'expérience ne ſouffre point qu'on impute au ſoleil cette variation. Il y auroit une eſpece de regle dans ce dérangement, s'il venoit du rallentiſſement de l'action du ſoleil, je veux dire que tous les pays ſentiroient ce dérangement à proportion de la diſtance où ils ſont de la Ligne,

& que l'élévation du ſoleil décideroit toujours du dégré de chaleur, quelle que fût cette chaleur en une certaine année. Le même été plus chaud à Paris qu'à l'ordinaire, ſuppoſeroit un été plus chaud à Madrid que les étés ordinaires. Un hiver très-doux à Paris, ſuppoſeroit qu'il feroit encore plus doux à Madrid que les hivers ordinaires. C'eſt ce qui n'eſt point. L'hiver de 1699 à 1700 fut très-doux à Paris & très-rude à Madrid. Il géla quinze jours de ſuite à Madrid, & il ne géla pas deux jours de ſuite à Paris. L'été de 1714 fut aſſez ſec & très-chaud à Paris. Il fut très-pluvieux & aſſez froid en Lombardie. Le jour du ſolſtice d'été eſt quelquefois plus froid que le jour des équinoxes. La variation de la température des années eſt telle qu'on ne ſauroit l'attribuer au ſoleil. Il faut l'imputer à une cauſe particuliere à chaque pays, c'eſt-à-dire, à la différence qui ſurvient dans les émanations de la terre. C'eſt elle qui rend encore certaines années plus ſujettes aux maladies que d'autres.

Ipſa ſæpe coorta
De terra ſurgunt. (*)

(*) Lucret. Lib. 6.

Il eſt des maladies épidémiques qui ſortent de la terre inſenſiblement, mais il en eſt qu'on en voit ſortir, pour ainſi dire. Telles ſont les maladies qui ſurviennent dans les lieux où l'on a fait de grands remuemens de terre, & qui étoient très-ſains avant ces remuemens. La premiere enveloppe de la terre, eſt compoſée de terres communes, de pierres, de cailloux & de ſables. La nature prudente s'en eſt ſervie pour couvrir la ſeconde enveloppe compoſée de minéraux & de terres graſſes dont les ſucs contribuent à la fertilité du ſol extérieur. Ou ces ſucs montent dans les tuyaux des plantes, ou bien ils s'élevent dans l'air, après s'être exténués & filtrés à travers la premiere enveloppe de la terre, & ils y forment ce nitre aërien, qui retombant enſuite ſur la terre dont il eſt ſorti, aide tant à ſa fertilité. Or quand on fait de grands remuemens de terre, on met à découvert pluſieurs endroits de cette ſeconde enveloppe, & l'on les expoſe à l'action immédiate de l'air & du ſoleil, laquelle ne trouvant plus rien d'interpoſé, en détache des molécules en trop grande quantité. D'ailleurs ces molécules encore trop groſſieres, n'auroient dû s'élever dans l'air, qu'après s'être exténuées en paſſant à travers de la

la premiere enveloppe comme à travers un tamis. Ainſi l'air de la contrée ſe corrompt, & il demeure corrompu juſqu'à ce que la terre découverte ſoit épuiſée d'une partie de ces ſucs, ou juſqu'à ce que la pouſſiere chariée ſans ceſſe par les vents, l'ait enduite d'une nouvelle croute.

Mais, comme nous l'avons dit, il eſt des maladies épidémiques qui, pour parler ainſi, ſortent du ſein de la terre inſenſiblement, & ſans qu'il y ſoit arrivé aucun changement dont on s'apperçoive. Telles ſont les peſtes qui s'allument quelquefois dans un pays où elles n'ont point été apportées ailleurs, & qu'on ne ſauroit imputer qu'aux altérations arrivées dans les émanations de la terre même.

SECTION XIX.

Qu'il faut attribuer aux variations de l'air dans le même pays la différence qui s'y remarque entre le génie de ſes habitans en des ſiécles différens.

Je conclus donc de tout ce que je viens d'expoſer, qu'ainſi qu'on attribue la dif-

férence du caractere des nations aux différentes qualités de l'air de leurs pays, il faut attribuer de même aux changemens qui surviennent dans les qualités de l'air d'un certain pays, les variations qui arrivent dans les mœurs & dans le génie de ses habitans. Ainsi qu'on impute à la différence qui est entre l'air de France & l'air d'Italie, la différence qui se remarque entre les Italiens, & les François, de même il faut attribuer à l'altération des qualités de l'air de France, la différence sensible qui s'observe entre les mœurs & le génie de François d'un certain siécle & des François d'un autre siécle. Comme les qualités de l'air de France varient à certains égards, & qu'elles demeurent les mêmes à d'autres égards, il s'ensuit que dans tous les siécles, les François auront un caractere général qui les distinguera des autres nations; mais ce caractere n'empêchera pas que les François de certains siécles ne soient différens des François des autres siécles. C'est ainsi que les vins ont dans chaque terroir une saveur particuliere qu'ils conservent toujours, quoique leur bonté ne soit pas toujours égale, & qu'en certaines années, ils soient meilleurs sans comparaison que dans d'autres années. Voilà pourquoi,

par

par exemple, les Italiens ſeront toujours plus propres à réuſſir en Peinture & en Poëſie que les peuples des environs de la mer Baltique. Mais comme la cauſe qui fait cette différence entre les nations, eſt ſujette à pluſieurs altérations, il ſemble qu'il doive arriver qu'en Italie certaines générations ayent plus de talens pour exceller dans ces arts, que d'autres générations n'en peuvent avoir.

Toute la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes, dit le grand Défenſeur des derniers (*), *étant une fois bien entendue, ſe réduit à ſavoir, ſi les arbres qui étoient autrefois dans nos campagnes, étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ai cru*, ajoute-t'il, *que le plus ſûr étoit de conſulter un peu ſur tout ceci la Phyſique, qui a le ſecret d'abréger bien des conteſtations que la Rhétorique rend infinies.* Conſultons-la, j'y conſens. Que nous répond-t'elle? Deux choſes. La premiere, c'eſt que de tout tems certaines plantes ont atteint une plus grande perfection dans une contrée que dans une autre, & que dans le même pays les arbres & les plan-

 tes

(*) M. de Fontenelle, Digreſſion ſur les Anciens.

tes n'y donnent pas toutes les années des fruits également bons.

On pourroit dire des années ce que Virgile a dit des régions, quand il écrit que toutes leurs productions ne sont point également excellentes.

Non omnis fert omnia tellus.

La cause de cet effet montre une activité à laquelle nous pouvons bien attribuer la différence qui se remarque entre l'esprit & le génie des nations & des siécles. N'agit-elle pas déja sensiblement sur l'esprit des hommes, en rendant la température des climats aussi différente qu'on la voit en différens pays comme en différentes années? La température du climat ne nuit-elle pas beaucoup à l'éducation physique des enfans, ou ne la favorise-t'elle pas beaucoup? Pourquoi ne veut-on pas que les enfans élevés en France en certaines années, dont la température aura été heureuse, ayent le cerveau mieux disposé que ceux qui auront été élevés durant une suite d'années dont la température aura été mauvaise? Tout le monde n'attribue-t-il pas l'esprit des Florentins & la grossiereté des Bergamasques à la différence qui

qui eſt entre l'air de Florence & celui de Bergame?

Mais, objectera-t-on, ſi ces changemens que vous ſuppoſez arriver ſucceſſivement dans la terre, dans l'air & dans les eſprits, étoient réels, on remarqueroit dans le meme pays quelque changement dans la configuration du corps des hommes. Le changement que vous croyez arriver dans leur intérieur, ſeroit accompagné d'un changement ſenſible dans leur extérieur.

Je réponds en premier lieu, fondé ſur tout ce que j'ai dit précédemment, que la cauſe qui eſt aſſez puiſſante pour agir ſur les cerveaux de toute eſpece, peut bien n'être pas aſſez efficace pour altérer la ſtature des corps. En ſecond lieu, je réponds que ſi l'on faiſoit en France, par exemple, une attention exacte & ſuivie ſur la ſtature des corps & ſur leurs forces, peut-être trouveroit-on qu'il y paroît en certain tems des générations d'hommes plus grands & plus robuſtes que dans d'autres. Peut-être trouveroit-on qu'il y a des âges, où l'eſpéce des hommes va en ſe perfectionnant, comme il y en a d'autres où elle décheoit. Lorſqu'on voit que nos guerriers trouvent le poids d'une cuiraſſe & d'un caſque un fordeau in-

insupportable, au-lieu que leurs ancêtres ne trouvoient pas l'habillement entier de l'homme d'armes un poids trop lourd; quand on compare les fatigues qu'on avoit à essuyer dans les guerres des Croisades avec la molesse de nos camps, n'est-on pas tenté de dire que la chose arrive ainsi.

Il ne faut point alléguer que c'est la molesse de l'éducation qui énerve les corps. Est-ce d'aujourd'hui que les peres & les meres choyent trop leurs enfans, & les enfans de toute condition n'étoient-ils pas élevés par leurs parens dans les tems dont je parle, ainsi que le sont ceux d'aujourd'hui? Ne seroit-ce point parce que les enfans naissent plus délicats, que l'expérience fait prendre des précautions plus scrupuleuses pour les conserver? Il est naturel qu'un pere & une mere apportent à l'éducation physique de leurs enfans, les mêmes attentions & les mêmes soins dont ils se souviennent d'avoir eu besoin.. Il est naturel qu'ils jugent de la délicatesse de leurs enfans, par la délicatesse dont ils ont été durant leur enfance. L'expérience seule peut, en apprenant que ces soins ne suffisent plus, nous faire penser qu'il faut employer plus d'attention & plus de ménagement pour la conservation de nos enfans, qu'on n'en a eu

pour

pour la nôtre. L'impulſion de la nature à laquelle on ne réſiſte gueres, ne fait-elle pas aimer encore aujourd'hui les exercices qui fortifient le corps à ceux à qui elle a donné une ſanté capable de les ſoutenir? Pourquoi le commun du monde les néglige-t-il aujourd'hui? Enfin notre molleſſe vient-elle de notre genre de vie, ou bien eſt-ce parce que nous naiſſons plus foibles par l'eſtomach & par les viſceres que nos ayeux, que chacun dans ſa condition cherche de nouvelles préparations d'alimens, des nourritures plus aiſées, & que les abſtinences que ces ayeux obſervoient ſans peine, ſont aujourd'hui réellement impraticables au tiers du monde. Pourquoi ne pas croire que c'eſt le phyſique qui donne la loi au moral? Je crois donc que le genre de vie, que la mode de ſe vêtir plus ou moins en certaines ſaiſons, qui a lieu ſucceſſivement dans le même pays, dépend de la vigueur des corps qui les fait ſouffrir du froid, ou du chaud, plus ou moins, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins robuſtes. Il y a cinquante ans que les hommes ne s'habilloient pas auſſi chaudement en France durant l'hyver qu'ils s'habillent aujourd'hui, parce que les corps y étoient communément plus robuſtes & moins ſenſibles aux injures du froid.

J'ai

J'ai observé, dit Chardin (*) *dans mes voyages, que comme les mœurs suivent les tempérament du corps, selon la remarque de Gallien, le tempérament du corps suit la qualité du climat; de sorte que les coutumes ou habitudes des peuples ne sont point l'effet du pur caprice, mais de quelque cause ou nécessité naturelle qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche.* Quand les corps deviennent plus foibles & plus sensibles aux injures de l'air, il s'ensuit qu'un peuple doit changer quelque chose dans ses mœurs & dans ses coutumes; ainsi qu'il le feroit, si le climat étoit changé. Ses besoins varient également par l'un ou par l'autre changement.

Les personnes âgées soutiennent encore qu'une certaine Cour étoit composée de femmes plus belles & d'hommes mieux faits, qu'une autre Cour peuplée des descendans de ceux-là. Qu'on entre en certains tems dans le détail de cent familles, & l'on en trouvera quatrevingt où le fils sera d'une stature moins élevée que celle de son pere. La race des hommes deviendroit une race de Pigmées, s'il ne succédoit point à ces tems de décadence, des tems où la stature des corps se releve. Les générations plus foibles, & les générations

(*) Voyage de Perse, tom. 2. p. 275.

tions plus robuſtes que les générations précédentes, ſe ſuccedent alternativement.

On ne ſauroit encore attribuer qu'aux changemens qui ſurviennent dans les qualités de l'air dans le même pays la différence qui ſe remarque entre les mœurs & la politeſſe de divers ſiécles. On a vu des tems où l'on tiroit facilement les principaux d'une nation de leurs foyers. On les engageoit ſans peine d'aller chercher la guerre à mille lieues de leur patrie au mépris des fatigues de pluſieurs mois de voyage qui paroiſſent les travaux d'Hercule à leur poſtérité amolie. C'eſt, dira-t-on, que la mode d'y aller s'étoit établie. Mais de pareilles modes ne s'établiroient pas aujourd'hui. Elles ne peuvent s'introduire qu'à l'aide des conjonctures phyſiques, pour ainſi dire. Croit-on que le plus éloquent de nos Prédicateurs qui prêcheroit une Croiſade aujourd'hui, trouvât bien des Barons qui le vouluſſent ſuivre *outre-mer?*

* *
*

SECTI-

SECTION XX.

De la différence des mœurs & des inclinations du même peuple en des siécles différens.

Il arrive encore des tems dont les événemens font penser qu'il est arrivé quelque altération physique dans la constitution des hommes. Ce sont ceux où des hommes d'ailleurs très-polis & même lettrés, se portent aux actions les plus dénaturées avec une facilité affreuse. C'est ce que firent les François sous les regnes de Charles IX. & de Henri III. Tous les personnages qui font quelque figure dans l'Histoire de Charles IX, & dans l'Histoire de ses freres, mêmes les Ecclésiastiques, sont péris de mort violente. Ceux des Seigneurs de ce tems-là, qui comme le Maréchal de Saint-André, le Connétable de Montmorenci, le Prince de Condé & le Duc de Joyeuse furent tués dans des actions de guerre, y moururent assassinés. Les coups leur furent portés par des hommes qui les reconnoissoient, & qui en vouloient à eux. On sait les noms de ceux qui les tuerent. Je ne sai par quelle fatalité Henri II,

les

les trois Rois ſes enfans & Henri IV qui ſe ſuccéderent immédiatement, moururent tous cinq de mort violente, malheur qui n'étoit pas arrivé à aucun de nos Rois de la troiſiéme race, bien que la plupart euſſent regné, dans des tems difficiles, & où les hommes étoient plus groſſiers que dans le treiziéme ſiécle. Nous avons vu dans le dix-ſeptiéme ſiécle des guerres civiles en France & des partis auſſi aigris & auſſi animés l'un contre l'autre ſous Louis XIII & ſous Louis XIV, que pouvoient l'être dans le ſiécle précédent les factions qui ſuivoient les Ducs de Guiſe ou l'Amiral de Coligni, ſans que l'hiſtoire des derniers mouvemens ſoit remplie d'empoiſonnemens, d'aſſaſſinats, ni des événemens tragiques ſi communs en France ſous les derniers Valois.

Qu'on ne diſe pas que le motif de Religion qui entroit dans les guerres civiles du tems de Valois, envenimoit les eſprits, & que ce motif n'entroit pas dans nos dernieres guerres civiles. Je répondrois que le précepte d'aimer ſes ennemis n'étant point conteſté par Rome, ni par Genève, il s'enſuit que ceux qui prenoient parti pour l'une ou pour l'autre cauſe de bonne foi, devoient avoir horreur d'un aſſaſſinat. C'eſt la poli-

tique, secondée par l'esprit du siécle, qui a fait commettre toutes ces noirceurs à des gens, dont, pour me servir de l'expression du tems, toute la Religion *giſſoit* dans une écharpe rouge ou dans une blanche. Si l'on me répliquoit que ces scélérats étoient Catholiques ou Huguenots par persuasion, mais que c'étoit des cerveaux brulés, des imaginations forcenées, en un mot des fanatiques de bonne foi: ce seroit adhérer à mon sentiment. Comme il ne s'en est pas trouvé de tels durant les dernieres guerres civiles, il faudra tomber d'accord qu'il est des tems où des hommes de ce caractere, qui rencontrent toujours assez d'occasions d'extravaguer, sont plus communs que dans d'autres. C'est établir la différence des esprits dans le même pays, mais dans différens siécles.

En effet, vit-on verser des fleuves de sang au sujet de l'héréſie d'Arius, qui causa tant de disputes & tant de troubles dans la Chrétienté? Avant le Protestantisme, il s'étoit élevé en France plusieurs contestations en matiere de religion, mais si l'on excepte les guerres contre les Albigeois, il n'étoit pas arrivé que ces disputes eussent fait verser aux François le sang de leurs freres, parce que la même âcreté ne s'étoit pas encore trouvée dans

dans les humeurs, ni la même irritation dans les eſprits.

Pourquoi vient-il des ſiécles où les hommes ont un éloignement invincible de tous les travaux d'eſprit, & où ils ſont ſi peu diſpoſés à étudier, que toutes les voies dont on ſe ſert pour les y exciter, demeurent longtems inutiles? Tous les travaux du corps & les plus grands dangers leur font moins de peur que l'application. Quels priviléges & quels avantages nos Rois n'ont-ils pas été obligés d'accorder aux Gradués & aux Clercs dans le douziéme & dans le treiziéme ſiécle, afin d'encourager les François à ſortir du moins de l'ignorance la plus craſſe où je ne ſai quelle fatalité les retenoit plongés? Les hommes avoient alors un ſi grand beſoin d'être excité à l'étude, qu'en quelques Etats on étendit une partie des priviléges des Clercs, à ceux qui ſauroient lire. En effet, de grands Seigneurs qui ne ſavoient pas ſigner leur nom, ou qui l'écrivoient ſans connoître la valeur des caracteres dont il étoit compoſé, mais en le deſſignant d'après l'exemple qu'on leur avoit enſeigné à imiter, étoient une choſe très-commune. D'un autre côté on trouvoit facilement des gens prêts d'affronter les plus grands dangers, & même les

travaux les plus longs. Depuis un siécle les hommes se portent volontiers à l'étude comme à l'exercice des arts libéraux, quoique les encouragemens ne soient plus les mêmes qu'autrefois. Les savans médiocres, & les personnes qui professent les arts libéraux avec un talent chétif, sont même devenus si communs, qu'il est des gens assez bisarres pour penser qu'on devroit aujourd'hui avoir autant d'attention à limiter le nombre de ceux qui pourroient professer les arts libéraux, qu'on en apportoit autrefois à l'augmenter. Leur nombre, disent-ils, s'est trop multiplié par rapport au nombre du peuple qui exerce les arts mécaniques. La proportion où sont présentement ceux qui vivent des arts mécaniques avec ceux qui vivent des arts libéraux, n'est plus la proportion convenable au bien de la société. *Ut omnium rerum, sic litterarum quoque intemperantia laboramus* (*).

Enfin pourquoi voit-on dans le même pays des siécles si sujets aux maladies épidémiques, & d'autres siécles presque exempts de ces maladies, si cette différence ne vient point des altérations survenues dans les qualités de l'air qui n'est pas le même dans tous ces

(*) Senec. Epist. 106.

ces ſiécles ? On compte en France quatre peſtes générales depuis 1530 juſqu'en 1636. Dans les quatrevingt années écoulées depuis, juſqu'à l'année 1718, à peine quelques Villes de France ont-elles ſenti une légere atteinte de ce fleau. Il y a plus de quatrevingt ans que les *Maladreries* des trois quarts des Villes du Royaume n'ont pas été ouvertes. Des maladies inconnues naiſſent en certains ſiécles, & elles ceſſent pour toujours, après s'être renouvellées deux ou trois fois durant un certain nombre d'années. Telles ont été en France le *Mal des Ardens* & la *Colique de Poitou*. Quand on voit tant d'effets ſi bien marqués de l'altération des qualités de l'air, quand on connoît ſi diſtinctement que cette altération eſt réelle, & quand on en connoît même la cauſe, peut-on s'empêcher de lui attribuer la différence ſenſible qui ſe rencontre dans le même pays entre les hommes de deux ſiécles différens ? Je conclus donc, en me ſervant des paroles de Tacite, que le monde eſt ſujet à des changemens & à des viciſſitudes dont le période ne nous eſt pas connu, mais dont la révolution ramene ſucceſſivement la politeſſe & la barbarie, les talens de l'eſprit comme la force du corps, & par conſéquent le progrès des art & des

ſciences, leur langueur & leur dépériſſement, ainſi que la révolution du ſoleil ramene les ſaiſons tour à tour. *Rebus cunctis ineſt quidam velut orbis, ut quemadmodum temporum vices, ita morum vertantur.* C'eſt une ſuite du plan que le Créateur a voulu choiſir, & des moyens qu'il a élus pour l'exécution de ce plan.

SECTION XXI.

De la maniere dont la réputation des Poëtes & des Peintres s'établit.

Je m'acquitte de la promeſſe que j'ai faite au commencement de cet Ouvrage, d'examiner, avant que de le finir, la maniere dont la réputation des Peintres & la réputation des Poëtes s'établiſſent. Ce que mon ſujet m'obligera de dire ſur le ſuccès des vers & des tableaux, ſera une nouvelle preuve de ce que j'ai déja dit touchant le mérite le plus eſſentiel & le plus important de ces ouvrages.

Les productions nouvelles ſont d'abord appréciées par des Juges d'un caractere bien différent, les gens du métier & le public. Elles

Elles ſeroient bientôt eſtimées à leur juſte valeur, ſi le public étoit auſſi capable de défendre ſon ſentiment & de le faire valoir, qu'il ſait bien prendre ſon parti. Mais il a la facilité de ſe laiſſer troubler dans ſon jugement par les perſonnes qui font profeſſion de l'art auquel l'ouvrage nouveau reſſortit. Or ces perſonnes ſont ſujettes à faire ſouvent un mauvais rapport par les raiſons que nous expoſerons. Elles obſcurciſſent donc la vérité, de maniere que le public reſte durant un tems dans l'incertitude ou dans l'erreur. Il ne ſait pas préciſément quel titre mérite l'ouvrage nouveau défini en général. Le public demeure indécis ſur la queſtion, s'il eſt bon ou mauvais à tout prendre, & il en croit même quelquefois les gens du métier qui le trompent, mais il ne les croit que durant un tems aſſez court.

Ce premier tems écoulé, le public apprecie un ouvrage à ſa juſte valeur, & il lui donne le rang qu'il mérite, ou bien il le condamne à l'oubli. Il ne ſe trompe point dans cette déciſion, parce qu'il en juge avec déſintéreſſement, & parce qu'il en juge par ſentiment.

Quand je dis que le jugement du public eſt déſintéreſſé, je ne prétends pas ſoutenir

qu'il ne se rencontre dans le public des personnes que l'amitié séduit en faveur des Auteurs, & d'autres que l'aversion prévient contr'eux. Mais elles sont en si petit nombre par comparaison aux Juges désintéressés, que leur prévention n'a gueres d'influence dans le suffrage général. Un Peintre, & encore plus un Poëte, qui tient toujours une grande place dans son imagination, & qui lui-même est encore souvent un homme de ce caractere d'esprit violent, pour lequel il n'est point de personnes indifférentes, se figure qu'une grande Ville, qu'un Royaume entier n'est peuplé que d'envieux ou d'adorateurs de son mérite. Il s'imagine le partager en deux factions aussi animées l'une contre lui, & l'autre pour lui, que les Guelfes & les Gibelins l'étoient contre les Empereurs, & pour les Empereurs, lorsque réellement il n'y a pas cinquante personnes qui ayent pris parti pour ou contre lui, & qui s'intéressent avec affection à la fortune de ses vers. La plupart de ceux en qui il suppose des sentimens de haine ou d'amitié très-décidés, sont dans l'indifférence, & disposés à juger de l'Auteur par sa Comédie, & non de la Comédie par son Auteur. Ils sont prêts à dire leur sentiment avec autant de franchise, que les amis com-

commenſaux d'une maiſon diſent le leur ſur un Cuiſinier que le Maître eſſaye. Ce n'eſt pas le moins équitable des jugemens de notre pays.

SECTION XXII.

Que le Public juge bien des Poëmes & des Tableaux en général. Du ſentiment que nous avons pour connoître le mérite de ces ouvrages.

Non-ſeulement le public juge d'un ouvrage ſans intérêt, mais il en juge encore ainſi qu'il en faut décider en général, c'eſt-à-dire, par la voie du ſentiment, & ſuivant l'impreſſion que le poëme ou le tableau font ſur lui. Puiſque le premier but de la Poëſie & de la Peinture eſt de nous toucher, les poëmes & les tableaux ne ſont de bons ouvrages qu'à proportion qu'ils nous émeuvent & qu'ils nous attachent. Un ouvrage qui touche beaucoup, doit être excellent à tout prendre. Par la même raiſon l'ouvrage qui ne touche point & qui n'attache pas, ne vaut rien; & ſi la critique n'y trouve point à reprendre des fautes contre les régles, c'eſt qu'un ouvrage peut

être mauvais, sans qu'il y ait des fautes contre les régles, comme un ouvrage plein de fautes contre les régles, peut être un ouvrage excellent.

Or le sentiment enseigne bien mieux si l'ouvrage touche, & s'il fait sur nous l'impression qu'il doit faire, que toutes les dissertations composées par les Critiques, pour en expliquer le mérite, & pour en calculer les perfections & les défauts. La voie de discussion & d'analyse, dont se servent ces Messieurs, est bonne à la vérité, lorsqu'il s'agit de trouver les causes qui font qu'un ouvrage plaît, ou qu'il ne plaît pas; mais cette voie ne vaut pas celle du sentiment, lorsqu'il s'agit de décider cette question. L'ouvrage plaît-il, ou ne plaît-il pas? L'ouvrage est-il bon ou mauvais en général? C'est la même chose. Le raisonnement ne doit donc intervenir dans le jugement que nous portons sur un poëme ou sur un tableau en général, que pour rendre raison de la décision du sentiment, & pour expliquer quelles fautes l'empêchent de plaire, & quels sont les agrémens qui le rendent capables d'attacher. Qu'on me permette ce trait. La raison ne veut point qu'on raisonne sur une pareille question, à moins qu'on ne raisonne pour justifier le jugement

ment que le ſentiment a porté. La déciſion de la queſtion n'eſt point du reſſort du raiſonnement. Il doit ſe ſoumettre au jugement que le ſentiment prononce. C'eſt le juge compétent de la queſtion.

Raiſonne-t'on pour ſavoir ſi le ragoût eſt bon ou s'il eſt mauvais, & s'aviſa-t'on jamais, après avoir poſé des principes géométriques ſur la ſaveur, & défini les qualités de chaque ingrédient qui entre dans la compoſition de ce mets, de diſcuter la proportion gardée dans leur mélange, pour décider ſi le ragoût eſt bon? On n'en fait rien. Il eſt en nous un ſens fait pour connoître ſi le Cuiſinier a operé ſuivant les régles de ſon art. On goûte le ragoût, & même ſans ſavoir ces régles, on connoît s'il eſt bon. Il en eſt de même en quelque maniere des ouvrages d'eſprit & des tableaux faits pour nous plaire en nous touchant.

Il eſt en nous un ſens deſtiné pour juger du mérite de ces ouvrages, qui conſiſte en l'imitation des objets touchans dans la nature. Ce ſens eſt le ſens même qui auroit jugé de l'objet que le Peintre, le Poëte ou le Muſicien ont imité. C'eſt l'œil, lorſqu'il s'agit du coloris d'un tableau. C'eſt l'oreille, lorſqu'il eſt queſtion de juger ſi les accens d'un

d'un récit ſont touchans, ou s'ils conviennent aux paroles, & ſi le chant en eſt mélodieux. Lorſqu'il s'agit de connoître ſi l'imitation qu'on nous préſente dans un poëme ou dans la compoſition d'un tableau, eſt capable d'exciter la compaſſion & d'attendrir, le ſens deſtiné pour en juger, eſt le ſens même qui auroit été attendri, c'eſt le ſens qui auroit jugé de l'objet imité. C'eſt ce ſixiéme ſens qui eſt en nous, ſans que nous voiïons ſes organes. C'eſt la portion de nous-mêmes qui juge ſur l'impreſſion qu'elle reſſent, & qui, pour me ſervir des termes de Platon, (*) prononce, ſans conſulter la regle & le compas. C'eſt enfin ce qu'on appelle communément le ſentiment.

Le cœur s'agite de lui-même, & par un mouvement qui précéde toute délibération, quand l'objet qu'on lui préſente eſt réellement un objet touchant, ſoit que l'objet ait reçu ſon être de la nature, ſoit qu'il tienne ſon exiſtence d'une imitation que l'art en a faite. Notre cœur eſt fait, il eſt organiſé pour cela. Son opération prévient donc tous les raiſonnemens, ainſi que l'opération de l'œil & celle de l'oreille les devancent dans leurs ſenſations. Il eſt auſſi rare de voir

(*) De Republ. lib. X.

voir des hommes nés ſans le ſentiment dont je parle, qu'il eſt rare de trouver des aveugles nés. Mais on ne ſauroit le communiquer à ceux qui en manqueroient, non plus que la vue & l'ouie. (*) *Nec magis arte traditur, quam guſtus aut odoratus.* Ainſi les imitations font leur effet ſur nous, elles nous font rire ou pleurer, elles nous attachent avant que notre raiſon ait eu le tems d'agir & d'examiner. On pleure à une Tragédie avant que d'avoir diſcuté ſi l'objet que le Poëte nous y préſente, eſt un objet capable de toucher par lui-même, & s'il eſt bien imité. Le ſentiment nous apprend ce qui en eſt, avant que nous ayons penſé à en faire l'examen. Le même inſtinct qui nous feroit gémir par un premier mouvement à la rencontre d'une mere qui conduiroit ſon fils unique au tombeau, nous fait pleurer, quand la ſcene nous fait voir l'imitation fidele d'un pareil événement.

On reconnoît ſi le Poëte a choiſi un objet touchant, & s'il l'a bien imité; comme on reconnoît, ſans raiſonner, ſi le Peintre a peint une belle perſonne, ou ſi celui qui a fait le portrait de notre ami, l'a fait reſſemblant. Faut-il, pour juger ſi ce portrait reſ-

(*) Quint. Inſt. lib. 6. cap. 6.

reſſemble ou non, prendre les proportions du viſage de notre ami, & les comparer aux proportions du portrait? Les Peintres mêmes diront qu'il eſt en eux un ſentiment ſubit qui devance tout examen, & que l'excellent tableau qu'ils n'ont jamais vu, fait ſur eux une impreſſion ſoudaine qui les met en état de pouvoir, avant aucune diſcuſſion, juger de ſon mérite en général: cette premiere *appréhenſion* leur ſuffit même pour nommer le noble Artiſan du tableau.

On a donc raiſon de dire communément, qu'avec de l'eſprit on ſe connoît à tout, car on entend alors par le mot d'eſprit, la juſteſſe & la délicateſſe du ſentiment. Les François ſont en poſſeſſion de donner au mot *eſprit*, des ſignifications bien plus abuſives. Ainſi M. Paſcal (*) n'y avoit pas encore aſſez réfléchi, quand il mit ſur le papier, que ceux qui jugent d'un ouvrage par les régles, ſont à l'égard des autres hommes, comme ceux qui ont une montre ſont à l'égard de ceux qui n'en ont point, quand il eſt queſtion de ſavoir l'heure. Je crois cette penſée du nombre de celles qu'un peu de méditation lui auroit fait expliquer; car on ſait bien que celui des ouvrages de Monſieur Paſcal

(*) Penſées diverſes, chap. 31.

Paſcal que je cite, eſt compoſée d'idées qui lui étoient venues dans l'eſprit, & qu'il avoit jettées ſur le papier, plutôt pour les examiner que pour les publier. Elles furent imprimées après ſa mort dans l'état où il les avoit laiſſées. Lorſqu'il s'agit du mérite d'un ouvrage fait pour nous toucher, ce ne ſont pas les régles qui ſont la montre, c'eſt l'impreſſion que l'ouvrage fait ſur nous. Plus notre ſentiment eſt délicat, ou ſi l'on veut, plus nous avons d'eſprit, plus la montre eſt juſte.

Monſieur Deſpréaux ſe fonde ſur cette raiſon pour avancer que la plupart des Critiques de profeſſion, qui ſuppléent par la connoiſſance des régles à la fineſſe du ſentiment qui leur manque bien ſouvent, ne jugent pas auſſi ſainement du mérite des ouvrages excellens, que les eſprits du premier ordre en jugent, ſans avoir étudié les regles autant que les premiers. *Permettez-moi de vous dire:* il s'adreſſe à M. Perrault, *qu'aujourd'hui même ce ne ſont pas, comme vous vous le figurez, les Schrevelius, les Pererius, les Menagius, ni, pour me ſervir des termes de Moliere, les Savans en* IUS, *qui goûtent davantage Homere, Virgile, Horace & Ciceron. Ceux que j'ai toujours vu*

les

les plus frappés de la lecture de ces grands personnages, ce sont des esprits du premier ordre. Ce sont des hommes de la plus haute élévation. Que s'il falloit nécessairement vous en citer quelqu'un, je vous étonnerois peut-être par les noms illustres que je mettrois sur le papier, & vous y trouveriez non-seulement de Lamoignon, des Dagueſſeau, des Troisville, mais des Condé, des Conti & des Turenne.

En effet, les Poëtes anciens seroient aussi surpris d'apprendre sur quels endroits de leurs ouvrages le commun des Commentateurs se récrie davantage, que s'ils venoient à savoir ce que l'Abbé de Marolles & les Traducteurs de son espece, leur font dire quelquefois: les Professeurs qui toute leur vie ont enseigné la Logique, sont-ils ceux qui connoissent le mieux quand un homme parle de bon sens, & quand il raisonne avec justesse?

Si le mérite le plus important des poëmes & des tableaux étoit d'être conformes aux régles rédigées par écrit, on pourroit dire que la meilleure maniere de juger de leur excellence, comme du rang qu'ils doivent tenir dans l'estime des hommes, seroit la

voix

voix de diſcuſſion & d'analyſe. Mais le mérite le plus important des poëmes & des tableaux eſt de nous plaire. C'eſt le dernier but que les Peintres & les Poëtes ſe propoſent, quand ils prennent tant de peine à ſe conformer aux regles de leur art. On connoît donc ſuffiſamment s'ils ont bien réuſſi, quand on connoît ſi l'ouvrage touche ou s'il ne touche pas. Il eſt vrai de dire qu'un ouvrage, où les regles eſſentielles ſeroient violées, ne ſauroit plaire. Mais c'eſt ce qu'on reconnoît mieux en jugeant par l'impreſſion que fait l'ouvrage, qu'en jugeant de cet ouvrage ſur les diſſertations des Critiques, qui conviennent rarement touchant l'importance de chaque regle. Ainſi le public eſt capable de bien juger des vers & des tableaux, ſans ſavoir les regles de la Poëſie & de la Peinture; car comme le dit Cicéron, (*) *Omnes tacito quodam ſenſu ſine ulla arte aut ratione, quæ ſint in artibus ac rationibus prava aut recta, dijudicant.* Tous les hommes, à l'aide du ſentiment intérieur qui eſt en eux, connoiſſent, ſans ſavoir les regles, ſi les productions des arts ſont de bons ou de mauvais ouvrages, & ſi le

(*) De Orat. lib. 3.

le raisonnement qu'ils entendent, conclut bien.

Quintilien dit dans l'ouvrage que nous avons cité tant de fois (*), quoique nous ne l'ayons pas cité encore aussi souvent qu'il mérite de l'être: Ce n'est point en raisonnant, qu'on juge des ouvrages faits pour toucher & pour plaire. On en juge par un mouvement intérieur qu'on ne sauroit bien expliquer. Du moins tous ceux qui ont tenté de l'expliquer, n'en sont pas venus à bout. *Non ratione aliqua, sed motu, nescio an innarrabili, judicatur. Neque hoc ab ullo satis explicari puto, licet multi tentaverint.*

Le parterre, sans savoir les regles, juge d'une piéce de théâtre aussi-bien que les gens du métier. *Il en est du théâtre comme de l'éloquence*, dit l'Abbé d'Aubignac, *les perfections n'en sont pas moins sensibles aux ignorans qu'aux savans, bien que la raison ne leur en soit pas également connue.*

Voilà pourquoi des Artisans éclairés consultent quelquefois des personnes qui ne savent point les regles de leurs arts, mais qui sont capables néanmoins de donner des décisions

(*) Quint. lib. 6.

ciſions ſur l'effet d'un ouvrage compoſé pour toucher les hommes, parce qu'elles ſont douées d'un naturel très-ſenſible. Souvent elles ont décidé avant que d'avoir parlé, & même avant que d'avoir penſé à faire une déciſion. Mais dès que les mouvemens de leur cœur qui opere mécaniquement, viennent à s'exprimer par leur geſte & par leur contenance, elles deviennent, pour ainſi dire, une pierre de touche qui donne à connoître diſtinctement ſi le mérite principal manque ou non dans l'ouvrage qu'on leur montre, ou qu'on leur lit. Ainſi quoique ces perſonnes ne ſoient point capables de contribuer à la perfection d'un ouvrage par leur avis, ni même de rendre méthodiquement raiſon de leur ſentiment, leur déciſion ne laiſſe pas d'être juſte & ſure. On ſait pluſieurs exemples de ce que je viens d'avancer & que Malherbe & Moliere mettoient même leurs ſervantes de cuiſine au nombre de ces perſonnes auſquelles ils liſoient leurs vers, pour éprouver *ſi ces vers prenoient.* Qu'on me pardonne l'expreſſion favorite de nos Poëtes dramatiques.

Mais il eſt des beautés dans ces ſortes d'ouvrages, dira-t-on, dont les ignorans ne peu-

vent ſentir le prix. Par exemple, un homme qui ne ſait pas que le même Pharnace qui s'étoit allié aux Romains contre ſon pere Mithridate, fut dépouillé honteuſement de ſes Etats par Jules Céſar quelques années après, n'eſt point frappé de la beauté des vers prophétique que Racine fait proférer à Mithridate expirant.

> Tôt ou tard il faudra que Pharnace périſſe,
> Fiez-vous aux Romains du ſoin de ſon ſupplice.

Les ignorans ne ſauroient donc juger d'un poëme en général, puiſqu'ils ne conçoivent qu'une partie de ſes beautés.

Je prie le lecteur de ne point oublier la premiere réponſe que je vais faire à cette objection. C'eſt que je ne comprens point le bas peuple dans le public capable de prononcer ſur les poëmes ou ſur les tableaux, comme de décider à quel dégré ils ſont excellens. Le mot de public ne renferme ici que les perſonnes qui ont acquis des lumieres, ſoit par la lecture, ſoit par le commerce du monde. Elles ſont les ſeules qui puiſſent marquer le rang des poëmes & des tableaux, quoiqu'il ſe rencontre dans les ouvrages

vrages excellens des beautés capables de ſe faire ſentir au peuple du plus bas étage, & de l'obliger à ſe récrier. Mais comme il eſt ſans connoiſſance des autres ouvrages du même genre, il n'eſt pas en état de diſcerner à quel point le poëme qui le fait pleurer, eſt excellent, ni quel rang il doit tenir parmi les autres poëmes. Le public, dont il s'agit ici, eſt donc borné aux perſonnes qui liſent, qui connoiſſent les ſpectacles, qui voyent & qui entendent parler de tableaux, ou qui ont acquis de quelque maniere que ce ſoit, ce diſcernement qu'on appelle *goût de comparaiſon*, & dont je parlerai tantôt plus au long. Le lecteur, en faiſant attention aux tems, aux lieux, comme à la nature de l'ouvrage dont il ſera particulierement queſtion, comprendra beaucoup mieux encore que je ne pourrois l'expliquer, à quel étage d'eſprit, à quel point de lumiere & à quelle condition, le public dont je voudrai parler, ſera reſtreint. Par exemple, tous ceux qui ſont capables de porter un jugement ſain ſur une Tragédie Françoiſe ne ſont pas capables de juger de même de l'Enéïde, ni d'un autre poëme Latin. Le public qui peut juger d'Homere aujourd'hui, eſt encore moins nombreux que le public qui peut juger de l'Enéïde. Le

public se restreint dont, suivant l'ouvrage dont il est question, de juger.

Le mot du public est encore ou plus resserré, ou plus étendu, suivant les tems & suivant les lieux dont on parle. Il est des siécles & des villes où les connoissances nécessaires pour bien juger d'un ouvrage par son effet, sont plus communes & plus répandues que dans d'autres. Tel ordre de citoyens qui n'a pas ces lumieres dans une ville de Province, les a dans une Capitale. Tel ordre de citoyens qui ne les avoit pas au commencement du seiziéme siécle, les avoit à la fin du dix-septiéme. Par exemple, depuis l'établissement des Opera, le public capable de dire son sentiment sur la musique s'est augmenté des trois quarts à Paris. Mais, comme je l'ai déja dit, je ne crains pas que mon lecteur se trompe sur l'extension qu'il conviendra de donner à la signification du mot de public, suivant les occasions où je l'employerai.

Ma seconde réponse à l'objection tirée des vers de Mithridate, c'est que le public ne fait pas le procès en un jour aux ouvrages qui réellement ont du mérite. Avant que d'être jugés, ils demeurent un tems, pour ainsi dire, sur le bureau. Or dès que le mérite d'un

d'un ouvrage attire l'attention du public, ces beautés que le public ne ſauroit comprendre ſans quelqu'un qui les lui explique, ne lui échappent pas. L'explication des vers qui les renferment, paſſe de bouche en bouche, & deſcend juſqu'au plus bas étage du public. Il en tient compte à l'auteur, quand il définit ſon ouvrage en général. Les hommes ont du moins autant d'envie de dire ce qu'ils ſavent, que d'apprendre ce qu'ils ne ſavent pas. D'ailleurs je ne penſe point que le public jugeât mal d'un ouvrage en général, quand bien même quelques-unes de ces beautés lui ſeroient échappées. Ce n'eſt point ſur de pareilles beautés qu'un Auteur ſenſé qui compoſe en langue vulgaire, fonde le ſuccès de ſon poëme. Les Tragédies de Corneille & de Racine ne contiennent pas chacune quatre traits pareils à celui de Mithridate que nous avons cité. Si une piéce tombe, on peut dire qu'elle ſeroit tombée de même, quand le public entier auroit eu l'intelligence de ces beautés voilées. Deux ou trois vers qu'il a laiſſé paſſer ſans y faire attention, & qui lui auroient plu, s'il en avoit compris tout le ſens, ne l'auroient pas empêché d'être ennuié par quinze cens autres qu'il a parfaitement entendus.

Le deſſein de la Poëſie & de la Peinture étant de toucher & de plaire, il faut que tout homme qui n'eſt pas ſtupide, puiſſe ſentir l'effet des bons vers & des bons tableaux. Tous les hommes doivent donc être en poſſeſſion de donner leur propre ſuffrage, quand il s'agit de décider ſi les poëmes ou les tableaux font l'effet qu'ils doivent faire. Ainſi, lorſqu'il s'agit de juger de l'effet général d'un ouvrage, le Peintre & le Poëte ſont auſſi peu en droit de récuſer ceux qui ne ſavent pas leur art, qu'un Chirurgien ſeroit en droit de récuſer le témoignage de celui qui a ſouffert une opération, lorſqu'il eſt queſtion uniquement de ſavoir ſi l'opération a été douloureuſe, ſous le prétexte que le malade ſeroit ignorant en Anatomie. Que penſeroit-on du Muſicien qui ſoutiendroit que ceux qui ne ſavent pas la muſique, ſont incapables de décider ſi le menuet qu'il a compoſé, plaît ou s'il ne plaît pas? Quand un Orateur fait bailler & dormir ſon auditoire, ne paſſe-t'il pas pour conſtant qu'il a mal harrangué, ſans qu'on ſonge à s'informer ſi les perſonnes que ſon diſcours a endormies, ſavoient la rhétorique. Les hommes perſuadés par inſtinct que le mérite d'un diſcours oratoire, ainſi que le mérite d'un poëme & d'un tableau, doi-

doivent tomber ſous le ſentiment, ajoutent foi au rapport de l'Auditeur, & ils s'en tiennent à ſa déciſion, dès qu'ils le connoiſſent pour une perſonne ſenſée. Quand même l'un des ſpectateurs d'une Tragédie généralement déſapprouvée, ſeroit une mauvaiſe expoſition des raiſons qui font qu'elle ennuie, les hommes n'en déféreroient pas moins au ſentiment général. Ils ne laiſſeroient pas de croire que la piéce eſt mauvaiſe, bien qu'on expliquât mal par quelles raiſons elle ne vaut rien. On en croit l'homme, même quand on ne comprend pas le raiſonneur.

Eſt-il décidé autrement que par le ſentiment général, que certaines couleurs ſont naturellement plus gaies que d'autres couleurs? Ceux qui prétendent expliquer cette vérité par principes, ne diſent que des choſes obſcures, & que peu de gens croyent comprendre. Cependant la choſe eſt réputée certaine dans tout l'Univers. On ſeroit auſſi ridicule aux Indes, en ſoutenant que le noir eſt une couleur gaie, qu'on le ſeroit à Paris, en ſoutenant que le verd-clair & la couleur de chair ſont des couleurs triſtes.

Il eſt vrai, que lorſqu'il s'agit du mérite des tableaux, le public n'eſt pas un juge auſſi compétent, que lorſqu'il s'agit du mérite des

poëmes. La perfection d'une partie des beautés d'un tableau, par exemple, la perfection du deſſein, n'eſt bien ſenſible qu'aux Peintres ou aux Connoiſſeurs qui ont étudié la Peinture autant que les Artiſans mêmes. Mais nous diſcuterons ailleurs (*) quelles ſont les beautés d'un tableau dont le public eſt un juge non-recuſable, & quelles ſont les beautés d'un tableau qui ne ſauroient être appréciées à leur juſte valeur, que par ceux qui ſavent les regles de la Peinture.

SECTION XXIII.

Que la voie de diſcuſſion n'eſt pas auſſi bonne pour connoître le mérite des Poëmes & des Tableaux, que celle du ſentiment.

Plus les hommes avancent en âge, & plus leur raiſon ſe perfectionne; moins ils ont de foi pour tous les raiſonnemens philoſophiques, & plus ils ont de confiance pour le ſentiment & pour la pratique. L'experience leur a fait connoître qu'on eſt trompé rarement par le rapport diſtinct de ſes ſens, & que l'habitude de raiſonner & de juger ſur ce rap-

(*) Sect. 27.

rapport, conduit à une pratique ſimple & ſure; au lieu qu'on ſe méprend tous les jours en opérant en Philoſophe, c'eſt-à-dire, en poſant des principes généraux, & en tirant de ces principes une chaîne de concluſions. Dans les arts, les principes ſont en grand nombre, & rien n'eſt plus facile que de ſe tromper dans le choix de celui qu'on veut poſer comme le plus important. Ne ſe peut-il pas faire encore que ce principe doive varier ſuivant le genre d'ouvrage auquel on veut travailler? On peut bien encore donner à un principe plus d'étendue qu'il n'en devoit avoir. On compte même ſouvent ce qui eſt ſans exemple, pour impoſſible. C'en eſt aſſez pour être hors de la bonne route dès le troiſiéme ſyllogiſme. Ainſi le quatriéme devient un ſophiſme ſenſible, & le cinquiéme contient une concluſion dont la fauſſeté ſouleve ceux-là mêmes qui ne ſont point capables de faire l'analyſe du raiſonnement, & de remonter juſqu'à la ſource de l'erreur. Enfin ſoit que les Philoſophes phyſiciens ou critiques poſent mal leurs principes, ſoit qu'ils en tirent mal leurs concluſions, il leur arrive tous les jours de ſe tromper, quoiqu'ils aſſurent que leur méthode conduit infailliblement à la vérité.

Com-

Combien l'expérience a-t-elle découvert d'erreurs dans les raisonnemens philosophiques qui étoient tenus dans les siécles passés pour des raisonnemens solides ? Autant qu'elle en découvrira un jour dans les raisonnemens qui passent aujourd'hui pour être fondés sur des vérités inconteſtables. Comme nous reprochons aux anciens d'avoir cru l'horreur du vuide & l'influence des astres, nos petits neveux nous reprocheront un jour de semblables erreurs, que le raisonnement enterprendroit en vain de démêler, mais que l'expérience & le tems sauront bien mettre en évidence.

Les deux plus illustres compagnies de Phisosophes qui soient en Europe, l'Académie des Sciences de Paris & la Societé Royale de Londres, n'ont pas voulu ni adopter, ni bâtir aucun syſtême général de Physique. En se conformant au sentiment du Chancelier Bacon, elles n'en épousent aucun, dans la crainte que l'envie de justifier ce syſtême, ne fascinât les yeux des obſervateurs, & ne leur fit voir les expériences, non pas telles qu'elles sont, mais telles qu'il faudroit qu'elles fussent, pour servir de preuves à une opinion qu'on auroit entrepris de faire passer pour la vérité. Nos deux illustres Académies

se

ſe contentent donc de vérifier les faits & de les inſérer dans leurs regiſtres, perſuadées qu'elles ſont, que rien n'eſt plus facile au raiſonnement, que de trébucher dès qu'il veut faire deux pas au-delà du terme où l'expérience l'a conduit. C'eſt de la main de l'expérience que ces compagnies attendent un ſyſtême général. Que penſer de ces ſyſtêmes de poëſie, qui, loin d'être fondés ſur l'expérience, veulent lui donner le démenti, & qui prétendent nous démontrer que des ouvrages admirés de tous les hommes capables de les entendre depuis deux mille ans, ne ſont rien moins qu'admirables. Mieux les hommes ſe connoiſſent eux-mêmes & les autres, moins, comme je l'ai déja dit, ils ont de confiance dans toutes ces déciſions faites par voie de ſpéculation, même dans les matieres qui ſont à la rigueur ſuſceptibles de démonſtrations géométriques. Monſieur Leibnitz ne ſe haſarderoit jamais à paſſer en caroſſe par un endroit où ſon cocher l'aſſureroit ne pouvoir point paſſer ſans verſer, même étant à jeun, quoiqu'on démontrât à ce ſavant homme dans une analyſe géométrique de la pente du chemin & de la hauteur, comme du poids de la voiture, qu'elle ne devroit pas y verſer. On en croit l'homme préférable-

ment

ment au Philoſophe, parce que le Philoſophe ſe trompe encore plus facilement que l'homme.

S'il eſt un art qui dépende des ſpéculations des Philoſophes, c'eſt la navigation en pleine mer. Qu'on demande à nos Navigateurs, ſi les vieux Pilotes qui n'ont que leur expérience, & ſi l'on veut, leur *routine*, pour tout ſavoir, ne devinent pas mieux dans un voyage de long cours, en quel lieu peut-être le vaiſſeau, que les Mathématiciens *nouveaux à la mer*, mais qui, durant dix ans, ont étudié dans leur cabinet toutes les ſciences dont s'aide la navigation. Ils répondront qu'ils ne virent jamais ces Mathématiciens redreſſer les Pilotes ſur l'eſtime, ailleurs que dans les relations que ces premiers font imprimer; & ils allégueront le mot du Lion de la fable, à qui l'on faiſoit remarquer un bas-relief, où un homme terraſſoit un Lion; que les Lions n'ont point de Sculpteurs.

Quand l'Archiduc Albert entreprit le fameux ſiége d'Oſtende, il fit venir d'Italie, pour être ſon principal Ingénieur, Pompée Targon le premier homme de ſon tems dans toutes les parties des Mathématiques, mais ſans expérience. Pompée Targon ne fit rien de ce que ſa réputation faiſoit attendre. Aucune de ſes machines ne réuſſit, & l'on fut obli-

obligé de le congédier, après qu'il eût bien dépenſé de l'argent, & fait tuer bien du monde inutilement. On donna la conduite du ſiége au célébre Ambroiſe Spinola qui n'avoit que du génie & de la pratique, mais qui prit la place. Ce grand Capitaine n'avoit étudié aucune des ſciences capables d'aider un Ingénieur à ſe former, quand le dépit qu'il conçut, parce qu'un autre noble Génois lui avoit éte préferé dans l'achat du Palais Turſi de Genes, lui fit prendre le parti de venir ſe faire homme de guerre dans les Pays-Bas Eſpagnols en un âge fort avancé, par rapport à l'âge où l'on fait communément l'apprentiſſage de ce métier.

Lorſque le grand Prince de Condé aſſiégea Thionville après la bataille de Rocroi (*), il fit venir dans ſon camp Roberval, l'homme le plus ſavant en Mathématique qui fût alors, & mort Profeſſeur Royal en cette ſcience, comme une perſonne très-capable de lui donner de bons avis ſur le ſiége qu'il alloit former. Roberval ne propoſa rien qui fût praticable, & on l'envoya attendre dans Metz que d'autres euſſent pris la place. On voit par les livres du Boccalin, qu'il ſavoit tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit

(*) En 1643.

écrit de plus ingénieux sur le grand art de gouverner les peuples. Sur sa réputation le Pape Paul V. lui confia la police d'une petite ville qu'un homme sans latin auroit très-bien régie. Il fallut révoquer, au bout de trois mois d'administration, l'Auteur des Commentaires politiques sur Tacite, & du fameux livre *la Pierre de Touche.*

Un Médecin de vingt-cinq ans est aussi persuadé de la vérité des raisonnemens physiques, qui prétendent développer la maniere dont le quinquina opere pour guérir les fiévres intermittentes, qu'il le peut-être de l'efficacité du remede. Un Médecin de soixante ans, est persuadé de la vérité du fait qu'il a vu plusieurs fois; mais il ne croit plus aux explications de l'effet du remede, que *par bénéfice d'inventaire*, s'il est permis d'user de cette expression. Est-ce sur la connoissance des Simples, sur la science de l'Anatomie, en un mot sur l'érudition ou sur l'expérience du Médecin, que se détermine un homme qui a de lui-même de l'expérience, lorsqu'il est obligé de se choisir un Médecin? Charles II. Roi d'Angleterre, disoit que de tous les François qu'il avoit connus, Monsieur de Gourville étoit celui qui avoit le plus grand sens. Monsieur de Gourville eut besoin

ſoin d'un Médecin. Les plus célebres briguerent l'emploi de gouverner ſa ſanté. Il envoya un domeſtique de confiance à la porte des Ecoles de Médecine, un jour que la Faculté s'aſſembloit, avec ordre de lui amener ſans autre information, celui des Médecins dont il jugeroit la complexion la plus conforme à celle de ſon Maître. On lui en amena un tel qu'il le ſouhaitoit, & il s'en trouva bien. Monſieur de Gourville ſe détermina en faveur de l'expérience, laquelle méritoit davantage le titre d'expérience à ſon égard.

Feu Monſieur de Tournefort, un des plus dignes ſujets de l'Académie des Sciences, dit, en parlant d'un pas difficile qu'il franchit (*). *Pour moi je m'abandonnai entierement à la conduite de mon cheval, & je m'en trouvai beaucoup mieux que ſi j'avois voulu le conduire. Un Automate qui ſuit naturellement les loix de la mécanique, ſe retire bien mieux d'affaire dans ces occaſions, que le plus habile Mécanicien qui voudroit mettre en uſage les regles qu'il a appriſes dans ſon cabinet, fût-il de l'Académie des Sciences.* C'eſt l'expérience d'un cheval, d'une machine, au ſenti-

(*) Voyage du Levant, Lettre 11.

ſentiment de l'Auteur, qui eſt ici préférée aux raiſonnement d'un homme, d'un Académicien. Qu'on me permette la plaiſanterie: ce cheval mene loin.

Les Avocats ſont communément plus ſavans que les juges. Néanmoins il eſt très-ordinaire que les Avocats ſe trompent dans les conjectures qu'ils font ſur l'iſſue d'un procès. Les Juges qui n'ont lû qu'un très-petit nombre de livres, mais à qui l'expérience journaliere a montré quels ſont les motifs de déciſion qui déterminent les Tribunaux dans le jugement des procès, ne ſe trompent preſque jamais dans leurs prédictions ſur l'évenement d'une cauſe.

Or s'il eſt quelque matiere où il faille que le raiſonnement ſe taiſe devant l'expérience, c'eſt aſſurément dans les queſtions qu'on peut faire ſur le mérite d'un poëme. C'eſt lorſqu'il s'agit de ſavoir ſi un poëme plaît ou s'il ne plaît pas: ſi, généralement parlant, un poëme eſt un ouvrage excellent, ou s'il n'eſt qu'un ouvrage médiocre. Les principes généraux ſur leſquels on peut ſe fonder pour raiſonner conſéquemment touchant le mérite d'un poëme, ſont en petit nombre. Il y a ſouvent lieu à quelque exception contre le principe qui paroît le plus univerſel. Pluſieurs

ſieurs de ces principes ſont ſi vagues, qu'on peut ſoutenir également que le Poëte les a ſuivis, ou qu'il ne les a point ſuivis dans ſon ouvrage. L'importance de ces principes dépend encore d'une infinité de circonſtances des tems & des lieux où le Poëte a écrit. En un mot, comme le premier but de la Poëſie eſt de plaire, on voit bien que ſes principes deviennent plus ſouvent arbitraires que les principes des autres arts, à cauſe de la diverſité du goût de ceux pour qui les Poëtes compoſent. Quoique les beautés doivent être moins arbitraires dans l'art oratoire que dans l'art poëtique, néanmoins Quintilien dit qu'il ne s'eſt jamais aſſujetti qu'à un très-petit nombre de ces principes & de ces regles, qu'on appelle principes généraux & regles univerſelles. Il n'y en a preſque point, ajoute-t'il, dont on ne puiſſe conteſter la validité par de bonnes raiſons (*). *Propter quæ mihi ſemper moris fuit quam minime alligare me ad præcepta, quæ catholica vocantur, id eſt, ut dicamus, quomodo poſſumus, univerſalia vel perpetualia. Raro enim reperitur hoc genus, ut non labefactari parte aliqua aut ſubrui poſſit.*

(*) Lib. Inſt. cap. 14.

Il eſt donc comme impoſſible d'évaluer au juſte ce qui doit réſulter des irrégularités heureuſes d'un Poëte, de ſon attention à ſe conformer à certains principes, & de ſa négligence à en ſuivre d'autres. Enfin combien de fautes la poëſie de ſon ſtyle ne fait-elle point pardonner ? Souvent il arriveroit encore, qu'après avoir bien raiſonné & bien conclu pour nous, nous aurions mal conclu pour les autres, & ces autres ſe trouveront être préciſément les perſonnes pour qui le Poëte a compoſé ſon ouvrage. L'évaluation géométrique du mérite de l'Arioſte faite aujourd'hui pour un François, ſeroit-elle bonne par rapport aux Italiens du ſeiziéme ſiécle. Le rang où un *Diſſertateur* François placeroit aujourd'hui l'Arioſte en vertu d'une analyſe géométrique de ſon poëme, ſeroit-il reconnu pour être le rang dû à *Meſſer Lodovico ?* Que de calculs, que de combinaiſons à faire, avant que d'être en droit de tirer la conſéquence, ſi l'on veut la tirer juſte ! Un gros volume *in-folio* ſuffiroit à peine pour contenir l'analyſe exacte de la Phedre de Monſieur Racine, faite ſuivant cette méthode, & pour apprécier ainſi cette piéce par voie d'examen. La diſcuſſion ſeroit encore auſſi ſujette à erreur, qu'elle ſeroit fatigante pour l'Ecrivain, & dégoutante pour le Lecteur.

Ce

Ce que l'analyſe ne ſauroit trouver, le ſentiment le ſaiſit d'abord.

Le ſentiment dont je parle, eſt dans tous les hommes, mais comme ils n'ont pas tous les oreilles & les yeux également bons, de même ils n'ont pas tous le ſentiment également parfait. Les uns l'ont meilleur que les autres, ou bien parce que leurs organes ſont naturellement mieux compoſés, ou bien parce qu'ils l'ont perfectionné par l'uſage fréquent qu'ils en ont fait, & par l'expérience. Ceux-ci doivent s'appercevoir plutôt que les autres, du mérite ou du peu de valeur d'un ouvrage. C'eſt ainſi qu'un homme, dont la vue porte loin, reconnoît diſtinctement d'autres hommes à la diſtance de cent toiſes, quand ceux qui ſont à ſes côtés, diſcernent à peine la couleur des habits des hommes qui s'avancent. Quand on en croit ſon premier mouvement, on juge de la portée des ſens des autres, par la portée de ſes propres ſens. Il arrive donc que ceux qui ont la vue courte, héſitent quelque tems à ſe rendre au ſentiment de celui qui a les yeux meilleurs qu'eux; mais dès que la perſonne qui s'avance, s'eſt approché à une diſtance proportionnée à leur vue, ils ſont tous d'un pareil avis.

De même, tous les hommes qui jugent par sentiment se trouvent d'accord un peu plutôt ou un peu plus tard sur l'effet & sur le mérite d'un ouvrage. Si la conformité d'opinion n'est pas établie parmi eux aussitôt qu'il semble qu'elle devoit l'être, c'est que les hommes, en opinant sur un poëme ou sur un tableau, ne se bornent pas toujours à dire ce qu'ils sentent, & à rapporter quelle impression il fait sur eux. Au lieu de parler simplement & suivant leur *appréhension*, dont ils ignorent souvent le mérite, ils veulent décider par principe; &, comme la plupart, ils ne sont pas capables de s'expliquer méthodiquement, ils embrouillent leurs décisions, & ils se troublent réciproquement dans leurs jugemens. Un peu de tems les met d'accord avec eux-mêmes comme avec les autres.

SECTION XXIV.

Objection contre la solidité des jugemens du public, & réponse à cette objection.

J'entends déja citer les erreurs où le public est tombé dans tous les tems & dans tous les

les pays ſur le mérite des perſonnes qui rempliſſent les grandes dignités, ou qui exercent certaines profeſſions. Pouvez-vous, me dira-t'on, ériger en Tribunal infaillible un *Appréciateur* du mérite, qui s'eſt trompé ſi ſouvent ſur les Généraux, ſur les Miniſtres & ſur les Magiſtrats, & qui s'eſt vu obligé tant de fois à rétracter le jugement qu'il en avoit porté?

Je vais faire deux réponſes à cette objection, qui dans le fond eſt plus éblouiſſante que ſolide. En premier lieu, le public ſe trompe rarement, quand il définit en général les perſonnes qu'on vient de citer comme un exemple de ces injuſtices, quoiqu'il les loue ou qu'il les blâme à tort quelquefois ſur un événement particulier. Expliquons cette propoſition. Le public ne juge pas du mérite du Général ſur une ſeule campagne, du Miniſtre ſur une ſeule négociation, ni du Médecin, ſi l'on veut, ſur le traitement d'une ſeule maladie. Il en juge ſur pluſieurs événemens & ſur pluſieurs ſuccès. Or, autant qu'il ſeroit injuſte de juger du mérite ceux dont il s'agit, ſur un ſeul ſuccès, autant me paroît-il équitable d'en juger ſur pluſieurs ſuccès, ainſi que par comparaiſon aux ſuccès de ceux qui auront eu à

conduire des entrepriſes ou des affaires pareilles à celles dont les perſonnes deſquelles il s'agit ici, auront été chargées.

Un ſuccès heureux & même deux, peuvent être le ſeul effet du pouvoir des conjonctures. Il eſt rare que le bonheur ſeul amene trois ſuccès heureux; mais lorſque ces ſuccès ſont parvenus à un certain nombre, il ſeroit inſenſé de prétendre qu'ils fuſſent le pur effet du haſard, & que l'habileté du Général ou du Miniſtre n'y euſſent point de part. Il en eſt de même des ſuccès malheureux. Le joueur de Trictrac, qui de vingt parties qu'il joue avec la même perſonne, en gagne dix-neuf, paſſe conſtamment pour ſavoir le jeu mieux qu'elle, quoique le caprice des dez puiſſe faire gagner deux parties de ſuite au jouer malhabile contre le joueur habile. Or la guerre & les autres profeſſions que nous avons citées, dépendent encore moins de la fortune que le Trictac, quoique la fortune ait part dans le ſuccès de ceux qui les exercent. Le plan que ſe propoſe le Général, après avoir examiné ſes forces, ſes reſſources, en un mot quels ſont ſes moyens, & quels ſont ceux de l'ennemi, n'eſt pas expoſé à être auſſi ſouvent déconcerté que le projet du joueur.

Ainſi

Ainſi le public n'a point tort de penſer que le Général, dont preſque toutes les campagnes ſont heureuſes, eſt un grand homme de guerre, quoiqu'un Général puiſſe avoir un événement heureux, ſans mérite, comme il peut perdre une bataille ou lever un ſiége, ſans être mauvais Capitaine. Le Cardinal Mazarin, qui connoiſſoit auſſi-bien que perſonne, quelle part peut avoir la capacité dans ces événemens, que les hommes bornés croyent dépendre preſque entierement du haſard, parce qu'ils en dépendent en partie, ne vouloit confier les armées & les affaires qu'à des gens heureux, ſuppoſant qu'on ne réuſſit point aſſez ſouvent pour mériter le titre d'heureux, ſans avoir beaucoup d'habileté. Or le public ne ſe dédit gueres des jugemens généraux qu'il a porté ſur le mérite des Capitaines & des Miniſtres, en la maniere que nous l'avons expoſé.

Ma ſeconde réponſe à l'objection propoſée contre la juſteſſe des jugemens du public, eſt de dire, qu'on auroit encore tort de conclure que le public peut ſe tromper ſur un poëme ou ſur un tableau; parce que ſouvent il loue ou blâme à tort les Miniſtres & les Généraux ſur des événemens particuliers. Le public ne s'eſt trompé, par exem-

ple, dans tous les tems, sur la louange ou sur le blâme dû à un Général qui venoit de gagner une bataille ou de la perdre, que pour avoir porté son jugement sur tout un objet dont il ne connoissoit qu'une partie. Lorsqu'il a eu tort, c'est pour avoir blâmé ou loué, avant que d'avoir été bien instruit de la part que le Général avoit eue dans le bon ou dans le mauvais succès. Le public a voulu juger, quand il étoit encore mal informé des faits. Il a jugé du Général avant que d'être pleinement instruit, & de la contrainte où le jettoient les ordres de son Prince ou de sa République, & des traverses que lui causoient ceux dont l'emploi étoit de l'aider, ainsi que des assistances promises & non données. Le public ne sait pas si le Général n'a pas amené lui-même, en resserrant l'ennemi, ou bien en lui donnant des occasions de tomber dans une confiance téméraire, le hasard qui semble avoir été l'unique cause du succès de ce Général; & si l'avantage qu'il tire de ce hasard, n'est pas dû aux précautions que sa prévoyance avoit prises d'avance pour en profiter. Il ignore si le Général pouvoit écarter, ou du moins s'il devoit prévoir le contretems qui fait avorter son entreprise, & qui l'a fait même paroître

téméraire, après qu'elle eſt manquée. Le public ignore ſi le gain de la bataille eſt l'effet du plan du général, ou s'il eſt dû à la préſence d'eſprit d'un Officier ſubalterne. On peut dire la même choſe du public, quand il loue ou quand il blâme le Miniſtre, le Magiſtrat, & même le Médecin ſur un événement particulier.

Il n'en eſt pas de même du public, quand il loue les Peintres & les Poëtes, parce qu'ils ne ſont jamais heureux ni malheureux du côté du ſuccès de leurs productions, qu'autant qu'ils ont mérité de l'être. Quand le public décide de leurs ouvrages, il porte ſon jugement ſur un objet, qu'il connoit en ſon entier, & qu'il voit par toutes ſes faces. Toutes les beautés & toutes les imperfections de ces ſortes d'ouvrages ſont ſous les yeux du public. Rien de ce qui doit les faire louer, ou les faire blâmer, n'eſt caché pour lui. Il ſait tout ce qu'il faut ſavoir pour en bien juger. Le Prince qui a donné au Général ſa commiſſion, ou bien au Miniſtre ſon inſtruction, n'eſt pas auſſi capable de juger de leur conduite, que l'eſt le public de juger des poëmes & des tableaux.

Les Peintres & les Poëtes continuera-t'on, ſont du moins les plus malheureux de tous ceux

ceux dont les ouvrages demeurent à découvert sous les yeux du public. Vous mettez tout le monde en droit de leur faire leur procès, même sans rendre aucune raison de son jugement, au lieu que les autres Savans *ne sont jugés que par leurs pairs*, qui sont encore tenus de les convaincre dans les formes, avant que d'être reçus à prononcer leur condamnation.

Je ne pense pas que ce fût un si grand bonheur pour les Peintres & pour les Poëtes de n'être jugés que par leurs pairs. Mais répondons plus sérieusement. Lorsqu'un ouvrage traite de sciences ou de connoissances purement spéculatives, son mérite ne tombe point sous le sentiment. Ainsi les personnes qui ont acquis le savoir nécessaire pour connoître si l'ouvrage est bon ou mauvais, sont les seules qui puissent en juger. Les hommes ne naissent pas avec la connoissance de l'Astronomie & de la Physique, comme ils naissent avec le sentiment. Ils ne sauroient juger du mérite d'un ouvrage de Physique ou d'Astronomie, qu'en vertu de leurs connoissances acquises; au lieu qu'ils peuvent juger des vers, & des tableaux en vertu de leur discernement naturel. Ainsi les Géométres, les Médécins & les Théologiens,

giens, ou ceux qui, ſans avoir mis l'enſeigne de ces ſciences, ne laiſſent pas de les ſavoir, ſont les ſeuls qui puiſſent juger d'un ouvrage qui traite de leur ſcience. Mais tous les hommes peuvent juger des vers & des tableaux, parce que tous les hommes ſont ſenſibles, & que l'effet des vers & des tableaux tombe ſous le ſentiment.

Quoique cette réponſe ſoit ſans replique, je ne laiſſerai pas de la fortifier encore par une réflexion. Dès que les ſciences, dont j'ai parlé, ont opéré en vertu de leurs principes; dès qu'elles ont produit quelque choſe qui doit être utile ou agréable aux hommes en général, nous connoiſſons alors ſans autre lumiere que celle qui vient du ſentiment, ſi le ſavant à réuſſi. L'ignorant en Aſtronomie connoît auſſi-bien que le ſavant, ſi l'Aſtronome a prédit l'Eclipſe avec préciſion, ou ſi la machine fait l'effet promis par le Mathématicien, quoiqu'il ne puiſſe pas prouver méthodiquement que l'Aſtronome & le Mathématicien ont tort, ni dire en quoi ils ſe ſont trompés.

S'il eſt des arts dont les productions tombent ſous le ſentiment, c'eſt la Peinture, c'eſt la Poëſie. Ils n'operent que pour nous toucher. Toute l'exception qu'on peut allé-

guer,

guer, c'eſt de dire qu'il eſt des tableaux & des poëmes dont tout le mérite ne tombe pas ſous le ſentiment. On ne ſauroit connoître à l'aide du ſentiment, ſi la vérité, eſt obſervée dans le tableau hiſtorique qui repréſente le ſiége d'une place, ou la cérémonie d'un ſacre. Le ſentiment ſeul ne ſuffit point pour connoître ſi l'Auteur d'un poëme de Philoſophie raiſonne avec juſteſſe, & s'il prouve bien ſon ſyſtême.

Le ſentiment ne ſauroit juger de cette partie du mérite d'un poëme ou d'un tableau, qu'on peut appeller ſon mérite étranger; mais c'eſt parce que la Peinture & la Poëſie elles-mêmes ſont incapables d'en décider. En cela les Peintres & les Poëtes n'ont aucun avantage ſur les autres hommes. S'il ſe trouve des Peintres & des Poëtes capables de décider ſur ce que nous avons appellé le mérite étranger dans les poëmes & dans les tableaux, c'eſt qu'ils ont d'autres connoiſſances que celles que l'art de la Peinture & l'art de la Poëſie peuvent donner.

Quand il s'agit d'un de ces ouvrages mixtes qui reſſortiſſent à des tribunaux différens, chacun d'eux juge la queſtion qui eſt de ſa compétence. C'eſt ce qui donne lieu quelquefois à des jugemens oppoſés, & néanmoins équi-

équitables, ſur le mérite du même ouvrage. Ainſi les Poëtes louent avec raiſon le poëme de Lucrece ſur l'Univers, comme l'ouvrage d'un grand Artiſan, quand les Philoſophes le condamnent comme un livre rempli de mauvais raiſonnemens. C'eſt ainſi que les Savans en hiſtoire blâment Varillas, parce qu'il ſe trompe à chaque page, quand les lecteurs qui ne cherchent que de l'amuſement dans un livre, le louent à cauſe de ſes narrations amuſantes & de l'agrément de ſon ſtyle.

Mais pour retourner à Lucrece, le public eſt juge de la partie du mérite de ſon poëme, qui eſt du reſſort de la Poëſie, auſſi bien que les Poëtes mêmes. Toute cette portion du mérite de Lucrece tombe ſous le ſentiment.

Ainſi le véritable moyen de connoître le mérite d'un poëme, ſera toujours de conſulter l'impreſſion qu'il fait. Notre ſiécle eſt trop éclairé, &, ſi l'on veut, trop philoſophe, pour lui faire croire qu'il lui faille apprendre des Critiques ce qu'il doit penſer d'un ouvrage compoſé pour toucher, quand on peut lire cet ouvrage, & quand le monde eſt rempli de gens qui l'ont lu. La Philoſophie qui enſeigne à juger des choſes par les principes qui leur ſont propres, enſeigne en même-

même-tems que, pour connoître le mérite & l'excellence d'un poëme, il faut examiner s'il plaît, & à quel point il plaît & il attache ceux qui le lisent.

Véritablement les personnes qui ne savent point l'art, ne sont pas capables de remonter jusques aux causes qui rendent un mauvais poëme ennuyeux. Elles ne sauroient en indiquer les fautes en particulier. Aussi ne prétens-je pas que l'ignorant puisse dire préciſément en quoi le Peintre ou le Poëte ont manqué, & moins encore leur donner des avis sur la correction de chaque faute; mais cela n'empêche pas que l'ignorant ne puisse juger par l'impression que fait sur lui un ouvrage composé pour lui plaire & pour l'intéresser, si l'Auteur à réussi dans son entreprise, & jusqu'à quel point il y a réussi. L'ignorant peut donc dire que l'ouvrage est bon, ou qu'il ne vaut rien, & même il est faux qu'il ne rende pas raison de son jugement. Le Poëte tragique, dira-t-il, ne l'a point fait pleurer, & le Poëte comique ne l'a point fait rire. Il allegue qu'il ne sent aucun plaisir en regardant le tableau qu'il refuse d'estimer. C'est aux ouvrages à se defendre eux-mêmes contre de pareilles critiques, & ce qu'un Auteur peut dire pour excuser les

endroits

endroits foibles de ſon poëme, n'a pas plus d'effet qu'en ont les éloges étudiés que ſes amis peuvent donner aux beaux endroits. *L'amour tyrannique* de Scuderi eſt demeuré au nombre des mauvaiſes piéces, malgré la Diſſertation de Sarrazin. En effet tous les raiſonnemens des Critiques ne ſauroient perſuader qu'un ouvrage plaiſe, lorſqu'on ſent qu'il ne plaît pas, comme ils ne peuvent jamais faire accroire que l'ouvrage qui intéreſſe, n'intéreſſe pas.

SECTION XXV.

Du jugement des gens du métier.

Après avoir parlé des jugemens du public ſur un ouvrage nouveau, il convient de parler des jugemens que les gens du métier en portent. La plupart jugent mal des ouvrages pris en général, par trois raiſons. La ſenſibilité des gens du métier eſt uſée. Ils jugent de tout par voie de diſcuſſion. Enfin ils ſont prévenus en faveur de quelque partie de l'art, & ils la comptent dans les jugemens généraux qu'ils portent pour plus qu'elle ne vaut. Sous le nom de gens du

métier, je comprens ici, non-seulement les personnes, qui composent ou qui peignent; mais encore un grand nombre de ceux qui écrivent sur les poëmes & sur les tableaux. Quoi, me dira-t'on, plus on est ignorant en Poësie & en Peinture, plus on est en état de juger sainement des poëmes & des tableaux! Quel paradoxe! L'exposition que je vais faire de ma proposition, jointe à ce que j'ai déja dit, me justifieront pleinement contre une objection si propre à prévenir le monde au désavantage de mon sentiment.

Il est quelques Artisans beaucoup plus capables que le commun des hommes, de porter un bon jugement sur les ouvrages de leur art. Ce sont les Artisans nés avec le génie de cet art, toujours accompagné d'un sentiment bien plus exquis, que n'est celui du commun des hommes. Mais un petit nombre d'Artisans est né avec du génie, & par conséquent avec cette sensibilité ou cette délicatesse d'organes supérieure à celle que peuvent avoir les autres; & je soutiens que les Artisans sans génie jugent moins sainement que le commun des hommes, & si l'on veut, que les ignorans. Voici mes raisons. La sensibilité vient à s'user dans un Artisan sans

génie;

génie; & ce qu'il apprend dans la pratique de ſon art, ne ſert le plus ſouvent qu'à dépraver ſon goût naturel, & à lui faire prendre à gauche dans ſes déciſions. Son ſentiment a été émouſſé par l'obligation de s'occuper de vers & de peinture, d'autant plus qu'il aura été ſouvent obligé à écrire ou bien à peindre, comme malgré lui, dans des momens où il ne ſentoit aucun attrait par ſon travail. Il eſt donc devenu inſenſible au pathétique des vers & des tableaux, qui ne font plus ſur lui le même effet qu'ils y faiſoient autrefois, & qu'ils font encore ſur les hommes de ſon âge.

C'eſt ainſi qu'un vieux Médecin, bien qu'il ſoit né tendre & compatiſſant, n'eſt plus touché par la vue d'un mourant, autant que l'eſt un autre homme, & autant qu'il le ſeroit encore lui même, s'il n'avoit pas exercé la Médecine. L'Anatomiſte s'endurcit de même, & il acquiert l'habitude de diſſéquer ſans répugnance des malheureux, dont le genre de mort rend les cadavres encore plus capables de faire horreur. Les cérémonies les plus lugubres n'attriſtent plus ceux dont l'emploi eſt d'y aſſiſter. Qu'il me ſoit permis d'uſer ici de l'expreſſion dont Cicéron ſe ſervoit pour peindre encore plus vivement

l'indolence de la République. Le cœur contracte un *calus* de la même maniere que les pieds & les mains en contractent.

D'ailleurs les Peintres & les Poëtes s'occupent des imitations comme d'un travail, au lieu que les autres hommes ne les regardent que comme des objets intéreſſans. Ainſi le ſujet de l'imitation, c'eſt-a-dire, les événemens de la Tragédie & les expreſſions du tableau, font une impreſſion légere ſur les Peintres & ſur les Poëtes ſans génie, qui ſont ceux dont je parle. Ils ſont en habitude d'être émus ſi foiblement, qu'ils ne s'apperçoivent preſque pas ſi l'ouvrage les touche, ou s'il ne les touche point. Leur attention ſe porte toute entiere ſur l'exécution mécanique, & c'eſt par-là qu'ils jugent de tout l'ouvrage. La poëſie du tableau de M. Coypel, qui repréſente la ſacrifice de la fille de Jepthé, ne les ſaiſit point, & ils l'examinent avec autant d'indifférence que s'il repréſentoit une danſe de payſans, ou quelque ſujet incapable de nous émouvoir. Inſenſibles au pathétique de ſes expreſſions, ils lui font ſon procès en conſultant uniquement la regle & le compas, comme ſi un tableau ne devoit pas contenir des beautés ſupérieures à celles dont ces inſtrumens ſont les juges ſouverains.

C'eſt

C'eſt ainſi que la plûpart de nos Poëtes examineroient le Cid, ſi la piéce étoit nouvelle. Les Peintres & les Poëtes, ſans enthouſiaſme, ne ſentent pas celui des autres, & portant leur ſuffrage par voie de diſcuſſion, ils louent ou ils blâment un ouvrage en général; ils le définiſſent bon ou mauvais, ſuivant qu'ils le trouvent régulier dans l'analyſe qu'ils en font. Peuvent-ils être bons juges du tout, quand ils ſont mauvais juges de la partie de l'*invention*, qui fait le principal mérite des ouvrages, & qui diſtingue le grand Homme du ſimple Artiſan?

Ainſi les gens du métier jugent mal en général, quoique leurs raiſonnemens examinés en particulier, ſe trouvent ſouvent aſſez juſtes, mais ils en font un uſage pour lequel les raiſonnemens ne ſont point faits. Vouloir juger d'un poëme ou d'un tableau en général par voie de diſcuſſion, c'eſt vouloir meſurer un cercle avec une regle. Qu'on prenne donc un compas, qui eſt l'inſtrument le plus propre à le meſurer.

En effet, on voit tous les jours des perſonnes qui jugeroient très-ſainement, ſi elles jugeoient d'un ouvrage par voie de ſentiment, ſe méprendre en prédiſant le ſuccès d'une

piéce dramatique, parce qu'elles ont formé leur prognoſtic par voie de diſcuſſion. Monſieur Racine & Monſieur Deſpréaux étoient de ces Artiſans beaucoup plus capables que les autres hommes, de juger des vers & des poëmes. Qui ne croira, qu'après s'être encore éclairés réciproquement, ils ne duſſent porter des jugemens infaillibles, du moins ſur le ſuccès de chaque ſcéne priſe en particulier ? Cependant M. Deſpréaux avouoit que très-ſouvent il étoit arrivé que les jugemens qu'ils portoient après une diſcuſſion méthodique, ſon ami & lui, ſur les divers ſuccès que devoient avoir différentes ſcènes des Tragédies de cet ami, avoient été démentis par l'événement, & qu'ils avoient même reconnu toujours après l'expérience, que le public avoit eu raiſon de juger autrement qu'eux. L'un & l'autre, pour prévoir plus certainement l'effet de leurs vers, en étoient venus à une méthode à peu près pareille à celle de Malherbe & de Moliere.

Nous avons avancé que les gens du métier étoient encore ſujets à tomber dans une autre erreur, en formant leur déciſion. C'eſt d'avoir trop d'égard dans l'appreciation générale d'un ouvrage à la capacité de l'Artiſan dans la partie de l'art pour laquelle ils

ſont

ſont prévenus. Le ſort des Artiſans ſans génie, eſt de s'attacher principalement à l'étude de quelque partie de l'art qu'ils profeſſent, & de ſpenſer après y avoir fait du progrès, quelle eſt la ſeule partie de l'art bien importante. Le Poëte, dont le talent principal eſt de rimer richement, ſe trouve bien-tôt prévenu que tout poëme, dont les rimes ſont négligées, ne ſauroit être qu'un ouvrage médiocre, quoiqu'il ſoit rempli d'invention, & de ces penſées tellement convenables au ſujet, qu'on eſt ſurpris qu'elles ſoient neuves. Comme ſon talent n'eſt pas pour l'invention, ces beautés ne ſont que d'un foible poids dans ſa balance. Un Peintre, qui de tous les talens néceſſaires pour former le grand Artiſan, n'a que celui de bien colorier, décide qu'un tableau eſt excellent, ou qu'il ne vaut rien en général, ſuivant que l'ouvrier a ſû manier la couleur. La poëſie du tableau eſt comptée pour peu de choſe, pour rien même dans ſon jugement. Il fait ſa déciſion ſans aucun égard aux parties de l'art qu'il n'a point. Un Poëte en peinture tombera dans la même erreur, en plaçant au-deſſous du médiocre le tableau qui manquera dans l'ordonnance, & dont les expreſſions ſeront baſſes, mais dont le coloris méritera d'être ad-

miré. En supposant que les parties de l'art que l'on n'a pas, ne méritent presque point d'attention, on établit, sans être obligé de le dire, qu'il ne nous manque rien pour être un grand Maître. On peut dire des Artisans ce que Pétrone dit des hommes qui possedent de grandes richesses. *Nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipsi tenent.* Tous les hommes veulent que le genre de mérite dont ils sont doués, soit le genre de mérite le plus important dans la société. Le lecteur observera que tout ce que je viens de dire ici, je l'ai dit des jugemens généraux que les gens du métier portent sur un ouvrage. Que les Peintres soient plus capables que tous ceux qui ne le sont pas, de juger du mérite d'un tableau par rapport au coloris, à la régularité du dessein & à quelques autres beautés dans l'exécution, personne n'en doute, & nous le dirons même encore dans le vingt-septiéme chapitre de cet Ouvrage.

On voit bien que j'ai parlé seulement ici des Peintres & des Poëtes qui se trompent de bonne foi. Si je cherchois à rendre leurs décisions suspectes, que ne pourrois-je pas dire sur les injustices qu'ils commettent tous les jours de propos délibéré, en définissant les ouvrages de leurs concurrens. Dans les

autres

autres profeſſions on ſe contente ordinairement d'être le premier de ſes contemporains. En poëſie comme en peinture, on a peine à ſouffrir l'ombre de l'égalité. Céſar conſentoit bien d'avoir un égal, mais la plupart des Peintres & des Poëtes, auſſi altiers que Pompée, ne ſauroient ſouffrir d'être approchés. Ils veulent que le public croye voir une grande diſtance entr'eux & ceux de leurs contemporains qui paroîtront les ſuivre de plus près (*). *Nam neque Pompeius parem animo quemquam tulit, & in quibus rebus primus eſſe debebat, ſolus eſſe cupiebat.* Il eſt donc rare que les plus grands hommes en ces deux profeſſions veuillent rendre juſtice, même à ceux de leurs concurrens, qui ne font que commencer la carriere, & qui ne peuvent ainſi leur être égalés que dans un tems à venir & encore éloigné. L'on a ſouvent eu raiſon de reprocher aux illuſtres dont je parle, le trait d'amour propre dont Auguſte fut accuſé: c'eſt de s'être choiſi dans la perſonne de Tibere, le ſucceſſeur qu'il croyoit le plus propre à le faire regretter. Si les grands Artiſans ſont ſenſibles à la jalouſie, que penſer des médiocres?

(*) Patercul. hiſt. lib. ſecund.

SECTION XXVI.

Que les jugemens du public l'emportent à la fin sur les jugemens des gens du métier.

L'expérience confirme le raisonnement que je viens de faire. Il faut bien que les gens du métier se trompent souvent, puisque leurs jugemens sont ordinairement cassés par ceux du public, dont la voix fit toujours la destinée des ouvrages. C'est toujours le sentiment du public qui l'emporte, lorsque les Maîtres de l'art & lui sont d'avis différens sur une production nouvelle. *Un ouvrage*, dit Monsieur Despréaux (*), *a beau être approuvé d'un petit nombre de Connoisseurs, s'il n'est plein d'un certain agrément propre à piquer le goût général des hommes, il ne passera jamais pour un bon ouvrage, & il faudra que les Connoisseurs eux-mêmes avouent qu'ils se sont trompés en donnant leur approbation.* La même chose arrive, lorsque le public donne son approbation à un

(*) Préface de l'Edition de 1701.

à un ouvrage blâmé par les Connoiſſeurs. Le public à venir, qu'on me permette cette expreſſion, qui en jugera par ſentiment, ainſi que le public contemporain en avoit jugé, ſera toujours de l'avis des contemporains. La poſtérité n'a jamais blâmé, comme de mauvais poëmes, ceux que les contemporains de l'Auteur avoient loués comme excellens, bien qu'elle puiſſe en abandonner la lecture pour s'occuper d'autres ouvrages encore meilleurs que ces poëmes-là. Nous ne voyons pas de poëmes qui ait ennuié les contemporains du Poëte, parvenir jamais à une grande réputation. (*) *Tantumdem quoque poſteri credunt, quantum præſens ætas ſpoponderit.*

Les livres de parti & les poëmes écrits ſur des événemens récens, n'ont qu'une vogue, laquelle s'évanouit bien-tôt, quand ils doivent tout leur ſuccès aux conjonctures où ils ſont publiés. On les oublie au bout de ſix mois, parce que le public les a moins eſtimés en qualité de bonnes poëſies, qu'en qualité de gazettes. Il n'eſt pas ſurprenant que la poſtérité les mette au rang de ces mémoires ſatiriques, qui ſont curieux uniquement par les faits qu'ils rappellent. Le public

(*) Curtius, lib. 8.

blic les avoit condamnés à cette deſtinée ſix mois après leur naiſſance. Mais ceux de ces poëmes, ceux des écrits de parti, dont le public fait encore cas un an après qu'ils ſont publiés, ceux qu'il eſtime indépendamment des circonſtances, paſſent à la poſtérité. Nous faiſons encore autant de cas de la Satyre de Seneque contre l'Empereur Claudius, qu'on en pouvoit faire à Rome deux ans après la mort de ce Prince. On fait encore aujourd'hui plus de cas de la Satyre Ménippée, des Lettres au Provincial, & de quelques autres livres de ce genre, qu'on en faiſoit un an après la premiere édition de ces écrits. Les chanſons faites il y a dix ans, & que nous avons retenues, feront chantées par la poſtérité.

Les fautes que les gens du métier s'obſtinent à faire remarquer dans les ouvrages eſtimés du public, retardent bien leur ſuccès, mais elles ne l'empêchent point. On répond aux gens du métier, qu'un poëme ou un tableau peuvent avec de mauvaiſes parties, être un excellent ouvrage. Il ſeroit inutile d'expliquer au lecteur, qu'ici, comme dans toute cette diſſertation, le mot de mauvais s'entend rélativement. On ſait bien, par exemple, que ſi l'on dit que le coloris d'un

tableau

tableau de l'Ecole Romaine ne vaut rien, cette expreſſion ſignifie ſeulement que ce coloris eſt très-inférieur à celui de pluſieurs autres tableaux, ſoit Flamands, ſoit Lombards, dont la réputation eſt cependant médiocre. On ne pourroit pas ſentir la force des expreſſions d'un tableau, ſi le coloris en étoit abſolument faux & mauvais. Quand on dit que la verſification de Corneille eſt mauvaiſe par endroits, on veut dire ſeulement qu'elle eſt moins ſoutenue & plus négligée que celle de pluſieurs Poëtes réputés des Artiſans médiocres. Un poëme dont la verſification ſeroit abſolument mauvaiſe, dont chaque vers nous choqueroit, ne parviendroit jamais à nous toucher. Car, comme le dit Quintilien (*), des phraſes qui débutent par bleſſer l'oreille en la heurtant trop rudement, des phraſes, qui, pour ainſi dire, ſe préſentent de mauvaiſe grace, trouvent la porte du cœur fermée. *Nihil intrare poteſt in affectum, quod in ore velut quodam veſtibulo ſtatim offendit.*

Les déciſions des gens du métier, bien que ſujettes à toutes les illuſions dont nous venons de parler, ne laiſſent point d'avoir beaucoup de part à la premiere réputation d'un

(*) Quint. Inſt. lib. 9, cap. 4.

d'un ouvrage nouveau. En premier lieu, s'ils ne peuvent pas faire blâmer un ouvrage par ceux qui le connoiſſent, ils peuvent empêcher beaucoup de gens de le connoître, en les détournant de l'aller voir, ou de le lire. Ces préventions qu'ils répandent dans le monde, ont leur effet durant un tems. En ſecond lieu, le public prévenu en faveur du diſcernement des gens du métier, penſent durant un tems qu'ils ayent meilleure vue que lui. Ainſi comme l'ouvrage auquel ils veulent bien rendre juſtice, parvient bientôt à la réputation bonne ou mauvaiſe qui lui eſt due, le contraire arrive, lorſqu'ils ne la lui rendent pas, ſoit qu'ils prévariquent, ſoit qu'ils ſe trompent de bonne foi. Quand ils ſe partagent, ils détruiſent leur crédit, & le public juge ſans eux. C'eſt à l'aide de ce partage qu'on a vu Moliere & Racine parvenir ſi promptement à une grande réputation.

Quoique les gens du métier n'en puiſſent pas impoſer aux autres hommes aſſez pour leur faire trouver mauvaiſes les choſes excellentes, ils peuvent leur faire croire que ces choſes excellentes ne ſont que médiocres par rapport à d'autres. L'erreur dans laquelle ils jettent ainſi le public ſur un nouvel ouvrage,

vrage, eſt longtems à ſe diſſiper. Juſqu'à ce que cet ouvrage vienne à être connu généralement, le préjugé que la déciſion des gens du métier a jetté dans le monde, balance le ſentiment des perſonnes de goût & déſintéreſſées, principalement ſi l'ouvrage eſt d'un Auteur dont la réputation n'eſt pas encore bien établie. Si l'Auteur eſt déja connu pour un excellent Artiſan, ſon ouvrage eſt tiré d'oppreſſion beaucoup plutôt. Tandis qu'un préjugé combat un autre préjugé, la vérité s'échappe, pour ainſi dire, de leurs mains: elle ſe montre.

Le plus grand effet des préjugés que les Peintres & les Poëtes ſement dans le monde contre un nouvel ouvrage, vient de ce que les perſonnes qui parlent d'un poëme ou d'un tableau ſur la foi d'autrui, aiment mieux en paſſer par l'avis des gens du métier, elles aiment mieux le répéter, que de redire le ſentiment de gens qui n'ont pas mis l'enſeigne de la profeſſion à laquelle l'ouvrage reſſortit. En ces ſortes de choſes où les hommes ne croyent point avoir un intérêt eſſentiel à choiſir le bon parti, il ſe laiſſent éblouir par une raiſon qui peut beaucoup ſur eux. C'eſt que les gens du métier doivent avoir plus d'ex-

d'expérience que les autres. Je dis éblouir : car, comme je l'ai exposé, la plupart des Peintres & des Poëtes ne jugent point par voie de sentiment, ni en déférant au goût naturel perfectionné par les comparaisons & par l'expérience, mais par voie d'analyse. Ils ne jugent pas en hommes doués de ce sixiéme sens dont nous avons parlé, mais en Philosophes spéculatifs. La vanité contribue encore à nous faire épouser l'avis des gens du métier, préférablement à l'avis des hommes de goût & de sentiment. Suivre l'avis d'un homme qui n'a pas d'autre expérience que nous, & qui n'a rien appris que nous ne sachions nous-mêmes, c'est reconnoître en quelque façon qu'il a plus d'esprit que nous. C'est rendre une espece d'hommage à son discernement naturel. Mais croire l'Artisan, déférer à l'avis d'un homme qui a fait une profession que nous n'avons pas exercée, c'est seulement déférer à l'art, c'est rendre hommage à l'expérience. La profession de l'art en impose même tellement à bien des personnes, qu'elles étouffent du moins durant un tems leur propre sentiment, pour adopter l'avis des gens du métier. Elles rougiroient d'oser être d'un avis différent du leur. *Pudet enim dissentire, & quasi tacita verecundia*

dia inhibemur plus nobis credere (*). C'eſt donc avec bien-veillance qu'on écoute des perſonnes de la profeſſion qui font méthodiquement le procès à une Tragédie, ou bien à un tableau, & l'on retient même ce qu'on peut des termes de l'art. C'eſt de quoi ſe faire admirer, ou du moins écouter par d'autres.

SECTION XXVII.

Qu'on doit plus d'égard aux jugemens des Peintres qu'à ceux des Poëtes. De l'art de reconnoître la main des Peintres.

Le public écoute avec plus de prévention les Peintres qui font le procès à un tableau, que les Poëtes qui font le procès à un poëme. On ne ſauroit que louer le public de placer ainſi ſa confiance. Il s'en faut beaucoup que le commun des hommes ait autant de connoiſſance de la mécanique de la Peinture, que de la mécanique de la Poëſie; & comme nous l'avons expoſé au commence-

(*) Quint. lib. x. cap. prim.

mencement de ces essais, les beautés de l'exécution sont encore bien plus importantes dans un tableau qu'elles ne sauroient l'être dans un poëme François. Nous avons même vu que les beautés de l'exécution pouvoient seules rendre un tableau précieux. Or ces beautés se rendent bien sensibles aux hommes qui n'ont pas l'intelligence de la mécanique de la Peinture, mais ils ne sont point capables pour cela de juger du mérite du Peintre. Pour être capable de juger de la louange qui lui est due, il faut savoir à quel dégré il a approché des Artisans qui sont les plus vantés pour avoir excellé dans les parties où il a réussi lui-même. Ce sont quelques-uns de ces dégrés de plus ou de moins, qui font la différence du grand homme & de l'ouvrier ordinaire. Voilà ce que les gens du métier savent. Ainsi la réputation du Peintre, dont le talent est de réussir dans le clair-obscur ou dans la couleur locale, est bien plus dépendante du suffrage de ses pairs, que la réputation de celui dont le mérite consiste dans l'expression des passions & dans les inventions poëtiques, choses où le public se connoît mieux, qu'il compare par lui-même, & dont il juge par lui-même. Nous voyons aussi par l'histoire des Peintres, que les Coloristes

loriſtes ſont parvenus plus tard à une grande réputation que les Peintres célébres par leur poëſie.

On voit bien qu'en ſuivant ce principe, je dois reconnoître les perſonnes du métier pour être les juges auſquels il faut s'en rapporter, quand on veut ſavoir, autant qu'il eſt poſſible, quel Peintre a fait le tableau; mais elles ne ſont point pour cela les juges uniques du mérite de ce tableau. Comme les plus grands ouvriers en ont fait quelquefois de médiocres, on ne connoît pas l'excellence d'un tableau, dès qu'on connoît ſon Auteur. Il n'eſt pas décidé qu'un tableau ſoit de la premiere claſſe, parce qu'il eſt décidé qu'il eſt l'ouvrage d'un Peintre des plus illuſtres.

Quoique l'expérience nous enſeigne que l'art de deviner l'Auteur d'un tableau, en reconnoiſſant la main du maître, eſt le plus fautif de tous les arts après la Médecine, il prévient trop néanmoins le public en faveur des déciſions de ceux qui l'exercent, même quand elles ſont faites ſur d'autres points. Les hommes qui admirent plus volontiers qu'ils n'approuvent, écoutent avec ſoumiſſion, & ils répetent avec confiance tous les jugemens d'une perſonne qui montre une

connoissance distincte de plusieurs choses où ils n'entendent rien. On verra d'ailleurs par ce que je vais dire concernant l'infaillibilité de l'art de discerner la main des grands Maîtres, quelles bornes on doit donner à la prévention qui nous est naturelle en faveur de tous les jugemens rendus par ceux qui font profession de cet art, & qui décident avec autant de confiance qu'un jeune Médecin ordonne des remédes.

Les Experts dans l'art de connoître la main des grands Maîtres, ne sont bien d'accord entr'eux que sur ces tableaux célébres, qui, pour parler ainsi, ont déja fait leur fortune, & dont tout le monde sait l'histoire. Quant aux tableaux dont l'état n'est pas déja certain en vertu d'une tradition constante & non interrompue, il n'y a que les leurs & ceux de leurs amis qui doivent porter le nom sous lequel ils paroissent dans le monde. Les tableaux des autres, & surtout les tableaux des concitoyens sont des originaux douteux. On reproche à quelques-uns de ces tableaux de n'être que des copies, & à d'autres, d'être des *pastiches*. L'intérêt acheve de mettre de l'incertitude dans la décision d'un art qui ne laisse pas de s'égarer, même quand il opere de bonne foi.

On

On ſait que pluſieurs Peintres ſe ſont trompés ſur leurs propres ouvrages, & qu'ils ont pris quelque fois une copie pour l'original qu'eux-mêmes ils avoient peint. Vaſari raconte, comme témoin oculaire, que Jules Romain, après avoir fait lui-même la draperie dans un tableau que peignoit Raphaël, reconnut pour ſon original la copie qu'André del Sarte avoit faite de ce tableau. En effet, quoiqu'il doive être plus facile aujourd'hui de reconnoître la plume d'un homme que ſon pinceau, néanmoins les Experts en écriture ſe trompent tous les jours. Tous les jours ils ſont partagés dans leur rapport.

Le contour particulier du trait avec lequel chaque homme forme les vingt-quatre lettres de l'Alphabet, les liaiſons de ces caracteres, la figure des lignes, leur diſtance, la perſévérance plus ou moins longue de celui qui a écrit à ne point précipiter, pour ainſi dire, ſa plume dans la chaleur du mouvement, comme font preſque tous ceux qui écrivent, leſquels forment plus exactement les caracteres des premieres lignes que ceux des autres lignes, enfin la maniere dont il a tenu la plume; tout cela, dis-je, donne plus de priſe pour faire le diſcernement des écritures, que des coups de pinceau n'en peuvent donner.

L'écriture partant d'un mouvement rapide & continu de tous les organes de la main, elle dépend entierement de leur conformation & de leur habitude. Un caractere peiné devient d'abord ſuſpect d'être contrefait, & l'on diſtingue facilement ſi un caractere eſt tracé librement, ou s'il eſt, ce qu'on appelle *tâté*.

On ne connoît pas de même ſi des coups de pinceau ſont étudiés, & l'on ne démêle pas ſi aiſément ſi le Copiſte n'a pas retouché & raccommodé ſon trait pour le rendre plus ſemblable au trait naturel d'un autre Peintre. On eſt maître, en peignant, de repaſſer à pluſieurs fois ſur ſon trait, afin de le rendre tel qu'on prétend le former: On en eſt autant le maître, que les anciens l'étoient de réformer leur caractere, lorſqu'ils écrivoient ſur des tablettes de cire. Or les anciens étoient ſi bien perſuadés qu'on pouvoit contrefaire l'écriture tracée ſur leurs tablettes, parce qu'on pouvoit en retoucher les caracteres, ſans qu'il y parût, que les actes ne faiſoient foi chez eux, que moyennant l'appoſition du cachet de celui qu'ils engageoient. C'eſt au ſoin que prenoient les anciens pour avoir des ſceaux ſinguliers, & qu'on ne pût contrefaire ſans bien de la peine, que nous devons

devons apparemment la perfection où fut porté de leur tems l'art de graver les pierres qui ſervoient de cachets. C'eſt le ſoin des anciens pour avoir des cachets qui ne puſſent point reſſembler à d'autres, qui eſt cauſe que nous trouvons aujourd'hui ſur les pierres gravées antiques des figures ſi particulieres, & même ſi biſarres, & ſouvent la tête de celui qui ſe ſervoit du cachet.

Mais nonobſtant tous les moyens que nos Experts peuvent avoir pour diſcerner nos écritures, leur art eſt encore ſi fautif, que les nations plus jalouſes de protéger l'innocence que de punir le crime, défendent à leurs Tribunaux d'admettre la preuve par comparaiſon des écritures, dans les procès criminels; & dans les pays où cette preuve eſt reçue, les juges en dernier reſſort la regardent plutôt comme un indice que comme une preuve parfaite. Que penſer de l'art qui ſuppoſe hardiment qu'on ne puiſſe pas ſi bien contrefaire la touche de Raphël & du Pouſſin qu'il y puiſſe être trompé?

* * *

SECTION XXVIII.

Du tems où les Poëmes & les Tableaux ſont appréciés à leur juſte valeur.

Enfin le tems arrive où le public apprécie un ouvrage, non plus ſur le rapport des gens du métier, mais ſuivant l'impreſſion que fait cet ouvrage. Les perſonnes qui en avoient jugé autrement que les gens de l'art, & en s'en rapportant au ſentiment, s'entre-communiquent leurs avis, & l'uniformité de leur ſentiment change en perſuaſion l'opinion de chaque particulier. Il ſe forme encore de nouveaux maîtres dans l'art, qui jugent ſans intérêt & avec équité des ouvrages calomniés. Ces maîtres déſabuſent le monde méthodiquement des préventions que leurs prédéceſſeurs y avoient ſemées. Le monde remarque encore de lui-même, que ceux qui lui avoient promis quelque choſe de meilleur que l'ouvrage dont le mérite a été conteſté, ne lui ont pas tenu parole. Les contradicteurs obſtinés meurent d'un autre côté. Ainſi l'ouvrage ſe trouve généralement eſtimé à ſa valeur véritable.

Telle

Telle a été parmi nous la deſtinée des Opera de Quinault. Il étoit impoſſible de perſuader au public qu'il ne fût pas touché aux repréſentations de Théſée d'Athys ; mais on lui faiſoit croire que ces Tragédies étoient remplies de fautes groſſieres qui ne venoient pas tant de la nature vicieuſe de ce poëme, que du peu de talent qu'avoit le Poëte. On ſoutenoit qu'il étoit facile de faire beaucoup mieux que lui, & que ſi l'on pouvoit trouver quelque choſe de bon dans ſes Opera, il n'étoit pas permis, ſous peine d'être réputé un eſprit médiocre, d'en louer trop l'Auteur. Nous avons donc vu Quinault plaire durant un tems, ſans que ceux auſquels il plaiſoit, oſaſſent ſoutenir qu'il fût un Poëte excellent dans ſon genre. Mais le public s'étant affermi dans ſon ſentiment par l'expérience, il eſt ſorti de l'eſpece de contrainte où on l'avoit tenu, & il a eu la conſtance de parler enfin, comme il penſoit déja depuis long-tems. Il eſt venu de nouveaux Poëtes qui ont encouragé le public à dire que Quinault étoit un homme excellent dans l'eſpéce de poëſie lyrique qu'il a traitée. La Fontaine & quelques beaux eſprits ont fait encore mieux pour bien convaincre le public que certains Opera de Quinault fuſſent des poë-

mes auſſi excellens que le peuvent être des Opera. Eux-mêmes ils en ont fait qui ſe ſont trouvés inférieurs de beaucoup à ceux de Quinault. Il y a ſoixante ans qu'on n'oſoit dire que Quinault fût un Poëte excellent en ſon genre. On n'oſeroit dire le contraire aujourd'hui. Parmi les Opera ſans nombre qui ſe ſont faits depuis lui, il n'y a que Thétis & Pélée, Iphigénie, les Fêtes Vénitiennes & l'Europe Galante, que le monde mette à côté des bons Opera de cet aimable Poëte.

Si nous voulons examiner l'hiſtoire des Poëtes qui font l'honneur du Parnaſſe François, nous n'en trouverons pas qui ne doive au public la fortune de ſes ouvrages. Les gens du métier ont été longtems contre lui. Le public a longtems admiré le Cid, avant que les Poëtes vouluſſent convenir que la piéce fût remplie de choſes admirables. Combien de méchantes Critiques & des Comédies encore plus mauvaiſes, les Rivaux de Moliere ont-ils compoſées contre lui? Racine a-t'il mis au jour une Tragédie dont on n'ait pas imprimé une Critique qui la rabaiſſoit au rang des piéces médiocres, & qui concluoit à placer l'Auteur dans la claſſe de Boyer & de Bradon. Mais la deſtinée de Racine a été

été la même que celle de Quinault. La prédiction de Monſieur Deſpréaux ſur les Tragédies de Racine, s'eſt accomplie en ſon entier. La poſtérité équitable s'eſt ſoulevée en leur faveur. Il en eſt de même des Peintres. Aucun d'eux ne parviendroit que longtems après ſa mort à la diſtinction qui lui eſt due, ſi ſa deſtinée demeuroit toujours au pouvoir des autres Peintres. Heureuſement ſes Rivaux n'en ſont les maîtres que pour un tems. Le public tire peu à peu le procès d'entre leurs mains, & l'examinant lui-même, il rend à chacun la juſtice qui lui eſt due.

Mais, dira-t'on, ſi ma Comédie tombe opprimée des ſifflets d'une cabale ennemie, comment le public, qui n'entend plus parler de cette piece, pourra-t'il lui rendre juſtice? En premier lieu, je ne crois pas que la cabale puiſſe faire tomber une bonne piéce, quoiqu'elle puiſſe la ſiffler. Le Grondeur fut ſifflé, mais il ne tomba point. En ſecond lieu, cette piéce s'imprime, & demeure ainſi ſous les yeux du public. Un homme d'eſprit, mais d'une profeſſion trop ſérieuſe pour être prévenu contre le mérite de la piéce par un ſuccès dont il n'aura point entendu parler, la lit ſans préjugé, & il la

trouve

trouve bonne. Il le dit aux perſonnes qui ont confiance en lui, qui la liſent, & qui ſentent la vérité. Elles informent d'autres perſonnes de leur découverte, & la piéce que je veux bien ſuppoſer avoir été noyée, *revient ainſi ſur l'eau.* C'eſt le terme. Voilà une maniere, de cent, par leſquelles une bonne piéce à qui le public auroit fait injuſtice dans le tems de ſa nouveauté, pourroit ſe faire rétablir dans le rang qui lui ſeroit dû. Mais, comme je l'ai déja dit, la choſe n'arrive point, & je ne penſe pas qu'on puiſſe me citer une ſeule piéce Françoiſe rejettée par le public, lorſqu'il la vit dans ſa nouveauté, laquelle le public ait trouvée bonne dans la ſuite, & quand les conjonctures qui l'auroient fait tomber auroient été changées. Au contraire, je pourrois citer pluſieurs comédies & pluſieurs Opéra tombés dans le tems de leur nouveauté, & qui ont eu le même malheur, quand on les a remis au Théâtre vingt ans après. Cependant les cabales à qui l'Auteur & ſes amis imputoient leur premiere chûte, étoient diſſipées, quand on les a repréſentées pour une ſeconde fois. Mais le public ne varie point dans ſon ſentiment, parce qu'il prend toujours le bon parti. Une piéce lui paroît toujours une piéce médiocre, quand

quand on la reprend, s'il l'a jugée telle à la premiere repréſentation. Si l'on me demande quel tems il faut au public pour bien connoître un ouvrage, & pour former ſon jugement ſur le mérite de l'Artiſan, je répondrai que la durée de ce tems d'incertitude dépend de deux choſes. Elle dépend de la nature de l'ouvrage & de la capacité du public devant lequel il eſt produit. Une piéce de théâtre, par exemple, ſera plutôt priſée ſa juſte valeur qu'un poëme épique. Le public s'aſſemble pour juger les piéces de théâtre, & les perſonnes qui ſe ſont aſſemblées, s'entrecommuniquent bientôt leur ſentiment. Un Peintre qui peint des coupoles & des voûtes d'Egliſe, ou qui fait de grands tableaux deſtinés pour être placés dans tous les lieux où les hommes ont coutume de ſe raſſembler, eſt plutôt connu pour ce qu'il eſt, que le Peintre qui travaille à des tableaux de chevalet deſtinés pour être renfermés dans les appartemens des particuliers.

* *
*

SECTI-

SECTION XXIX.

Qu'il eſt des pays où les ouvrages ſont plutôt appréciés à leur valeur, que dans d'autres.

En ſecond lieu, comme le public n'eſt pas également éclairé dans tous les pays, il eſt des lieux où les gens du métier peuvent le tenir plus longtems dans l'erreur qu'ils ne le peuvent tenir en d'autres contrées. Par exemple, les tableaux expoſés dans Rome, ſeront plutôt appréciés à leur juſte valeur, que s'ils étoient expoſés dans Londres ou dans Paris. Les Romains naiſſent preſque tous avec beaucoup de ſenſibilité pour la peinture, & leur goût naturel a encore des occaſions fréquentes de ſe nourrir & de ſe perfectionner par les ouvrages excellens qu'on rencontre dans les Egliſes, dans les Palais, & preſque dans toutes les Maiſons où l'on peut entrer. Les mœurs & les uſages du pays y laiſſent encore un grand vuide dans les journées de tout le monde, même dans celles de ces Artiſans condamnés ailleurs à un travail qui n'a guéres plus de relâche que le travail des Danaïdes.

naïdes. Cette inaction, l'occaſion continuelle de voir de beaux tableaux, & peut-être auſſi la ſenſibilité des organes plus grande dans ces contrées-là que dans des pays froids & humides, rendent le goût pour la peinture ſi général à Rome, qu'il eſt ordinaire d'y voir des tableaux de prix juſques dans des boutiques de Barbiers; & ces Meſſieurs en expliquent avec emphaſe les beautés à tous venans, pour ſatisfaire à la néceſſité d'entretenir le monde, que leur profeſſion leur impoſoit dès le tems d'Horace. Enfin dans une nation induſtrieuſe, & capable de prendre toute ſorte de peine pour gagner ſa vie, ſans être aſſujettie à un travail réglé, il s'eſt formé un peuple entier de gens qui cherchent à faire quelque profit par le moyen du commerce des tableaux.

Ainſi le public de Rome eſt preſque compoſé en entier de Connoiſſeurs en peinture. Ils ſont, ſi l'on veut, la plupart des Connoiſſeurs médiocres, mais du moins ils ont un goût de comparaiſon qui empêche les gens du métier de leur en impoſer auſſi facilement qu'ils peuvent en impoſer ailleurs. Si le public de Rome n'en ſait point aſſez pour réfuter méthodiquement leurs faux raiſonnemens, il en ſait aſſez du moins pour en ſen-

tir

tir l'erreur, & il s'informe, après l'avoir sentie, de ce qu'il faut dire pour la réfuter. D'un autre côté, les gens du métier deviennent plus circonspects, lorsqu'ils sentent qu'ils ont affaire avec des hommes éclairés. Ce n'est point parmi les Théologiens que les Novateurs entreprennent de faire des Proselites de bonne foi.

Le Peintre qui travaille dans Rome, parvient donc bientôt à la réputation dont il est digne, principalement quand il est Italien. Les Italiens presque aussi amoureux de la gloire de leur nation que les Grecs le furent autrefois, sont très-jaloux de cette illustration qu'un peuple s'acquiert par la science, & par les beaux arts. Quant aux sciences, il faut bien que tous les Italiens tombent d'accord de ce qu'a écrit Monsieur Ottieri dans l'Histoire de la guerre allumée au sujet de la succession de Charles II. Roi d'Espagne (*). Cet Auteur, après avoir dit que les Italiens ne doivent plus appeller les Habitans des Provinces situées au Nord comme au Couchant de l'Italie, les Barbares, mais les Ultramontains, à cause de la politesse qu'ils ont acquise, ajoute (**) : *E i nostri Italiani benche forniti*

(*) Imprimée à Rome en 1728.
(**) Page 296.

niti di ſenmo e capacità non inferiore all' altre Nationi, ſono rimaſi per queſta & per altre cagioni auviliti, e preſſo che abietti nel preggio dell' eccellente litteratura. Mais les Italiens ne penſent pas de même ſur les beaux arts. Tout Italien devient donc un Peintre pour les tableaux d'un Peintre étranger. Il plaint même, pour ainſi dire, les idées capables de faire beaucoup d'honneur à l'inventeur, d'être nées dans d'autres cerveaux que dans les cervaux de ſes compatriotes. Un de mes amis fut le témoin oculaire de l'avanture que je vais raconter.

Perſonne n'ignore les malheurs de Bellizaire, réduit à demander l'aumône ſur les grands chemins, après avoir ſouvent commandé avec des ſuccès éclatans les armées de l'Empereur Juſtinien. Vandik a fait un grand tableau de chevalet, où cet infortuné Général eſt repréſenté dans la poſture d'un Mendiant qui tend la main devant les paſſans. Chacun des perſonnages qui le regardent, y paroît ému d'une compaſſion qui porte le caractere de l'âge & de la condition de celui qui la témoigne. Mais on attache d'abord ſes regards ſur un ſoldat, dont le viſage & l'attitude font voir un homme plongé dans la rêverie la plus ſombre, à la vue de ce Guer-

rier tombé dans la derniere misere d'un rang qui fait l'objet de l'ambition des Militaires. Ce personnage est si parlant, qu'on croit lui entendre dire: Voilà quelle sera peut-être ma destinée après quarante campagnes. Un Seigneur de la grande Bretagne étant à Rome, où il avoit porté ce tableau, le fit voir à Carle-Maratte: *Quel dommage*, dit ce Peintre, par une de ces saillies qui font avec un trait la peinture du fond du cœur, *qu'un Ultramontain nous ait prévenu dans cette invention!* J'ai même entendu dire à des personnes dignes de foi, que parmi le bas peuple de Rome, il s'étoit trouvé des hommes assez ennemis de la réputation de nos Peintres François, pour déchirer les estampes gravées d'après le Sueur, le Brun, Mignard, Coypel & quelques autres Peintres de notre nation, que les Chartreux de cette Ville ont placées avec des estampes gravées d'après des Peintres Italiens, dans la gallerie qui regne sur le cloître du Monastere. Les comparaisons qui s'y faisoient tous les jours entre les Maîtres François & les Maîtres Italiens, avoient autant irrité nos Romains jaloux, que les comparaisons qui se faisoient à Paris, il y a quatre-vingt ans, entre les tableaux que le Sueur avoit peints dans le petit cloître

des

des Chartreux de cette Ville, & ceux que peignoit le Brun, irritoient les Eleves de ce dernier. Comme il fallut alors que les Chartreux de Paris enfermaſſent les tableaux de le Sueur, pour les mettre à couvert des outrages que leur faiſoient quelques Eleves de le Brun, il a fallu que les Chartreux de Rome ne laiſſaſſent plus ouverte à tous venans la gallerie où les eſtampes des Peintres François ſont expoſées.

Le préjugé des François eſt en faveur des étrangers où il ne s'agit pas de cuiſine & de bon air; mais celui des Italiens eſt contraire aux Ultramontains. Le François ſuppoſe d'abord l'Artiſan étranger plus habile que ſon concitoyen, & il ne revient de cette erreur, quand il s'eſt abuſé, qu'après pluſieurs comparaiſons. Ce n'eſt pas ſans peine qu'il conſent d'eſtimer un Artiſan né dans le même pays que lui, autant qu'un Artiſan à cinq cens lieues de la France. Au contraire, la prévention de l'Italien eſt peu favorable à tout étranger qui profeſſe les arts libéraux. Si l'Italien rend juſtice à l'étranger, c'eſt le plus tard qu'il lui eſt poſſible. Ainſi les Italiens, après avoir négligé longtems le Pouſſin, le reconnurent enfin pour un des grands Maîtres qui ait jamais manié le pinceau. Ils

ont auſſi rendu juſtice au génie de Monſieur le Brun. Après l'avoir fait Prince de l'Académie de Saint Luc, ils parlent encore avec éloge de ſon mérite, en appuyant un peu trop néanmoins ſur la foibleſſe du coloris de ce grand Peintre, quoiqu'il vaille mieux que celui de bien des grands Maîtres de l'Ecole Romaine. Les Italiens en général peuvent ſe vanter de leur circonſpection, & les François de leur hoſpitalité. M. Algaroti dit dans l'Epître de ſon livre ſur la Philoſophie de Newton, & qu'il adreſſe à M. de Fontenelle: *Sans la traduction de quelques livres françois, nous ne verrions rien de nouveau en Italie, que des recueils de vers, & des chanſons dont nous ſommes inondés* (*).

Le public ne ſe connoît pas en peinture à Paris autant qu'à Rome. Les François en général n'ont pas le ſentiment intérieur auſſi vif que les Italiens. La différence qui eſt entr'eux, eſt déja ſenſible dans les peuples qui habitent aux pieds des Alpes du côté des Gaules & du côté de l'Italie; mais elle eſt encore bien plus grande entre les naturels de Paris & les naturels de Rome. Il s'en faut encore beaucoup que nous ne cultivions, autant qu'eux, la ſenſibilité

(*) Algaroti, Epître ſur le Newtonianiſme, datée du 24 Janvier 1736.

bilité pour la peinture, communes à tous les hommes. Généralement parlant, on n'acquiert pas ici auſſi-bien qu'à Rome, le goût de comparaiſon. Ce goût ſe forme en nous-mêmes, & ſans que nous y penſions. A force de voir des tableaux durant la jeuneſſe, l'idée, l'image d'une douzaine d'excellens tableaux ſe grave & s'imprime profondément dans notre cerveau encore tendre. Or ces tableaux qui nous ſont toujours préſens, dont le rang eſt certain, & dont le mérite eſt décidé, ſervent, s'il eſt permis de parler ainſi, de piéces de comparaiſon, qui donnent le moyen de juger ſainement à quel point l'ouvrage nouveau qu'on expoſe ſous nos yeux, approche de la perfection où les autres Peintres ont atteint, & dans quelle claſſe il eſt digne d'être placé. L'idée de ces douze tableaux qui nous eſt préſente, produit une partie de l'effet que les tableaux mêmes produiroient, s'ils étoient à côté de celui dont nous voulons diſcerner le mérite, & connoître le rang. La différence qui peut ſe trouver entre le mérite de deux tableaux expoſés à côté l'un de l'autre, frappe tous ceux qui ne ſont pas ſtupides.

Mais pour acquérir ce goût de comparaiſon qui fait juger du tableau préſent par le tableau abſent, il faut avoir été nourri dans le ſein de la Peinture. Il faut, principalement durant la jeuneſſe, avoir eu des occaſions fréquentes de voir dans une aſſiete d'eſprit tranquille, pluſieurs tableaux excellens. La liberté d'eſprit n'eſt guéres moins néceſſaire pour ſentir toute la beauté d'un ouvrage, que pour le compoſer. Pour être bon ſpectateur, il faut avoir cette tranquillité d'ame qui ne nait pas de l'épuiſement, mais bien de la ſérénité de l'imagination.

Phœdri libellos legere ſi deſideras,
Vaces oportet, Eutyche, a negotiis,
Ut liber animus ſentiat vim carminis (*).

Or nous vivons en France dans une ſuite continuelle de plaiſirs ou d'occupations tumultueuſes qui ne laiſſent preſque point de vuide dans les journées, & qui nous tiennent toujours ou diſſipés ou fatigués. On peut dire de nous ce que Pline diſoit des Romains de ſon tems, un peu plus occupés que les Romains d'aujourd'hui, quand il ſe plaint de la légereté de l'attention qu'ils donnoient aux ſtatues

(*) Phœdr. lib. 3. Prolog.

ſtatues ſuperbes, dont pluſieurs portiques étoient ornés. (*) *Magni negotiorum officiorumque acervi abducunt omnes a contemplatione talium, quoniam otioſorum & in magno loci ſilentio apta admiratio talis eſt.* Notre vie eſt un perpétuel embarras, ou bien pour faire une fortune capable de ſatisfaire à nos beſoins qui ſont ſans bornes, ou bien pour la maintenir, dans un pays où il n'eſt pas moins difficile de conſerver du bien que d'en acquérir. Les plaiſirs qui ſont encore plus vifs & plus fréquens ici que partout ailleurs, ſe ſaiſiſſent du tems que nous laiſſent les occupations que la fortune nous a données, ou que notre inquiétude nous a fait rechercher. Bien des Courtiſans ont vêcu trente ans à Verſailles, paſſant régulierement cinq ou ſix fois par jour dans le grand appartement, à qui l'on feroit encore accroire que les Pélerins d'Emaüs ſont de le Brun, & que les Reines de Perſe aux pieds d'Alexandre, ſont de Paul Véroneſe. Les François me croiront ſans peine.

Voilà pourquoi le Sueur a mérité ſa réputation ſi longtems avant que d'en jouir. Le Pouſſin que nous vantons tant aujourd'hui, fut mal ſoutenu par le public, lorſque dans

(*) Hiſt. lib. 36. cap. 5.

ſes plus beaux jours il vint travailler en France. Mais quoiqu'un peu tard, les perſonnes déſintéreſſées, & dont l'avis eſt conforme à la vérité, ſe reconnoiſſent, & prennent confiance dans un ſentiment qu'elles voyent être le ſentiment du plus grand nombre, elles ſe ſoulevent contre ceux qui voudroient faire marcher de pair deux ouvriers trop inégaux. L'un monte d'un dégré toutes les années, tandis que l'autre deſcend d'un dégré; & ces Artiſans ſe trouvent enfin placés à une telle diſtance, que le public déſabuſé s'étonne de les avoir vus à côté l'un de l'autre. Concevons-nous aujourd'hui qu'on ait mis durant un tems Monſieur Mignard à côté de Monſieur le Brun? Peut-être que nous ſerons auſſi ſurpris dans vingt ans, quand nous viendrons à faire réflexion ſur les paralleles qui ſe font aujourd'hui.

La même choſe eſt arrivée dans l'Ecole d'Anvers, où le public n'eſt guéres plus connoiſſeur en peinture qu'à Paris. Avant que Vandik eût travaillé en Angleterre, les autres Peintres lui donnoient des rivaux que le public abuſé croyoit voir marcher à côté de lui. Mais la diſtance entr'eux paroît infinie aujourd'hui, parce que chaque jour l'erreur a perdu un partiſan, & la vérité en a gagné un.

un. Lorſque l'Ecole de Rubens étoit dans ſa force, les Dominiquains d'Anvers voulurent avoir quinze grands tableaux de dévotion pour orner la nef de leur Egliſe. Vandick content du prix qu'on propoſoit, ſe préſenta pour les faire tous. Mais les autres Peintres firent ſuggérer à ces bons Peres de partager l'ouvrage, & d'employer douze des Eleves de Rubens, qui paroiſſoient être à peu près de la même claſſe. On fit entendre à ces Religieux que la diverſité des mains rendroit la ſuite de ces tableaux plus curieuſe, & que l'émulation obligeroit encore chaque Peintre à ſe ſurpaſſer lui-même dans un ouvrage deſtiné pour être comparé perpétuellement avec les ouvrages de ſes concurrens. Des quinze tableaux Vandick n'en fit que deux, qui ſont la flagellation & le portement de Croix. Le public ne penſe aujourd'hui qu'avec indignation aux rivaux qu'on donna pour lors à Vandick.

Comme nous avons vu en France plus de Poëtes excellens que de grands Peintres, le goût naturel pour la Poëſie a eu plus d'occaſion de s'y cultiver que le goût naturel pour la Peinture. Si les beaux tableaux ſont preſque tous renfermés à Paris dans des lieux où le public n'a pas un libre accès, nous avons

des théâtres ouverts à tout le monde, où l'on peut dire, sans craindre le reproche de s'être laissé aveugler par le préjugé de nation presque aussi dangéreux que l'esprit de Secte, qu'on représente les meilleurs piéces de théâtre qui ayent été faites depuis le renouvellement des Lettres. Les étrangers n'adoptent point les Comédies & les Tragédies des autres nations avec le même empressement, ni le même respect pour les Auteurs, qu'ils adoptent les nôtres. Les étrangers traduisent nos Tragédies, mais ils se contentent d'imiter celles des autres nations. La plûpart des jeunes gens fréquentent les théâtre en France, & sans qu'ils y pensent, il leur demeure dans la tête une infinité de piéces de comparaison & de pierres de touche. Les femmes hantent nos spectacles aussi librement que les hommes, & l'on parle souvent dans le monde de poésie, & principalement de poësie dramatique. Ainsi le public en sait assez pour rendre justice très-promptement aux mauvaises piéces, & pour soutenir les bonnes contre la cabale.

La justice que le public rend aux ouvrages qui se publient par la voie de l'impression, peut bien se faire attendre durant quelques mois; mais ceux qui paroissent sur le théâtre,

théâtre, ont plutôt rempli leur deſtinée. Il n'y auroit rien de certain en vertu des lumieres humaines, ſi quatre cens perſonnes qui s'entrecommuniquent leur ſentiment, pouvoient croire qu'elles ſont touchées, quand elles ne le ſont pas, ou ſi elles pouvoient être touchées, ſans qu'on leur eût préſenté un objet réellement intéreſſant. Véritablement le public ne ſauroit faire ſi-tôt la différence du bon à l'exquis. Ainſi le public ne louera point d'abord une piéce comme Phedre autant qu'elle le mérite. Il ne ſauroit concevoir tout le prix de l'ouvrage, qu'après l'avoir vu pluſieurs fois, ni lui donner la prééminence dont il eſt digne, qu'après avoir comparé durant un tems le plaiſir qu'il lui fait avec le plaiſir que lui font ces ouvrages excellens qu'une longue approbation a conſacrés.

* *
*

SECTI-

SECTION XXX.

Objection tirée des bons ouvrages que le public a paru désapprouver, comme des mauvais qu'il a loués; & réponse à cette objection.

On dira qu'on voit quelquefois une mauvaise farce, une Thalie barbouillée amuser le public longtems, & attirer encore des spectateurs à une vingtiéme représentation. Mais le public qui va voir ces farces durant la nouveauté, vous répondra lui-même qu'il n'en est pas la duppe, & qu'il connoit le peu de valeur de ce Comique des Halles. Il vous dira dans le lieu même, qu'il met une différence immense entre ces piéces & le Misantrope, & qu'il n'y vient que pour voir un Acteur qui réussit dans quelque personnage bisarre, ou bien une scène qui aura du rapport avec une avanture récente, & dont il est parlé dans le monde. Aussi dès que le tems de la nouveauté s'est écoulé, dès que la conjoncture qui soutenoit la piéce, est passée; le public oublie pleinement ces farces, & les Comédiens qui les ont jouées, ne s'en souviennent plus, ce qui prouve.

Olim

Olim cum ſtetit nova,
Actoris opera magis ſtetiſſe quam ſua (*)

Mais, ajoutera-t'on, le ſuccès du Miſantrope fut incertain durant un tems. La Phedre de Pradon, que le public mépriſe tant aujourd'hui, & pour dire encore plus, qu'il a ſi parfaitement oubliée, eut d'abord un ſuccès égal à celui de la Phedre de Racine. Pradon, durant un tems, eut autant de ſpectateurs à l'Hôtel de Guénegaud, que Racine en avoit à l'Hôtel de Bourgogne. En un mot, ces deux Tragédies qui parurent dans le même mois, lutterent durant pluſieurs jours, avant que l'excellente eût terraſſé la mauvaiſe.

Quoique le Miſantrope ſoit peut-être la meilleure Comédie que nous ayons aujourd'hui, on n'eſt pas ſurpris néanmoins que le public ait héſité durant quelques jours à l'avouer pour excellente, & que le ſuffrage général n'ait été déclaré en ſa faveur qu'après huit ou dix repréſentations, quand on fait réflexion aux circonſtances où Moliere la joua. Le monde ne connoiſſoit guéres alors le genre de Comique noble qui commet enſemble des caracteres vrais, mais différens, de maniere qu'il en

(*) Prolog. Phorm. Ter.

en réſulte des incidens divertiſſans, ſans que les perſonnages ayent ſongé à être plaiſans. Juſques-là, pour ainſi dire, on n'avoit pas encore diverti le public avec des viſages naturels. Ainſi le public accoutumé depuis longtems à un Comique groſſier ou *Giganteſque*, qui l'entretenoit d'aventures baſſes ou Romaneſques, & qui ne faiſoit paroître ſur la ſcène que des plaiſans barbouillés & groteſques, fut ſurpris d'y voir une Muſe, qui, ſans mettre des maſques à grimace ſur le viſage de ſes Acteurs, ne laiſſoit pas d'en faire des perſonnages de Comédie excellens. Les rivaux de Moliere juroient en même tems ſur la connoiſſance qu'ils avoient du théâtre, que ce nouveau de genre de Comédie ne valoit rien. Le public héſita donc durant quelques jours. Il ne ſavoit s'il avoit eu tort de croire que *Jodelet Maître & Valet*, & *Dom Japhet d'Arménie*, fuſſent dans le bon goût, ou s'il avoit tort de penſer que c'étoit le Miſantrope qui étoit dans le bon goût. Mais après un certain nombre de repréſentations, le monde comprit que la maniere de traiter la Comédie en Philoſophe moral, étoit la meilleure; & laiſſant parler contre le Miſantrope les Poëtes jaloux, toujours auſſi peu croyables ſur les ouvrages de

leurs

leurs concurrens, que les femmes ſur le mérite de leurs rivales en beauté, il en eſt venu avec un peu de tems à l'admirer.

Les perſonnes d'un goût exquis, celles dont nous avons dit qu'elles avoient la vue meilleure que les autres, prévirent même d'abord quel parti le public prendroit avant peu de jours. On ſait les louanges que Monſieur le Duc de Montauſier donna au Miſantrope après la premiere repréſentation. Deſpréaux, après avoir vu la troiſiéme, ſoutint à Racine, qui n'étoit point fâché du danger où la réputation de Moliere ſembloit être expoſée, que cette Comédie auroit bientôt un ſuccès des plus éclatans. Le public juſtifia bien la prédiction de l'Auteur de l'Art poëtique, & depuis longtems les François citent le Miſantrope comme l'honneur de leur Scène comique. C'eſt la piéce Françoiſe que nos voiſins ont adoptée avec la plus grande prédilection.

Quant à Phédre de Pradon, on ſe ſouvient encore qu'une cabale compoſée de pluſieurs autres, dans leſquelles entroient des perſonnes également conſidérables par leur eſprit & par le rang qu'elles tenoient dans le monde, avoit conſpiré pour élever la Phédre de Pradon, & pour humilier celle de Racine.

La

La conjuration du Marquis de Bedmar contre la République de Veniſe, ne fut pas conduite avec plus d'artifice, ni ſuivie avec plus d'activité. Qu'opéra cependant cette conjuration? Elle fit aller un peu plus de monde à la Tragédie de Pradon qu'il n'y en auroit été, par le motif ſeul de voir comment le concurrent de Racine avoit traité le même ſujet que ce Poëte ingénieux. Mais cette fameuſe conſpiration ne put pas empêcher le public d'admirer la Phedre de Racine après la quatriéme répréſentation. Quand le ſuccès de ces deux Tragédies ſembloit égal, à compter le nombre des perſonnes qui prenoient des billets à l'Hôtel de Guénegaud & à l'Hôtel de Bourgogne, on voyoit bien qu'il ne l'étoit pas, dès qu'on écoutoit le ſentiment de ceux qui ſortoient de ces Hôtels, où deux troupes ſéparées jouoient alors la Comédie Françoiſe. Au bout du mois cette ombre d'égalité diſparut, & l'Hôtel de Guénegaud, où l'on repréſentoit la piéce de Pradon, devint déſert. On ſait les vers de Deſpréaux ſur le ſuccès du Cid de Corneille.

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

J'ai

J'ai allégué déja les Opera de Quinault, & je penſe en avoir dit aſſez pour faire convenir du moins intérieurement ceux de nos Poëtes dramatiques dont les piéces n'ont pas réuſſi, que le public ne proſcrit que les mauvais ouvrages. Si l'on peut leur appliquer le vers de Juvenal (*): Ne portons pas d'envie à un Poëte qui vit du Théâtre.

Haud tamen invideas Vati, quem pulpita paſcunt.

C'eſt par d'autres raiſons qui ne ſont pas du ſujet que je traite ici.

On pourroit objecter encore que les Grecs & les Romains rendirent ſouvent dans leurs théâtres des ſentences injuſtes, & qu'ils infirmerent dans la ſuite. Martial dit, que les *Hommes Athéniens* dénierent ſouvent le prix aux Comédies de Ménandre.

Rara coronato plauſere Theatra Menandro:

Des Auteurs cités par Aulugelle (**) avoient écrit que de cent Comédies compoſées par Ménandre, il n'y en avoit eu que huit aſſez heureuſes pour remporter le prix que les Anciens donnoient au Poëte qui avoit fait la meil-

(*) Juv. Sat. 7.

(**) Aulugel. lib. 17, cap. 4.

meilleure piéce de celles qui se représentoient à l'occasion de certaines solemnités. Nous apprenons encore d'Aulugelle, qu'Euripide ne vit couronner que cinq Tragédies des soixante-quinze qu'il avoit composées. Le public soulevé contre l'Hécyre de Térence les premieres fois qu'elle fut représentée, ne permit pas aux Comédiens de l'achever. Je réponds:

Aulugelle & Martial ne disent point que les Tragédies d'Euripide, ni les Comédies de Ménandre ayent été jugées mauvaises, mais bien que d'autres piéces plurent d'avantage. Si nous avions ces piéces victorieuses, peut-être démêlerions-nous ce qui put éblouir le spectateur. Peut-être même trouverions-nous que le spectateur auroit bien jugé. Quoique le grand Corneille soit, généralement parlant, bien supérieur à Rotrou, n'y a-t'il point plusieurs Tragédies de Corneille, je n'en ose dire le nombre, qui perdroient le prix contre le Venceslas de Rotrou, au jugement d'une assemblée équitable. De même, quoique Ménandre eût fait quelques Comédies qui le rendoient supérieur à Philemon, un Poëte dont les piéces gagnerent souvent le prix sur celles de Ménandre, ne se peut-il pas que Philémon en eût fait plusieurs qui méritassent mieux le prix que certaines Comédies de Ménandre?

nandre ? Quintilien nous dit que les Athéniens n'eurent qu'un tort à l'égard de Philemon, ce fut de l'avoir préferé trop ſouvent à Ménandre. Ils auroient eu raiſon, s'ils ſe fuſſent contentés de lui donner la ſeconde place. Au jugement de tout le monde, il méritoit de marcher immédiatement après Ménandre (*). *Philemon, qui ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpe prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus.* Apulée parle de ce même Philemon dans le ſecond livre des *Florida*, comme d'un Poëte qui avoit de très-grands talens, & qui ſurtout étoit recommandable par la morale excellente de ſes Comédies. Il le loue d'avoir été fécond en bonnes maximes, d'avoir mis dans ſes piéces peu de ſéductions, & d'y traiter l'amour comme un égarement. *Sententiæ vitæ congruentes. Raræ apud illum corruptelæ, & uti errores conceſſi amores.* Les Athéniens n'ont-ils pas été en droit d'avoir égard à la morale de leurs Poëtes comiques, en leur diſtribuant le prix ?

Pour Euripide, les meilleurs Poëtes dramatiques de la Grece furent ſes contemporains, & ce ſont leurs piéces, qui probablement ont gagné le prix contre les ſiennes. On a donc tort de mettre Euripide & Ménandre à la tête

(*) Quint. Inſt. lib. x.

des Poëtes dédaignés par les ſpectateurs, afin de conſoler par l'égalité des deſtinées ceux de nos Auteurs dramatiques, ſur les ouvrages deſquels le public s'explique quelquefois hautement & déſagréablement.

J'ai encore une raiſon à dire contre l'objection que je réfute. C'eſt que le Théâtre de ces tems-là n'étoit pas un Tribunal à comparer au nôtre. Comme les Théâtres des Anciens étoient très-vaſtes, & qu'on y entroit ſans payer, l'aſſemblée y dégénéroit en une véritable cohue pleine de gens ſans attention, & par conſéquent toujours prêts à diſtraire ceux qui auroient été capables d'en avoir. Horace nous dit que le fracas des vents déchaînés dans les forêts du Mont Saint-Ange, & le mugiſſement de la mer agitée, ne faiſoient pas plus de bruit que ces aſſemblées tumultueuſes. Quels Comédiens, dit-il, ont la voix aſſez forte pour s'y faire entendre?

Nam quæ pervincere voces
Evaluere ſonum referunt quem noſtra theatra.
Garganum mugire nemus putes, aut mare Tuſcum,
Tanto cum ſtrepitu ludi ſpectantur (*)

Le bas étage des citoyens qui s'ennuyoit, parce qu'il ne s'occupoit pas à ſuivre la piéce, demandoit quelquefois à grands cris, dès le troiſiéme acte,

(*) Horat. Epiſt. prim. lib. 2.

acte, des divertiſſemens qui fuſſent plus à ſa portée, & il inſultoit même à ceux qui vouloient faire continuer les Comédiens. On peut voir dans la ſuite du paſſage d'Horace que nous avons allégué, & dans le Prologue de l'Hécyre, dont la repréſentation fut interrompue deux fois par ces ſaillies fougueuſes du peuple, la deſcription du tumulte. Il y avoit bien des Magiſtrats prépoſés pour empêcher le déſordre, mais comme il arrive en choſes bien plus importantes, il étoit d'uſage qu'ils ne fiſſent pas leur charge. Dans Rome & ſous le regne de Tibere, celui de tous ſes Princes qui ſût le mieux ſe faire obéïr, il y eut des principaux Officiers de la garde de l'Empereur tués ou bleſſés dans le théâtre, en voulant y empêcher le déſordre; & pour toute punition, le Sénat donna permiſſion aux Préteurs de releguer les auteurs de pareils tumultes. Les Empereurs qui vouloient ſe rendre agréables au peuple, ôtoient même la garde de ſoldats qu'on mettoit quelquefois aux théâtres. Les nôtres ne ſont point ſujets à de pareils orages, & le calme & l'ordre y regnent avec une tranquillité qu'il ne ſembloit pas poſſible d'établir dans des aſſemblées qu'une nation auſſi vive que la nôtre, forme pour ſe divertir, & où une partie des citoyens vient

armée, & l'autre désarmée. On y entend paisiblement de mauvaises piéces, & quelquefois des Comédiens qui ne valent pas mieux.

Le public ne s'assemble point parmi nous pour juger des poëmes qui ne sont pas dramatiques, comme il s'assembloit chez les Anciens. Ainsi les gens du métier peuvent mieux favoriser, ils peuvent mieux rabaisser tous ces poëmes, qui ne se produisent que par la voie de l'impression. Ils peuvent en faire valoir les beaux endroits, en excuser les mauvais, comme ils peuvent aussi exténuer le mérite des plus beaux, soit en disant qu'ils sont pillés, soit en les mettant en paralele avec les vers d'un autre Poëte qui aura traité un sujet semblable. Ainsi le public, lorsqu'il a été induit en erreur sur la définition générale d'un de ces poëmes, ne sauroit plus être désabusé en un jour. Il faut du tems aux personnes désintéressées pour se reconnoitre & pour s'affermir réciproquement dans leur sentiment par l'autorité du grand nombre. La meilleure preuve qu'on puisse avoir de l'excellence d'un poëme, quand il commence à paroitre, c'est donc qu'il se fasse lire, & que tous ceux qui l'ont lû, en parlent avec affection, quand bien même ce seroit pour lui reprocher des fautes.

Je

Je crois que le tems où le poëme nouveau, qui eſt un bon ouvrage, ſe trouve défini en général, ſuivant qu'il mérite de l'être, arrive aujourd'hui environ deux ans après ſa premiere édition. Quand il eſt mauvais, le public ne prend pas un ſi long délai pour le condamner, quelque effort que la plupart des gens du métier faſſent pour ſoutenir ſa réputation. Quand la Pucelle de Chapelain parut, elle avoit pour elle les ſuffrages des gens de lettres, Etrangers & François. Les bienfaits des Grands l'avoient déja couronnée, & le monde prévenu par ces éloges, l'attendoit l'encenſoir à la main. Cependant le public, ſi-tôt qu'il eut lû la Pucelle, revint de ſon préjugé, & il la mépriſa même avant qu'aucun Critique lui eût enſeigné par quelle raiſon elle étoit mépriſable. La réputation prématurée de l'ouvrage fut cauſe ſeulement que le public inſtruiſit ce procès avec plus d'empreſſement. Chacun apprit ſur les premieres informations qu'il fit qu'on bâilloit comme lui en la liſant, & la Pucelle devint vieille au berceau.

* * *

SECTION XXXI.

Que le jugement du public ne se rétracte point, & qu'il se perfectionne toujours.

Le jugement du public va toujours en se perfectionnant. La Pucelle devient de jour en jour plus méprisée, & chaque jour ajoute à la vénération avec laquelle nous regardons Polyeucte, Phédre, le Misantrope & l'Art poëtique. La réputation d'un Poëte ne sauroit parvenir de son vivant au point d'élévation où elle doit atteindre. Un Auteur qui a trente ans, quand il produit ses bon ouvrages, ne sauroit vivre les années dont le public a besoin pour juger, non-seulement que ses ouvrages sont excellens, mais qu'ils sont encore du même ordre que ceux des ouvrages des Grecs & des Romains toujours vantés par les hommes qui les ont entendus. Jusqu'à ce que le public ait placé les ouvrages d'un Auteur moderne dans le rang dont j'ai parlé, sa réputation peut toujours augmenter. Ainsi deux ou trois années suffisent bien au public pour connoître si le poëme nouveau est bon, ou s'il est médiocre;

cre; mais il lui faut peut-être un ſiécle pour en connoître tout le mérite, ſuppoſé qu'il ſoit un ouvrage du premier ordre dans ſon eſpece. Voilà pourquoi les Romains, qui avoient entre les mains les Elégies de Tibulle & de Properce, furent un tems avant que de leur aſſocier celles d'Ovide. Voilà pourquoi les Romains ne quitterent pas la lecture d'Ennius, auſſitôt que les Eglogues & les Bucoliques de Virgile eurent paru. C'eſt ce que ſignifie au pied de la lettre l'Epigramme de Martial, où cet Auteur a parlé poëtiquement, & que les Poëtes qui ne réuſſiſſent pas, citent ſi volontiers (*). Martial ne dit point autre choſe dans ce vers-ci.

Ennius eſt lectus, ſalvo tibi, Roma, Marone.

Il ſeroit d'autant plus ridicule de prétendre que Martial eût ſongé à dire que les Romains ayent mis durant un tems les poëſies d'Ennius à côté de l'Enéïde, qu'il s'agit préciſément dans ce vers de ſon Epigramme de ce qui ſe paſſoit à Rome du vivant de Virgile. Or tout le monde ſait bien que l'Enéïde eſt de ces ouvrages qu'on appelle poſthumes, parce qu'ils ne ſont publiés qu'après la mort de l'Auteur.

(*) Mart. x. Epigr. lib. 5.

Je distingue dans un poëme deux sortes de mérite, qu'on me pardonne cette expression, un mérite réel & un mérite de comparaison. Le mérite réel consiste à plaire & à toucher. Le mérite de comparaison consiste à toucher autant ou plus que certains Auteurs dont le rang est déja connu. Il consiste à plaire & à intéresser autant que ces Grecs & ces Romains, qu'on croit communément être parvenus au terme que l'esprit humain ne sauroit passer, parce qu'on n'a rien vu encore de meilleur que ce qu'ils ont fait.

Les contemporains jugent très-bien du mérite réel d'un ouvrage, mais ils sont sujets à se tromper, quand ils jugent de son mérite de comparaison, ou quand ils veulent décider sur le rang qui lui est dû. Ils sont sujets à tomber alors dans une des deux erreurs qu'on peut faire en prononçant sur ce point-là.

La premiere erreur est d'egaler trop tôt un ouvrage à ceux des Anciens. La seconde est de le supposer plus éloigné de la perfection des ouvrages des Anciens, qu'il ne l'est en effet. Je dis donc en premier lieu, que le public se trompe quelquefois, lorsque trop épris du mérite des productions nouvelles qui le

le touchent & qui lui plaiſent, il décide en uſurpant mal-à-propos les droits de la poſtérité, que ces productions ſont du même genre que ceux des ouvrages des Grecs ou des Romains, qu'on appelle vulgairement des ouvrages conſacrés, & que ſes contemporains qui en ſont les Auteurs, ſeront toujours les premiers Poëtes de leur langue. C'eſt ainſi que les contemporains de Ronſard & de la Pleyade Françoiſe, ſe ſont trompés, quand ils ont dit que les Poëtes François ne feroient jamais mieux que ces nouveaux (*) Prométhées, qui, pour parler poëtiquement, n'avoient d'autre feu divin à leur diſpoſition, que celui qu'ils déroboient dans les écrits des Anciens.

Ronſard, l'aſtre le plus brillant de cette Pleyade, avoit beaucoup de lettres, mais il avoit peu de génie. On ne trouve pas dans ſes vers d'idées ſublimes, ni même des tours d'expreſſion heureux, ni des figures nobles, qu'on ne retrouve dans les Auteurs Grecs & Latins. Admirateur des Anciens ſans entouſiaſme, leur lecture l'échauffoit & lui ſervoit de trépied. Mais comme il met en œuvre hardiment, & c'eſt-là toute ſa verve;

(*) Ronſard, Belleau, Joachim du Bellai, Jodelle, Pontus de Thiart, Dorat, Baïf.

verve; comme il employe, ſans ſe laiſſer gêner aux regles de notre ſyntaxe, les beautés ramaſſées dans ſes lectures, elles ſemblent nées de ſon invention. Ses libertés dans l'expreſſion paroiſſent les ſaillies d'une verve naturelle, & ſes vers compoſés d'après ceux de Virgile & d'Homere, ont ainſi l'air original. Les beautés dont ſes ouvrages ſont parſemées étoient donc très-capables de plaire à des lecteurs qui ne connoiſſoient pas les originaux, ou qui en étoient aſſez idolâtres pour chérir encore leurs traits dans les copies les plus défigurées. Il eſt vrai que le langage de Ronſard n'eſt pas du François; mais on ne penſoit pas alors qu'il fût poſſible d'écrire à la fois poëtiquement & correctement dans notre langue. D'ailleurs des poëſies en langue vulgaire, ſont auſſi néceſſaires aux nations polies que ces premieres commodités qu'un luxe naiſſant met en uſage. Quand Ronſard & les Poëtes ſes contemporains, dont il étoit le premier, parurent, nos ancêtres n'avoient preſque aucunes poëſies qu'ils puſſent lire avec plaiſir. Le commerce avec les Anciens, que le renouvellement des lettres & l'invention de l'Imprimerie trouvée vers le milieu du ſiécle précédent, mettoient entre les mains de cinq

cens

cens perſonnes pour une qui les liſoit ſoixante ans auparavant, dégoûtoit de l'art confus de nos vieux Romanciers. Ainſi les poëſies de Ronſard furent regardées comme une faveur céleſte par ſes contemporains. S'ils ſe fuſſent contentés de dire que ſes vers leur plaiſoient infiniment, & que les peintures dont ils ſont remplis, les attachoient, quoique les traits n'en fuſſent pas réguliers, nous n'aurions rien à leur reprocher. Mais il ſemble qu'ils ayent voulu s'arroger un droit qu'ils n'avoient pas. Il ſemble qu'ils ayent voulu uſurper les droits de la poſtérité, en le proclamant le premier des Poëtes François pour leur tems & pour les tems à venir.

Il eſt venu depuis Ronſard des Poëtes François qui avoient plus de génie que lui, & qui ont encore compoſé correctement. Nous avons donc quitté la lecture des ouvrages de Ronſard, pour faire notre lecture & notre amuſement des ouvrages de ces derniers. Nous les plaçons avec raiſon fort au-deſſus de Ronſard; mais ceux qui le connoiſſent, ne ſont pas ſurpris que ſes contemporains ſe ſoient plûs à lire ſes ouvrages, malgré le goût Gothique de ſes peintures. Je finis le ſujet de Ronſard en faiſant une remarque. C'eſt que les contemporains de

ce

ce Poëte ne se trompèrent pas dans le jugement qu'ils portèrent sur ses ouvrages & sur ceux qu'ils avoient déja entre les mains. Ils ne mirent point sérieusement la Franciade au-dessus de l'Enéïde, quand le poëme François eut paru. Les mêmes raisons qui les empêcherent de se tromper en cela, les auroient aussi empêchés de mettre la Franciade au-dessus de Cinna & des Horaces, s'ils avoient eu ces Tragédies entre les mains.

Après ce que je viens d'exposer, on voit bien qu'il faut laisser juger au tems & à l'expérience quel rang doivent tenir les Poëtes nos contemporains parmi les Ecrivains qui composent ce recueil de livres que font les hommes de Lettres de toutes les nations, & qu'on pourroit appeller *la Bibliotheque du genre humain.* Chaque peuple en a bien une particuliere des bons livres écrits en sa langue, mais il en est une commune à toutes les nations. Qu'on attende donc que la réputation d'un Poëte soit allée en augmentant d'âge en âge durant un siécle, pour décider qu'il mérite d'être placé à côté des Auteurs Grecs & Romains, dont on dit communément que les ouvrages sont consacrés, parce qu'ils sont de ceux que Quintilien définit

finit (*), *Ingeniorum monumenta, quæ ſæculis probantur.* Juſques-là l'on peut bien le croire, mais peut-être n'eſt-il pas ſage de l'aſſurer.

Je dis en ſecond lieu, que le public fait quelquefois une autre faute, en jugeant les ouvrages des contemporains plus éloignés qu'ils ne le ſont, de la perfection où les Anciens ont atteint. Le public, lorſqu'il a entre les mains autant de poëſies qu'il en peut lire, rend alors trop difficilement juſtice à ces ouvrages excellens qui ſe produiſent, & pendant un tems aſſez long, il les place à une trop grande diſtance des ouvrages conſacrés. Mais chacun fera de lui-même toutes les réflexions que je pourrois faire ici ſur ce ſujet-là.

Parlons des préjugés ſur leſquels on peut, non pas attribuer, mais promettre à des ouvrages publiés de nos jours & de ceux de nos peres, la deſtinée d'être égalés aux Anciens par la poſtérité. Un augure favorable pour un de ces ouvrages, c'eſt que ſa réputation croiſſe d'année en année. C'eſt ce qui arrive toujours, quand ſon Artiſan n'a point de ſucceſſeur, & encore plus, lorſqu'il eſt mort

(*) Quint. Inſt. lib. 3, c. 9.

mort depuis longtems sans avoir été remplacé. Rien ne montre mieux qu'il n'étoit pas un homme du commun dans la carriere qu'il a courue, que l'inutilité des efforts de ceux qui osent entreprendre de l'atteindre. Ainsi les soixante ans qui se sont écoulés depuis la mort de Moliere, sans que personne l'ait remplacé, donnent un lustre à sa réputation, qu'elle ne pouvoit pas avoir un an après sa mort. Le public n'a point mis dans la classe de Moliere les meilleurs des Poëtes comiques qui ont travaillé depuis la mort. Il n'a point fait cet honneur à Regnard, à Boursault, ni aux deux Auteurs du Grondeur (*), non plus qu'à quelques Poëtes Comédiens, dont les piéces l'ont diverti, quand elles ont été bien représentées. Ceux mêmes de nos Poëtes qui sont Gascons, ne s'égalerent jamais sérieusement à Moliere. On n'a pas mis au-dessus de lui l'Auteur du *Philosophe marié*. Chaque année qui se passera sans donner un successeur au Térence François, ajoutera encore quelque chose à sa réputation. Mais, me dira-t'on, êtes-vous bien assuré que la postérité ne démentira pas les éloges que les contemporains ont donnés à ces Poëtes François, que vous regardez

(*) L'Abbé de Bruïeis & Palaprat.

gardez déja comme placés dans les tems à venir à côté d'Horace & de Térence?

SECTION XXXII.

Que, malgré les Critiques, la réputation des Poëtes que nous admirons, ira toujours en s'augmentant.

La deſtinée des écrits de Ronſard ne me paroît pas à craindre pour les ouvrages de nos Poëtes François. Ils ont compoſé dans le même goût que ceux des bons Auteurs de l'antiquité. Ils les ont imité, non pas comme Ronſard & ſes contemporains les avoient imités, c'eſt-à-dire, ſervilement, & comme Horace dit que Servilius avoit imité les Grecs. *Hoſce ſecutus, mutatis tantum numeris.* Cette imitation ſervile des Poëtes qui ont compoſé en des langues étrangeres, eſt le ſort des Ecrivains qui travaillent, quand leur nation commence à vouloir ſortir de la barbarie. Mais nos bons Poëtes François ont imité les Anciens, comme Horace & Virgile avoient imité les Grecs, c'eſt-à-dire, en ſuivant, comme les autres

l'avoient fait, le génie de la langue dans laquelle ils compoſoient; & en prenant, comme eux, la nature pour leur premier modele. Les bons Ecrivains n'empruntent des autres que des manieres de la copier. Le ſtyle de Racine, de Deſpréaux, de la Fontaine & de nos autres compatriotes illuſtres, ne ſauront vieillir aſſez pour dégoûter un jour de la lecture de leurs ouvrages, & jamais on ne pourra les lire, ſans être touché de leurs beautés. Elles ſont naturelles.

En effet notre langue me paroît être parvenue depuis ſoixante & dix ans à ſon point de perfection. Au tems de d'Ablancourt, un Auteur imprimé depuis ſoixante ans, paroiſſoit un Ecrivain Gothique. Or, quoiqu'il y ait déja plus de quatrevingt ans que d'Ablancourt a écrit, ſon ſtyle ne nous paroît point vieilli. Pour bien écrire, il faudra toujours s'aſſujettir aux regles que cet Auteur & ſes premiers ſucceſſeurs ont ſuivies. Tout changement raiſonnable qui peut arriver dans une langue, dès que ſa ſyntaxe eſt devenue réguliere, ne ſauroit plus tomber que ſur des mots. Les uns vieilliſſent, d'autres redeviennent à la mode; on en fabrique de nouveaux, & l'on altere l'ortographe de quelques autres pour en adoucir

adoucir la prononciation. Horace a fait l'horoſcope de toutes les langues, quand il a dit, en parlant de la ſienne.

Multa renaſcentur, quæ jam decidere, cadentque,
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus,
Quem penes arbitrium eſt, & jus & norma loquendi.

L'uſage eſt toujours le maître des mots, mais il l'eſt rarement des regles de la ſyntaxe. Or des mots vieillis ne font point abandonner la lecture d'un Auteur qui a conſtruit ſes phraſes régulierement, ou qui même s'eſt approché dans leur conſtruction de la régularité. Ne liſons-nous pas encore avec plaiſir Amiot? Je le dirai ici en paſſant, ce n'eſt point parce que les Auteurs Latins du ſécond ſiécle & ceux des ſiécles ſuivans, ſe ſont ſervis des mots nouveaux, ou qu'ils n'ont pas conſtruit leurs phraſes ſuivant les regles de leur Grammaire, que leur ſtyle nous paroît ſi fort inférieur à celui de Tite-Live & de ſes contemporains. Les Auteurs du ſecond ſiécle & ceux des ſiécles ſuivans, ont généralement parlant, employé les mêmes mots que Tite-Live. Ils ont conſtruit

leurs phraſes ſuivant les mêmes regles de ſyntaxe que lui, du moins il s'en faut très-peu que cela ne ſoit abſolument vrai. Mais de leur tems les tranſpoſitions vicieuſes étoient à la mode, l'uſage des mots pris dans des ſens figurés qui ne leur convenoient pas, étoit autoriſé, & l'on les employoit ſans égard à leur ſignification propre, ſoit dans des épitetes inſenſées, ſoit dans ces figures dont le faux brillant ne préſente point une image diſtincte. Il eſt ſi vrai de dire que ce ſont les jeux de mots, & l'abus des métaphores, qui, par exemple, défigurent la proſe de Sidonius Appollinaris, que les loix faites par Majorien & par d'autres Empereurs contemporains de cet Evêque, paroiſſent faites du tems des premiers Céſars, parce que les Auteurs de ces loix, aſtreints par la dignité de leur ouvrage à ne point ſortir d'un ſtyle grave & ſimple, n'ont pas été expoſés au danger d'abuſer des figures, & de courir après l'eſprit. Mais quoique le ſtyle ſe corrompe, quoiqu'on abuſe de la langue, on ne laiſſe point d'admirer toujours le ſtyle des Auteurs qui ont écrit, quand elle étoit dans ſa force & dans ſa pureté. On continue à louer leur noble ſimplicité, même quand on n'eſt plus capable de l'imiter; car c'eſt

c'eſt ſouvent par impuiſſance de faire auſſi-bien qu'eux, qu'on entreprend de faire mieux. On ne ſubſtitue ſouvent les faux brillans & les pointes au ſens & à la force du diſcours, que parce qu'il eſt plus facile d'avoir de l'eſprit que d'être à la fois touchant & naturel.

Virgile, Horace, Cicéron & Tite-Live ont été lus avec admiration, tant que la langue latine a été une langue vivante; & les Ecrivains qui ont compoſés cinq cens ans après ces Auteurs, & dans les tems où le ſtyle latin étoit déja corrompu, en font encore plus d'éloge qu'on n'en avoit fait du tems d'Auguſte. La vénération pour les Auteurs du ſiécle de Platon a toujours ſubſiſté dans la Grece, malgré la décadence des Ouvriers. On admiroit encore ces Auteurs comme de grands modéles, deux mille ans après qu'ils avoient écrit, & quand on les imitoit ſi peu. J'en appelle à témoin les Grecs qui vinrent nous les expliquer après la priſe de Conſtantinople par les Turcs. Les bons Auteurs du ſiécle de Leon X, comme Machiavel & Guichardin, ne ſont pas vieillis pour les Italiens d'aujourd'hui. Ils en préferent le ſtyle au ſtyle plus orné des Ecrivains poſtérieurs,

parce que la phraſe Italienne étoit parvenue à ſa régularité dès le ſeiziéme ſiécle.

Ainſi, ſoit que le ſtyle dans lequel nos bons Auteurs du tems de Louis XIV ont écrit, demeure toujours le ſtyle à la mode; je veux dire le ſtyle dans lequel nos Poëtes & nos Orateurs tâchent de compoſer, ſoit que ce ſtyle ait le ſort du ſtyle en uſage ſous le regne des deux premiers Céſars, qui commença de ſe corrompre dès le regne de Claudius, ſous qui les beaux eſprits ſe donnerent la liberté d'introduire l'excès des figures, en voulant ſuppléer par le brillant de l'expreſſion, à la force du ſens & à l'élégance ſimple où leur génie ne pouvoit pas atteindre; je tiens que les Poëtes illuſtres du ſiécle de Louis XIV ſeront comme Virgile & comme l'Arioſte, immortels ſans vieillir.

En ſecond lieu, nos voiſins admirent ceux des Poëtes François que nous admirons déja, & ils rediſent auſſi volontiers que nous, ceux des vers de Deſpréaux & de la Fontaine qui ſont paſſés en proverbes. Ils ont adopté nos bons ouvrages en les traduiſant en leur langue. Malgré la jalouſie du bel eſprit, preſque auſſi vive de nation à nation, que de particulier à particulier, ils mettent quelques-unes de

de ces traductions au-deſſus des ouvrages du même genre qui ſe compoſent dans leur patrie. Nos bons poëmes, ainſi que ceux d'Homere & de Virgile, ſont entrés déja dans cette Bibliothéque commune aux nations, & dont nous avons parlé. Il eſt auſſi rare, dans les pays étrangers, de trouver un cabinet ſans un Moliere que ſans un Térence. Les Italiens qui évitent, autant qu'ils le peuvent, de nous donner des ſujets de vanité, peut-être parce qu'ils ſe croyent tous chargés du ſoin de notre conduite, ont rendu juſtice au mérite de nos Poëtes. Comme nous admirions, & comme nous traduiſions leurs Poëtes dans le ſeiziéme ſiécle, ils ont admiré & traduit les nôtres dans le dix ſeptiéme. Ils ont mis en Italien les plus belles piéces de nos Poëtes comiques & de nos Poëtes tragiques. Caſtelli Sécretaire de l'Electeur de Brandebourg a mis en Italien les œuvres de Moliere, & cette verſion a été réimprimée pluſieurs fois. Il y a même des piéces de Moliere, qui non-ſeulement ont été traduites plus d'une fois littéralement en Italien, mais qui ont encore été trouvées aſſez bonnes pour mériter d'être habillées, & traveſties, pour ainſi dire, en Comédies Italiennes. Nous avons une Comédie Italienne in-

titulée, *Don Pilone* (*), que M. Gigli son Auteur dit avoir tirée de la piéce du Tartuffe de Moliere. Pour le dire en passant, comme Monsieur Gigli ne fait pas mention dans la Préface de ce qu'il me souvient d'avoir lu autrefois dans quelque mémoire : Que le Tartuffe étoit originairement une Comédie Italienne, & que Moliere n'avoit fait que l'accommoder à notre théâtre, on peut bien en douter. L'Auteur de ces mémoires l'a peut-être entendu dire. Les Italiens rient & ils pleurent à ces piéces avec plus d'affection qu'à la représentation des piéces de leurs compatriotes. Quelques-uns de leurs Poëtes s'en sont même plaints. M. l'Abbé Gravina dans sa dissertation sur la Tragédie qu'il fit imprimer il y a vingt-cinq ans (**), dit que ses compatriotes adoptent sans discernement des piéces dramatiques Françoises, dont les défauts sont blâmés de notre nation, qui s'en est

(*) Il Don Pilone overo il Bacchettone falso, Comedia tratta nuovamente dal Francese da Girolamo Gigli, e dedicata all'Ill. Cont. Flavia Theodoli Bolognetti. In Luca per Maresеandoli, con licenza de superiori, l'ann. 1711.

Pref. Il sojetto di questa opera è tirato dal celebre Tartuffo del Molier.

(**) En 1715.

eſt expliquée par la bouche de deux de ſes plus fins Critiques. Il entend parler du Pere Rapin & de M. Dacier, dont il vient de rapporter les jugemens ſur les Tragédies Françoiſes, jugemens qu'il adopte avec d'autant plus de plaiſir, qu'il a compoſé ſon ouvrage, principalement pour montrer la ſupériorité de la Tragédie ancienne ſur la Tragédie moderne. Mais je vais rapporter en entier le paſſage de Monſieur l'Abbé Gravina. Le lecteur ne ſauroit avoir oublié déja que lui-même il étoit Poëte, & qu'il avoit compoſé pluſieurs Tragédies à l'imitation de celles des Anciens (*) *Or ecco queſta Nazione dal tempo di Franceſco primo ſino à noſtri giorni cultiſſima, con che ſerieta di giudicio per mezzio de i ſuoi piu fini Critici prononcia delle proprie opere Teatrali, e con che diſtintione propone quelle, che da noi ciecamente e ſenza diſcretione alcuna ſono ricevute e ſparſe per tutti i Theatri e tradotte col de i nuovi penſieri falſi ed expreſſione più Romaneſche ed altre più belle pompe le quali ſtaccano per ſempre la mente e la favella de gli nomini dalle regole della natura e della ragione.* Si, comme cet Auteur le prétend, ſes compatriotes ajoutent de faux brillans &

(*) Page 115.

des expreſſions romaneſques à nos piéces, le reproche ne nous regarde point.

Les jeunes gens à qui l'on a donné de l'éducation, connoiſſent autant Deſpréaux qu'Horace, & ils ont retenu autant de vers du Poëte François que du Poëte Latin, à la Haye, à Stockholm, à Coppenhague, en Pologne, en Allemagne & même en Angleterre. On ne doit point ſe défier de l'approbation des Anglois. Ils louent cependant Racine. Ils admirent Corneille, Deſpréaux & Moliere. Ils leur ont fait le même traitement qu'à Virgile & qu'à Ciceron. Ils les ont traduit en Anglois. Dès qu'une piéce dramatique réuſſit en France, elle eſt comme certaine de parvenir à cet honneur. Je ne crois point même que les Anglois ayent trois traductions différentes des Eglogues de Virgile, & cependant ils ont trois traductions différentes de la Tragédie des Horaces de Corneille. (*) Dès 1675, les Anglois avoient une traduction en proſe de l'Andromaque de Racine, retouchée & miſe au théâtre par M. Crovn. En 1712, M. Philips fit repréſenter, &

(*) Celle de Louver imprimée en 1656. Celle de Cottot imprimée en 1671. Celle de Mad. Philips achevée par le Chevalier Denham, & imprimée en 1678.

& puis imprimer une nouvelle Traduction en vers de cette même Tragédie. Il y a véritablement ajouté trois ſcénes à la fin du cinquiéme acte ; & comme elles ſont propres à faire connoître le gout de la Nation de Monſieur Philips, je dirai ce qu'elles contiennent (*). Dans la premiere de ces ſcènes ajoutées, Phœnix paroît avec une nombreuſe ſuite à laquelle il ordonne de pourſuivre Oreſte. Dans la ſeconde, Andromaque rentre ſur le théâtre, non pas comme M. Racine l'y fait revenir dans la premiere édition de ſa Tragédie (**), c'eſt-à-dire, comme captive d'Oreſte qui va l'emmener à Sparte ; mais elle y revient pour promettre au corps de Pyrrhus qu'on apporte ſur le théâtre, tous les ſoins d'une femme tendre & affligée de la mort de ſon mari. Dans la troiſiéme de ces ſcènes, Andromaque qui entend un bruit de guerre qui annonce la proclamation de ſon fils Aſtianax, ſe livre aux ſentimens convenables à ſon caractere.

Je ne parle ici que des traductions qu'on donne pour ce quelles ſont ; car il arrive ſouvent que les Traducteurs Anglois nient de l'être, & qu'ils veulent donner leur copie pour

(*) On trouvera la traduction de ces Scénes à la fin du troiſiéme Volume.

(**) Faite en 1668. p. 86.

pour un original. Combien de fois M. Dryden (*), au jugement même de ſes compatriotes, a-t'il copié les Auteurs François dans des ouvrages qu'il donnoit pour être de ſon invention? Mais ces détails deviendroient fatiguans pour le lecteur.

Les Allemands ont voulu avoir en leur langue beaucoup d'ouvrages des bons Poëtes François, quoique ces traductions leur fuſſent moins néceſſaires qu'à d'autres, d'autant qu'ils font l'honneur à notre langue de la parler très-communément. Il eſt même très-ordinaire qu'ils s'écrivent entr'eux en François, & pluſieurs Princes ſe ſervent de cette langue pour entretenir la correſpondance avec leurs Miniſtres, bien que les uns & les autres ils ſoient nés Allemands.

En Hollande toutes les perſonnes qui ont quelque éducation, ſavent parler François dès leur jeuneſſe. L'Etat ſe ſert de cette langue en pluſieurs occaſions, & il applique même ſon grand ſeau à des actes rédigés en François. Les Hollandois ont traduit néanmoins nos bons ouvrages, principalement les dramatiques. Ils ont voulu, pour ainſi dire, les naturaliſer Flamands.

Le

(*) Laughaine, Hiſtoire des Poëtes Dramatiques, p. 131.

Le Comte d'Ericeyra, le digne héritier du Tite-Live de ſa patrie, a mis en Portugais l'Art poëtique de M. Deſpréaux. Enfin nos voiſins ne traduiſoient pas les Tragédies de Jodelle & de Garnier. On ne voyoit pas ſous Henri IV. des troupes de Comédiens François parcourir la Hollande, la Pologne, l'Allemagne, le Nord & quelques Etats d'Italie, pour y jouer les piéces de Hardi & de Chrétien. Il y a même aujourd'hui des troupes de Comédiens François qui ont des établiſſemens fixes dans les pays étrangers.

Le ſuffrage de nos voiſins, auſſi libre & auſſi déſintéreſſé que le ſuffrage de la poſtérité pourra l'être, me ſemble un garant de ſon approbation. Les louanges que Deſpréaux a données à Moliere & à Racine, concilieront autant de ſuffrages à ces deux Poëtes dans l'avenir, qu'elles peuvent leur en avoir procuré parmi les Anglois & parmi les Italiens nos contemporains.

Qu'on ne diſe point que la vogue où la langue Françoiſe eſt depuis ſoixante-dix ans, eſt la cauſe de la vogue que nos poëſies peuvent avoir dans les pays étrangers. Les étrangers nous diront eux-mêmes que ce ſont nos poëmes & nos livres, qui plus qu'aucun autre événement, ont contribué

tribué à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits, un si grand cours, qu'elle a presque ôté à la langue Latine l'avantage d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite, pour se pouvoir entendre. On peut dire aujourd'hui de la langue Françoise, ce que Cicéron disoit de la langue Greque (*). *Græca leguntur in omnibus fere gentibus. Latina suis finibus exiguis sane continentur.* Lorsqu'un Ministre Allemand va traiter d'affaire avec un Ministre Anglois, ou un Ministre Hollandois, il n'est pas question quelle langue ils employeront dans leurs conférence. La chose est convenue depuis longtems. Ils parlent François. Les Etrangers se plaignent même que notre langue envahisse, pour ainsi dire, les langues vivantes, en introduisant ses mots & ses phrases à la place des anciennes expressions. Les Allemands & les Hollandois disent que l'usage que font leurs concitoyens des mots, & principalement des verbes François, en parlant Hollandois & Allemand, corrompt leurs langues, comme Ronsard corrompoit le François par les mots & par les locutions des langues savantes qu'il introduisoit dans ses vers. L'Examinateur, c'est l'Auteur d'un écrit

(*) Orat. pro Arch.

écrit qui ſe publioit il y a trente ans à Londres pluſieurs fois chaque ſemaine, dit que le François s'eſt tellement introduit dans les phraſes Angloiſes, lorſqu'il s'agit de parler de guerre, que les Anglois ne peuvent plus entendre les relations des ſiéges & des combats que leurs compatriotes écrivent en Anglois. L'Abbé Gravina a fait une pareille plainte pour la langue Italienne dans ſon livre ſur la Tragédie. On peut même penſer que les écrits des grands hommes de notre nation, promettent à notre langue la deſtinée de la langue Greque littérale & de la langue Latine, c'eſt-à-dire, de devenir une langue ſavante, ſi jamais elle devient une langue morte.

Mais, dira-t'on, ne pourra-t'il pas arriver que les Critiques à venir faſſent remarquer dans les écrits que vous admirez, des fautes ſi groſſieres, que ces écrits deviennent des ouvrages mépriſés par la poſtérité?

Je réponds que les remarques les plus ſubtiles des plus grands Métaphyſiciens ne feront pas décheoir nos Poëtes d'un dégré de leur réputation, parce que ces remarques quand bien même elles ſeroient juſtes, ne dépouilleront pas nos poëſies des agrémens & des charmes dont elles tiennent le droit de plaire

re à tous les lecteurs. Si les fautes que ces Critiques reprendront, ſont des fautes contre l'art de la Poëſie, ils apprendront ſeulement à connoître la cauſe d'un effet qu'on ſentoit déja. Ceux qui avoient vû le Cid avant que la critique de l'Académie Françoiſe parût, avoient ſenti des défauts dans ce poëme, même ſans pouvoir dire diſtinctement en quoi conſiſtoient ces défauts. Si ces fautes regardent d'autres ſciences, ſi elles ſont contre la Géographie ou contre l'Aſtronomie, on aura de l'obligation aux Cenſeurs qui les feront connoître : mais elles ne diminueront guéres la réputation du Poëte qui n'eſt pas fondée ſur ce que ſes vers ſoient exempts de ſemblables fautes, mais ſur ce que leur lecture intéreſſe. J'ai dit, quand même ces remarques ſeroient bonnes ; car ſuivant les apparences, pour une bonne remarque, il s'en fera cent qui ne vaudront rien.

Il eſt certainement plus facile de ne point faire des remarques mal fondées, quand il s'agit de poëſies dont on a connu les Auteurs, & qui parlent des choſes que nous avons vues, ou dont une tradition encore récente a conſervé les explications, ou, ſi l'on veut, les applications, qu'il ne le fera dans l'avenir,

quand

quand toutes ces lumieres ſeront éteintes par le tems & par toutes les révolutions auſquelles les ſociétés ſont ſujettes. Or les remarques qui ſe font préſentement contre nos Poëtes modernes, & qui roulent ſur des erreurs, où l'on prétend qu'ils ſont tombés, en parlant de Phyſique ou d'Aſtronomie, montrent ſouvent que les Cenſeurs ont envie de reprendre, mais non que ces Poëtes ayent fait des fautes. · Citons un exemple.

Monſieur Deſpréaux compoſa ſon Epître à Monſieur de Guilleragues vers 1675, dans un tems où la nouvelle Phyſique étoit la ſcience à la mode; car il eſt parmi nous une mode pour les ſciences comme pour les habits. Les femmes même étudioient alors les nouveaux ſyſtêmes que pluſieurs perſonnes enſeignoient à Paris en langue vulgaire. On peut bien croire que Moliere qui compoſa ſes Femmes ſavantes vers 1672, & qui met ſi ſouvent dans la bouche de ſes héroïnes les dogmes & le ſtyle de la nouvelle Phyſique, attaquoit dans ſa Comédie l'excès d'un goût régnant, & qu'il y jouoit un ridicule où pluſieurs perſonnes tomboient tous les jours. Quand M. Deſpréaux écrivit ſon Epître à Monſieur de Guilleragues, les converſations de Phyſique ramenoient donc ſouvent ſur le

tapis les taches du soleil, à l'aide desquelles les Astronomes observoient que cet astre tourne sur son axe à peu près en vingt-sept jours. Quelqu'une de ces *macules* qui étoient disparues, avoient même fait beaucoup de bruit jusques sur le Parnasse. Les beaux esprits avoient dit dans leurs vers que le soleil, pour se rendre encore plus semblable au feu Roi qui l'avoit pris pour le corps de sa devise, se défaisoit de ses taches.

Dans ces circonstances, M. Despréaux, pour dire poëtiquement, que malgré le goût régnant il s'attachoit à l'étude de la morale préférablement à celle de la Physique, sentiment très-convenable à un Poëte satyrique, écrit à son ami qu'il abandonne aux recherches des autres plusieurs questions que cette derniere science traite. Qu'un autre, c'est lui qui parle, aille chercher

Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe.

Il est clair que le Poëte entend parler ici uniquement de la question, si le soleil placé dans le centre de notre tourbillon y tourne sur son axe, ou bien s'il n'y tourne pas sur son axe. La construction de la phrase prouve seule qu'elle ne sauroit avoir un autre sens, & ce sens se présente d'abord. Cependant

il

il a plu à quelques Critiques d'interpréter ce vers, comme ſi leur Auteur avoit voulu y oppoſer le ſyſtême de Copernic, qui fait tourner les Planettes autour du ſoleil placé dans le centre de notre tourbillon, au ſentiment de ceux qui ſoutiennent que le ſoleil a un mouvement propre par lequel il tourne ſur ſon axe. Monſieur Deſpréaux, s'il avoit eu cette vue, auroit fait une faute. L'opinion de ceux qui ſoutiennent que le ſoleil tourne ſur ſon axe, & l'opinion de ceux qui ſoutenoient, avant l'expérience, que le globe du ſoleil étoit immobile au centre du tourbillon, ſuppoſent également que le ſoleil eſt placé au milieu du tourbillon, où Copernic a dit qu'il étoit placé. Monſieur Perrault a donc objecté à Monſieur Deſpréaux, il y a déja plus de trente ans (*). *Que ceux qui tiennent que le ſoleil eſt fixe & immuable, ſont les mêmes qui ſoutiennent qu'il tourne ſur ſon axe, & que ce ne ſont pas deux opinions differentes, comme il paroît le dire dans ſes vers. Il eſt vrai*, ajoute M. Perrault quelques lignes plus bas, qu'*il n'eſt pas honnête à un ſi grand Poëte d'ignorer les ſciences & les arts donc il ſe mêle de parler.* Mais ce n'eſt point-là la faute de M. De-

(*) Préface de l'Apologie des femmes, p. 7.

ſpréaux, ſi Monſieur Perrault l'entend mal: & c'eſt encore moins ſa faute, s'il plaît à d'autres Cenſeurs de ſe figurer que par ces mots, *ſi le ſoleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe*, il ait voulu oppoſer le ſyſtême de Copernic avec le ſyſtême de Ptolomée, qui ſuppoſe que c'eſt le ſoleil qui tourne autour de la terre. Monſieur Deſpréaux a dit cent fois qu'il n'avoit ſongé qu'à oppoſer le ſentiment de ceux qui faiſoient tourner le ſoleil ſur ſon axe, au ſentiment de ceux qui ne vouloient pas qu'il tournât ſur ſon axe, & le vers le dit même aſſez diſtinctement pour n'avoir pas beſoin d'être interprêté.

De pareilles injuſtices ne diminueront point la réputation de nos Poëtes, puiſque celles qu'on fait aux Anciens, ne diminuent point la leur, quoiqu'elles ſoient en bien plus grand nombre. Comme ils ont écrit en des langues qui ſont mortes aujourd'hui, & comme bien des choſes dont ils ont parlé, ne ſont connues aujourd'hui, qu'imparfaitement aux plus doctes, ont peut croire ſans témérité que leurs Cenſeurs ont tort fort ſouvent, même en pluſieurs occaſions où l'on ne ſauroit prouver qu'ils n'ont pas raiſon.

Ainſi nous pouvons promettre ſans trop de témérité, la deſtinée de Virgile, d'Horace

&

& de Cicéron aux Ecrivains François, qui font honneur au ſiécle de Louis le Grand; c'eſt-à-dire, d'être regardés dans tous les tems & par tous les peuples à venir, comme tenant un rang entre les grands hommes, dont les ouvrages ſont réputés les productions les plus précieuſes de l'eſprit humain.

SECTION XXXIII.

Que la vénération pour les bons Auteurs de l'antiquité durera toujours. S'il eſt vrai que nous raiſonnions mieux que les Anciens.

Mais ces grands hommes, dira-t'on, ne ſont-ils pas expoſés eux-mêmes à être dégradés? La vénération qu'on a pour les Anciens ne pourroit-elle pas en des tems plus éclairés que les tems qui ont bien voulu les admirer, ſe changer en une ſimple eſtime? Virgile ne court-il point haſard que ſa réputation ait la deſtinée de celle d'Ariſtote? L'Iliade n'eſt-elle point expoſée à ſubir un jour le ſort du ſyſtême de Ptolomée, dont le monde eſt aujourd'hui déſabuſé? Nos Criti-

ques mettent les poëmes & les autres ouvrages à une épreuve où on ne les mit jamais. Ils en font des analyſes, ſuivant la méthode des Géometres, méthode ſi propre à découvrir les fautes échappées aux Cenſeurs précédens. Les armes des anciens Critiques n'étoient pas auſſi acérées que celles des nôtres. Qu'on juge par l'état où ſont aujourd'hui les ſciences naturelles, de combien notre ſiécle eſt déja plus éclairé que les ſiécles de Platon, d'Auguſte, & de Leon X. La perfection où nous avons porté l'art de raiſonner, qui nous a fait faire tant de découvertes dans les ſciences naturelles, eſt une ſource féconde en nouvelles lumieres. Elles ſe répandent déja ſur les belles Lettres, & elles en feront diſparoître les vieux préjugés, ainſi qu'elles les ont fait diſparoître des ſciences naturelles. Ces lumieres ſe communiqueront encore aux différentes profeſſions de la vie, & déja l'on en apperçoit le crépuſcule dans toutes les conditions. Peut-être même que la génération qui ſuivra immédiatement la nôtre, frappée des fautes énormes d'Homere & de ſes compagnons de fortune, les dédaignera, ainſi qu'un homme devenu raiſonnable, dédaigne les contes puériles qui ont fait l'amuſement de ſon enfance.

Notre

Notre ſiécle peut être plus ſavant que les ſiécles illuſtres qui l'ont précédé ; mais je nie que les eſprits ayent aujourd'hui, généralement parlant, plus de pénétration, plus de droiture & plus de juſteſſe qu'ils n'en avoient dans ces ſiécles-là. Comme les hommes les plus doctes ne ſont pas toujours ceux qui ont le plus de ſens, de même le ſiécle qui eſt plus ſavant que les autres, n'eſt point toujours le ſiécle le plus raiſonnable. Or c'eſt du ſens qu'il s'agit ici, puiſqu'il s'agit de juger. Dans toutes les queſtions où les faits ſont généralement connus, un homme ne juge pas mieux qu'un autre, parce qu'il eſt plus ſavant que lui, mais parce qu'il a plus de ſens ou plus de juſteſſe d'eſprit.

On ne prouvera point certainement par la conduite que les grands & les petits tiennent depuis ſoixante-dix ans dans tous les Etats de l'Europe, où l'étude de ces ſciences qui perfectionnent tant la raiſon humaine, fleurit davantage, que les eſprits y ayent plus de droiture qu'ils n'en avoient dans les ſiécles précédens, & que les hommes y ſoient plus raiſonnables que leurs ancêtres. Cette date de ſoixante-dix ans qu'on donne pour époque à ce renouvellement prétendu des eſprits eſt mal choiſie. Je ne veux point entrer dans

des détails odieux pour les Etats & pour les particuliers, & je me contenterai de dire que l'esprit philosophique qui rend les hommes si raisonnables, & pour ainsi dire, *si consequens*, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe, ce qu'en firent autrefois les Gots & les Vandales, supposé qu'il continue à faire les mêmes progrès qu'il a faits depuis soixante-dix ans. Je vois les arts nécessaires négligés; les préjugés les plus utiles à la conservation de la société, s'abolir; & les raisonnemens spéculatifs préférés à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience, le meilleur maître qu'ait le genre humain; & nous avons l'imprudence d'agir, comme si nous étions la premiere génération qui eût su raisonner. Le soin de la postérité est pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtimens & en meubles, seroient perdues pour nous, & nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour bâtir, ni même pour nous chauffer, s'ils avoient été raisonnables de la maniere dont nous le sommes.

Que les Royaumes & les Républiques, dira-t'on, se mettent dans la nécessité de ruiner, ou leurs sujets qui leur auront prêté, ou le peuple qui soutient ces Etats par un travail

travail qu'il ne ſauroit plus continuer, dès qu'il eſt réduit dans l'indigence. Que les particuliers ſe gouvernent, comme s'ils devoient avoir leurs ennemis pour héritiers, & que la génération préſente ſe conduiſe comme ſi elle devoit être le dernier rejetton du genre humain; cela n'empêche pas que nous ne raiſonnions mieux dans les ſciences, que n'ont fait tous les hommes qui nous ont précedé. Ils nous auront ſurpaſſé, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, en *raiſon pratique*, mais nous les ſurpaſſons en *raiſon ſpéculative*. Qu'on juge de la ſupériorité d'eſprit & de raiſon que nous avons ſur les hommes des tems paſſés, par l'état où ſont aujourd'hui les ſciences naturelles, & par l'état où elles étoient de leur tems.

Il eſt vrai, répondrai-je, que les ſciences naturelles, dont on ne ſauroit faire un trop grand cas, & dont on ne ſauroit trop honorer les dépoſitaires, ſont plus parfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient du tems d'Auguſte & du tems de Leon X: mais cela ne vient point de ce que nous ayons plus de juſteſſe dans l'eſprit, ni que nous ſachions mieux raiſonner que les hommes qui vivoient alors. Cela ne vient point de ce que les eſprits ayent été, pour ainſi dire, régé-

nérés. L'unique cauſe de la perfection des ſciences naturelles, ou, pour parler avec préciſion, l'unique cauſe qui fait que ces ſciences ſont moins imparfaites aujourd'hui qu'elles ne l'étoient dans les tems anterieurs, c'eſt que nous ſavons plus de faits qu'on n'en ſavoit alors. Le tems & le haſard nous ont fait faire depuis quelques ſiécles une infinité de découvertes, où je vais montrer que le raiſonnement a eu très-peu de part, & ces découvertes ont mis en évidence la fauſſeté de pluſieurs *dogmes* philoſophiques, que nos prédéceſſeurs ſubſtituoient à la vérité, que les hommes n'étoient point capables de connoître avant ces découvertes.

Voilà, ſuivant mon opinion, la ſolution du problême propoſé ſi ſouvent. Pourquoi nos Poëtes & nos Orateurs ne ſurpaſſeroient-ils pas ceux de l'antiquité, comme il eſt conſtant que nos Savans dans les connoiſſances naturelles, ſurpaſſent les Phyſiciens de l'antiquité? Nous devons au tems tout l'avantage que nous pouvons avoir ſur les Anciens dans les ſciences naturelles. Il a mis en évidence pluſieurs faits que les Anciens ignoroient, & auſquels ils ſubſtituoient des opinions fauſſes qui leur faiſoient faire cent mauvais raiſonnemens. Le même avantage que le tems nous

nous a donné ſur les Anciens, il le donnera ſur nous à nos arriere-neveux. Il ſuffit qu'un ſiécle vienne après un autre, pour raiſonner mieux que lui dans les ſciences naturelles, à moins qu'il ne ſoit arrivé dans la ſociété un bouleverſement aſſez grand, pour éteindre, au préjudice des petits-fils, les lumieres qu'avoient leurs ancêtres.

Mais, dira-t'on, le raiſonnement n'a-t'il pas contribué beaucoup à étendre les nouvelles découvertes? J'en tombe d'accord; auſſi je ne nie point que nous ne raiſonnions avec juſteſſe. Je nie ſeulement que nous raiſonnions avec plus de juſteſſe que les Grecs & les Romains; & je me contente de ſoutenir qu'ils auroient fait un auſſi bon uſage que nous, des vérités capitales que le haſard nous a révelées, pour ainſi dire, s'il lui avoit plû de leur découvrir ces vérités. Je fonde ma ſuppoſition ſur ce qu'ils ont raiſonné, auſſi-bien que nous, ſur toutes les choſes dont ils ont pu avoir autant de connoiſſance que nous, & ſur ce que nous ne raiſonnons mieux qu'ils ne raiſonnoient que dans les choſes où nous ſommes plus inſtruits qu'eux, ſoit par l'expérience, ſoit par la révélation; c'eſt-à-dire, dans les ſciences naturelles & dans les différentes parties de la Théologie.

Afin

Afin de prouver que nous raisonnons mieux que les Anciens, il faudroit faire voir que c'est à la justesse du raisonnement, & non point au hasard ou aux expériences fortuites que nous devons la connoissance des vérités que nous savons, & qu'ils ignoroient. Mais loin qu'on puisse faire voir qu'on ait l'obligation des nouvelles découvertes à des Philosophes qui soient parvenus aux vérités naturelles les plus importantes, par des recherches méthodiques, & par le secours de l'art si vanté d'enchaîner des conclusions, on peut prouver le contraire. On peut montrer que ces inventions & ces découvertes originales, pour ainsi dire, ne sont dues qu'au hasard, & que nous n'en avons profité qu'en qualité de derniers venus.

Premierement, on ne me reprendra point de dénier aux Philosophes & aux Savans, qui recherchent méthodiquement les secrets de la nature, toutes les inventions dont ils ne sont pas reconnus les Auteurs. Je puis refuser aux Philosophes l'honneur de toutes les découvertes faites depuis trois cens ans, qui n'ont pas été publiées sous le nom de quelque Savant. Comme ils écrivent, & comme leurs amis écrivent aussi, le public est informé de leurs découvertes, & on lui apprend

prend bientôt à quel Illuſtre il a l'obligation des moins importantes. Ainſi ſi je puis refuſer aux Philoſophes d'être les inventeurs des Sas des Ecluſes trouvées il y a deux cens ans, & qui ſont non-ſeulement d'une utilité infinie dans le commerce, mais qui ont encore donné lieu à tant de remarques ſur la nature & ſur la pente des eaux; je puis leur dénier d'être les inventeurs des Moulins à eau & à vent, comme des horloges à poids & à balancier, qui ont tant aidé aux obſervations de tout genre, en donnant moyen de meſurer toujours le tems avec exactitude. Ce ne ſont point eux non plus qui ont trouvé la poudre à canon, qui a donné lieu à tant d'obſervations ſur la nature de l'air; ni pluſieurs autres inventions dont on ne connoît pas certainement les Auteurs, mais qui ont beaucoup contribué à perfectionner les ſciences naturelles.

Secondement, je puis alléguer des preuves poſitives de ma propoſition. Je puis faire voir que les recherches méthodiques n'ont eu aucune part aux quatre découvertes qui ont le plus contribué à donner à notre ſiécle la ſupériorité qu'il peut avoir ſur les ſiécles antérieurs, dans les ſciences naturelles. Ces quatre découvertes, ſavoir, la connoiſſance

de

de la pesanteur de l'air, la Boussole, l'Imprimerie & les Lunettes d'approche, sont dues à l'expérience & au hasard.

L'imprimerie, cet art si favorable à l'avancement de toutes les sciences, qui deviennent plus parfaites à mesure que les connoissances s'y multiplient, fut trouvée dans le quinziéme siécle, & près de deux cens ans avant que Monsieur Descartes, qui passe pour le pere de la nouvelle Philosophie, eût fait part au public de ses méditations. On dispute sur le premier Inventeur de l'Imprimerie (*), mais personne n'en fait honneur à un Philosophe. D'ailleurs cet Inventeur est venu en des tems où il pouvoit savoir tout au plus l'art de raisonner, tel qu'on l'enseignoit alors dans les Ecoles; art que les Philosophes modernes mépriſent avec tant de hauteur.

Il paroît que la Boussole étoit connue dès le treziéme siécle. Mais soit que Jean Goya Marinier de Melphi ou qu'un autre plus ancien que lui, en ait trouvé l'usage, cet Inventeur aura toujours été dans le même cas que l'Inventeur de l'Imprimerie. Que de lumieres donne à ceux qui s'appliquent à la physique, la connoissance de la propriété qu'a l'Aimant de tourner toujours vers le Pole Arctique

(*) Polyd. Virgil. de Inv. Rer. l. 3. c. 7.

tique le même côté, & la connoiſſance de la vertu qu'il a de communiquer au fer cette propriété. D'ailleurs, dès que la Bouſſole a été trouvée, il étoit néceſſaire que l'art de la navigation ſe perfectionnât, & que les Européans fiſſent un peu plutôt ou un peu plus tard les découvertes qu'il étoit abſolument impoſſible de faire ſans un pareil ſecours, & qu'ils ont faites depuis la fin du quinziéme ſiécle. Ces découvertes qui nous ont fait connoitre l'Amérique & tant d'autres pays inconnus, enrichiſſent la Botanique, l'Aſtronomie, la Médecine, l'Hiſtoire des animaux, en un mot, toutes les ſciences naturelles. Les Grecs & les Romains nous ont-ils donné lieu de croire qu'ils ne fuſſent point capables de diſtribuer en différentes claſſes, & de ſubdiviſer en genres les nouvelles plantes qu'on leur auroit apportées d'Amérique & des extrêmités de l'Aſie & de l'Afrique, ou de diſtribuer en conſtellation les étoiles voiſines du Pole Antarctique.

Ce fut au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle que Jacques Metius d'Alcmaër trouva, en cherchant autre choſe, les Lunettes d'approche. Il ſemble que la deſtinée ſe ſoit plû à mortifier les Philoſophes modernes, en faiſant arriver le haſard qui a donné lieu à l'in-

l'invention des Lunettes de longue vue, avant le tems qu'ils marquent pour l'époque du renouvellement des prits. Depuis quatrevingt ans que les esprits ont commencé à devenir si justes & pénétrans, on n'a fait aucune découverte de l'importance de celle dont nous parlons. Les sources des connoissances naturelles cachées aux Anciens, se sont ouvertes avant le tems où l'on prétend que les sciences ont commencé d'acquérir la perfection qui fait tant d'honneur à ceux qui les ont cultivées.

Jacques Metius, l'inventeur des Lunettes d'approche, étoit fort ignorant, au rapport de Monsieur Descartes (*), qui a vécu longtems dans la Province où le fait, dont il s'agit, étoit arrivé, & qui le mit par écrit trente ans après l'événement. Le hasard se plut à donner à Jacques Metius l'honneur de cette invention, qui seule a plus perfectionné les sciences naturelles qui toutes les spéculations des Philosophes, & cela préférablement à son pere & à son frere, qui étoient de grands Mathématiciens. Jacques Metius ne trouva point les Lunettes de longue vue par aucune recherche méthodique, mais par une

(*) Dioptrique, chap. prem.

une expérience fortuite. Il s'amuſoit à faire des verres à bruler.

Rien n'étoit plus facile que de trouver les Microſcopes après l'invention des Lunettes d'approche. Or on peut avancer que c'eſt à l'aide de ces inſtrumens qu'ont été faites les obſervations qui ont enrichi l'Aſtronomie & l'Hiſtoire naturelle, & qui ont rendu ces ſciences ſupérieures aujourd'hui à ce qu'elles etoient autrefois. Ces inſtrumens ont même part à beaucoup d'obſervations où l'on ne s'en ſert point, parce que ces obſervations n'auroient jamais été tentées, ſi des obſervations précédentes, faites avec les inſtrumens dont je parle, n'avoient donné l'idée de les tenter.

Les effets d'une pareille découverte ſe multiplient à l'infini. Après qu'ils ont eu perfectionné l'Aſtronomie, l'Aſtronomie a perfectionné d'autres ſciences. Elle a perfectionné, par exemple, la Géographie, en donnant les points de longitude certainement, & preſque auſſi facilement qu'on pouvoit avoir autrefois les points de latitude. Comme le progrès de l'expérience n'eſt pas ſubit, il a été néceſſaire qu'il s'écoulât un eſpace de près de quatrevingts ans depuis l'invention des Lunettes de longue vue, juſqu'au Planiſphere de l'Obſervatoire, & à la Mappemonde de

Monsieur de Lisle, les premieres Cartes où les points principaux du Globe terrestre ayent été placés dans leur véritable position. Quelque facilité physique que les Lunettes d'approche, depuis que Galilée les eut appliquées, à l'observation des Astres, donnassent, pour avoir la largeur de la mer Atlantique, tous les Géographes qui ont fait des Cartes avant Monsieur de Lisle, s'y sont trompés de plusieurs dégrés. Il n'y a pas cinquante ans que cette faute grossiere, sur la distance des côtes de l'Afrique, & des côtes de l'Amérique méridionale, pays découvert depuis deux cens ans, est corrigée. Il n'y a pas plus longtems qu'on a rendu sa largeur véritable à l'Océan qui est entre l'Asie & l'Amérique, & qu'on appelle communément la mer du Sud. L'esprit philosophique, les Physiciens spéculateurs ne faisoient point usage des faits. Il est venu un homme dont la profession étoit de faire des Cartes, & qui s'est servi utilement des expériences. Peut-être que les Grecs & les Romains eussent profité plutôt que nous des lunettes de longue vue. Les distances & les positions des lieux qu'ils connoissoient, & qu'ils nous ont laissées, mettent en droit de faire cette supposition. Monsieur de Lisle qui a trouvé plus de fautes

tes dans les Géographes modernes, que ceux-ci n'en reprochoient aux Anciens, a montré que c'étoit les Modernes qui ſe trompoient, quand ils reprenoient les Anciens ſur la diſtance que les anciens avoient établie entre la Sicile & l'Afrique, comme ſur quelques autres points de Géographie.

La derniere des découvertes qui ont tant contribué à enrichir les ſciences naturelles, eſt celle de la péſanteur de l'air. Cette découverte épargne à nos Philoſophes toutes les erreurs où ſont tombés ceux qui l'ignoroient, en attribuant à l'horreur du vuide les effets de la péſanteur de l'air. Elle a donné lieu encore à l'invention des Barométres & de tous les autres inſtrumens ou machines qui font leur effet en vertu de la péſanteur de l'air, & qui ont mis en évidence un ſi grand nombre de vérités phyſiques.

Le célébre Galilée (*) avoit bien remarqué que les pompes aſpirantes élevoient l'eau juſqu'à la hauteur de trentre-deux pieds; mais Galilée, comme l'avoient fait ſes prédéceſſeurs, & comme le feroient encore nos Philoſophes, ſans la découverte fortuite dont je vais parler, attribuoit cette élévation de l'eau, oppoſée au mouvement des corps graves, à

(*) Mort en 1641.

l'horreur du vuide. En 1643, Toricelli Mécanicien du grand Duc Ferdinand II. remarqua, en essayant de faire des expériences, que lorsqu'un tuyau fermé par l'orifice supérieur, & ouvert par l'orifice inférieur, étoit tenu debout plongé dans un vase plein de vif argent, le vif argent demeuroit suspendu à une certaine hauteur dans ce tuyau, & que le vif argent suspendu, tomboit tout entier dans le vase, si l'on ouvroit le tuyau par son orifice supérieur. C'est la premiere expérience qui ait été faite sur cette matiere, & qu'on appelloit l'expérience du vuide. Les suites qu'elle a eue, l'ont rendue célébre (*). Toricelli trouva son expérience curieuse. Il en fit part à ses amis, mais sans la rapporter à sa cause véritable, laquelle il ne devinoit pas encore.

Le Pere Mersenne Minime de Paris, dont le nom est si célébre parmi les Philosophes de ce tems là, en fut informé par des lettres d'Italie dès 1644, & il la divulgua par toute la France. Monsieur Petit & Monsieur Pascal, le pere de l'Auteur des Provinciales firent plusieurs expériences en conséquence de celle de Toricelli. Monsieur Pascal le fils fit aussi les siennes, & il publia

(*) Saggi d'esperienze fatte nell' Acad. del Cimento, p. 23.

publia ces expériences dans un écrit qu'il donna au public en 1647. Perſonne ne s'aviſoit d'expliquer encore ces expériences par la péſanteur de l'air. C'eſt une preuve inconteſtable qu'on n'a point été juſqu'à cette vérité, en cheminant de principe en principe & par voie de ſpéculation. Les expériences en ont donné fortuitement la connoiſſance aux Philoſophes, & même ils avoient ſi peu imaginé que l'air fût péſant, que, pour ainſi dire, ils ont manié longtems la péſanteur de l'air ſans la comprendre. La vérité s'eſt préſentée à eux par haſard, & il ſemble même que ce ſoit encore par haſard qu'ils l'ayent reconnue.

Nous ſavons poſitivement par ce que les témoins oculaires en ont écrit, que Monſieur Paſcal (*) n'eut connoiſſance de l'idée de la péſanteur de l'air, qui étoit enfin venue à Toricelli à force de manier ſon expérience, qu'après avoir publié l'écrit dont il a été parlé. Monſieur Paſcal trouva cette explication tout-à-fait belle; mais comme elle n'étoit qu'une ſimple conjecture, il fit pluſieurs expériences pour en connoître la vérité ou la fauſſeté, & l'une de ces tentatives fut la célébre expérience faite ſur le Puits de Domme en

(*) Préface du Traité de l'équilibre des liqueurs.

1648. Enfin Monſieur Paſcal compoſa les traités de l'équilibre des liqueurs & de la péſanteur de la maſſe de l'air, qui depuis ont été imprimés pluſieurs fois. Dans la ſuite Monſieur Gerik Bourgmaître de Magdebourg, & Monſieur Boyle trouverent la machine Pneumatique, & d'autres inventerent ces inſtrumens qui marquent les différens changemens que les variations du tems apportent au poids de l'air. Les raréfactions de l'air ont donné encore des vues ſur les raréfactions des autres liquides. Qu'on juge par ce récit, dont perſonne ne ſauroit conteſter la vérité, ſi ce ſont les doutes éclairés & les ſpéculations des Philoſophes qui les ont conduits de principe en principe, du moins juſqu'aux expériences qui ont fait découvrir la péſanteur de l'air. En vérité, la part que le raiſonnement peut avoir dans cette découverte, ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

Je ne parlerai pas de quelques inventions inconnues aux Anciens, & deſquelles on connoît les Auteurs, comme eſt celle de tailler le diamant qu'un Orfévre de Bruges trouva ſous Louis XI. (*) & avant laquelle on préféroit les pierres de couleur aux diamans. Aucun

(*) Hiſt. des pierres précieuſes, par Berquen, p. 15.

Aucun d'eux n'étoit philoſophe, même Philoſophe Ariſtotélicien.

On voit donc par ce que je viens d'expoſer, que les connoiſſances que nous avons dans les ſciences naturelles, & que les Anciens n'avoient pas, que la vérité qui eſt dans les raiſonnemens que nous faiſons ſur pluſieurs queſtions de Phyſique, & qui n'étoit pas dans ceux qu'ils faiſoient ſur les mêmes queſtions, ſont dûes au haſard & à l'expérience fortuite. Les découvertes qui ſe ſont faites par ce moyen, ont été longtems à germer, pour ainſi dire. Il a fallu qu'une découverte en attendit une autre, pour produire tout le fruit quelle pouvoit donner. Une expérience n'étoit pas aſſez concluante ſans une autre qui n'a été faite que longtems après la premiere. Les dernieres inventions ont répandu une lûmiere merveilleuſe ſur les connoiſſances qu'on avoit déja. Heureuſement pour notre ſiécle il s'eſt rencontré dans la maturité des tems, & quand le progrès des ſciences naturelles étoit le plus rapide. Les lumieres réſultantes des inventions précédentes, après avoir fait ſéparément une certaine progreſſion, commencerent de ſe combiner il y a quatrevingt ou cent ans. Nous pouvons dire de notre

siécle ce que Quintilien disoit du sien (*). *Tot nos præceptoribus, tot exemplis instruxit antiquitas, ut possit videri nulla sorte nascendi ætas felicior, quam nostra, cui docendæ priores elaboraverunt.*

Par exemple, le corps humain étoit assez connu du tems d'Hippocrate pour lui donner une notion vague de la circulation du sang; mais il n'étoit pas encore assez développé pour mettre ce grand homme au fait de la vérité (**). On voit par ses écrits qu'il l'a plutôt devinée que compriſe, & que loin de pouvoir l'expliquer distinctement à ses contemporains, il ne la concevoit pas lui-même bien nettement. Servet, si connu par son impiété & par son supplice (***), étant venu plusieurs siécles après Hippocrate, a eu une notion bien plus distincte de la circulation du sang, & il l'a décrite assez clairement dans la préface (****) de la seconde édition du livre pour lequel Calvin le fit brûler à Genêve. Harvée venu soixante ans après Servet, a pu nous expliquer encore plus distinctement que

(*) Inst. lib. 12 cap. 11.

(**) Almeloveen. Invent. nov. ant.

(***) Il fut exécuté à Genêve en 1553.

(****) Woton, préf. du savoir des Anciens & des Modernes, p. 25.

que lui, les principales circonſtances de la circulation. La plupart des Savans de ſon tems furent perſuadés de ſon opinion, & ils l'établirent même dans le monde autant qu'une vérité phyſique, qui ne tombe pas ſous les ſens, y peut être établie; c'eſt-à-dire, qu'elle y paſſa pour un ſentiment plus probable que l'opinion contraire.

La foi du monde pour les raiſonnemens des Philoſophes, ne ſauroit aller plus loin, & ſoit par inſtinct, ſoit par principes, les hommes mettent toujours une grande différence entre la certitude des vérités naturelles, connues par la voie des ſens, & la certitude de celles qui ne ſont connues que par la voie du raiſonnement. Ces dernieres ne ſauroient leur paroître que de ſimples probabilités. Il faut, pour les convaincre pleinement de ces vérités, en pouvoir mettre, du moins, quelque circonſtance eſſentielle à portée de leurs ſens. Ainſi, quoique le grand nombre des Phyſiciens, & la plus grande portion du monde fuſſent perſuadés en 1687, que la circulation du ſang étoit une choſe certaine, néanmoins il y avoit encore bien des Savans qui entraînoient auſſi leur portion du monde, leſquels ſoutenoient toujours que la circulation du ſang n'étoit qu'une chimere. Dans

l'Ecole de Médecine de l'Université de Paris, on soutenoit encore des Theses contre la circulation du sang en cette année-là. Enfin les Microscopes se sont perfectionnés, & l'on en a fait de si bons, que par leur secours on voit le sang couler rapidement par les artéres vers les extrêmités du corps d'un poisson, & revenir plus lentement vers le centre, par les veines, & cela aussi distinctement qu'on voit de Lyon le Rhône & la Saône courir dans leurs lits. Personne n'oseroit plus écrire aujourd'hui, ni soutenir une These contre la circulation du sang. Il est vrai que tous ceux qui sont persuadés maintenant de la circulation du sang, ne l'ont point vue de leurs propres yeux; mais ils savent que ce n'est plus par des raisonnemens qu'on la prouve, & que c'est en la faisant voir qu'on la démontre. Je le répete, les hommes ajoutent foi bien plus fermement à ceux qui leur disent, *j'ai vu*, qu'à ceux qui leur disent, *j'ai conclu*. Or le dogme de la circulation du sang, par les lumieres qu'il a données sur la circulation des autres liqueurs, & par des découvertes dont il est cause, a plus contribué qu'aucune autre observation, à perfectionner l'Anatomie. Il a même perfectionné d'autres sciences, comme la Botanique. Peut-on nier que la circula-

culation du ſang n'ait ouvert les yeux à M. Perrault le Médecin, ſur la circulation de la ſéve dans les arbres & dans les plantes? Qu'on juge quelle part peut avoir eu, dans l'établiſſement de ce dogme, l'eſprit philoſophique né depuis cent ans.

La vérité, le dogme, s'il eſt permis de parler ainſi, du mouvement de la terre autour du Soleil, a eu la même deſtinée que le dogme de la circulation du ſang. Pluſieurs Philoſophes anciens ont connu cette vérité; mais comme ces Philoſophes n'avoient pas en main, pour la prouver, les moyens que nous avons aujourd'hui, il étoit demeuré indécis, ſi Philolaus, Ariſtarque & d'autres Aſtronomes avoient raiſon de faire tourner la terre autour du Soleil, ou ſi Ptolomée, & ceux qu'il a ſuivis, avoient raiſon de faire tourner le Soleil autour de la terre. Il ſembloit même que le ſyſtême qu'on appelle communément le ſyſtême de Ptolomée, eût prévalu, lorſque dans le ſeiziéme ſiécle Copernic entreprit de ſoutenir le ſentiment de Philolaus avec des preuvres nouvelles, ou qui paroiſſent l'être, tirées des obſervations. Le monde ſe partagea de nouveau, & Tycho Brahé mit au jour un ſyſtême mitoyen, pour accorder les faits Aſtronomiques dont

on

on avoit alors une connoiſſance certaine, avec l'opinion de l'immobilité de la terre. Vers ce tems-là les Navigateurs commencerent à faire le tour de notre Globe, & quelque tems après on ſut que le vent d'Orient ſouffloit continuellement entre les Tropiques dans l'un & dans l'autre Hémiſphere. Ce fut une preuve phyſique du ſentiment qui fait tourner la terre ſur ſon centre d'Occident en Orient dans vingt-quatre heures, en même tems qu'elle fait le tour du Zodiaque dans un an. Quelques années après les Lunettes d'approche furent trouvées. A l'aide de ce nouvel inſtrument, on fit des obſervations ſi concluantes ſur les apparences de Venus & des autres Planetes, on trouva tant de reſſemblance entre la terre & d'autres Planetes qui tournent, en roulant ſur leur centre autour du Soleil, que le monde eſt aujourd'hui comme convaincu de la vérité du ſyſtême de Copernic. Il y a ſoixante ans qu'aucun Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, n'oſoit enſeigner ce ſyſtême. Preſque tous l'enſeignent aujourd'hui, du moins comme l'hypothéſe qui peut ſeule bien expliquer les faits Aſtronomiques dont nous avons une connoiſſance certaine. Dans les tems où ces vérités principales n'ont pas encore été miſes

miſes en évidence, les Savans, au-lieu de partir de ce point-là pour aller faire de nouvelles découvertes, perdent le tems à ſe combattre l'un l'autre. Ils l'employent à ſoutenir par des preuves que le raiſonnement ſeul ne ſauroit fournir bonnes & ſolides, l'opinion qu'ils ont priſe par choix ou par haſard, & les ſciences naturelles ne font preſque aucun progrès. Mais dès que ces vérités ont été miſes en évidence, elles nous conduiſent comme par la main, à une infinité d'autres connoiſſances. Les philoſophes qui ont du ſens, employent alors utilement leur tems à les perfectionner par l'expérience. Si nos prédéceſſeurs n'avoient point les connoiſſances que nous nous trouvons avoir, c'eſt donc que le fil, qui nous guide dans le Labyrinthe, leur manquoit.

En vérité le ſens, la pénétration & l'étendue d'eſprit que les Anciens montrent dans leurs loix, dans leurs hiſtoires, & même dans les queſtions de Philoſophie, où par une foibleſſe ſi naturelle à l'homme qu'on y tombe encore tous les jours, ils n'ont pas donné leurs rêveries pour les vérités dont ils ne pouvoient point avoir connoiſſance de leur tems, parce que le haſard qui nous les a révelées, n'étoit pas encore arrivé: tout

cela,

cela, dis-je, nous oblige à penſer que leur raiſon étoit capable de faire l'uſage que nous avons fait des grandes vérités que l'expérience a manifeſtées depuis deux ſiécles. Pour ne point ſortir de notre ſujet, les Anciens n'ont-ils pas connus auſſi-bien que nous que cette ſupériorité de raiſon, que nous appellons eſprit philoſophique, devoit préſider à toutes les ſciences & à tous les arts? N'ont-ils pas reconnu qu'elle y étoit un guide néceſſaire? N'ont-ils pas dit en termes exprès, que la Philoſophie étoit la mere des beaux arts? *Neque enim te fugit*, c'eſt Cicéron qui parle à ſon frere, *laudaturum omnium artium procreatricem quandam & quaſi parentem, eam, quam Philoſophiam Græci vocant ab omnibus doctiſſimis judicari.*

Que ceux qui pourroient ſonger à me répondre, avant que d'avoir penſé ſi j'ai tort, faſſent attention, & même réflexion ſur ce paſſage. Un des défauts de nos Critiques, c'eſt de raiſonner, avant que d'avoir réflechi. Qu'ils ſe ſouviennent encore, ils paroiſſent l'avoir oublié, de ce les Anciens ont dit ſur l'étude de la Géométrie, *quæ inſtruit etiam, quos ſibi non exercet*, & que Quintilien a fait un chapitre exprès ſur l'utilité que les Orateurs mêmes pouvoient tirer

de

de l'étude de cette ſcience. N'y dit-il pas en termes formels, qu'une différence qui eſt entre la Géométrie & les autres arts, c'eſt que les autres arts ne ſont utiles qu'après qu'on les peut avoir appris, mais que l'étude ſeule de la Géométrie eſt d'une grande utilité, parce que rien n'eſt plus propre à donner de l'ouverture, de l'étendue & de la force à l'eſprit que la méthode des Géomètres. (*) *In Geometria partem fatentur eſſe utilem teneris ætatibus, agitari namque animos & acui, & ingenia ad percipiendi facilitatem venire inde concedunt: ſed prodeſſe eam, non ut cæteras artes cum perceptæ ſint, ſed cum diſcatur, exiſtimant.*

De bonne foi, conclure que notre raiſon ſoit d'une autre trempe que celle des Anciens; aſſurer qu'elle eſt ſupérieure à la leur, parce que nous ſommes plus ſavans qu'eux dans les ſciences naturelles, c'eſt inférer que nous avons plus d'eſprit qu'eux, de ce que nous ſavons guérir les fiévres intermittentes avec le Quinquina, & de ce qu'ils ne le pouvoient pas faire, quand on ſait que tout notre mérite, dans cette cure, vient d'avoir appris des Indiens du Pérou la vertu de l'écorce

(*) Inſt. lib. 1, cap. 18.

corce dont il s'agit, laquelle croît dans leur pays.

Si nous ſommes plus habiles que les Anciens dans quelques ſciences indépendantes des découvertes fortuites que le haſard & le tems font faire, notre ſupériorité ſur eux dans ces ſciences, vient de la même cauſe, qui fait que le fils doit mourir plus riche que ſon pere, ſuppoſé qu'ils ayent eu la même conduite, & que la fortune leur ait été favorable également. Si les Anciens n'avoient pas, pour ainſi dire, défriché la Géométrie, il auroit fallu que les Modernes nés avec du génie pour cette ſcience, employaſſent leur tems & leurs talens à la défricher; & comme ils ne ſeroient point parti d'un terme auſſi avancé que le terme dont ils ſont partis, ils n'auroient pas pû parvenir où ils ont pu s'élever. M. le Marquis de l'Hôpital, M. Leibnitz & M. Newton n'auroient point pouſſé la Géométrie où ils l'ont pouſſée, s'ils n'euſſent pas trouvé cette ſcience en un état de perfection qui lui venoit d'avoir été cultivée ſucceſſivement par un grand nombre d'hommes d'eſprit, dont les derniers venus avoient profité des lumieres & des vues de leurs prédéceſſeurs. Archiméde venu dans le tems de M. Newton, auroit fait ce que

M.

M. Newton a fait, comme Monſieur Newton eût fait ce qu'a fait Archiméde, s'il fût venu dans le tems de la ſeconde guerre Punique. On pourroit encore prétendre que les Anciens euſſent fait uſage de l'Algébre dans les problêmes de Géométrie, s'ils avoient eu des chiffres auſſi commodes pour les calculs nombreux, que le ſont les chiffres Arabes, à l'aide deſquels Alfonſe X Roi de Caſtille fit ſes Tables Aſtronomiques dans le treiziéme ſiécle.

Il eſt encore certain que c'eſt ſouvent à tort que nous accuſons d'ignorance les Philoſophes anciens. La plus grande partie de leurs connoiſſances s'eſt perdue avec les écrits qui la renfermoient. Quand nous n'avons pas la centiéme partie des livres des Auteurs Grecs & des Auteurs Romains, nous pouvons bien nous tromper, en plaçant les bornes que nous marquons à leurs progrès dans les ſciences naturelles, où nous plaçons ces bornes. Les Critiques n'intentent ſouvent des accuſations contre les Anciens que par ignorance. Notre ſiécle plus éclairé que les générations précédentes, n'a-t'il pas juſtifié Pline l'oncle ſur pluſieurs reproches d'erreur & de menſonge qu'on lui faiſoit il y a cent cinquante ans?

Mais, répliquera-t'on, il faut du moins tomber d'accord que la Logique, que l'art de penſer eſt aujourd'hui une ſcience plus parfaite que ne l'étoit la Logique des Anciens, & il doit arriver par une conſéquence néceſſaire, que les Modernes qui ont appris cette Logique, & qui ont été formés par ſes régles, raiſonnent ſur toute ſorte de matiere avec plus de juſteſſe qu'eux.

Je réponds en premier lieu qu'il n'eſt pas bien certain que l'art de penſer ſoit une ſcience plus parfaite aujourd'hui qu'il ne l'étoit aux tems des anciens. La plupart des régles qu'on regarde comme nouvelles, ſont implicitement dans la Logique d'Ariſtote, où l'on apperçoit la méthode d'invention & la méthode de doctrine. D'ailleurs nous n'avons pas les explications de ces régles que les Philoſophes donnoient à leurs diſciples, & nous y trouverions peut-être ce que nous nous flatons d'avoir inventé, comme il eſt arrivé à des Philoſophes célébres de trouver dans des Manuſcrits une partie des découvertes qu'ils penſoient avoir faites les premiers. Quand même la Logique ſeroit un peu plus parfaite aujourd'hui qu'elle ne l'étoit autrefois, les ſavans généralement parlant, n'en raiſonneroient guéres mieux qu'ils raiſon-

raiſonnoient dans ces tems-là. La juſteſſe avec laquelle un homme poſe des principes, tire des conſéquences, & chemine de concluſion en concluſion, dépend plus du caractere de ſon eſprit léger ou poſé, téméraire ou circonſpect, que de la Logique qu'il peut avoir appriſe. Il eſt inſenſible dans la pratique, s'il a étudié la Logique de Barbey, ou celle de Port-Royal. La Logique qu'il peut avoir appriſe, n'eſt peut-être pas par rapport à ſa façon de raiſonner, ce qu'eſt le poids d'une once ôté ou ajouté à un quintal. Cette ſcience ſert plutôt à nous apprendre comment on raiſonne naturellement, qu'elle n'influe dans la pratique qui, comme je l'ai déja dit, dépend du caractere d'eſprit particulier à chaque perſonne. Voyons-nous que ce ſoient ceux qui ſavent le mieux la Logique, je dis celle de Port-Royal, & dont la profeſſion eſt de l'enſeigner aux autres, qui raiſonnent le plus conſéquemment, & qui faſſent le choix le plus judicieux des principes propres à ſervir de baſe à la concluſion dont ils ont beſoin? Un jeune homme de dix-huit ans qui ſait encore par cœur toutes les régles du ſyllogiſme & de la méthode, raiſonne-t'il avec autant de juſteſſe qu'un homme de quarante ans qui ne les a jamais

ſues, ou qui les a parfaitement oubliées? Après le caractere naturel de l'eſprit, c'eſt l'expérience, c'eſt l'étendue des lumieres, c'eſt la connoiſſance des faits qui font qu'un homme raiſonne mieux qu'un autre; & les ſciences où les Modernes raiſonnent mieux que les anciens, ſont préciſément celles où les modernes ſavent beaucoup de choſes que les anciens nés avant les découvertes fortuites dont j'ai parlé, ne pouvoient pas ſavoir.

En effet, & c'eſt ma ſeconde réponſe à l'objection tirée de la perfection de l'art de penſer, nous ne raiſonnons pas mieux que les Anciens en hiſtoire, en politique & dans la morale civile. Pour parler des Ecrivains moins éloignés, Commines, Machiavel, Mariana, Fra-Paolo, Monſieur de Thou, d'Avila & Guichardin, qui ſont venus quand la Logique n'étoit pas plus parfaite qu'elle l'étoit du tems des Anciens, n'ont-ils pas écrit l'hiſtoire auſſi méthodiquement & auſſi ſenſément que tous les Hiſtoriens qui ont mis la main à la plume depuis ſoixante ans? Avons-nous un Auteur que nous puiſſions oppoſer à Quintilien pour l'ordre & pour la ſolidité des raiſonnemens? Enfin s'il étoit vrai que l'art de raiſonner fût aujourd'hui

plus

plus parfait qu'il ne l'étoit dans l'antiquité, nos Philoſophes ſeroient mieux d'accord entr'eux que ne l'étoient les Philoſophes anciens.

Il n'eſt plus permis aujourd'hui, dit-on, de poſer des principes qu'ils ne ſoient clairs & & bien prouvés, Il n'eſt plus permis d'en tirer une conſéquence qui n'en émane point clairement & diſtinctement. Une conſéquence plus étendue que le principe dont on l'auroit tirée, ſeroit d'abord remarquée de tout le monde. On la traiteroit de concluſion à l'antique. Un Chinois qui ne connoîtroit notre ſiécle que par cette peinture, s'imagineroit que tous nos Savans ſont d'accord. La vérité eſt une, diroit-il, & l'on ne ſauroit plus s'en écarter. Toutes les voyes par leſquelles on peut s'égarer en y allant, ſont fermées. Ces voies ſont de mal poſer les principes de ſon argument, ou de tirer mal la conſéquence de ſes principes. Comment s'égarer? Ainſi tous les Savans, de quelque profeſſion qu'ils ſoient, doivent ſe rencontrer au même but. Ils doivent tous convenir quelles ſont les choſes dont les hommes ne peuvent point connoître encore la vérité. Tous les Savans doivent de même être d'accord dans les choſes dont la vérité peut

être connue. Cependant on ne disputera jamais plus qu'on ne dispute aujourd'hui. Nos Savans, ainsi que les Philosophes anciens, ne sont d'accord que sur les faits, & ils se réfutent réciproquement sur tout ce qui ne peut être connu que par voie de raisonnement, en se traitant les uns les autres d'aveugles volontaires qui refusent de voir la lumiere. S'ils ne disputent plus sur quelques Theses, c'est que les faits & l'expérience les ont forcés d'être d'accord sur ces points-là. Je comprends ici tant de professions différentes sous le nom de philosophie & de sciences que je n'ose les nommer toutes. Il faut bien que les uns ou les autres, quoique guidés par la même Logique, se méprennent sur l'évidence de leurs principes, qu'ils les choisissent impropres à leur sujet, ou bien enfin qu'ils en tirent mal les conséquences. Ceux qui vantent si fort les lumieres que l'esprit philosophique a répandues sur notre siécle, répondront peut-être, qu'ils n'entendent par notre siécle qu'eux & leurs amis, & qu'il faut regarder comme des gens qui ne sont point Philosophes, comme des Anciens, ceux qui ne sont pas encore de leur sentiment en toutes choses.

On

On peut appliquer à l'état préſent des ſciences naturelles, l'emblême du tems qui découvre toujours, mais peu à peu la vérité. Si nous voyons une plus grande portion de la vérité que les Anciens, ce n'eſt donc pas que nous ayons la vue meilleure qu'eux, c'eſt que le tems nous en montre davantage. J'en conclus que les ouvrages, dont la réputation s'eſt bien ſoutenue contre les remarques des Critiques paſſés, la conſerveront toujours, nonobſtant les remarques ſubtiles de tous les Critiques à venir.

SECTION XXXIV.

Que la réputation d'un ſyſtême de Philoſophie peut être détruite. Que celle d'un Poëme ne ſauroit l'être.

Il ne s'enſuit pas de ce qu'on a dégradé la Phyſique de l'Ecole & le ſyſtême de Ptolomée, qu'on puiſſe dégrader l'Iliade d'Homere & l'Enéïde de Virgile. Les opinions dont l'étendue & la durée ſont fondées ſur le ſentiment propre, & pour ainſi dire, ſur l'expérience intérieure de ceux qui les ont adoptées dans tous les tems, ne ſont pas ſu-

jettes à être détruites, comme ces opinions de Philoſphie dont l'étendue & la durée viennent de la facilité que les hommes ont eue à les recevoir ſur la foi d'autres hommes, & & qu'ils n'ont épouſées que par confiance aux lumieres d'autrui. Comme les premiers Auteurs d'une opinion de Philoſophie ont pu ſe tromper, ils ont pu ſucceſſivement abuſer de génération en génération tous leurs ſectateurs. Il peut donc arriver que les neveux rejettent enfin comme une erreur des dogmes philoſophiques, que leurs ancêtres auront regardés longtems comme la vérité, & qu'eux-mêmes ils avoient cru tels ſur la parole de leurs maîtres.

Les hommes, dont la curioſité s'étend bien plus loin que les lumieres, veulent toujours ſavoir à quoi s'en tenir ſur la cauſe de pluſieurs effets naturels; & cependant ils ne ſont point capables la plupart d'examiner, ni de connoître par eux-mêmes la vérité dans ces matieres, en ſuppoſant même que cette vérité ſe rencontrât à portée de leur vue. D'un autre côté, il ſe trouve toujours parmi eux des raiſonneurs aſſez vains pour croire qu'ils ont découvert ces vérités phyſiques; & d'autres aſſez faux pour aſſurer qu'ils en ont une connoiſſance diſtincte par principes, quoiqu'ils

qu'ils ſachent eux-mêmes que leurs lumieres ne ſont que des ténébres. Les uns & les autres s'érigent en hommes capables d'enſeigner. Qu'arrive-t'il? Les curieux reçoivent comme une vérité ce que les perſonnes, en faveur deſquelles ils ſont prévenus par des motifs différens, leur enſeignent comme la vérité, ſans connoître & même ſans examiner le mérite & la ſolidité des preuves dont elles appuyent leurs dogmes philoſophiques. Les diſciples ſont perſuadés que ces perſonnes connoiſſent la vérité mieux que les autres & qu'elles ne veulent pas les tromper. Les premiers Sectateurs en font d'autres qui font enſuite des diſciples, qui croyent ſouvent être fermement convaincus d'une vérité dont ils n'ont pas compris une ſeule preuve. C'eſt ainſi qu'une infinité de fauſſes opinions ſur les influences des aſtres, ſur le flux & reflux de la mer, ſur le préſage des cométes, ſur les cauſes des maladies, ſur l'organiſation du corps humain, & ſur pluſieurs autres queſtions de Phyſique, ſe ſont établies. C'eſt ainſi que le ſyſtême de Phyſique qui s'enſeignoit dans les Ecoles ſous le titre de la Phyſique d'Ariſtote, étoit devenu le ſyſtême généralement reçu.

Le grand nombre de ceux qui ont suivi & défendu une opinion sur la Physique établie par voie d'autorité ou de confiance aux lumieres d'autrui, ni le nombre des siécles, durant lesquels cette opinion a regné, ne prouve donc rien en sa faveur. Ceux qui l'ont adoptée, l'ont reçue sans l'examiner, ou s'ils l'ont examinée, leurs efforts n'auront peut-être pas été aussi heureux que pourront l'être un jour les efforts de ceux qui feront le même examen dans la suite, & qui profiteront des nouvelles découvertes, & même des fautes des premiers.

Il s'ensuit donc que dans les questions de Physique & des autres sciences naturelles, les neveux font bien de ne s'en pas tenir aux sentimens de leurs ancêtres. Ainsi un homme sage peut très-bien se soulever contre des principes de Chymie, de Botanique, de Physique, de Médecine & d'Astronomie, qui durant plusieurs siécles auront été regardés comme des vérités inconteſtables. Il lui est permis, surtout lorsqu'il peut alléguer quelque expérience favorable à son sentiment, de combattre ces principes avec aussi peu du pudeur que s'il attaquoit un système de quatre jours, un de ces systêmes qui ne sont encore crus que par leur Auteur & par les amis de cet Auteur, qui même ces-

ceſſent de le croire dès le moment qu'ils ſont brouillés avec lui. Un homme ne ſauroit établir ſi bien une opinion par voie de raiſonnement & de conjecture, qu'un autre homme plus pénétrant, ou plus heureux, ne puiſſe la renverſer. Voilà pourquoi la prévention du genre humain, en faveur d'un ſyſtême de Philoſophie, ne prouve pas même qu'il doive continuer d'avoir cours durant les trente années ſuivantes. Les hommes peuvent être déſabuſés par la vérité, comme ils peuvent paſſer d'une ancienne erreur dans une nouvelle erreur plus capable de les décevoir que la premiere.

Rien ne ſeroit donc plus déraiſonnable que de s'appuyer du ſuffrage des ſiécles & des nations, pour prouver la ſolidité d'un ſyſtême de Philoſophie, & pour ſoutenir que la vogue où il eſt, durera toujours: mais il eſt cenſé de s'appuyer du ſuffrage des ſiécles & des nations pour prouver l'excellence d'un poëme, & pour ſoutenir qu'il ſera toujours admiré. Un ſyſtême faux peut, comme je viens de l'expoſer, ſurprendre le monde, il peut avoir cours durant pluſieurs ſiécles. Il n'en eſt pas ainſi d'un mauvais poëme.

La réputation d'un poëme s'établit par le plaiſir qu'il fait à tous ceux qui le liſent. Elle s'éta-

s'établit par voie de sentiment. Ainsi comme l'opinion que ce poëme est un ouvrage excellent, ne sauroit prendre racine, ni s'étendre qu'à l'aide de la conviction intérieure & émanée de la propre expérience de ceux qui la reçoivent, on peut alléguer le tems qu'elle a duré pour une preuve qui montre que cette opinion est établie sur la vérité même. On est même bien fondé à soutenir que les générations à venir seront touchées en lisant un poëme qui a touché toutes les générations passées qui ont pu le lire en sa propre langue. Il n'entre qu'une supposition dans ce raisonnement, c'est que les hommes de tous les tems & de tous les pays sont semblables par le cœur.

Les hommes ne sont donc pas autant exposés à être dupés en matiere de poësie qu'en matiere de Philosophie; & une Tragédie ne sauroit, comme un système, faire fortune sans un mérite véritable. Aussi voyons-nous que les hommes qui ne s'accordent pas sur les choses dont la vérité s'examine par voie de raisonnement, sont d'accord sur les choses qui se jugent par voie de sentiment. Personne ne réclame contre ces sortes de décisions: Que la Transfiguration de Raphaël est un tableau merveilleux, & que Polyeucte est

une

une Tragédie excellente. Mais des Philoſophes s'oppoſent tous les jours aux Philoſophes qui ſoutiennent que *la recherche de la Vérité* eſt un ouvrage qui enſeigne la vérité. Si tous les Philoſophes rendent juſtice au mérite perſonnel de Monſieur Deſcartes, ils ſont en récompenſe partagés ſur la bonté de ſon ſyſtême de Philoſophie. D'ailleurs, comme nous l'avons déja dit, c'eſt ſouvent ſur la foi d'autrui que les hommes adoptent le ſyſtême qu'ils enſeignent enſuite, & la voix publique qui s'explique en ſa faveur, n'eſt ainſi compoſée que d'échos répétant ce qu'ils ont entendu. Le petit nombre qui dit ſon ſentiment propre, ne dit encore que ce qu'il a pu voir à travers ſes préjugés, dont le pouvoir eſt auſſi grand contre la raiſon, qu'il eſt foible contre les ſens. Ceux qui parlent d'un poëme, diſent ce qu'ils ont eux-mêmes ſenti en le liſant. Chacun porte un ſuffrage qu'il a formé ſur ſa propre expérience. Il l'a formé ſur ce qu'il a ſenti en liſant, & l'on ne s'abuſe point ſur les vérités qui tombent ſous le ſentiment, comme on ſe trompe ſur les vérités où l'on ne ſauroit parvenir que par voie du raiſonnement.

Non-ſeulement nous ne nous égarons pas en décidant des choſes dont on peut juger par ſenti-

ſentiment, mais il n'eſt pas encore poſſible que les autres nous faſſent égarer dans ces matieres. Le ſentiment ſe ſouleve contre celui qui voudroit nous faire croire qu'un poëme que nous avons trouvé inſipide, nous auroit intéreſſé ; mais le ſentiment ne dit mot, pour uſer de cette expreſſion, contre celui qui nous donne un mauvais raiſonnement de Métaphyſique pour bon. Ce n'eſt que par effort d'eſprit & par des réflexions dont les uns ſont incapables par défaut de lumieres, & les autres par pareſſe, que nous en pouvons connoître la fauſſeté, & en démêler l'erreur. Nous ſavons ſans méditer, nous ſentons le contraire de tout ce que nous dit celui qui veut nous perſuader qu'un ouvrage qui nous plaît infiniment, choque toutes les regles établies pour rendre un ouvrage capable de plaire. Si nous ne ſommes point aſſez inſtruits pour répondre à ſes raiſonnemens, du moins une répugnance intérieure nous empêche d'y ajouter aucune foi. Les hommes naiſſent convaincus que tout argument qui tend à leur perſuader par voie de raiſonnement, le contraire de ce qu'ils ſentent, ne ſauroit être qu'un ſophiſme.

Ainſi le poëme qui a plu à tous les ſiécles & à tous les peuples paſſés, eſt réellement digne

digne de plaire, nonobſtant les défauts qu'on y peut remarquer; & par conſéquent il doit plaire toujours à ceux qui l'entendront dans ſa langue.

La prévention repliquera-t'on, eſt preſque auſſi capable de nous ſéduire en faveur d'un ouvrage en vers, qu'en faveur d'un ſyſtême. Par exemple, quand nous voyons ceux qui nous élevent, ceux qui nous inſtruiſent durant l'enfance, admirer l'Enéïde, leur admiration laiſſe en nous un préjugé qui nous la fait trouver encore meilleure qu'elle ne l'eſt réellement. Ils nous engagent par le crédit qu'ils ont ſur nous, à penſer comme eux. Leurs ſentimens deviennent les nôtres, & c'eſt à de pareils préjugés que Virgile & les Auteurs qu'on nomme communément *Claſſiques*, doivent la plus grande partie de leur réputation. Les Critiques peuvent donc donner atteinte à cette réputation, en ſappant le fondement des préjugés qui nous exaggerent le mérite de l'Enéïde de Virgile, & qui nous font paroître ſes Eglogues ſi ſupérieures à d'autres, qui dans la vérité ne leur cédent de guéres. On appuyera ce raiſonnement d'une diſſertation méthodique ſur la force des préjugés dont les hommes ſont imbus durant l'en-

l'enfance. C'eſt un lieu commun, très-connu de tout le monde.

Je réponds que des préjugés, tels que ceux dont il eſt ici queſtion, ne ſubſiſteroient pas longtems dans l'eſprit de ceux qui en auroient été imbus, ſi ces préjugés n'étoient pas fondés ſur la vérité. La propre expérience, le propre ſentiment de ces perſonnes, les en auroit bientôt déſabuſées. Suppoſé que durant l'enfance & dans un tems où nous ne connoiſſions pas encore les autres poëmes, on nous eût inſpiré pour l'Enéïde une vénération qu'elle ne méritât point, nous ſortirions de ce préjugé, dès que nous viendrions à lire les autres poëmes, & à les comparer avec l'Enéïde. En vain nous auroit-on répété cent & cent fois durant l'enfance que l'Enéïde charme tous ſes lecteurs, nous ne le croirions plus, ſi elle ne nous plaiſoit que médiocrement, quand nous ſerions devenus capables de l'entendre ſans ſecours. C'eſt ainſi que tous les diſciples d'un Profeſſeur de l'Univerſité qui auroit enſeigné que les Déclamations que nous avons ſous le nom de Quintilien, valent mieux que les Oraiſons de Ciceron, ſecoueroient ce préjugé, dès qu'ils ſeroient capables d'entendre ces deux ouvrages. Les fauſſes opinions de Philoſophie que nous

nous avons remportées du Collége, peuvent ſubſiſter toujours, parce qu'il n'y a qu'une méditation que nous ne ſommes pas ſouvent capables de faire, qui nous en peut déſabuſer. Mais il ſuffiroit de lire les Poëtes, dont on nous auroit exaggéré le mérite pour nous défaire de notre préjugé, à moins que nous ne fuſſions fanatiques. Or, non-ſeulement nous admirons autant l'Enéïde, quand nous ſommes des hommes faits, que nous l'admirions durant l'enfance, & quand l'autorité de ceux qui nous enſeignoient pouvoient en impoſer à une raiſon qui n'étoit pas encore formée; mais notre admiration pour ce Poëte, va en augmentant, à meſure que notre goût ſe perfectionne, & que nos lumieres s'étendent.

D'ailleurs il eſt facile de prouver hiſtoriquement & par les faits que Virgile & les autres Poëtes excellens de l'antiquité ne doivent point aux Colléges, ni aux préjugés, leurs premiers admirateurs. Cette opinion ne peut être avancée que par un homme qui ne veut point porter ſes vues hors de ſon tems & hors de ſon pays. Les premiers admirateurs de Virgile furent ſes compatriotes & ſes contemporains. C'étoient des femmes, c'étoient des gens du monde, moins lettrés peut-

être que ceux qui bâtiſſent à leur mode l'hiſtoire de la réputation des grands Poëtes, au lieu de la chercher dans les écrits qui en parlent. Quand l'Enéïde parut, elle étoit plutôt un livre de ruelle, s'il eſt encore permis d'uſer de cette expreſſion, qu'un livre de Collége. La langue dans laquelle l'Enéïde étoit écrite, étoit la langue vivante. Les femmes comme les hommes, les ignorans comme les ſavans, lurent ce poëme, & ils en jugerent par l'impreſſion qu'il faiſoit ſur eux. Le nom de Virgile n'impoſoit point alors, & ſon livre étoit expoſé à tous les affronts qu'un livre nouveau peut eſſuyer. Enfin les contemporains de Virgile jugerent de l'Enéïde, comme nos peres ont jugé des Satyres de Deſpréaux & des Fables de la Fontaine dans la nouveauté de ces ouvrages. Ainſi ce fut l'impreſſion que l'Enéïde faiſoit ſur tout le monde; ce furent les larmes que les femmes verſerent à ſa lecture, qui la firent approuver comme un poëme excellent. Cette approbation s'étoit déja changée en admiration dès le tems de Quintilien, qui écrivoit environ quatrevingt-dix ans après Virgile. Juvenal, contemporain de Quintilien, nous apprend que de ſon tems on faiſoit déja lire aux enfans dans les Ecoles, Horace & Virgile.

Dum

Dum modo non pereat totidem olfeciſſe lucernas,
Quot ſtabant pueri, cum totus decolor eſſet
Flaccus & hæreret nigro fuligo Maroni (*).

Cette admiration a toujours été en augmentant. Cinq cens ans après Virgile, & dans un ſiécle où le Latin étoit encore la langue vivante, on parloit de ce Poëte avec autant de vénération que les perſonnes les plus prévenues de ſon mérite en peuvent parler aujourd'hui. Les Inſtitutes de Juſtinien, le plus reſpecté des livres profanes, nous apprennent que les Romans entendoient parler de Virgile toutes les fois qu'ils diſoient le Poëte abſolument & par excellence, comme les Grecs entendoient parler d'Homere toutes les fois qu'ils uſoient de la même expreſſion. *Cum Poëtam dicimus nec addimus nomen, ſubauditur apud Græcos egregius Homerus, apud nos Virgilius* (**).

Virgile ne doit donc pas ſa réputation aux Traducteurs ni aux Commentateurs. Il étoit admiré avant que d'avoir eu beſoin d'être traduit, & c'eſt auſſi aux ſuccès de ſes vers qu'il doit ſes premiers Commentateurs. Quand Macrobe & Servius le commenterent ou l'expliquerent dans le quatriéme ſiécle, ſuivant

(*) Juven. Sat. 7.
(**) Inſt. lib. 1. tit. 2.

l'opinion la plus probable, ils ne pouvoient guéres lui donner de plus grands éloges que ceux qu'il recevoit du public. Ces éloges auroient été démentis par tout le monde, puisque le Latin étoit encore la langue vivante de ceux pour qui Servius & Macrobe écrivoient. On peut dire la même chose d'Eustatius, d'Asconius Pedianus, de Donat, d'Acron & des autres Commentateurs anciens qui ont publié leurs Commentaires, quand on parloit encore la langue de l'Auteur Grec ou Latin, l'objet de leurs veilles.

Enfin tous les peuples nouveaux qui se sont formés en Europe après la destruction de l'Empire Romain par les Barbares, ont pris leur estime pour Virgile de la même maniere que les contemporains de ce Poëte l'avoient prise. Ces peuples si différens les uns des autres par la langue, par la religion & par les mœurs, se sont réunis dans le sentiment de vénération pour Virgile, dès qu'ils ont commencé à se polir, dès qu'ils ont été capables de l'entendre. Ils n'ont pas trouvé l'Enéïde un poëme excellent, parce qu'on leur avoit dit au Collége qu'il le falloit admirer. Ils n'en avoient pas encore; mais parce qu'ils ont trouvé ce poëme excellent dans la lecture, ils ont tous été d'avis de faire de son étude une partie de l'éducation savante de leurs enfans. Dès

Dès que les peuples Septentrionaux ont eu des établiſſemens ſur le territoire de l'Empire Romain; dès qu'ils ont ſu le Latin, ils ont pris pour Virgile le même goût que les compatriotes de cet aimable Poëte, avoient toujours eu pour lui. Je me contenterai d'en alléguer un exemple. Théodoric premier Roi des Viſigots établis dans les Gaules, & contemporain de l'Empereur Valentinien III, avoit voulu que ſon fils Théodoric II s'appliquât à l'étude de Virgile. Ce dernier Théodoric dit, en parlant au célébre Avitus, qui fut proclamé Empereur l'année 455 de l'Ere Chrétienne, & qui le preſſoit de s'accommoder avec les Romains: Je vous ai trop d'obligation pour vous rien refuſer. Vous avez inſtruit ma jeuneſſe: N'eſt-ce pas vous qui m'avez expliqué Virgile, quand mon pere voulut que je m'appliquaſſe à l'étude de ce Poëte?

Parvumque ediſcere juſſit
Ad tua verba pater, docili quo priſca Maronis
Carmine molliret Scythicos mihi pagina mores (*)

(*) Sidon. Apol. Carm. Septimo.

Sidonius qui raconte ce fait, étoit le gendre d'Avitus.

Il en eſt de même des autres Poëtes célébres de l'antiquité. Ils ont compoſé dans la langue vulgaire de leur pays, & leurs premiers approbateurs ont donné un ſuffrage qui n'étoit pas ſujet à erreur. Depuis l'établiſſement des nouveaux peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe, aucune nation n'a préferé aux ouvrages de ces Poëtes anciens, les poëmes compoſés en ſa propre langue. Toutes les perſonnes qui entendent les poëſies des Anciens, tombent d'accord dans le Nord comme dans le Midi de l'Europe, dans les pays Catholiques comme dans les Proteſtans, qu'ils en ſont plus touchés, & plus épris que des poëſies compoſées dans leur langue naturelle. Suppoſera-t'on que les Savans de tous les ſiécles ont formé le biſarre complot de ſacrifier la gloire de leurs concitoyens qu'ils ne connoiſſoient pour la plupart que par les livres, à la gloire des Auteurs Grecs & Romains, qui n'étoient plus en état de leur ſavoir gré de cette prévarication? Les perſonnes dont je parle, ne ſauroient s'être trompées de bonne foi, puiſque c'étoit de leur propre ſentiment qu'elles rendoient compte. Le nombre de ceux qui ont parlé

parlé autrement, eſt ſi petit, qu'il ne mérite pas d'exception. Or, s'il peut y avoir quelque queſtion ſur le mérite & ſur l'excellence d'un poëme, elle doit être décidée par l'impreſſion qu'il a faite ſur tous les hommes qui l'ont lu durant vingt ſiécles.

L'eſprit philoſophique, qui n'eſt autre choſe que la raiſon fortifiée par la réflexion & par l'expérience, & dont le nom ſeul auroit été nouveau pour les Anciens, eſt excellent pour compoſer des livres qui enſeignent à ne point faire de fautes en écrivant, il eſt excellent pour mettre en évidence celles qu'aura faites un Auteur; mais il apprend mal à juger d'un poëme en général. Les beautés qui en font le plus grand mérite, ſe ſentent mieux qu'elles ne ſe connoiſſent par la régle & par le compas. Quintilien n'avoit pas calculé les bévues, ni diſcuté en détail les fautes réelles & les fautes relatives des Ecrivains, dont il a porté un jugement, adopté par les ſiécles & par les nations. C'eſt par l'impreſſion qu'ils font ſur le lecteur, que ce grand homme les définit, & le public qui en a toujours jugé par la même voie, a toujours été de ſon avis.

Enfin dans les choſes qui ſont du reſſort du ſentiment, comme le mérite d'un poëme,

l'émotion de tous les hommes qui l'ont lu & qui le liſent, & leur vénération pour l'ouvrage, ſont ce qu'eſt une démonſtration en Géométrie. Or c'eſt ſur la foi de cette démonſtration que les peuples ſe ſont entêtés de Virgile & de quelques autres Poëtes. Ainſi les hommes ne changeront point d'opinion ſur ce point là, que les reſſorts de la machine humaine ne ſoient changés. Les poëmes de nos Auteurs ne leur paroîtront des ouvrages d'un mérite médiocre, que lorſque les organes de cette machine ſeront aſſez altérés pour faire trouver le ſucre amer, & le jus d'abſinte doux. Ces hommes répondront aux Critiques, ſans entrer en diſcuſſion de leurs remarques, qu'ils reconnoiſſent déja des fautes dans les poëmes qu'ils admirent, & qu'ils ne changeront pas de ſentiment, parce qu'ils y verront quelques fautes de plus. Ils répondront que les compatriotes de ces grands Poëtes devoient connoître dans leurs ouvrages bien des fautes que nous ne ſommes plus capables aujourd'hui de remarquer. Ces ouvrages étoient écrits en langue vulgaire, & ces compatriotes ſavoient une infinité de choſes dont la mémoire s'eſt perdue, & qui devoient donner lieu à pluſieurs critiques bien fondées. Cependant

pendant ils ont admiré ces Ecrivains illuſtres autant que nous les admirons. Que nos Critiques ſe bornent donc à écrire contre ceux des commentateurs qui voudroient ériger en beautés ces fautes, dont il eſt toujours un grand nombre dans les meilleurs ouvrages. Les Anciens ne doivent pas être plus reſponſables des puérilités de ces commentateurs, qu'une belle femme doit être reſponſable des extravagances que la paſſion feroit faire à des adorateurs qu'elle ne connoîtroit pas.

Le public eſt en poſſeſſion de laiſſer diſcuter aux Savans les raiſonnemens qui concluent contre ſon expérience, & de s'en tenir à ce qu'il ſait certainement par voie de ſentiment. Son propre ſentiment, confirmé par celui des autres âges, le perſuade ſuffiſamment que tous ces raiſonnemens doivent être faux, & il demeure tranquillement dans ſa perſuaſion, en attendant que quelqu'un ſe donne la peine d'en faire voir l'erreur méthodiquement. Un Médecin, homme d'eſprit & grand Dialecticien, fait un livre pour établir que dans notre pays & ſous notre climat, les légumes & les poiſſons ſont un aliment auſſi ſain que la chair des animaux. Il poſe méthodiquement ſes prin-

cipes. Ses raisonnemens sont bien tournés, & ils paroissent concluans. Cependant il ne persuade personne. Ses contemporains, sans se mettre en peine de démêler la source de son erreur, le condamnent sur leur propre expérience, qui leur apprend sensiblement que dans notre pays la chair des animaux est une nourriture plus aisée & plus saine que les poissons & les légumes. Les hommes savent bien qu'il est plus facile d'éblouir leur esprit, que d'en imposer à leur sentiment.

Défendre un sentiment établi, c'est faire un livre dont le sujet n'excite guéres la curiosité des contemporains. Si l'Auteur écrit mal, personne n'en parle. S'il écrit bien, on dit qu'il a exposé assez sensément ce qu'on savoit déja. Attaquer le sentiment établi, c'est se faire d'abord un Auteur distingué. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que les gens de lettres ont tâché de s'acquérir, en contredisant les opinions reçues, la réputation d'hommes qui avoient des vues supérieures, & qui étoient nés pour donner le ton à leur siécle, & non pour le recevoir de lui. Ainsi toutes les opinions établies dans la littérature, ont déja été attaquées plusieurs fois. Il n'y a point d'Auteurs célébres que quelque

Cri-

Critiques n'ait entrepris de dégrader, & nous avons vu même ſoutenir que Virgile n'avoit point fait l'Enéïde, & que Tacite n'avoit point écrit l'Hiſtoire & les Annales qui ſont ſous ſon nom. Tout ce qu'on peut dire contre la réputation des bons ouvrages de l'antiquité a été écrit, ou du moins il a été dit. Mais ils demeurent toujours entre les mains des hommes. Ils ne ſont pas plus expoſés à être dégradés qu'à périr, comme une partie a péri dans les dévaſtations des Barbares. L'impreſſion en a trop multiplié les exemplaires, & quand l'Europe ſeroit bouleverſée au point qu'il n'y en reſtât plus, les bibliothéques qui ſont dans les Colonies des Européans établies en Amérique & dans le fond de l'Aſie, conſerveroient à la poſtérité ces monumens précieux.

Je reviens aux Critiques. Quand nous remarquons des défauts dans un livre reconnu généralement pour un livre excellent, il ne faut donc pas penſer que nous ſoyons les premiers dont les yeux ayent été ouverts. Peut-être les idées qui nous viennent alors, ſont-elles déja venues à bien d'autres, qui dans un premier mouvement auroient voulu pouvoir les publier le jour même, pour déſabuſer inceſſamment le monde de ſes vieilles erreurs.

reurs. Un peu de réflexions leur a fait différer d'atttaquer encore sitôt le sentiment général qui leur paroissoit une pure prévention, & un peu de méditation leur a fait comprendre qu'ils ne s'étoient cru plus clairs-voyans que les autres, que parce qu'ils n'étoient pas encore assez éclairés. Ils ont conçu que le monde avoit raison de penser comme il pensoit depuis plusieurs siécles, que si la réputation des Anciens pouvoit être affoiblie, il y avoit déja longtems que la fumée du flambeau du tems l'auroit, pour ainsi dire, obscurcie; en un mot que leur zéle étoit un zéle inconsideré.

Un jeune homme qui entre dans un emploi considérable, débute par blâmer l'administration de son prédécesseur. Il ne sauroit comprendre que les gens sages l'ayent loué, & il se promet d'empêcher le mal, & de procurer le bien, mieux que lui. Les mauvais succès de ses tentatives pour réformer les abus, & pour établir l'ordre qu'il avoit imaginé dans son cabinet, les lumieres que donne l'expérience, & qu'elle seule peut donner, lui font bientôt connoître que son prédécesseur s'étoit bien conduit, & que le monde avoit raison de le louer. De même nos premieres méditations nous révoltent quelquefois

quefois contre les opinions que nous trouvons établies dans la république des Lettres; mais des réflexions plus ſenſées ſur la maniere dont ces opinions ſe ſont établies, des lumieres plus étendues & plus diſtinctes ſur ce que les hommes ſont capables de faire, notre expérience enfin nous ramene nous-mêmes à ces opinions Un Peintre François de vingt ans, qui arrive à Rome pour étudier, ne voit pas d'abord dans les ouvrages de Raphael un mérite digne de leur réputation. Il eſt quelquefois aſſez léger pour dire ſon ſentiment; mais un an après, & lorsqu'un peu de réflexion l'a ramené lui même à l'opinion générale, il eſt bien fâché de l'avoir dit. C'eſt parce qu'on n'eſt pas aſſez éclairé qu'on s'écarte quelquefois de l'opinion commune dans des choſes, dont le mérite peut être connu par tous les hommes (*). *Nihil eſt pejus iis, qui paululum aliquid ultra primas litteras progreſſi, falſam ſibi ſcientiæ perſuaſionem induerunt.*

(*) Quint. lib. 1. cap. 2.

* * *

SECTI-

SECTION XXXV.

De l'idée que ceux qui n'entendent point les écrits des anciens dans les originaux, s'en doivent former.

Quant à ceux qui n'entendent point les langues dans lesquelles les Poëtes, les Orateurs, & même les Historiens de l'antiquité ont écrit, ils sont incapables de juger par eux-mêmes de leur excellence, & s'ils veulent avoir une juste idée du mérite de ces ouvrages, il faut qu'ils la prennent sur le rapport des personnes qui entendent ces langues & qui les ont entendues. Les hommes ne sauroient bien juger d'un objet, dès qu'ils n'en sauroient juger par le rapport du sens destiné pour le connoître. Nous ne saurions bien juger de la saveur d'une liqueur qu'après l'avoir goutée, ni de l'excellence d'un air de violon, qu'après l'avoir entendu. Or le poëme dont nous n'entendons point la langue, ne sauroit nous être connu par le rapport du sens destiné pour en juger. Nous ne saurions discerner son mérite par la voix du sentiment, qui est ce sixiéme sens dont nous avons parlé. C'est à lui qu'il appartient de

de connoître ſi l'objet qu'on nous préſente, eſt un objet touchant & capable de nous attacher, comme il appartient à l'oreille de juger ſi les ſons plaiſent, & au palais, ſi la ſaveur eſt agréable.

Tous les diſcours des Critiques ne mettent pas mieux celui qui n'entend pas le Latin, au fait du mérite des Odes d'Horace, que le rapport des qualités d'une liqueur dont nous n'aurions jamais gouté, nous mettroit au fait de la ſaveur de cette liqueur. Rien ne ſauroit ſuppléer le rapport du ſens deſtiné à juger de la choſe dont il s'agit, & les idées que nous pouvons nous en former ſur les diſcours & ſur les raiſonnemens des autres, reſſemblent aux idées qu'un aveugle né, peut s'être formées des couleurs. Ce ſont les idées que l'homme qui n'auroit jamais été malade, peut s'être faite de la fiévre ou de la colique.

Or comme celui qui n'a pas entendu un air, n'eſt pas reçu à diſputer ſur ſon excellence, contre ceux qui l'ont entendu; comme celui qui n'a jamais eu la fiévre, n'eſt point admis à conteſter ſur l'impreſſion que fait cette maladie, avec ceux qui ont eu la fiévre; de même celui qui ne ſait pas la langue dans laquelle un Poëte a écrit, ne doit

pas

pas être reçu à disputer contre ceux qui entendent ce Poëte, concernant sont mérite & l'impression qu'il fait. Disputer du mérite d'un Poëte & de sa supériorité sur les autres Poëtes, n'est-ce pas disputer de l'impression diverse que leurs poësies font sur les lecteurs, & de l'émotion qu'elles causent? N'est-ce pas disputer de la vérité d'un fait naturel, question sur laquelle les hommes croiront toujours plusieurs témoins oculaires uniformes dans leur rapport, préférablement à tous ceux qui voudront en contester la possibilité par des raisonnemens métaphysiques.

Dès que ceux qui n'entendent pas la langue dont un Poëte s'est servi, ne sont point capables de porter par eux-mêmes un jugement sur son mérite, & sur la classe dont il est; n'est-il pas plus raisonnable qu'ils adoptent le sentiment de ceux qui l'ont entendu, & de ceux qui l'entendent encore, que d'épouser le sentiment de deux ou trois Critiques qui assurent que le poëme ne fait pas sur eux l'impression que tous les autres hommes disent qu'ils sentent en le lisant. Je ne mets ici en ligne de compte que le sentiment des Critiques; car on doit compter pour rien les analyses & les discussions en une matiere qui ne doit pas être décidée par voie de raisonne-

ſonnement. Or ces Critiques qui diſent que les poëmes des Anciens ne font pas ſur eux l'impreſſion qu'ils font ſur le reſte des hommes, ſont un contre cent mille. Ecouteroit-on un Sophiſte qui voudroit prouver que ceux qui ſentent du plaiſir à boire du vin ont le goût corrrompu, & qui fortifieroit ſes raiſonnemens par l'exemple de cinq ou ſix perſonnes qui ont le vin en horreur? Ceux qui ſont capables d'entendre les Anciens, & qui en ſont dégoûtés, ſont en auſſi petit nombre, par rapport à ceux qui en ſont épris, que les hommes qui ont une averſion naturelle pour le vin ſont en petit nombre par rapport aux autres.

Il ne faut pas ſe laiſſer éblouir aux diſcours artificieux des *Contempteurs* des Anciens, qui veulent aſſocier à leurs dégoûts les Savans qui ont remarqué des fautes dans les plus beaux ouvrages de l'antiquité. Ces Meſſieurs habiles dans l'art de falſifier la vérité ſans mentir, veulent nous faire accroire que ces Savans ſont de leur parti. Ils ont raiſon en un ſens de le faire. Dans les queſtions qui *giſſent en fait*, comme eſt celle de ſavoir ſi la lecture d'un certain poëme intéreſſe beaucoup, ou ſi elle n'intéreſſe pas, le monde juge comme les Tribunaux ont coutume de

juger; c'eſt-à-dire, qu'il prononce toujours en faveur de cent témoins qui dépoſent avoir vu le fait, au mépris de tous les raiſonnemens d'un petit nombre de perſonnes qui diſent qu'elles ne l'ont point vu, & qui le ſoutiennent même impoſſible. Les *Contempteurs* des Anciens ne ſont en droit de réclamer comme des gens de leur Secte, que ceux des Critiques qui ont avancé que les Anciens ne devoient qu'à de vieilles erreurs & à des préjugés groſſiers, une réputation dont leurs fautes les rendent indignes. On feroit en deux lignes le catalogue de ces Critiques, & des volumes entiers ſuffiroient à peine pour faire le catalogue des Critiques du goût oppoſé. En vérité, pour braver un conſentement ſi général, pour donner le démenti à tant de ſiécles paſſés, & même au nôtre, il faut croire que le monde ne fait que ſortir de l'enfance, & que nous ſommes la premiere génération d'hommes raiſonnables que la terre ait encore portée.

Mais, dira-t'on, des traductions faites par des Ecrivains ſavans & habiles, ne mettent-elles point, par exemple, ceux qui n'entendent pas le Latin en état de juger par eux mêmes, en état de juger par voie de ſentiment de l'Enéïde de Virgile?

Je

Je tombe d'accord que l'Enéïde de Virgile en François, tombe, pour ainſi dire, ſous le même ſens qui auroit jugé du poëme original; mais l'Enéïde en François n'eſt plus le même poëme que l'Enéïde en Latin. Une grande partie du mérite d'un poëme Grec ou Latin, conſiſte dans le rithme & dans l'harmonie des vers; & ces beautés très-ſenſibles dans les originaux, ne ſauroient être, pour ainſi dire, tranſplantées dans une traduction Françoiſe. Virgile lui-même ne pourroit pas les y tranſplanter, d'autant que notre langue n'eſt pas ſuſceptible de ces beautés, autant que la langue Latine, comme nous l'avons expoſé dans la premiere partie de cet ouvrage. En ſecond lieu, la poëſie du ſtyle dont nous avons encore parlé fort au long dans cette premiere partie, & qui décide preſque entierement du ſuccès d'un poëme, eſt ſi défigurée dans la meilleure traduction, qu'elle n'y eſt preſque plus reconnoiſſable.

Il eſt toujours difficile de traduire avec pureté, comme avec fidélité, un Auteur, même celui qui ne fait que raconter des faits, & dont le ſtyle eſt le plus ſimple, principalement quand cet Ecrivain a compoſé, dans une langue plus favorable pour les expreſſions fortes & préciſes, que la langue dans laquelle

on entreprend de le traduire. Il eſt donc très-difficile de traduire en François tous les Ecrivains qui ont compoſé en Grec & en Latin. Qu'on juge donc, s'il eſt poſſible, de traduire le ſtyle figuré des Poëtes qui ont écrit en Grec ou en Latin, ſans énerver la vigueur de leur ſtyle, & ſans le dépouiller de ſes plus grands agrémens.

Ou le Traducteur ſe donne la liberté de changer les figures, & d'en ſubſtituer d'autres qui ſont en uſage dans ſa langue, à la place de celles dont ſon Auteur s'eſt ſervi; ou bien il traduit mot à mot ces figures, & il conſerve dans ſa copie les mêmes images qu'elles préſentent dans l'original. Si le Traducteur change les figures, ce n'eſt plus l'Auteur original, c'eſt le Traducteur qui nous parle. Voilà un grand déchet, quand même, ce qui n'arrive guéres, le Traducteur auroit autant d'eſprit & de génie que l'Auteur qu'il traduit.

On exprime toujours mieux ſon idée qu'on n'exprime l'idée d'autrui. D'ailleurs il eſt très-rare que les figures qu'on regarde comme relatives en deux langues, y puiſſent avoir préciſément la même valeur. Il peut encore arriver qu'elles n'ayent pas la même nobleſſe, quand elles auroient la même valeur. Par exemple, pour dire une choſe impoſſible aux efforts hu-

humains, les Latins diſoient, *arracher la maſſue à Hercule*, & nous diſons en François, *prendre la Lune avec les dents:* La figure latine ſimple & noble, eſt-elle bien rendue par la figure Françoiſe?

Le déchet eſt du moins auſſi grand pour le poëme, quand ſon Traducteur en veut rendre les figures mot pour mot. En premier lieu le Traducteur ne ſauroit rendre les mots avec préciſion, ſans être obligé de coudre ſouvent à un mot qu'il traduit, des épithétes pour en reſtraindre, ou pour en étendre la ſignification. Les mots que la néceſſité fait regarder comme ſynonimes ou comme relatifs en Latin & en François, n'ont pas toujours la même propriété, ni la même étendue de ſignification; & c'eſt ſouvent cette propriété qui fait la préciſion de l'expreſſion, & le mérite de la figure dont le Poëte s'eſt ſervi. On traduit ordinairement en François le mot d'*Herus* par celui de Maître, quoique le mot François n'ait pas le ſens précis du Latin, qui ſignifie proprement le maître par rapport à ſon eſclave. Il faut donc quelquefois que le Traducteur employe une périphraſe entiere pour bien rendre le ſens d'un ſeul mot, ce qui fait traîner l'expreſſion, & rend la phraſe languiſſante dans

la version, de vive qu'elle étoit dans l'original. Il en est d'une phrase de Virgile comme d'une figure de Raphael. Altérez tant soit peu le contour de Raphael, vous ôtez l'énergie à son expression & la noblesse à sa tête. De même, pour peu que l'expression de Virgile soit altérée, sa phrase ne dit plus si bien la même chose. On ne retrouve plus dans la copie l'expression de l'original. Quoique le mot d'Empereur soit dérivé de celui d'*Imperator*, ne sommes-nous pas obligés par l'étendue différente de la signification de ces deux mots, d'employer souvent une périphrase pour marquer précisément en quel sens nous usons du mot d'Empereur, en traduisant *Imperator*? Des Traducteurs excellens ont choisi même quelquefois d'employer dans la phrase Françoise le mot latin *Imperator*.

. Un mot qui aura précisément la même signification dans les deux langues, ne peut-il pas encore, quand il est considéré en tant que simple son, & pris indépendamment de l'idée, laquelle y est attachée, se trouver plus noble en une langue qu'en une autre langue, de maniere qu'on rencontrera un mot bas dans une phrase de la traduction, où l'Auteur avoit mis un beau mot dans l'original. Le mot de *Renaud* est-il aussi

beau

beau en François que *Rinaldo* l'eſt en Italien ? *Titus* ne ſonne-t'il pas mieux que *Tite ?*

Les mots traduits d'une langue en une autre langue, peuvent encore y devenir moins nobles, & y ſouffrir, pour ainſi dire, du déchet par rapport à l'idée attachée au mot. Celui d'*Hoſpes* ne perd-t'il pas une partie de la dignité qu'il a en Latin, où il ſignifie un homme lié avec un autre par l'amitié la plus intime, un homme lié avec un autre juſqu'à pouvoir uſer de la maiſon de ſon ami comme de la ſienne propre, quand on le rend en François par le mot d'*Hôte*, qui ſignifie communement celui qui loge les autres, ou qui loge chez les autres à prix d'argent. Il en eſt des mots comme des hommes. Pour imprimer de la vénération, il ne leur ſuffit pas de ſe montrer quelquefois dans des fonctions ou dans des ſignifications honorables, il faut auſſi qu'ils ne ſe préſentent jamais dans des fonctions viles ou dans des ſignifications baſſes.

En ſecond lieu, ſuppoſant que le Traducteur ſoit venu à bout de rendre la figure Latine dans toute ſa force, il arrivera très-ſouvent que cette figure ne fera pas ſur nous la même impreſſion qu'elle faiſoit ſur

les Romains, pour qui le poëme a été composé. Nous n'avons qu'une connoissance très-imparfaite des choses dont la figure sera empruntée. Quand même nous en aurions pleine connoissance, il se trouveroit que par des raisons que je vais exposer, nous n'aurions pas pour ces choses-là, le même goût qu'avoient les Romains, & l'image qui remet sous nos yeux ces mêmes choses, ne peut nous affecter, comme elle affectoit les Romains.

Ainsi les figures empruntées des armes & des machines de guerres des Anciens, ne sauroient faire sur nous la même impression qu'elles faisoient sur eux. Les figures tirées d'un combat de Gladiateurs, peuvent-elles frapper un François qui ne connoit guéres, ou du moins qui ne vit jamais les combats de l'Amphithéâtre, ainsi qu'elles affectoient un Romain épris de ces spectacles auxquels il assistoit plusieurs fois en un mois ? Croyons-nous que les figures empruntées de l'Orchestre, des chœurs & des danses de l'Opera, affectassent ceux qui n'auroient jamais vu ce spectacle, ainsi qu'elles affectent ceux qui vont à l'Opera toutes les semaines ? La figure, *manger son pain à l'ombre de son figuier*, doit-elle

elle faire ſur nous la même impreſſion qu'elle faiſoit ſur un Syrien preſque toujours perſécuté par un ſoleil ardent, & qui pluſieurs fois avoit trouvé un plaiſir infini à ſe repoſer à l'ombre des grandes feuilles de cet arbre, le meilleur abri de tous ceux que peuvent donner les arbres des plaines de ſon pays. Les peuples Septentrionaux peuvent-ils être auſſi ſenſibles à toutes les autres figures qui peignent la douceur de l'ombre & de la fraicheur, que le ſont les peuples qui habitent des pays chauds, & pour qui toutes ces images furent inventées. Virgile & les autres Poëtes anciens auroient employés des figures d'un goût oppoſé, s'ils euſſent écrit pour les nations Hyperborées. Au lieu de tirer la plupart de leurs métaphores d'un ruiſſeau dont l'eau fraiche déſaltere le voyageur, ou d'un bouquet de bois qui donne un ombrage délicieux aux bords d'une fontaine, ils les auroient empruntées d'un poële ou des effets du vin & des liqueurs ſpiritueuſes. Ils auroient peint plus volontiers le plaiſir vif que ſent un homme pénétré du froid, en s'approchant du feu, ou bien le plaiſir plus lent, mais plus doux qu'il éprouve, en ſe couvrant d'une fourure. Nous ſommes

bien plus sensibles à la peinture des plaisirs que nous sentons tous les jours, qu'à la peinture des plaisirs que nous n'avons jamais goûtés, ou que nous avons goûtés rarement, & que nous ne regretons guéres. Indifférens & sans goût pour le plaisir même que nous ne souhaitons pas, nous ne pouvons être affectés vivement par sa peinture, fût-elle faite par Virgile. Quel attrait peuvent avoir pour bien des personnes du Nord qui ne burent jamais une goutte d'eau pure, & qui ne connoissent que par imagination le plaisir décrit par le Poëte, les vers de la cinquiéme Eglogue de Virgile, qui font une image si pleine d'attrait, du plaisir que goûte un homme accablé de fatigue, à dormir sur un gazon, & de celui que goûte le voyageur brulant de soif, à se désaltérer avec l'eau d'une source vive.

Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.

C'est la destinée de la plupart des images dont les Poëtes anciens se sont servies judicieusement pour intéresser leurs compatriotes & leurs contemporains.

Une

Une image noble dans un pays, eſt encore une image baſſe dans un autre. Telle eſt l'image que fait un Poëte Grec d'un Aſne, animal qui dans ſon pays étoit bienfait, & qui avoit le poil luiſant, au lieu qu'il eſt vilain dans le nôtre. D'ailleurs cet animal que nous ne voyons jamais que couvert pauvrement, & abandonné à la populace pour la ſervir dans les travaux les plus vils, ſert ailleurs de monture aux perſonnes principales de la nation, & ſouvent il paroît couvert d'or & de broderie. Voici, par exemple, ce qu'écrit un Miſſionnaire ſur l'opinion qu'on a des Aſnes en certaines contrées des Indes Orientales (*). *On trouve ici des Aſnes comme en Europe. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons ici une Caſte entiere qui prétend deſcendre en droite ligne d'un Aſne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz que la Caſte doit être des plus baſſes. Point du tout, c'eſt celle du Roi.* Devroit-on juger ſur nos idées un Poëte de ce pays-là qu'on auroit traduit en François? Si nous n'avions jamais vu d'autres Chevaux que ceux des payſans de l'Iſle de France, ſerions-nous affectés, ainſi que nous le ſommes, par toutes les figures dont un Cour-

(*) Lettres Edif. t. 12, p. 96.

Courſier eſt le ſujet? Mais, dira-t'on, il faut paſſer au Poëte, à qui l'on fait le procès ſur une Traduction, toutes les figures & toutes les proſopopées fondées ſur les mœurs & ſur les uſages de ſon pays. Voilà en premier lieu ce qu'on ne fait pas. Je ne penſe pas que ce ſoit par prévarication, & j'accuſe ſeulement les Critiques de n'avoir point aſſez de connoiſſance des mœurs & des uſages des différens peuples, pour juger quelles figures ces mœurs & ces uſages autoriſent ou n'autoriſent pas dans un certain Poëte. En ſecond lieu, ces figures ne ſont pas ſeulement excuſables, elles ſont belles dans l'original.

Enfin qu'on interroge ceux qui ſavent écrire en Latin & en François. Ils répondront que l'énergie d'une phraſe & l'effet d'une figure tiennent ſi bien, pour ainſi dire, aux mots de la langue dans laquelle on a inventé & compoſé, qu'ils ne ſauroient eux-mêmes ſe traduire à leur gré, ni donner le tour original à leurs propres penſées, en les mettant de François en Latin, encore moins quand ils les mettent de Latin en François. Les images & les traits d'éloquence perdent toujours quelque choſe, quand on les tranſplante de la langue dans laquelle ils ſont nés.

Nous

Nous avons vu des Traductions de Virgile & d'Horace auſſi bonnes que des traductions peuvent l'être. Tous ceux qui entendent le Latin, ne ſe laſſent point de dire que ces verſions ne donnent pas l'idée du mérite des originaux, & leur dépoſition eſt encore confirmée par l'expérience générale de ceux qui ſe laiſſent guider aux attraits des livres, dans le choix de leurs lectures. Ceux qui ſavent le Latin, ne ſauroient ſe raſſaſier de lire Horace & Virgile, tandis que ceux qui ne peuvent lire ces Poëtes que dans les traductions, y trouvent un plaiſir ſi médiocre, qu'ils ont beſoin de faire un effort pour achever la lecture de l'Enéïde. Ils ne ſe peuvent laſſer d'admirer qu'on liſe les originaux avec tant de plaiſir. D'un autre côté, ceux qui ſont ſurpris que des ouvrages, dont la lecture les charme, dégoûtent ceux qui les liſent dans des traductions, ont autant de tort que les premiers. Les uns & les autres devroient faire réflexion, que ceux qui liſent les Odes d'Horace en François, ne liſent pas les mêmes poëſies que ceux qui liſent les Odes d'Horace en Latin. Ma réflexion eſt d'autant plus vraie, qu'on ne ſauroit apprendre une langue, ſans apprendre en même-tems pluſieurs choſes des mœurs & des uſages

uſages du peuple qui la parloit, ce qui donne une intelligence des figures & de la poëſie du ſtyle d'un Auteur, laquelle, ceux qui n'ont pas ces lumieres, ne ſauroient avoir.

Pourquoi les François liſent-ils avec peu de goût les traductions de l'Arioſte & du Taſſe, quoique la lecture du *Roland Furieux*, & de la *Jéruſalem délivrée*, charme avec raiſon tous les François qui ſavent aſſez bien la langue Italienne, pour entendre les originaux ſans peine? Pourquoi la même perſonne qui aura lu ſix fois les Oeuvres de Racine, ne ſauroit-elle achever la lecture d'une traduction de l'Enéïde, quoique ceux qui ſavent le Latin, ayent lu dix fois le poëme de Virgile, s'ils ont lu trois fois les Tragédies du Poëte François? C'eſt qu'il eſt de l'eſſence de toute traduction, de rendre auſſi mal les plus grandes beautés d'un poëme, qu'elle rend fidélement les défauts du plan & des caracteres. S'il eſt permis de parler ainſi, dans la poëſie, le mérite des choſes eſt preſque toujours *identifié* avec le mérite de l'expreſſion.

Ceux qui liſent pour s'inſtruire, ne perdent que l'agrément du ſtyle de l'Hiſtorien, quand ils le liſent dans une bonne traduction.

Le

Le mérite principal de l'Hiſtorien ne conſiſte pas, comme celui du Poëte, à nous toucher. Le ſtyle de l'Hiſtorien n'eſt pas la principale choſe qui nous intéreſſe dans ſon ouvrage. Des événemens importans nous attachent par eux-mêmes, & la vérité ſeule leur donne du pathétique. Le mérite principal de l'hiſtoire eſt d'enrichir notre mémoire, & de former notre jugement. Mais le mérite principal de la poëſie conſiſte à nous toucher. C'eſt l'attrait de l'émotion qui fait lire un poëme. Ainſi le plus grand mérite d'un poëme nous échappe, quand nous n'entendons pas les mots choiſis par le Poëte même, & quand nous ne les voyons point dans l'ordre où il les avoit arrangés pour plaire à l'oreille, & pour former des images capables de remuer le cœur.

En effet, qu'on change les mots des deux vers de Racine que nous avons déja cités :

Enchaîner un captif de ſes fers étonné
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné :

Et qu'on diſe, en conſervant la figure : *Mettre des fers à un priſonnier de guerre qui*

qui en est surpris; & qui fait en vain le mutin contre un joug agréable, on ôte à ces vers l'harmonie & la poësie du style. La même figure ne forme plus la même image. On barbouille, pour ainsi dire, la peinture que les vers de Racine offrent, dès qu'on dérange ses termes, & qu'on substitue la définition du mot à la place du mot. Que ceux qui auroient encore besoin de se convaincre à quel point un mot pris pour un autre, énerve la vigueur d'une phrase, qui même ne sort pas de la langue où elle a été composée, lisent le vingt troisiéme chapitre de la Poëtique d'Aristote.

Ceux qui traduisent en François les Poëtes Grecs & Latins, sont réduits à faire bien d'autres altérations dans les expressions de leur original, que celles que j'ai faites dans les vers de Phédre. Les plus capables & les plus laborieux se dégoutent des efforts infructueux qu'ils tentent pour rendre leurs traductions aussi énergiques que l'original, où ils sentent une force & une précision qu'ils ne peuvent venir à bout de mettre dans leur copie. Ils se laissent abbattre enfin au génie de notre langue, & ils se soumettent à la destinée des traductions, après avoir lutté contre durant un tems.

Dès

Dès qu'on ne retrouve plus, dans une traduction les mots choiſis par l'Auteur, ni l'arrangement où il les avoit placés pour plaire à l'oreille, & pour émouvoir le cœur, on peut dire que, juger d'un poëme en général ſur ſa verſion, c'eſt vouloir juger du tableau d'un grand maître, vanté principalement pour ſon coloris, ſur une eſtampe où le trait de ſon deſſein ſeroit encore corrompu. Un poëme perd dans la traduction l'harmonie & le nombre que je compare au coloris d'un tableau. Il y perd la poëſie du ſtyle que je compare au deſſein & à l'expreſſion. Une traduction eſt une eſtampe où rien ne demeure du tableau original, que l'ordonnance & l'attitude des figures: encore y eſt-elle altérée.

Juger d'un poëme ſur la traduction & ſur les Critiques, c'eſt donc juger d'une choſe deſtinée à tomber ſous un ſens, ſans la connoître par ce ſens-là. Mais ſe faire l'idée d'un poëme ſur ce que les perſonnes capables de l'entendre en ſa langue, dépoſent unanimement, concernant l'impreſſion qu'il fait ſur elles, c'eſt la meilleure maniere d'en juger, quand nous ne l'entendons pas. Rien n'eſt plus raiſonnable que de ſuppoſer que l'objet feroit ſur nous la même impreſſion

qu'il fait sur elles, si nous étions susceptibles de cette impression autant qu'elles le sont. Ecouteroit-on un homme qui voudroit prouver par de beaux raisonnemens, que le Tableau des nôces de Cana de Paul Véronese, qu'il n'auroit pas vu, ne sauroit plaire autant que le disent ceux qui l'ont vu, parce qu'il est impossible qu'un tableau plaise, lorsqu'il y a dans la composition poëtique de l'ouvrage autant de défauts qu'on en peut compter dans le tableau de Paul Véronese? On diroit au Critique d'aller voir le tableau, & l'on s'en tiendroit au rapport uniforme de tous ceux qui l'ont vu, & qui assurent qu'il les a charmé, malgré ses défauts. En effet, le rapport uniforme des sens des autres hommes, est après le rapport de nos propres sens, la voie la plus certaine que nous ayons pour juger du mérite des choses qui tombent sous le sentiment. Les hommes le savent bien, & l'on n'ébranlera jamais la foi humaine, ou l'opinion prise sur le rapport uniforme des sens des autres. On ne sauroit donc, sans une témerité inexcusable, dire avec confiance, lorsqu'il est question d'un poëme qu'on n'entend pas: Que l'opinion que les hommes ont qu'il est excellent, *n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des applau-*

applaudiſſemens, qui, à remonter juſqu'aux premiers ſuffrages, ne ſont la plûpart que des échos les uns des autres; (*) & c'eſt être encore plus téméraire que de compoſer l'hiſtoire imaginaire de ce préjugé.

SECTION XXXVI.

Des erreurs où tombent ceux qui jugent d'un Poëme ſur une traduction & ſur les remarques des Critiques.

Que penſerions-nous d'un Anglois, ſuppoſé qu'il en fût un aſſez léger pour cela, que penſerions-nous, dis-je, d'un Anglois qui ſans entendre un mot de François, feroit le procès au Cid ſur la traduction de Rutter, (**) & qui le termineroit en prononçant, qu'il faut attribuer l'affection des François pour l'original aux préventions de l'enfance? Nous connoiſſons les défauts du Cid encore mieux que vous, lui dirions-nous: mais vous ne pouvez pas ſentir auſſi-bien que nous, les beautés qui nous le font aimer

(*) Diſcours ſur Homere, p. 122.

(**) Imprimée en 1637.

avec ſes défauts. On diroit enfin à ce Juge téméraire tout ce que fait dire la perſuaſion fondée ſur le ſentiment, quand on ne ſauroit trouver aſſez-tôt les raiſons & les termes propres pour réfuter méthodiquement des propoſitions dont l'erreur nous révolte. Il eſt difficile qu'il n'échappe point alors des choſes dures aux perſonnes les plus moderées. Or tous ceux qui ont appris le Grec & l'Anglois, ſavent bien qu'un Poëte Grec qu'on traduit en François, perd beaucoup plus de ſon mérite qu'un Poëte François qu'on traduit en Anglois.

Tous les jugemens & tous les paralleles qu'on peut faire des poëmes qu'on ne connoît que par les traductions & par les diſſertations des Critiques, conduiſent infailliblement à des concluſions fauſſes. Suppoſons, par exemple, que la Pucelle & le Cid ſoient traduits en Polonois, & qu'un Savant de Cracovie, après avoir lu ces traductions, juge de ces deux poëmes par voie d'examen & de diſcuſſion. Suppoſons, qu'après avoir fait méthodiquement le procès au plan, aux mœurs, aux caracteres & à la vraiſemblance des événemens, ſoit dans l'ordre naturel, ſoit dans l'ordre ſurnaturel, il apprécie ces deux poëmes; certainement il décidera en faveur

de

de la Pucelle, qui ſe trouvera dans cette opération un poëme plus régulier, & moins défectueux en ſon genre, que le Cid ne l'eſt dans le ſien. Si nous ſuppoſons encore que ce Polonois raiſonneur, vienne à bout de perſuader à ſes compatriotes qu'on eſt capable de juger d'un poëme dont on n'entend point la langue, après en avoir lu la traduction & la critique, ils ne manqueront pas de prononcer que Chapelain eſt meilleur Poëte que le grand Corneille. Ils nous traiteront de gens eſclaves des préjugés, parce que nous ne nous rendrons pas à leur déciſion. Que penſer d'une procédure, laquelle donne lieu à de pareils jugemens?

SECTION XXXVII.

Des défauts que nous croyons voir dans les Poëmes des Anciens.

Quant à ces défauts que nous croyons voir dans les poëmes des Anciens, & que déja nous comptons par nos doigts, il peut bien être vrai que ſouvent nous nous trompions en plus d'une maniere. Quelquefois nous reprocherons au Poëte, comme des fau-

tes qu'il auroit faites dans sa composition, d'y avoir inséré plusieurs choses que le tems où il vivoit, & les égards qu'il devoit à ses contemporains, l'auront obligé d'y insérer. Par exemple, quand Homere composa son Iliade, il n'écrivoit pas une fable inventée à plaisir, qui lui laissât la liberté de forger à son gré les caracteres de ses Héros, de donner aux événemens le succès qu'il lui plairoit, & d'embellir certains faits par toutes les circonstances nobles qu'il auroit pu imaginer. Homere avoit entrepris d'écrire en vers une partie des événemens d'une guerre que les Grecs ses compatriotes avoient faite depuis quelque tems contre les Troyens, & dont la tradition étoit encore récente. Suivant l'opinion la plus commune, Homere vivoit environ cent cinquante ans après la guerre de Troye, & suivant la Chronologie de Monsieur Newton (*) Homere étoit encore bien plus voisin des tems où se fit cette guerre, & il a pu voir plusieurs personnes qui avoient vu Achilles & les autres Héros célébres dans le camp d'Agamemnon. Je tombe donc d'accord qu'Homere, comme Poëte, a dû traiter les événemens autrement qu'un simple Historien. Il a dû y jetter le mer-

(*) Chronolog. p. 95. & p. 162.

merveilleux compatible avec la vraiſemblance, ſuivant la religion de ſon tems. Il a dû embellir ces événemens par des fictions & faire en un mot tout ce qu'Ariſtote (*) le loue d'avoir fait. Mais Homere, en qualité de Citoyen & d'Hiſtorien, en qualité de faiſeur de Cantiques, deſtinés principalement à ſervir d'annales aux Grecs, a ſouvent été obligé de conformer ſes récits à la notoriété publique.

Nous voyons par l'exemple de nos ancêtres, & par ce qui ſe pratique encore aujourd'hui dans le Nord de l'Europe, & dans une partie de l'Amérique, que les premiers monumens hiſtoriques que les nations poſent pour conſerver la mémoire des événemens paſſés, & pour exciter les hommes aux vertus les plus néceſſaires dans les ſociétés naiſſantes, ſont des poëſies. Les peuples encore groſſiers, compoſent donc des eſpéces de Cantiques pour célébrer les louanges de ceux de leurs compatriotes qui ſe ſont rendus dignes d'être imités, & ils les chantent en pluſieurs occaſions. Cicéron nous apprend (**) que, même après Numa, les Romains étoient, encore dans cet uſage. Ils chantoient à table

(*) Poëtiq. ch. 24.
(**) Tuſcul. l. 4.

de ces Cantiques composés à la louange des hommes illustres.

Les Grecs ont eu des commencemens pareils à ceux des autres peuples, & ils ont été une société naissante avant que d'être une nation polie. Leurs premiers Historiens ont été des Poëtes (*). Strabon & d'autres Ecrivains de l'antiquité nous apprennent même que Cadmus, Pherecides (**) & Hecateus, les premiers qui écrivirent en prose, ne retrancherent de leur style que la mesure des vers. L'histoire s'est sentie chez les Grecs, pendant plusieurs siécles, de son origine. La plupart de ceux qui dans la suite l'écrivirent en prose, conserverent la poësie du style; & ils y garderent même durant longtems la liberté de jetter du merveilleux dans les événemens. *Græcis historiis, plerumque Poëticæ similis, ineſt licentia* (***) Homere n'est pas de ces premiers faiseurs de Cantiques, dont j'ai parlé. Il n'est venu qu'après eux.

Post

(*) Georg. lib. prim.

(**) Versuum nexu repudiato, conscribere ausus passivis verbis Pherecides. *Apud Florid. l.* 4.

(***) Quint. Inst. lib. 2. cap. 4.

Poſt hos inſignis Homerus
Tirtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit (*).

Mais on étoit encore en habitude de ſon tems de regarder les poëſies comme des monumens hiſtoriques. Homere auroit donc été blâmé, s'il eût changé certains caracteres, ou s'il avoit alteré certains événemens connus, & ſurtout s'il avoit omis dans les dénombremens de ſes armées, ceux qui véritablement parurent. Il eſt aiſé de ſe figurer les plaintes de leurs deſcendans contre le Poëte.

Tacite raconte que les Allemands chantoient, dans le tems où il écrivoit ſes annales, les exploits d'Arminius mort quatrevingt ans auparavant. Etoit-il libre aux Auteurs de ces Cantiques Cheruſques, d'aller contre la vérité des faits connus; & de ſuppoſer, par exemple, pour faire plus d'honneur au Héros, qu'Arminius n'eût jamais prêté ſerment de fidélité aux Aigles Romaines qu'il abbatit? Lorſque ces Poëtes auront parlé de ſon entrevue ſur les bords du Weſer avec ſon frere Flavius, qui ſervoit dans les troupes Romaines, auront-ils pu lui faire finir le pour-parler avec décence & avec gravité, quand tout le monde ſavoit que le Général

(*) Horat. de Arte Poët.

des Germains, & l'Officier des Romains en étoient venus aux injures en préſence des armées des deux nations, & qu'ils en ſeroient venus aux coups ſans le fleuve qui les ſéparoit.

Prenons un exemple qui nous frappe encore d'avantage. Aujourd'hui la profeſſion d'Hiſtorien, & la profeſſion de Poëte ſont deux profeſſions très-ſéparées. Nous avons des Annaliſtes que nous liſons, quand nous voulons nous inſtruire de la vérité des faits, & nous ne cherchons que de l'agrément dans la lecture de nos Poëtes. Croyons-nous cependant que Chapelain qui écrivit ſon poëme de la Pucelle, quand il y avoit déja bien plus de tems que l'événement qu'il chantoit, étoit arrivé, qu'il n'y en avoit que Troye avoit été priſe par les Grecs, quand Homere compoſa ſon Iliade? croyons-nous, dis-je, que Chapelain fût le maître de traiter & d'embellir à ſon gré le caractere de ſes Acteurs principaux? Pouvoit-il faire d'Agnès Sorel une fille violente & ſanguinaire, ou une perſonne ſans élévation d'eſprit, & qui auroit conſeillé à Charles VII de vivre avec elle dans l'obſcurité? A t'il pu donner à ce Prince le caractere connu du Comte de Dunois? A-t'il pu changer à ſon plaiſir les événemens

des

des combats & des ſiéges ? A-t'il pu taire certaines circonſtances connues de ſon action, qui font peu d'honneur à Charles VII. La tradition ſe fût ſoulevée contre lui. D'ailleurs, comme nous l'avons expoſé dans la premiere Partie de cet ouvrage, rien ne détruit plus la vraiſemblance, qui eſt l'ame de la fiction, que de voir la fiction démentie par des faits généralement connus.

Si les Héros d'Homere ne ſe battent pas en duel auſſi-tôt qu'ils ſe ſont querellés, c'eſt qu'ils n'avoient pas ſur le point d'honneur le ſentiment des Goths, ni de leurs pareils. Les Grecs & les Romains qui ont vécu avant la corruption de leurs nations, avoient encore moins de peur de la mort que les Anglois; mais ils penſoient qu'une injure dite ſans fondement, ne deshonoroit que celui qui la proféroit. Si l'injure contenoit un reproche fondé, ils penſoient que celui qui l'avoit eſſuyée, n'avoit d'autre voie de réparer ſon honneur, que celle de ſe corriger. Les peuples polis ne s'étoient pas encore aviſés qu'un combat ſingulier, dont le haſard, ou tout au plus l'eſcrime, qu'ils regardoient comme l'art de leurs eſclaves, devoit décider, fût

un

un bon moyen de se justifier sur un reproche, qui souvent ne touche pas à la bravoure. L'avantage qu'on y remporte, prouve seulement qu'on est meilleur Gladiateur que son adversaire, mais non pas qu'on soit exempt du vice dont on peut avoir été taxé. Futce la peur qui empêcha César & Caton de se voir sur le pré, après que César eut sacrifié en plein Sénat le billet galant de la sœur de Caton. La maniere dont l'un & l'autre arriverent à la mort, montre assez qu'ils ne la craignoient gueres.

Je ne me souviens point d'avoir lu dans l'Histoire Grecque ou Romaine rien qui ressemble aux duels Gothiques, hors un incident arrivé aux Jeux funebres que Scipion l'Afriquain donna sous les murs de la nouvelle Carthage en l'honneur de son pere & de son oncle. Tous deux avoient perdu la vie dans les Guerres d'Espagne. Tite-Live raconte (*) que les Champions ne furent pas des Gladiateurs ordinaires pris chez le Marchand, mais des Barbares, dont peut-être Scipion étoit bien aise de se défaire, & qui se battirent l'un contre l'autre par différens motifs. Quelques-uns, dit l'Historien, étoient

(*) Liv. Hist. lib. 28.

étoient convenus de terminer leurs diſputes & leurs procès à coups d'épée. Les Grecs & les Romains, ſi paſſionnés pour la gloire, ne s'imaginerent jamais qu'il fût honteux au citoyens d'attendre ſa vengeance de l'autorité publique. Il étoit réſervé à ces peuples que la miſere feroit ſortir un jour de deſſous les neiges du Nord, de croire que le meilleur Champion devoit être néceſſairement le plus honnête homme, & qu'une ſociété, où l'honneur obligeroit les citoyens à venger eux-mêmes à main armée leurs injures, ou vraies, ou prétendues, pouvoit mériter le nom d'Etat. Si Quinault ne fait pas tirer l'épée à Phaëton (*) dans la converſation qu'il lui fait avoir avec Epaphus, c'eſt qu'il introduit ſur la ſcéne deux Egyptiens, & non pas deux Bourguignons ou deux Vandales.

La prévention, où la plupart des hommes ſont pour leur tems & pour leur nation, eſt donc une ſource féconde en mauvaiſes remarques comme en mauvais jugemens. Ils prennent ce qui s'y fait pour la régle de ce qui ſe doit faire partout, & de ce qui auroit dû ſe faire toujours. Cependant il n'y a qu'un petit nombre d'uſages, & même un petit

(*) Opera de Phaëton, Acte 3.

petit nombre de vices & de vertus qui ayent été loués ou blâmés dans tous les tems & dans tous les pays. Or les Poëtes ont raison de pratiquer ce que Quintilien conseille aux Orateurs, c'est de tirer leurs avantages des idées de ceux pour lesquels ils composent, & de s'y conformer (*). *Plurimum refert qui sint audientium mores, quæ publice recepta persuasio.* Ainsi nous devons nous transformer en ceux pour qui le poëme fut écrit, si nous voulons juger sainement de ses images, de ses figures, & de ses sentimens. La Parthe qui s'éloigne à bride abbatue après n'avoir pas réussi dans une premiere charge, & cela pour mieux prendre son tems, & pour ne pas s'exposer sans fruit aux traits d'un ennemi qui ne plie point, ne doit pas être regardé comme coupable de lâcheté, parce que cette maniere de combattre, étoit autorisée par la discipline militaire des Parthes, fondée sur l'idée qu'ils avoient de la fureur & de la valeur véritable. Les anciens Germains, si renommés pour leur bravoure, croyoient aussi que c'étoit prudence, & non point lâcheté, que de fuir dans l'occasion pour revenir à la charge plus à propos (**). *Cedere loco,*

(*) Quint. Inst. lib. 3. cap. 9.
(**) Tacit. de mor. Germ.

loco, dum rurſus inſtes magis, conſilii quam formidinis arbitrantur.

Nous avons vu blâmer Homere d'avoir décrit avec goût les Jardins du Roi Alcinous, ſemblables, diſoit-on, à celui d'un bon vigneron des environs de Paris. Mais ſuppoſé que cela fût vrai, imaginer un Jardin merveilleux, c'eſt la tâche de l'Architecte. Le faire planter à grands frais, c'eſt, ſi l'on veut, le mérite du Prince. La profeſſion du Poëte eſt de bien décrire ceux que les hommes de ſon tems ſavoient faire. Homere eſt auſſi grand Artiſan dans la deſcription qu'il fait des Jardins d'Alcinous, que s'il avoit fait la deſcription de ceux de Verſailles.

Après avoir reproché aux Poëtes anciens d'avoir rempli leurs vers d'objets communs & d'images ſans nobleſſe, on ſe croit encore fort moderé, quand on veut bien rejetter la faute qu'ils n'ont pas commiſe, ſur le ſiécle où ils ont vécu, & les plaindre d'être venus en des tems groſſiers.

La maniere dont nous vivons avec nos chevaux, s'il eſt permis de parler ainſi, nous révolte contre les diſcours que les Poëtes leur font adreſſer par des hommes. Nous ne ſaurions

rions souffrir que le maître leur parle à peu près comme un Chasseur parle à son chien couchant. Mais ces discours étoient convenables dans l'Iliade écrite pour être lue par des peuples chez qui le cheval étoit en quelque façon un animal commensal de son maître. Ces discours devoient plaire à des gens qui supposoient dans les animaux un dégré de connoissance que nous ne leur accordons pas, & qui plusieurs fois en avoient tenu de pareils à leurs chevaux. Si l'opinion qui donne aux bêtes une raison presque humaine, est fausse ou non, ce n'est point l'affaire du Poëte. Un Poëte n'est pas fait pour purger son siécle des erreurs de Physique. Sa tâche est de faire des peintures fidelles des mœurs & des usages de son pays, pour rendre son imitation la plus approchante du vraisemblable qu'il lui est possible. Homere, par cet endroit-là même qui l'a fait blâmer ici, plairoit encore à plusieurs peuples de l'Asie & de l'Afrique, qui n'ont point changé la maniere ancienne de gouverner leurs chevaux, non plus que beaucoup d'autres usages.

Voici ce que dit Boesbeck, Ambassadeur de l'Empereur Ferdinand I. auprès du Grand Sei-

Seigneur Soliman II, ſur la maniere dont on traite les cheveaux en Bithynie, pays très-voiſin des Colonies Grecques de l'Aſie, & contrée limitrophe de la Phrygie, où étoit la patrie de cet Hector qu'on voudroit faire interdire, pour avoir parlé aux ſiens. *J'obſervai* (*) *dans la Bithynie que tout le monde, & même les payſans, y traitent leurs poulains avec humanité, qu'ils les careſſent, comme on fait les enfans lorſqu'ils veulent leur faire faire quelque choſe, & qu'ils leur laiſſent la liberté d'aller & de venir par toute la maiſon. Volontiers ils les feroient mettre à table avec eux. Les Palfreniers gouvernent les chevaux avec la même douceur. C'eſt en les flattant, c'eſt preſque en les haranguant qu'ils les conduiſent, & jamais ils ne les battent qu'à l'extrémité. Auſſi les chevaux ſe prennent d'amitié pour les hommes, & il eſt très-rare d'en trouver qui ruent, ou qui ſoient vicieux en aucune maniere. En nos contrées ils ſont nourris bien différemment. Nos palfreniers n'entrent jamais dans l'écurie ſans tempêter contre eux, & ils ne croiroient point les avoir bien*

(*) Busbeq. Legat. Turc. Epiſtola tertia.

bien pansés, s'ils ne leur avoient pas donné cent coups à propos de rien, traitement qui leur fait craindre & haïr les hommes. Les Turcs font encore apprendre aux chevaux à se mettre à genoux, afin qu'on puisse monter dessus plus aisément. Ils leur montrent à ramasser à terre avec les dents un bâton ou un sabre pour le présenter au cavalier; & ils mettent des anneaux d'argent au nez de ceux qui sont dressés à faire ce manége, comme une distinction qui sert de récompense à leur docilité. J'en ai vu d'instruits à demeurer dans la même place, sans que personne les tînt, après que le cavalier eût mis pied à terre, & d'autres faire seuls le manége, & obéir à tous les commandemens que leur faisoit un Ecuyer qui se tenoit à une assez grande distance. Les miens, ajoute Boesbeck quelques lignes après, *me donnent tous les soirs un passe-tems singulier. On les tire dans la cour, & celui que j'appelle par son nom, me regarde fixement en hannissant. Nous avons fait connoissance par le moyen de quelques côtes de melon que je vais moi-même leur mettre dans la bouche.* Il est bien à croire que cela ne s'étoit point fait sans que l'Ambassadeur eût tenu à ses chevaux

vaux des propos capables de le bien faire réprimander par nos Cenſeurs.

Il n'y a perſonne dans la République des Lettres qui n'ait oui parler de M. le Chevalier d'Arvieux (*), ſi fameux par ſes voyages, par ſes emplois & par ſon érudition Orientale. On ne me reprochera point de citer des témoins récuſables, pour montrer que bien des Aſiatiques parlent encore à leurs chevaux, comme Hector parloit aux ſiens en Aſie. M. le Chevalier d'Arvieux, après avoir, dans le chapitre XI. de ſa Rélation, diſcouru fort au long des mœurs & des coutumes des Arabes, de la docilité, ou, s'il eſt permis de parler ainſi, de la débonnaireté de leurs chevaux, & de l'humanité avec laquelle leurs maîtres les traitent, ajoute: *Un Marchand de Marſeille qui réſidoit à Rama, étoit ainſi en ſociété pour une cavale avec un Arabe. Cette cavale appellée Touyſſe, outre ſa beauté, ſa jeuneſſe & ſon prix de douze cens écus, avoit le mérite d'être de cette premiere race noble. Notre Marchand avoit ſa généalogie & tous les quartiers de pere & de mere de ſa filiation, à remonter juſqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout*

(*) Mart. en 1702.

prouvé par des actes publics faits en la forme que j'ai dite. Abrahim c'eſt le nom de l'Arabe, alloit ſouvent à Rama (*) *pour ſavoir des nouvelles de cette cavale qu'il aimoit cherement. J'ai eu pluſieurs fois le plaiſir de le voir pleurer de tendreſſe en l'embraſſant & en la careſſant. Il la baiſoit, il lui eſſuyoit les yeux avec ſon mouchoir, il la frottoit avec les manches de ſa chemiſe, il lui donnoit mille bénédictions durant des heures entieres qu'il raiſonnoit avec elle. Mes yeux, lui diſoit-il, mon ame, mon cœur, faut-il que je ſois aſſez malheureux pour t'avoir vendue à tant de maîtres, & pour ne te point garder avec moi. Je ſuis pauvre, ma Gazelle, tu le ſais bien. Ma mignonne, je t'ai élevée dans ma maiſon comme ma fille, je ne t'ai jamais grondée ni battue, je t'ai careſſée de mon mieux. Dieu te conſerve, ma bien aimée. Tu es belle, tu es douce, tu es aimable. Dieu te préſerve du regard des envieux, & mille autres ſemblables diſcours. Il l'embraſſoit alors, & il ſortoit à reculons, en lui diſant des adieux fort tendres. Cela me fait ſouvenir d'un Arabe de Tunis, où je fus envoyé pour l'exécution d'un Traité de Paix,*

(*) Bourg de la Paleſtine.

Paix, qui ne voulut pas nous livrer une cavale que nous avions achetée pour le Haras du Roi, Quand il eut mis l'argent dans le ſac, il jetta les yeux ſur ſa cavale & ſe mit à pleurer. Sera-t'il poſſible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maiſon avec tant de ſoin, & qu'après avoir exigé de toi tant de ſervices, je te livre en eſclavage chez les Francs pour ta récompenſe? Non, je n'en ferai rien, ma mignonne. Là-deſſus il jetta l'argent ſur la table, embraſſa & baiſa ſa cavalle, & la ramena chez lui. Les relations des Pays Orientaux ſont remplies de ſemblables hiſtoires. Mais, quoi! l'on ne croit point partout, & l'on n'a pas cru toujours que les bêtes ne fuſſent que des machines. C'eſt une des découvertes que la nouvelle Philoſophie a faites, il faut l'avouer, ſans le ſecours de l'expérience, & par la voie ſeule du raiſonnement. On ſait ſon progrès. Je n'en dirai pas davantage.

Il ne ſuffit pas de ſavoir bien écrire pour faire des critiques judicieuſes des poëſies des Anciens & des Etrangers, il faudroit avoir encore connoiſſance des choſes dont ils ont

parlé. Ce qui étoit ordinaire de leur tems, ce qui eſt commun dans leur patrie, peut paroître bleſſer la vraiſemblance & la raiſon, à des cenſeurs qui ne connoiſſent que leur tems & leur pays. Claudien eſt ſi ſurpris que les Mules obéïſſent à la voix du Muletier, qu'il croit qu'on en peut tirer un argument pour prouver la vérité de l'hiſtoire d'Orphée.

Miraris ſi voce feras placaverit Orpheus;
Cum pronas pecudes Gallica verba regant.

Il ſemble que Claudien auroit eu peine à croire une choſe à laquelle les Provençaux ne daignent pas faire attention, s'il ne fût jamais ſorti de l'Egypte, où l'on croit qu'il étoit né. Peut-être ſes compatriotes l'auront-ils repris de pécher contre la vraiſemblance.

* * *

SECTI-

SECTION XXXVIII.

Que les remarques des Critiques ne font point abandonner la lecture des Poëmes, & qu'on ne la quitte que pour lire des Poëmes meilleurs.

Quoiqu'il en ſoit de ces fautes que les Critiques paſſés ont trouvées, & que les critiques à venir découvriront dans les écrits des Anciens, elles n'en feront point abandonner la lecture. On continuera de les lire & de les admirer, à moins que les Poëtes à venir ne produiſent quelque choſe de meilleur. Ce ne furent point des Critiques Géométriques qui dégouterent nos ayeux des poëſies de Ronſard, & qui leur en firent abandonner la lecture, mais bien des poëſies plus intéreſſantes que celles de Ronſard. Ce ſont les Comédies de Moliere qui nous ont dégoutés de celles de Scarron & des autres Poëtes qui l'avoient précédé; mais non des livres écrits pour mettre en évidence les défauts de ces piéces. Lorſqu'il paroît des poëſies meilleures que celles qui peuvent être déja entre les mains du public, il n'eſt pas néceſſaire que les Critiques le viennent avertir

de quitter le bon pour prendre le meilleur. Le monde n'a pas besoin d'être éclairé sur le mérite de deux poëmes, comme sur le mérite de deux systêmes de Philosophie. Il fait le discernement, & il juge des poëmes à l'aide du sentiment, bien mieux que les critiques ne le peuvent faire avec leurs régles. Qu'on fasse donc un poëme meilleur que l'Eneïde, si l'on veut diminuer l'admiration que les hommes ont pour cet ouvrage, & si l'on prétend lui enlever ses lecteurs. Qu'on s'éleve plus haut que Virgile & que ses pareils; non point comme ce Roitelet qui se mit sur le dos de l'Aigle pour prendre son essor, quand l'oiseau de Jupiter seroit las, afin de pouvoir lui reprocher ensuite que ses aîles le portoient plus haut que lui. Qu'on le fasse en volant de ses propres aîles.

Qu'on choisisse donc dans l'histoire moderne un sujet neuf où l'on ne puisse pas se prévaloir des inventions, ni des phrases poëtiques des Anciens; mais où il faille tirer de son génie la poësie du style & toute la fiction. Qu'on fasse un poëme épique de la destruction de la Ligue par Henri IV, dont la conversion de ce Prince, suivie de la réduction de Paris, seroit naturellement le dénoue-

nouement. Un homme capable par les forces de ſon génie d'être un grand Poëte, & qui pourroit tirer de ſon propre fond toutes les beautés néceſſaires pour ſoutenir une grande fiction, trouveroit mieux ſon compte à traiter un pareil ſujet, dans lequel il n'auroit point à éviter de ſe rencontrer avec perſonne, qu'il ne pourroit le trouver en maniant des ſujets de la Fable, ou de l'Hiſtoire Grecque & Romaine. Au lieu d'emprunter des Héros aux Grecs & aux Latins, qu'on oſe donc en faire de nos Rois & de nos Princes.

Homere n'a pas chanté les combats des Ethiopiens ni des Egyptiens, mais ceux de ſes compatriotes. Virgile & Lucain ont pris leurs ſujets dans l'Hiſtoire Romaine. Qu'on oſe donc chanter les choſes que nous avons ſous les yeux, comme ſont nos combats, nos fêtes & nos cérémonies. Qu'on nous donne des deſcriptions poëtiques des bâtimens, des fleuves & des pays que nous voyons tous les jours, & dont nous puiſſions confronter, pour ainſi dire, l'original avec l'imitation. Avec quelle nobleſſe & quel pathétique Virgile auroit-il traité une apparition de Saint Louis à Henri IV, la veille de la bataille d'Yvri, quand ce Prince, l'hon-

neur des descendans de notre saint Roi, faisoit encore profession de la confession de foi de Genêve? Avec quelle élégance Virgile auroit-il depeint les vertus en robes de fêtes, qui, conduites par la Clémence, seroient venues ouvrir à ce bon Roi les portes de sa ville de Paris! L'intérêt que tout le monde prendroit à ce sujet par différens motifs, seroit un garant assuré de l'attention du public sur l'ouvrage. Mais les raisons que nous avons exposées dans ces Réflexions, & l'expérience du passé, montrent suffisamment que la possibilité de faire un poëme épique François meilleur que l'Enéïde, n'est qu'une possibilité métaphysique, & telle qu'est la possibilité d'ébranler la terre, en donnant un point fixe hors du globe.

Tandis qu'on ne fera pas mieux, ni même aussi-bien que les Anciens, les hommes continueront à les lire & à les admirer; & cette vénération ira toujours en s'augmentant, à mesure que les siécles s'écouleront, sans qu'il paroisse personne qui ait pu les atteindre. Nous n'estimons pas leurs ouvrages pour avoir été produits en certains siécles; ce sont certains siécles que nous révérons pour avoir donné le jour à ces ouvrages. Nous n'admirons pas l'Iliade, l'Enéïde, &

quel-

quelques autres écrits, parce qu'ils ſont faits depuis longtems; mais parce que nous les trouvons admirables en les liſant; parce que tous les hommes qui les ont entendues, les ont admirées dans tous les tems; enfin, parce que pluſieurs ſiécles ſe ſont écoulés, ſans que perſonne ait égalé leurs Auteurs en ce genre de poëſie.

SECTION XXXIX.

Qu'il eſt des profeſſions où le ſuccès dépend plus du génie que du ſecours que l'art peut donner; & d'autres, où le ſuccès dépend plus du ſecours qu'on tire de l'art que du génie. On ne doit point inférer qu'un ſiécle ſurpaſſe un autre ſiécle dans les profeſſions du premier genre, parce qu'il le ſurpaſſe, dans les profeſſions du ſecond genre.

Il ne faut pas entendre de tous les Ecrivains de l'Antiquité, ce que je dis ici des Poëtes, des Hiſtoriens & des Orateurs excellens. Par exemple, ceux des livres des Anciens, qui ſont écrits ſur des ſciences dont le mérite

mérite consiste dans la multitude des connoissances, ne l'emportent pas sur ceux que les Modernes ont écrit touchant ces mêmes sciences. Je serai même aussi peu surpris qu'un homme qui auroit pris son idée du mérite des Anciens sur leurs ouvrages de Physique, de Botanique, de Géographie & d'Astronomie, parce que sa profession l'auroit obligé à faire sa principale étude de ces sciences, n'admire point l'étendue des connoissances des Anciens, que je suis peu surpris de voir l'homme qui a formé son idée du mérite des Anciens, sur leurs ouvrages d'histoire, d'éloquence & de poësie, rempli de vénération pour eux. Les Anciens ignoroient dans les sciences que j'ai citées, bien des choses que nous savons; & par la démangeaison naturelle aux hommes de porter leurs décisions plus loin que leurs lumieres distinctes, ces Anciens sont tombés, comme je l'ai déja dit, en une infinité d'erreurs.

Ainsi l'Astronome d'aujourd'hui sait mieux que Ptolomée tout ce que savoit Ptolomée, & il sait encore toutes les découvertes qui se sont faites depuis les Antonins, soit à l'aide des voyages, soit à l'aide des lunettes de longue vue. Ptolomée, s'il revenoit au monde, se

ſe feroit Eleve à l'Obſervatoire. Il en eſt de même des Anatomiſtes, des Navigateurs, des Botaniſtes, & de tous ceux qui profeſſent des ſciences, dont le mérite conſiſte plus à ſavoir qu'à inventer, à connoître qu'à produire. Mais il eſt d'autres profeſſions où les derniers venus n'ont pas le même avantage ſur leurs prédéceſſeurs, parce que le progrès qu'on peut faire en ces ſortes de profeſſions, dépend plus du talent d'inventer, & du génie naturel de celui qui les exerce, que de l'état de perfection où ces profeſſions ſe trouvent, lorſque l'homme qui les exerce, fournit ſa carriere. Ainſi l'homme qui eſt né avec le génie le plus heureux, eſt celui qui va plus loin que les autres dans ces ſortes de profeſſions, & cela indépendamment du dégré de perfection où elles ſe trouvent lorſqu'il les exerce. Il lui ſuffit que la profeſſion qu'il embraſſe, ſoit déja réduite en art, & que la pratique de cet art ait une méthode. Il pourroit lui-même inventer l'art, & rédiger la méthode. La force de ſon génie qui lui fait deviner & imaginer un nombre infini de choſes, qui ne ſont pas à portée des eſprits ordinaires, lui donne plus d'avantage ſur les eſprits ordinaires, qui profeſſeront un jour le même

art

art que lui, après que cet art aura été perfectionné, que ces esprits n'en pourront avoir sur lui, par la connoissance qu'ils auront des nouvelles découvertes, & par les nouvelles lumieres dont l'art se trouvera enrichi, lorsqu'ils viendront à le professer à leur tour. Le secours que donne la perfection où l'un des arts, dont nous parlons, est arrivé, ne sauroit mener les esprits ordinaires aussi loin que la superiorité de lumieres & de vues naturelles peut porter un homme de génie.

Telles sont les professions du Peintre, du Poëte, du Général d'armée, du Musicien, de l'Orateur, & même celle du Médecin. On devient grand Général & grand Orateur, dès qu'on exerce ces professions avec le génie qui leur est propre, en quelque état qu'on puisse trouver l'art qui enseigne à les bien faire. Le mérite des ouvriers illustres & des grands hommes dans toutes les professions dont je viens de parler, dépend principalement de la portion de génie qu'ils ont apportée en naissant, au lieu que le mérite du Botaniste, du Physicien, de l'Astronome & du Chymiste, dépend principalement de l'état de perfection où les découvertes fortuites & le travail des autres ont porté la

scien-

ſcience qu'ils entreprennent de cultiver. L'hiſtoire confirme ce que j'ai avancé ici ſur toutes les profeſſions qui dépendent principalement du génie.

Parmi les profeſſions que j'ai citées, comme reſſortiſſantes principalement du génie, celle du Médecin paroît la plus dépendante de l'état où eſt la Médecine, quand un certain homme vient à la profeſſer. Cependant quand on entre dans le détail de cet art, on trouve que ſes opérations ſont encore plus dépendantes du génie particulier, à proportion duquel chaque Médecin profite des connoiſſances des autres & de ſes propres expériences, qu'elles ne le ſont de l'état où eſt la Médecine, quand il la fait.

Les trois parties de la Médecine ſont la connoiſſance des maladies, celle des remédes, & l'application du reméde convenable à la maladie qu'on veut guérir. Les découvertes qui ſe ſont faites depuis Hippocrate, dans l'Anatomie & dans la Chymie, facilitent beaucoup la connoiſſance des maladies. On connoît encore aujourd'hui une infinité de remédes dont Hippocrate n'entendit jamais parler, & dont le nombre ſurpaſſe de beaucoup celui des remédes qu'il connoiſſoit,

& que nous avons perdus. La Chymie a fourni une partie de ces remedes nouveaux, & nous devons l'autre aux régions qui ne ſont connues des Européans que depuis deux ſiécles. Nos Médecins conviennent néanmoins que les Aphoriſmes d'Hippocrate ſont l'ouvrage d'un homme, à tout prendre, plus habile que les Médecins d'aujourd'hui. Ils admirent, ſans prétendre les égaler, ſa pratique & ſes prédictions ſur le cours & ſur la concluſion des maladies, bien qu'il les fit avec moins de ſecours que les Médecins n'en ont préſentement pour faire leurs prognoſtics. Aucun d'eux n'héſite quand on lui demande s'il n'aimeroit pas mieux être traité par Hippocrate dans une maladie aigue, même en ſuppoſant les connoiſſances d'Hippocrate, bornées où elles l'étoient quand il écrivit, que par le plus habile Médecin qui ſoit aujourd'hui dans Paris ou dans Londres. Tous voudroient être remis entre les mains d'Hippocrate. C'eſt que le talent de diſcerner le tempéramment du malade, la nature de l'air, ſa température préſente, les ſymptômes du mal, ainſi que l'inſtinct qui fait choiſir le reméde convenable, & le moment de l'appliquer, dépendent du génie. Hippocrate étoit né avec un génie ſupérieur pour

la

la Médecine, & ce génie lui donnoit plus d'avantage dans la pratique ſur les Médecins modernes, que les nouvelles découvertes n'en donnent aux Médecins modernes ſur Hippocrate.

On dit vulgairement que Céſar, s'il revenoit au monde, & qu'il vit les armes à feu & les fortifications à la moderne; en un mot, toutes les armes dont nous nous ſervons pour attaquer & pour défendre, ſeroit bien étonné. Il lui faudroit, ajoute-t'on, recommencer ſon apprentiſſage, & le faire même aſſez long, avant qu'il fût capable de mener deux mille hommes à la guerre. En aucune façon, diſoit le Maréchal de Vauban, qui ſentoit d'autant mieux la force du génie de Céſar, que lui-même il en avoit beaucoup. Céſar ſauroit en moins de ſix mois tout ce que nous ſavons; & dès qu'il auroit connu nos armes, dès qu'il auroit connu, pour s'expliquer ainſi, la nature de nos traits & celle de nos boucliers, ſon génie ſauroit en faire des uſages dont peut-être nous ne nous aviſons point.

Quoique l'art de la Peinture renferme aujourd'hui une infinité d'obſervations & de

connoiſſances qu'il ne renfermoit pas encore du tems de Raphaël, nous ne voyons pas cependant que nos Peintres égalent cet aimable génie. Ainſi, ſuppoſé que nous ſachions quelque choſe dans l'art de diſpoſer le plan d'un poëme, & de donner aux perſonnages des mœurs décentes, que les Anciens ne ſûſſent pas, ils n'auront pas laiſſé de nous ſurpaſſer, s'il eſt vrai qu'ils ayent eu plus de génie que nous, & cela d'autant plus qu'il eſt certainement vrai que les langues dans leſquelles ils ont compoſé, étoient plus propres à la Poëſie que les langues dans leſquelles nous compoſons. Nous ferons peut-être moins de fautes qu'eux, mais nous n'atteindrons pas au dégré d'excellence où ils ſont arrivés. Nos Eleves ſeront mieux inſtruits que les leurs; mais nos Maîtres ſeront moins habiles. *C'eſt parmi les Anciens*, dit un des grands Poëtes d'Angleterre (*). *& principalement parmi les Ecrivains des pays qui ſont à notre Orient, qu'on trouve ces génies rares qui s'élevent au-deſſus des autres par les forces d'un heureux naturel. Homere prend un effort que Virgile ne ſauroit*

(*) Addiſon, Spectateur du troiſiéme Septembre 1711.

roit ſuivre. On trouve dans l'ancien Teſtament des idées encore plus magnifiques, & des expreſſions encore plus raviſſantes que dans Homere. En effet, Monſieur Racine ne paroît plus grand Poëte dans Athalie que dans ſes autres Tragédies, que parce que ſon ſujet tiré de l'ancien Teſtament, l'a autoriſé à orner ſes vers des figures les plus hardies, & des images les plus pompeuſes de l'Ecriture-Sainte, au lieu qu'il n'en avoit pu faire uſage que très-ſobrement dans ſes piéces profanes. On a écouté avec reſpect le ſtyle Oriental dans la bouche des perſonnages d'Athalie, & ce ſtyle a charmé. Enfin, dit ailleurs l'Auteur Anglois que nous venons de citer, nous pouvons être plus exacts que les Anciens, mais nous ne ſaurions être plus ſublimes. Je ne ſai par quelle fatalité tous les grands Poëtes des nations modernes s'accordent à mettre ce que les Anciens ont compoſé ſi fort au-deſſus de ce qu'ils compoſent eux-mêmes. En verité, c'eſt même avouer qu'on eſt incapable d'écrire dans le goût des Anciens, que de tâcher de les rabaiſſer. Quintilien dit que Séneque ne ceſſoit point de parler mal des grands hommes qui l'avoient précédé; parce

qu'il voyoit bien que leurs ouvrages & les siens étoient d'un goût si différent, qu'il falloit que les uns ou les autres déplussent à ses contemporains. En effet, ces contemporains ne pouvoient point admirer les faux brillans & le style hérissé de pointes des écrits de Séneque, qui annoncerent la décadence des esprits, tant qu'ils continueroient d'admirer le style noble & simple des Ecrivains du siécle d'Auguste. *Quos ille non desiderat incessere, cum diversi sibi conscius generis placere se in dicendo posse iis, quibus illi placerent, diffideret* (*).

(*) Quint. Inst. lib. x.

FIN du second Tome.